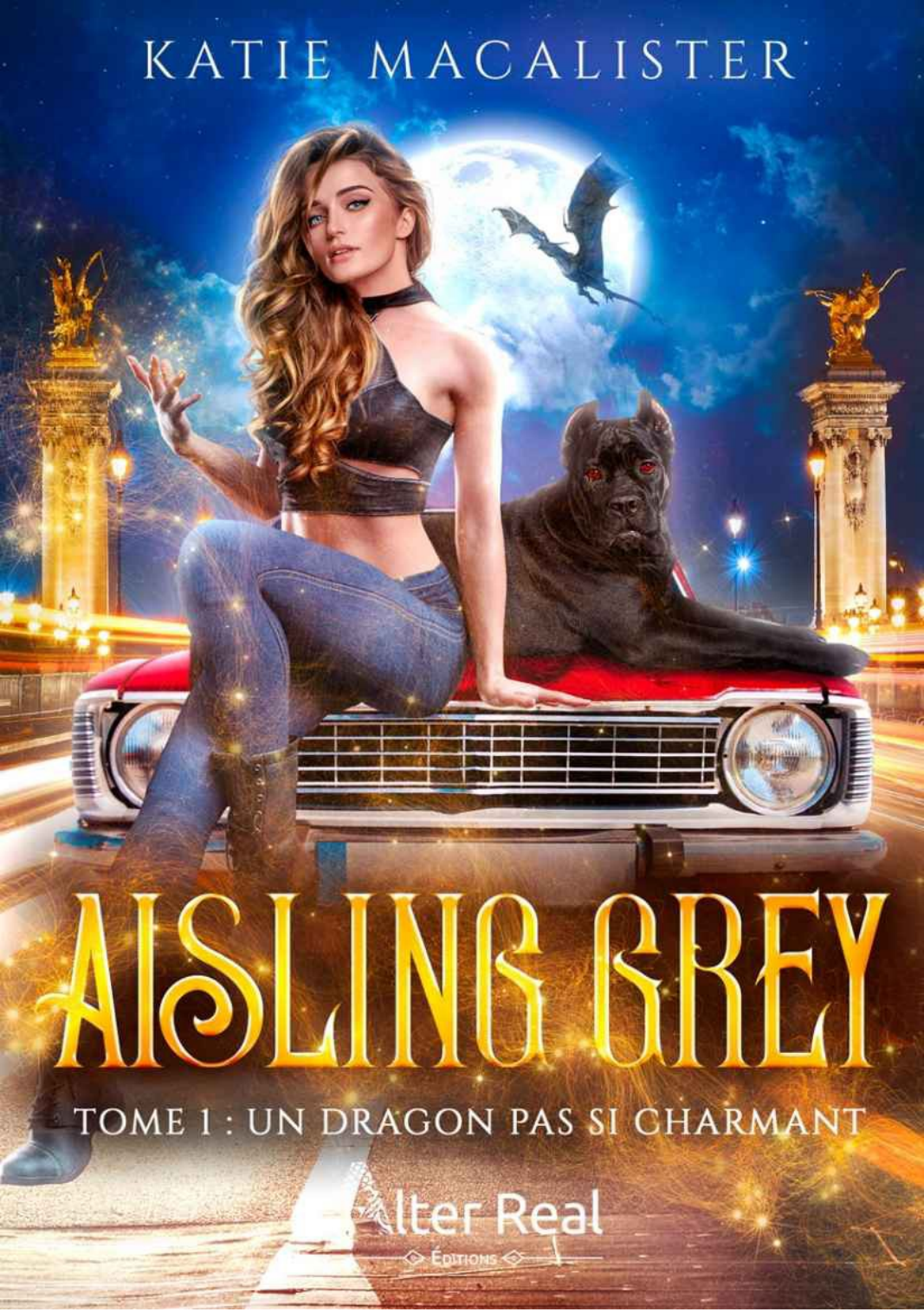
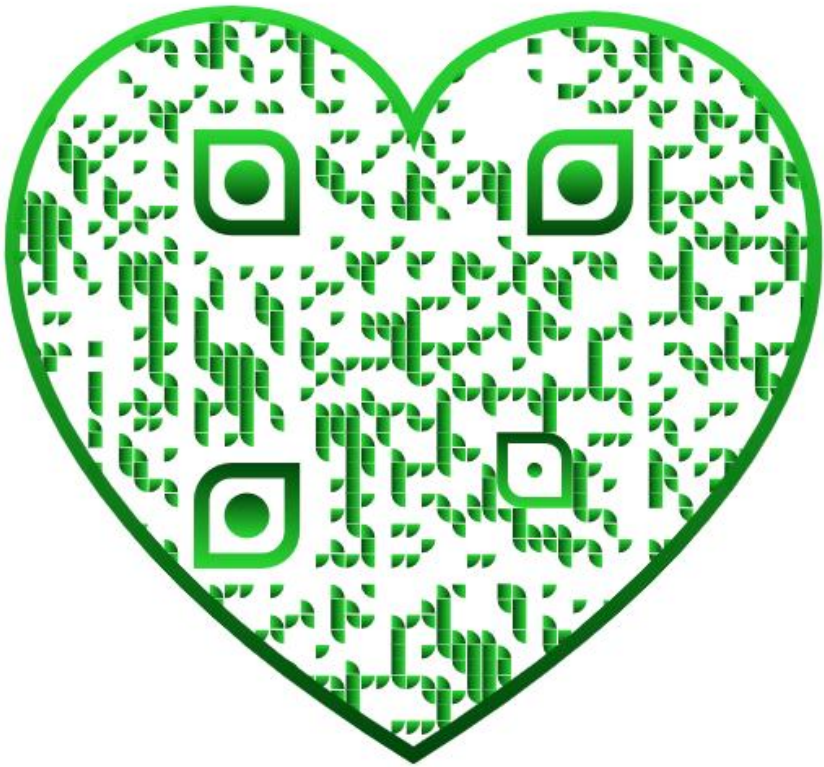
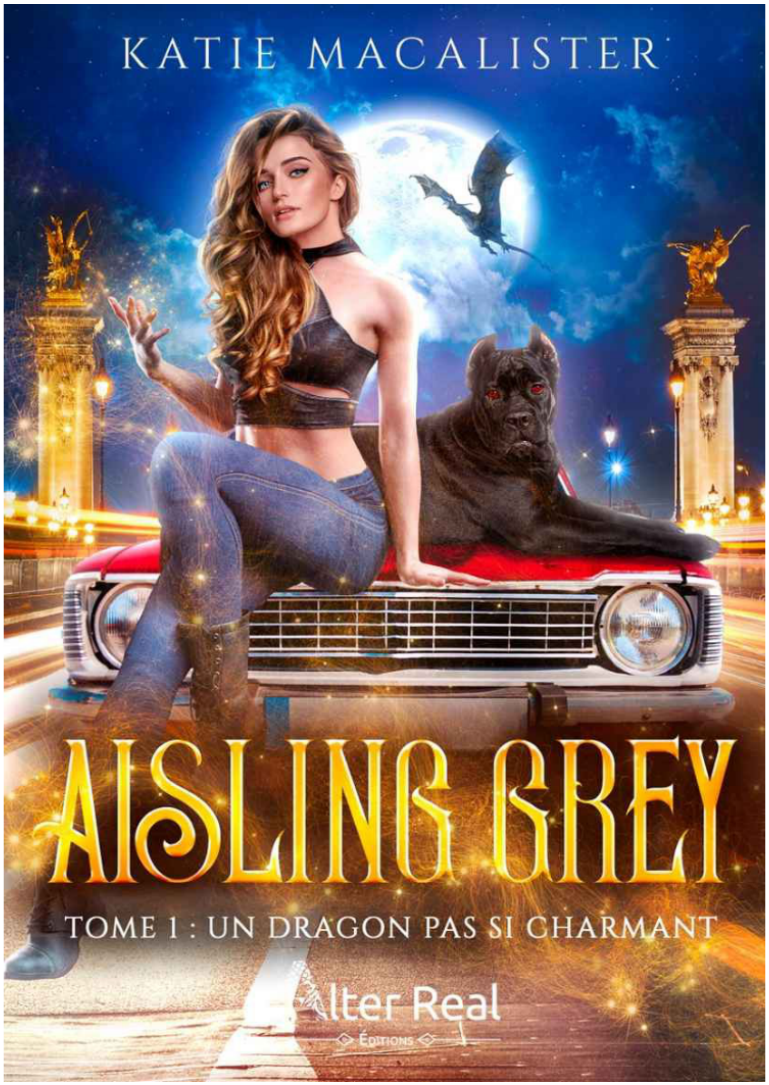
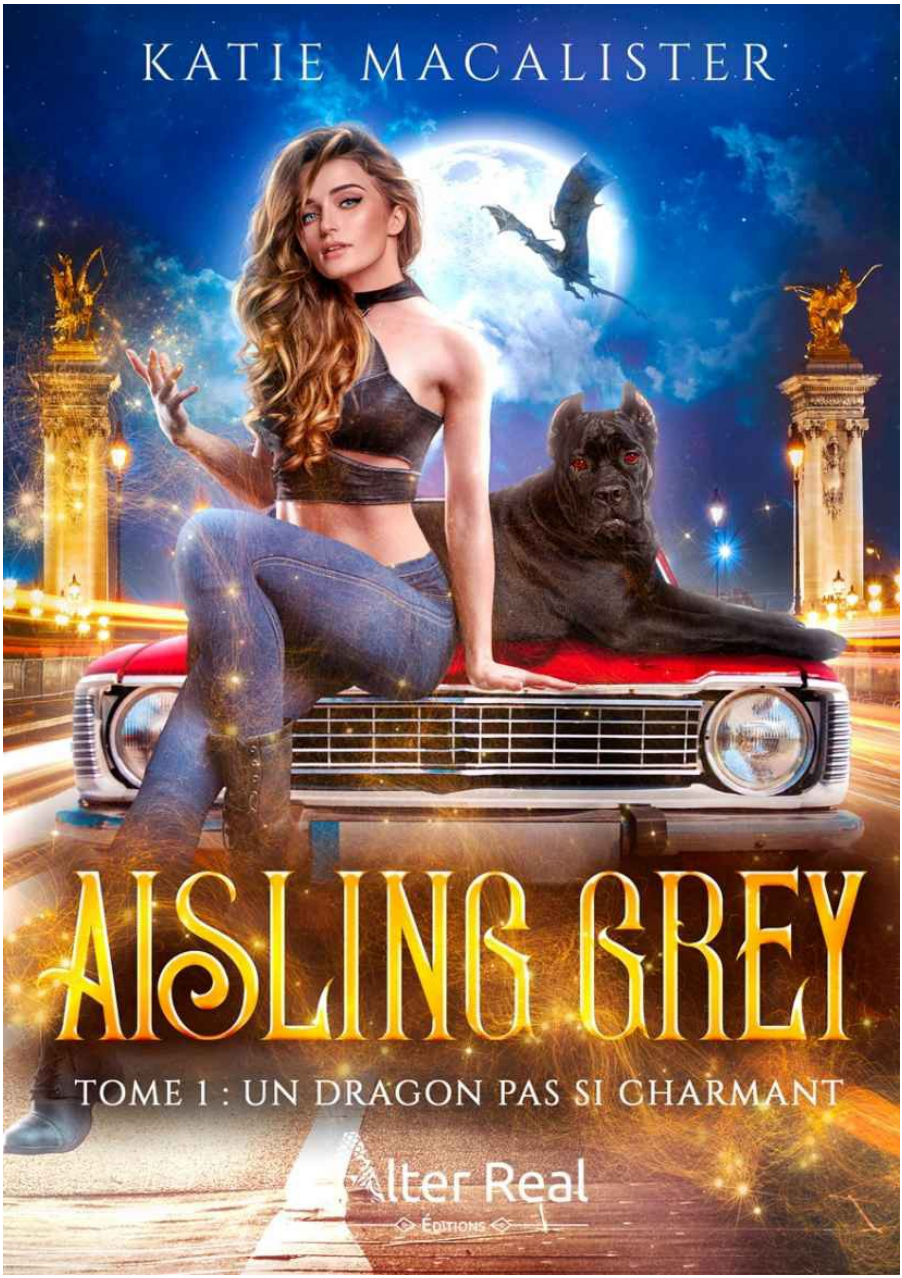
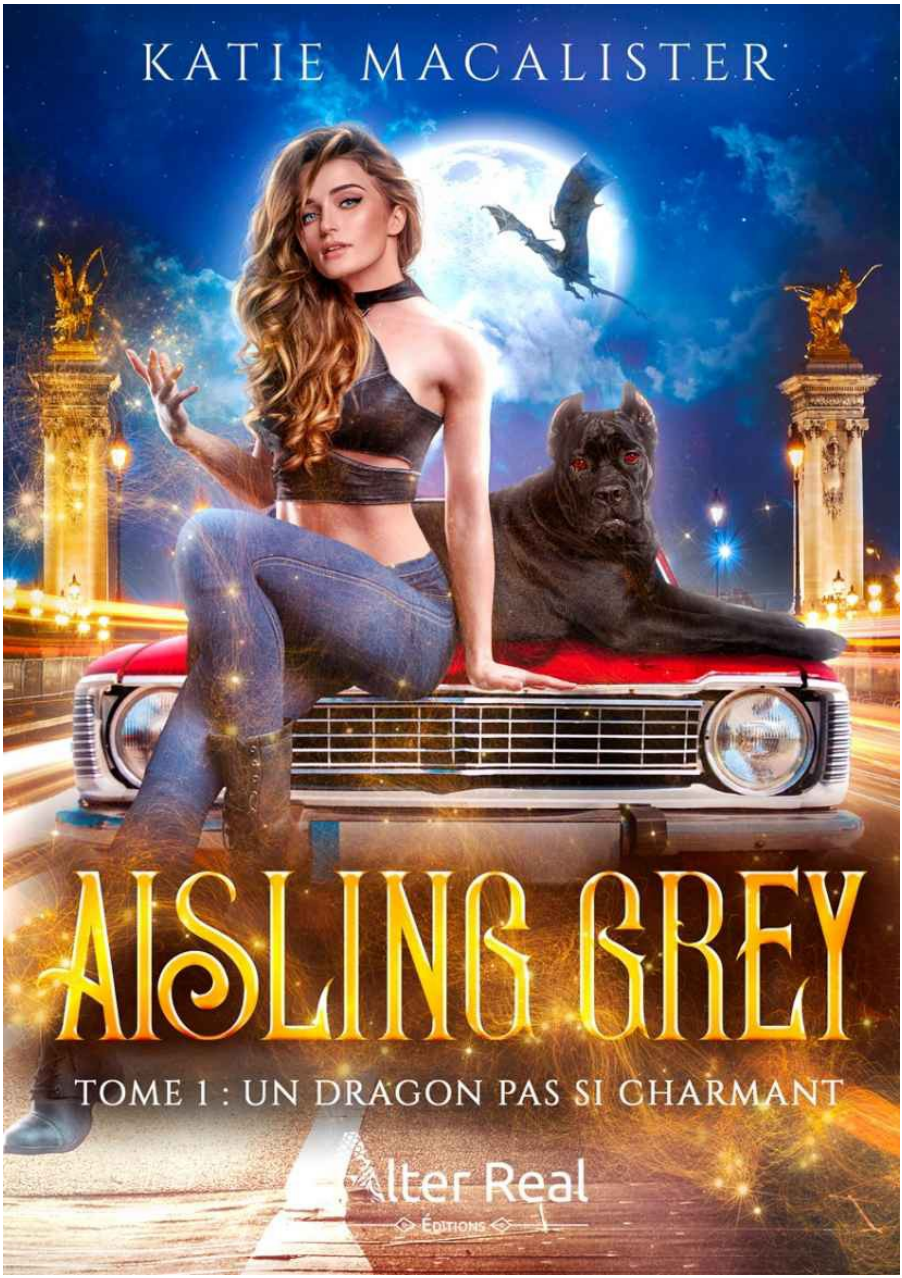

KATIE MACALISTER
AISLING GREY
TOME 1 : UN DRAGON PAS SI CHARMANT
Alter Real
ÉDITIONS




KATIE MACALISTER
AISLING GREY
TOME 1 : UN DRAGON PAS SI CHARMANT
Alter Real
Editions


KATIE MACALISTER
AISLING GREY
TOME 1 : UN DRAGON PAS SI CHARMANT
Alter Real
Éditions



Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

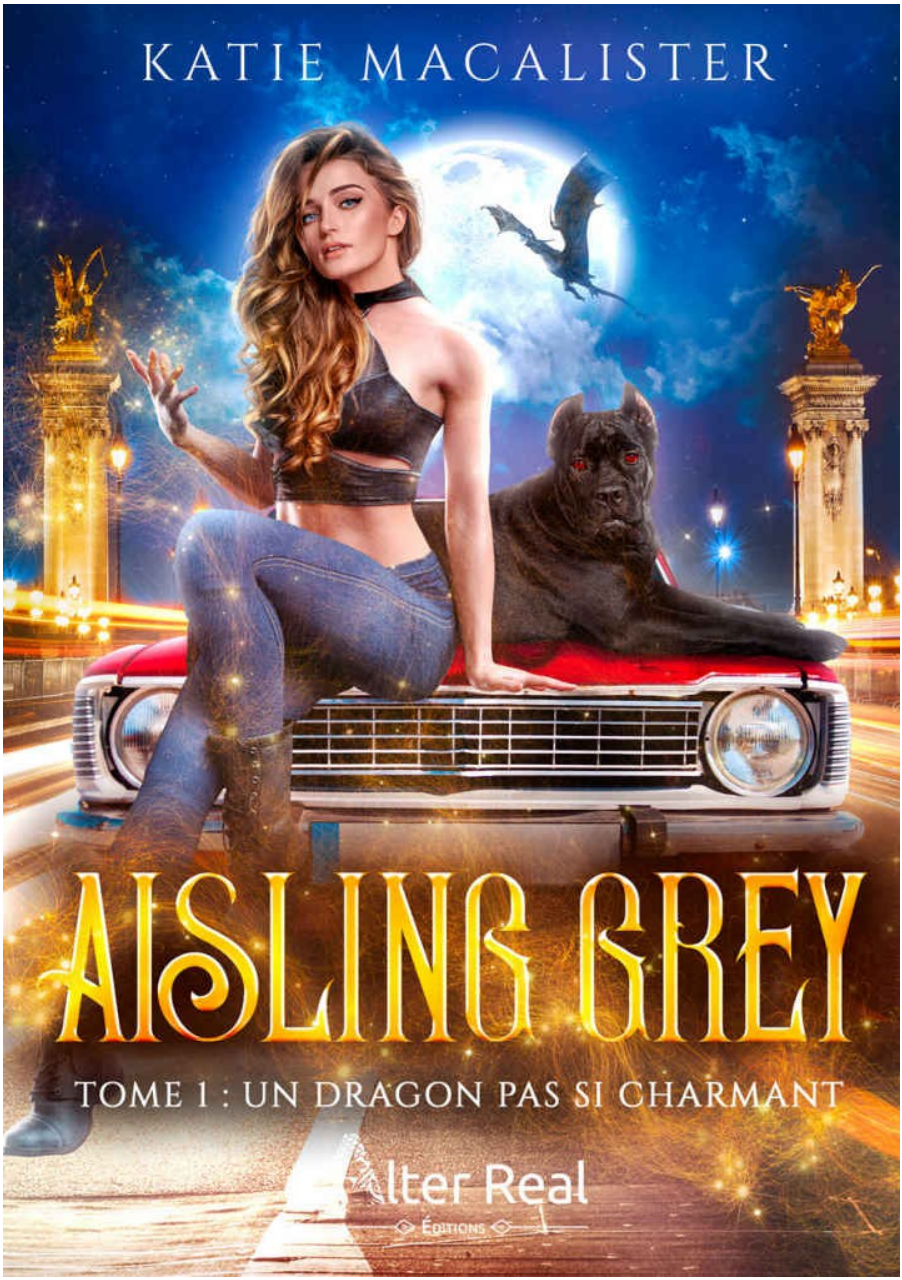
Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Épilogue

Bonus


KATIE MACALISTER
AISLING GREY
TOME 1 : UN DRAGON PAS SI CHARMANT
Alter Real
Éditions

Un dragon pas si charmant

Aisling Grey tome 1

Katie MacAlister

Traductrice : Annabelle Blangier

Titre original : You Slay Me

Directrice de collection : Violaine Georgiadis

Tous droits réservés. Cet ouvrage ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et évènements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright France © Éditions Alter Real 2021
www.editions-alter-real.com
Illustration : Hannah Sternjakob
ISBN papier : 9782378123123
ISBN numérique : 9782378123116
ISSN : 2646-6899
Dépôt : février 2021

Un dragon pas si charmant

Aisling Grey tome 1

Katie MacAlister

Traductrice : Annabelle Blangier

Titre original : You Slay Me

Directrice de collection : Violaine Georgiadis

Tous droits réservés. Cet ouvrage ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et évènements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright France © Éditions Alter Real 2021
www.editions-alter-real.com
Illustration : Hannah Sternjakob
ISBN papier : 9782378123123
ISBN numérique : 9782378123116
ISSN : 2646-6899
Dépôt : février 2021

Écrire un livre n'est jamais un effort entièrement solitaire, raison pour laquelle j'adresse mes remerciements et ma reconnaissance à Patty Woodwell, pour avoir vérifié de ses yeux d'aigle les mots français

utilisés dans ce livre. Je voudrais aussi remercier les personnes fabuleuses de NAL : ma correctrice pleine d'esprit, Laura Cifelli, ma directrice éditoriale Claire Zion, qui a lu le livre pendant que Laura était absente, et l'éditrice Kara Welsh, qui m'a donné le feu vert pour tenter quelque chose de nouveau avec cette série. J'aimerais aussi remercier Christine Feehan pour son amitié, son soutien, elle a été mon inspiration pour un certain démon Terre-Neuve chanteur de karaoké.

Chapitre 1

— Ezling.

— Non, c'est Aisling.

— Azhlee ?

— Aisling. C'est irlandais.

L'homme chargé du contrôle des passagers à l'aéroport d'Orly m'adressa un regard suspicieux par-dessus mon passeport.

— Il est écrit là que vous êtes Américaine.

Je m'efforçai de sourire, alors que j'avais plutôt envie de hurler de frustration.

— C'est le cas. Ma mère était Irlandaise, d'où le nom Aisling.

Son regard noir revint sur le passeport.

— A-sling.

Je fis de mon mieux pour ne pas soupirer trop fort. J'étais peut-être toute nouvelle dans le métier de livreuse, mais d'instinct, je savais que si je montrais le moindre signe d'impatience après avoir été interrogée sur la prononciation de mon nom, Antoine, l'homme qui contrôlait mon identité, ferait traîner cet interrogatoire en longueur. J'adoucis mon sourire, repoussai mon inquiétude à l'idée que quelque chose tourne mal avec ce boulot, et dis en articulant bien :

— Ça se prononce *ash-ling*.

— Ash-leen, répéta Antoine, les yeux plissés de concentration.

Je hochai la tête. Je devrais m'en contenter.

— Bon, continuons, dit-il en feuilletant mon passeport. Vous mesurez un mètre soixante-dix, vous avez les yeux gris, trente-et-un ans, n'êtes pas mariée, et vous vivez à Seattle, dans l'État de Washington, en Amérique.

C'est ça ?

— Oui, sauf que je considère que mes yeux sont davantage noisette que gris, mais le type qui a fait le passeport m'a dit d'écrire gris. Les yeux noisette, ça sonne plus exotique, vous ne trouvez pas ?

Antoine me regarda en haussant un sourcil, examina brièvement le visa qui m'autorisait à travailler comme livreuse pour Bell & Fils, et passa aux documents pour l'aquamanile.

Je jetai un coup d'œil rapide autour de moi, les instructions d'oncle Damian au sujet du périmètre de sécurité me revenant à l'esprit : « Ta sécurité est ta responsabilité à toi ; ta sécurité n'est pas la responsabilité de la police, ni du gouvernement, ni du moindre représentant de l'autorité – ta première et ton unique ligne de défense, c'est toi-même. Reste vigilante et sensible à ton environnement. Irradie la confiance. Ne fais jamais rien qui indiquerait que tu es une proie. »

Plus facile à dire qu'à faire, songeai-je alors que j'observais la foule des gens qui fourmillaient dans l'aéroport. Heureusement, personne ne me prêtait attention, pareil pour la valise que j'avais avec moi. Je poussai un soupir de soulagement silencieux et levai le menton, m'efforçant d'avoir l'air d'une femme assurée et maîtresse d'elle-même et non d'une livreuse responsable d'une petite statue en or de six cents ans en forme de dragon, qui valait plus que ce que j'avais gagné ces dix dernières années.

Le regard d'Antoine se tourna vers la petite valise noire en plastique robuste que je serrais dans ma main droite.

— Avez-vous l'inventaire détaillé ?

— Bien sûr.

Je lui passai les feuilles de papier décrivant en français l'aquamanile en or. Le document avait été tamponné par le consulat français de San Francisco et incluait un certificat d'expert, ainsi qu'une copie de l'acte de vente à madame Aurora Deauxville, citoyenne française qui était domiciliée à Paris.

Antoine tapota du doigt le haut du document.

— C'est quoi, un… aquamanile ?

Je fis passer la valise dans ma main gauche, fléchis les doigts de ma main droite, et m'assurai de garder la valise hors de vue, entre moi et la table d'examen.

— Un aquamanile est une sorte de pichet, en général en métal, utilisé pour le lavage rituel des mains des prêtres ou de toute autre personne liturgique.

Les yeux d'Antoine s'arrondirent alors qu'il fixait la valise noire.

— C'est un artefact religieux que vous transportez ?

Je lui adressai un sourire en coin.

— Pas vraiment. D'après les rumeurs, les aquamaniles ont parfois été utilisés pour des… euh… pratiques obscures.

Il me dévisagea.

— Des pratiques obscures ?

Je remarquai ses sourcils arqués et lui adressai un sourire de sympathie.

— Des démons, précisai-je. On dit que les aquamaniles tels que celui-ci ont été utilisés par des mages puissants pour invoquer des princes démoniaques.

Je ne pensais pas que ses yeux puissent s'arrondir davantage, mais au mot

« démon », ils manquèrent de lui sortir des orbites.

— Des princes démoniaques ? répéta-t-il, sa voix réduite à un murmure rauque.

Je déplaçai à nouveau la valise, me penchai en avant, et parlai rapidement, consciente de la légère note de désespoir qui teintait ma voix :

— Vous savez, l'artillerie lourde de Satan. Les gros bonnets de l'Enfer.

Les seigneurs démoniaques. N'importe qui peut invoquer un démon,

mais il faut quelqu'un de spécial, aux pouvoirs spéciaux, pour invoquer un seigneur démoniaque.

Antoine cligna des yeux.

— Ouais, je sais. Je trouve ça un peu bizarre moi aussi, mais vous seriez surpris d'apprendre ce en quoi peuvent croire certaines personnes. Quoi qu'il en soit, c'est un sujet fascinant. J'ai beaucoup étudié les démons…

Non pas que je croie qu'ils existent vraiment en dehors de l'imagination humaine ! J'ai découvert qu'il y avait des sectes entières dévouées aux démons et au pouvoir que ces derniers détiennent sur les mortels. J'ai entendu dire qu'il y avait un groupe à San Francisco qui essayait de faire élire un démon dans la fonction publique. Ah ah, comme si personne n'allait remarquer la différence !

Il arrêta de cligner des yeux. Antoine me dévisagea d'un regard vide. Je décidai que ma petite incursion dans le territoire de la blague ne franchissait probablement pas les barrières de la langue. Sans parler du fait que les minutes défilaient à une vitesse alarmante.

— Oui, enfin, je ne garantis pas l'utilité des objets ; je ne fais que les livrer. Donc, si tout est en ordre, pensez-vous que je peux y aller ? Je suis censée apporter cet aquamanile à son propriétaire à dix-sept heures, et il est déjà plus de quinze heures. C'est mon premier boulot en tant que livreuse, vous voyez, et mon oncle, qui est aussi mon patron, m'a dit que si je loupais cette livraison, je serai licenciée. Vu qu'un juge très stupide de Californie m'oblige à payer une pension alimentaire à mon ex-mari juste parce qu'Alan, mon ex, est un glandeur paresseux qui aime traîner à la plage et reluquer les filles aux faux seins plutôt que de bouger son cul de surfeur pour gagner sa vie comme le reste d'entre nous, il est un peu nécessaire que je conserve ce job, et le garder signifie apporter l'aquamanile à la femme qui l'a acheté à oncle Damian.

Antoine parut abasourdi, jusqu'à ce que je donne un petit coup de coude à la main tenant mes documents ; il pinça alors les lèvres et me coula un regard en coin. D'un signe de tête, il montra ma valise.

— Vous allez l'ouvrir. Je dois examiner l'objet pour m'assurer qu'il correspond aux photographies présentées.

Je réprimai un autre soupir de frustration tout en sortant les clefs de mon sac pour déverrouiller la valise. Le regard noir d'Antoine fut remplacé par une expression d'émerveillement, bouche grande

ouverte, lorsque je repoussai la doublure en mousse protectrice et ôtai le tissu en lin doux enroulé autour de l'aquamanile.

— Nom de Dieu de bordel de merde !

— Ouais, c'est assez impressionnant, n'est-ce pas ? dis-je en regardant avec tendresse le dragon.

Il faisait environ quinze centimètres, avait une queue recourbée, des écailles brillantes et des yeux émeraude étincelants. C'était l'un des rares dragons que j'aie jamais vu représenté sans ailes.

Antoine tendit la main pour toucher la statuette dorée, mais je replaçai rapidement le tissu autour de lui.

— Désolée, on regarde, mais on ne touche pas.

Ses narines se dilatèrent. Je m'empressai de le calmer :

— Même le type du scanner n'a pas pu le toucher. Si vous voulez bien jeter un œil à l'estimation de l'expert pour cet objet, vous verrez pourquoi il ne vaut mieux pas le faire.

Il vérifia le papier et poussa un juron entre ses dents, avant d'apposer son tampon sur mon passeport et les documents du dragon.

— Tout est en ordre. Vous pouvez y aller.

Je refermai la valise, la verrouillai et rangeai les clefs dans la pochette autour de mon cou. J'adressai un sourire enjoué à Antoine tout en hissant le sac qui contenait mes vêtements sur mon épaule.

— Merci.

— Un instant… dit-il en levant une main pour m'arrêter.

Je retins mon souffle, craignant qu'il insiste pour faire quelque chose qui m'empêcherait d'arriver à l'heure à mon rendez-vous avec madame Deauxville. Ce serait bien ma veine si Antoine décidait qu'il devait procéder à une fouille corporelle complète.

Je tentai de prendre un air innocent et amical, et non celui de quelqu'un capable d'introduire clandestinement quelque chose dans le pays en le cachant dans une cavité naturelle très pratique.

— Hum ?

Il regarda rapidement autour de lui, puis fit un pas vers moi en baissant la voix :

— Vous êtes experte en démons, mais vous ne croyez pas en leur existence ?

Je secouai la tête, n'ayant pas envie d'entrer dans une conversation philosophique alors que le temps pressait.

— Je ne suis pas vraiment une experte… j'ai juste étudié quelques textes médiévaux qui en parlaient.

— Les démons sont très mauvais.

Je haussai les épaules et fis un pas de côté pour m'éloigner.

— Pas vraiment. Selon les textes que j'ai lus, ils sont plutôt stupides, en fait. Je crois que les gens ont peur d'eux parce qu'ils ne savent pas comment les contrôler.

Il se pencha plus près de moi et l'odeur viciée de fumée de cigarette qui s'accrochait à lui me fit froncer le nez.

— Et vous ne les craignez pas ?

Je secouai à nouveau la tête, m'éloignant un peu plus.

Une lueur rouge profond illumina un instant ses yeux sombres, lui donnant soudain un air bien plus menaçant que celui d'un simple inspecteur des douanes.

— Vous devriez, dit-il.

Puis il fit volte-face et signala à la personne suivante dans la file d'approcher de sa table.

— Oh, j'imagine qu'il y a des tarés partout dans le monde, marmonnai-je entre mes dents alors que je me frayais un passage vers la sortie à travers la foule, veillant à garder mes deux mains sur la poignée de la valise noire.

Je pouvais me permettre de perdre mes vêtements et mes effets personnels, mais ce boulot était ma chance – ma *seule* chance – d'avoir de l'avancement depuis que l'entreprise pour laquelle je travaillais avait capoté. Si je foirais ça, je me retrouverais à nouveau sans emploi. N'ayant plus droit à aucun avantage social, et ayant un éternel vacancier à soutenir financièrement, il fallait que je travaille, et que

mon boulot me permette de vivre tout en versant à Alan l'énorme somme d'argent que la cour avait décidé que je lui devais.

Ah, les hommes ! Pff !

Il me fallut quinze minutes de plus pour comprendre les panneaux dans les halls de l'aéroport et trouver où étaient les taxis. Beth, la secrétaire d'oncle Damian, m'avait dit qu'il y avait des panneaux en anglais à Orly, mais Beth avait menti : non seulement il n'y avait pas d'anglais, mais en plus, rien de ce que je voyais écrit sur les panneaux ne correspondait aux petites expressions pratiques du livre *Le français pour les francophobes* que j'avais acheté pour m'aider à survivre à la journée et demie à venir.

— Euh… *bonjour*, saluai-je un chauffeur de taxi qui avait l'air de s'ennuyer.

Il était appuyé sur sa voiture et occupé à se curer les dents.

— *Parlez-vous anglais* ? lui demandai-je.

— *Non*, répondit-il sans cesser son activité.

— Oh. Euh. Savez-vous si l'un des autres chauffeurs de taxi parle anglais ? *Vous savoir si le taxi driver parlez anglais ?*

Il m'adressa un regard qui aurait dû me couvrir de honte, mais j'avais dépassé ce stade rien qu'en me rendant en France sans connaître un seul mot de français, mis à part ce que j'avais trouvé dans le guide touristique.

J'avais un boulot à faire ; je voulais simplement en finir.

— Écoutez, je fais du mieux que je peux, OK ? Je veux juste aller à la *rue*… Oh, juste une seconde, laissez-moi regarder dans le guide…

Je serrai la valise noire contre mon torse avec un bras, tout en fouillant dans mon sac à la recherche du guide de français.

— *Je veux aller à la rue Sang des Innocents.*

Le chauffeur de taxi cessa de se curer les dents pour grimacer.

— C'est le pire accent que j'aie jamais entendu, et j'ai entendu beaucoup de mauvais.

— Mais vous parlez anglais ! m'exclamai-je en refermant mon guide.

Vous m'avez dit que non ! Et ce n'est pas ma faute si ce que j'ai dit était incorrect. C'est ce qui est écrit dans le livre.

— Ce n'était pas vraiment faux, mais votre accent…

Il eut un léger frémissement puis, avec une grande révérence, ouvrit la porte de son taxi.

— Très bien, je vais vous emmener rue du Sang-des-Innocents, mais ce ne sera pas gratuit.

— Combien ça coûtera ? demandai-je en me glissant sur le siège arrière, serrant toujours ma valise.

J'avais les euros qu'oncle Damian m'avait donnés, mais je savais qu'il y avait juste assez pour régler ma note d'hôtel pour la nuit, deux repas et les frais accessoires mineurs comme les trajets en taxi.

Le chauffeur jeta mon sac de l'autre côté et s'installa derrière le volant.

— Le montant de la course s'élèvera à trente-six euros, mais le trajet vous coûtera plus cher.

— Hein ?

Il m'adressa un sourire à travers le rétroviseur.

— D'ici à ce qu'on arrive à la rue du Sang-des-Innocents, vous saurez comment dire trois phrases en français. Avec ces trois phrases, vous pourrez aller n'importe où dans Paris.

J'acceptai ses conditions et, puisque j'étais en avance pour mon rendez-vous avec madame Deauxville, je le fis attendre pendant que j'entrais en courant dans l'hôtel où Beth m'avait réservé une chambre. Je m'enregistrai,

laissai tomber mon sac sur le lit, brossai mes boucles pour moins ressembler à une folle et plus à une livreuse professionnelle, puis je me dépêchai de descendre pour aller là où René et son taxi m'attendaient.

À cinq heures moins cinq, le taxi se gara devant un immeuble beige de six étages, qui avait de hautes portes voûtées et des fenêtres ornées de fines grilles de métal noir.

— Waouh, soufflai-je en me penchant par la fenêtre pour jeter un œil

au bâtiment. Quel magnifique immeuble. Il a l'air si… français !

René passa la main à l'arrière et ouvrit la portière. Je récupérai mes affaires et sortis dans la rue pavée, la bouche toujours grande ouverte alors que je levai les yeux vers l'immeuble.

— Vous pouvez voir que toutes les maisons ici sont d'anciens hôtels particuliers. C'est un quartier très chic. L'île Saint-Louis en elle-même ne fait que six rues en longueur et deux en largeur. Et maintenant, vous allez me payer très exactement trente-six euros et me réciter les phrases que je vous ai apprises, s'il vous plaît.

J'arrachai mon regard de la maison et souris tout en tendant son argent à René.

— Si quelqu'un m'importune, je lui dis : *Voulez-vous cesser de me*

postillioner1 dessus pendant que vous parlez.

— Arrêtez de me postillonner dessus pendant que vous parlez, retraduisit René en anglais avec un hochement de tête.

— Et si j'ai besoin d'aide pour quoi que ce soit, je dis : *J'ai une grenouille dans mon bidet.*

— J'ai une grenouille dans mon bidet. Oui, très bien. Et la dernière ?

— La dernière est réservée aux types qui me draguent alors que je n'en ai pas envie : *Tu as une tête à faire sauter les plaques d'égout.*

— Tu as une tête à faire sauter les plaques d'égout. Oui, très bien. Vous devriez vous en sortir. Et pour votre rendez-vous avec la dame importante, *bonne chance,* hein ?

— Merci, René. J'apprécie vos leçons. On ne sait jamais quand on aura besoin de dire à quelqu'un qu'il y a un amphibien dans son bidet.

— Un instant. J'ai quelque chose pour vous.

Il fouilla dans un petit sac marron pendant une seconde, puis en sortit une carte abîmée, avant de me la tendre avec l'expression d'une personne présentant un objet de grande valeur.

— Je propose mes services en tant que chauffeur. Vous me payez, je vous conduis partout dans Paris et vous montre tous les endroits que vous devez voir. Vous pouvez m'appeler sur mon portable à n'importe quel moment.

— Merci. Je ne sais pas si je vais rester à Paris assez longtemps pour pouvoir demander à un chauffeur de me faire visiter la ville, mais si jamais il me faut un taxi, ce sera vous que j'appellerai.

Je lui fis un salut avec la carte, avant de la ranger dans mon portefeuille.

Il s'éloigna avec un geste amical de la main et une légère bouffée noire de gaz d'échappement. Je me tournai à nouveau vers l'impressionnant bâtiment, redressai les épaules et, après avoir balayé la rue des yeux pour m'assurer que personne ne me regardait, je passai le portail et appuyai sur le bouton de la sonnette au nom de « Deauxville ».

— Je suis confiante, me marmonnai-je à moi-même. Je suis une professionnelle. Je sais exactement ce que je fais. Je ne suis pas du tout paniquée à l'idée d'être dans un autre pays, où la seule chose que je sache faire, c'est me plaindre des grenouilles et insulter les gens. Je suis détendue, calme et posée. Je suis… plantée là sans que personne ne me réponde.

Je sonnai à nouveau. Il ne se passa rien. Un rapide coup d'œil à ma montre

me

confirma

que

j'avais

deux

minutes

d'avance.

Madame Deauxville devrait être là, non ?

Nouveau coup de sonnette, en gardant le doigt appuyé plus longtemps sur le bouton, cette fois. Je plaquai mon oreille contre la porte, mais n'entendis rien du tout. Un regard par une fenêtre me fournit l'explication : les murs du bâtiment faisaient au moins un mètre d'épaisseur.

— Et merde, jurai-je en faisant un pas en arrière pour pouvoir regarder le bâtiment dans sa totalité.

Je savais, grâce aux instructions qu'oncle Damian m'avait données, que madame Deauxville habitait au deuxième étage. Les rideaux rouge et beige visibles à travers les fenêtres entrouvertes ne bougeaient pas. Tout était immobile au deuxième étage… comme à tous les étages, d'ailleurs. Vu que nous étions en juin et que la soirée était agréable, je me serais attendue à ce que les gens rentrent chez eux, s'affairent aux courses du soir, se baladent dans la rue, admirent la Seine et ainsi de suite, mais il n'y avait aucun mouvement dans la maison.

Je regardai vers le bout de la rue, mes cheveux se hérissant lentement sur ma nuque. Il n'y avait aucun mouvement dans la rue non plus. Personne, pas de voitures, pas d'oiseaux… rien. Pas même une fleur s'agitant dans la légère brise provenant du fleuve. Je regardai derrière moi. La rue croisant celle-ci était la rue Saint-Louis-en-l'île. C'était une rue animée avec des magasins, des restaurants et beaucoup de boutiques. Il avait fallu dix minutes à René pour traverser deux pâtés de maisons à cause de la densité de la circulation et des piétons, mais là où je me tenais, le bruit de ladite circulation et desdits piétons était étrangement filtré, comme si toute la rue du Sang-des-Innocents était enveloppée dans du coton, la transformant en oasis d'immobilité et de silence, dans une ville connue pour son activité.

— Le mot « flippant » semble loin d'être assez fort pour décrire la situation, dis-je à voix haute, rien que pour entendre quelque chose.

Un sentiment de malaise me traversa et je serrai étroitement ma valise, appuyant encore une fois sur la sonnette de Mme Deauxville. La peau de ma nuque se raidit encore plus lorsque je remarquai que la porte de l'immeuble était mal fermée.

— Quelqu'un devait être pressé de partir ce matin, dis-je à la porte.

Je m'efforçai de réfréner le gros accès de trouille que la rue silencieuse provoquait chez moi.

— Quelqu'un était en retard pour le boulot, et il n'a pas bien fermé la porte. C'est tout. Il n'y a rien d'inquiétant dans une porte mal fermée. Il n'y a rien d'angoissant là-dedans. Il n'y a rien de flippant à ce qu'une rue… Oh, mince. Bonjour ?

Je poussai la porte et fis un pas dans un hall minuscule. L'entrée se rétrécissait en un passage sombre, jusqu'à une cage d'escalier en lambris bruns menant à l'étage.

— Il y a quelqu'un ? Je cherche Mme Deauxville. Eh oooooh !

Je m'attendais à ce que le dernier mot de mon appel se répète en écho dans la cage d'escalier, mais étrangement, mes paroles furent étouffées, comme si elles avaient été absorbées par les murs, filtrées par le même effet singulier qui rendait la rue aussi silencieuse qu'une tombe.

— Il a fallu que je pense à une tombe, grommelai-je pour moi-même alors que je refermai avec précaution la porte derrière moi, avant de me retourner pour commencer à monter les marches.

— Parfois, je me maudis d'avoir trop d'imagination.

Il y avait deux portes dans le minuscule couloir qui longeait l'escalier du deuxième étage. L'une d'elles arborait une plaque luxueuse en argent avec le mot « Deauxville » inscrit en lettres élégantes. L'autre porte devait être une deuxième entrée de l'appartement. Je m'avançai vers la porte principale, la valise pressée contre ma poitrine tandis que je levais mon bras libre pour frapper. Juste au moment où mes jointures allaient toucher la porte en chêne lustrée, une vague d'appréhension et de mauvais pressentiments me submergea. J'eus le sentiment qu'il se passait quelque chose de très, très anormal. Cette sensation était si forte que je reculai jusqu'à ce que la fraîcheur du lambris s'infiltre à travers le coton fin de ma robe. Je serrai la valise contre moi et luttai pour respirer, la poitrine comprimée par l'angoisse. Le sentiment de malaise qui m'avait envahie dès que René était parti se transforma en quelque chose de bien plus effrayant.

J'en eus la chair de poule et une petite voix alarmiste se mit à résonner dans ma tête, me hurlant de quitter le bâtiment de toute urgence.

Quelque chose d'horrible était venu dans cet appartement. Quelque chose… de non naturel.

— Je suis confiante, articulai-je entre mes dents, avant de forcer mes pieds à avancer vers la porte. Ce n'est qu'une collectionneuse excentrique, en rien diabolique. Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Je suis une professionnelle. Je peux le faire.

La porte s'ouvrit brusquement à l'instant où je l'effleurai de la main.

Je restai figée dans l'entrée, la peau de mon dos frémissant d'horreur alors que je regardais vers le fond du petit couloir, vers ce qui devait être le salon. De minuscules particules de poussière dansaient paresseusement dans les rayons de soleil de fin d'après-midi qui filtraient à travers les grandes baies vitrées cintrées et inondaient de

lumière une mare couleur rubis, sur un tapis d'un rouge encore plus profond.

Un bouquet de fleurs fraîches se trouvait sur une table ancienne entre deux des fenêtres. Leur odeur était si forte que je la percevais de là où je me trouvais. Les plafonds étaient hauts, d'une couleur crème qui s'accordait parfaitement aux murs bleu turquoise, festonnés dans les angles par des moulures complexes. Le long d'un mur, j'aperçus un bureau d'époque rutilant et une chaise rouge à haut dossier assortie, disposée devant lui selon un angle qui laissait supposer que son occupant s'était levé peu de temps auparavant.

Tout était charmant, beau, luxueux, exactement ce à quoi je m'attendais dans l'appartement d'une femme riche vivant dans un quartier chic de Paris.

Tout sauf le cadavre, en tout cas. Accroché à un chandelier, le corps d'une femme était plié en deux, suspendu par ses mains attachées dans le dos. Il se balançait légèrement au-dessus d'un cercle de cendres noires qui avait été tracé sur le joli tapis rouge, un cercle arborant douze symboles. La femme morte était madame Deauxville ; j'en étais certaine.

— *J'ai une grenouille dans mon bidet*, récitai-je, en souhaitant très fort que les grenouilles soient le pire de mes problèmes.

1 Erreur volontaire pour montrer le manque de maîtrise de la langue.

Chapitre 2

J'allais peut-être gagner un tas de bons points pour ne pas m'être enfuie en hurlant dès que mes yeux s'étaient posés sur le cadavre de la femme à cause de qui j'avais traversé la moitié du monde. J'espérais que la personne gérant l'échelle des karmas allait me récompenser pour ne pas avoir fiché le camp d'ici tant que je le pouvais, parce qu'entrer dans l'appartement de madame Deauxville alors que son corps se balançait dans la chaleur du soleil de cet après-midi fut la chose la plus difficile que j'aie faite de ma vie.

OK, je l'admets : je pleurnichai un peu, et je laissai la porte d'entrée entrouverte parce qu'une part de moi, enfouie dans une partie primitive de mon cerveau, insistait pour que je me ménage une voie de sortie rapide juste au cas où le corps reprendrait d'un seul coup vie pour essayer de m'attraper (dans le style des meilleurs films d'horreur), mais mes gémissements étaient faibles, et je m'arrêtai dès que je me rendis compte qu'ils sortaient de ma bouche.

— Reprends-toi, m'intimai-je.

Je tressaillis en entendant le son de ma voix dans l'appartement désert.

Puis je frémis à la façon dont le mot « mort » tournait en boucle dans ma tête.

— Si elle est bel et bien morte, elle ne peut pas te faire de mal. Oh, zut, *si* elle est morte… Beurk. Je ferais peut-être mieux de m'assurer qu'elle est vraiment morte.

Il me fallut une éternité pour effectuer les sept pas nécessaires pour traverser le petit couloir. Je tournai autour du cercle de cendres, réticente à l'effacer, réticente à toucher le corps. Elle ne pouvait pas avoir survécu

après avoir été pendue comme ça, n'est-ce pas ? L'absence totale de mouvements était un bon indicateur de sa mort, non ? Pas la peine de m'assurer qu'elle était bien morte, hein ?

— Crotte, lançai-je.

Je posai avec prudence ma valise sur une chaise ancienne ornée de belles broderies et m'arrêtai juste devant le corps, mes doigts de pieds effleurant le bord extérieur du cercle de cendres. Je pris une profonde inspiration, repoussai l'horrible sensation que j'étais sur le point de commettre une grave erreur, et me penchai en avant pour trouver un pouls sur le cou de madame Deauxville.

— *Non* !

Surprise par la voix masculine derrière moi, je sursautai au moment même où je tendais la main vers le corps, ce qui me fit basculer en avant en battant des bras. Je poussai un cri et tentai de m'écarter d'elle, mais ce fut une main empoignant le dos de ma robe et me tirant en arrière qui me retint et m'empêcha de plonger dans le cercle.

— *Ne la touchez pas !*

— Hein ?

Je frottai la peau soudain glaciale de mes bras couverts de chair de poule et regardai l'homme se tenant devant moi en clignant des yeux.

— Je… euh… désolée, moi no parler français.

— Américaine ? demanda l'homme, ses narines se dilatant comme s'il avait senti quelque chose.

— Oui, répondis-je sans cesser de me frotter les bras.

Mon regard passa de lui au corps, avant de revenir vers lui. Je réalisai alors que j'étais seule dans un appartement avec un étranger et un cadavre, ce qui, selon toute probabilité, voulait dire que c'était…

— Je ne l'ai pas tuée, précisa-t-il aussitôt, comme s'il lisait dans mes pensées, avant de se détourner pour regarder le corps.

Je profitai de cet instant pour l'examiner. Je ne suis pas tout à fait idiote.

Je me retrouvais dans une pièce avec une victime de meurtre, donc l'homme grand, musclé, séduisant, aux cheveux sombres et extrêmement élégants, tout de noir vêtu, sentant le danger à plein nez et surgi de nulle part, allait bien sûr se retrouver tout en haut de ma liste de meurtriers potentiels.

Ce qui voulait dire que je devais me tirer d'ici avec le dragon avant que monsieur le Tueur ne décide de s'accorder un deuxième round. Je grimaçai juste au moment où l'homme se tournait à nouveau vers moi. Une lueur étrange passa dans ses yeux vert sombre.

— Vous allez bien ? Vous n'allez pas me vomir dessus, j'espère ?

— Ce n'était pas sur la liste des activités que j'avais prévues pour cet après-midi, non, mais si vous insistez vraiment, j'imagine que je pourrais tenter de cracher une boule de poils, ou un truc du genre.

Il inclina la tête de côté un instant, comme s'il m'étudiait de la tête aux pieds.

— Je ne saisis pas l'humour américain. C'était bien censé être une blague, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait.

Oh, excellent, Aisling, vraiment excellent. Te voilà, piégée dans une pièce avec un assassin, dans un pays étranger, et tout ce que tu trouves à faire, ce sont des blagues, alors que tu ferais mieux de prendre tes jambes à ton cou.

Je pris une profonde inspiration et me tournai vers la chaise où j'avais

posé ma valise. Il recula d'un pas, me bloquant le passage vers la sortie. Une vague de panique, que j'étais parvenue à contenir jusqu'à présent, déferla en moi. Je compris très vite que je devais distraire l'élégant meurtrier aux yeux verts pour pouvoir m'échapper.

Un éclat lugubre traversa ses yeux tandis qu'il m'observait, ce qui me terrifia tout en me donnant envie de me jeter sur lui.

— Ah. Oui. Une blague. Je ne me suis pas trompé, alors.

Distraction, ma fille. Ne te laisse pas avoir par une paire de jolis yeux, pas alors qu'ils appartiennent sans doute à un assassin dénué pitié.

— Hum. Je voulais juste vérifier pour m'assurer que madame Deauxville était bien morte.

Je fermai les yeux un instant, consciente que mes paroles pouvaient m'incriminer.

— Je veux dire, je voulais m'assurer qu'elle n'était plus en vie. Non pas que je veuille qu'elle soit morte, vous comprenez, je voulais juste m'assurer qu'elle ne le soit pas. Oh mince, je m'exprime mal.

— Vous voulez vous assurer que vous ne pouvez plus rien pour elle, résuma l'homme austère d'un ton neutre.

Sa voix – un mélange sexy d'accent anglais et d'allemand selon moi –

était bien trop monocorde. Elle ressemblait tout à fait à la façon de parler de quelqu'un qui vous suspectait d'être un tueur détraqué.

— Même si c'est un pléonasme, en fait. Je veux dire, quel genre de tueur n'est pas détraqué ?

Ses yeux d'un vert éclatant m'observèrent un instant.

— C'est une question rhétorique, ou souhaitez-vous une analyse de l'esprit des tueurs ?

J'émis un grognement.

— Désolée, ça m'a échappé. Vous ne croyez pas que l'un de nous devrait… vous savez, l'examiner ? Pour nous assurer qu'elle n'est pas juste grièvement blessée ?

Il regarda à nouveau le corps. Je fis de même.

— Vous croyez vraiment qu'elle pourrait ne pas être morte, là ?

Je devais admettre qu'il marquait un point. Le corps était trop immobile, le silence oppressant de l'appartement (et de la maison, de la rue et peut-être du monde entier) était presque étouffant. Je savais, sans même avoir à y réfléchir, qu'il n'y avait que deux êtres vivants dans l'appartement, et le corps suspendu par les mains n'en faisait pas partie.

L'homme inclina à nouveau la tête, avant de pivoter sur ses talons pour fermer la porte restée ouverte. La peur m'envahit. Il allait me tuer ! Je regardai frénétiquement autour de moi à la recherche d'une arme, et poussai un cri lorsque sa main se referma sur mon bras.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez l'air d'être sur le point de vous évanouir.

— Moi ? Il ne me prend rien du tout. Je vais très bien. Même si, maintenant que j'y pense, j'ai un terrible problème de mémoire. Je suis incapable de me souvenir d'à quoi ressemblent les gens. Ou du son de leur voix. Ou des choses qu'ils m'ont dites ou… ou… de tout le reste. Alors si quelqu'un s'inquiète de ce que j'ai pu voir ou entendre, il ne devrait vraiment pas avoir peur. À cause de mon problème de mémoire. Et il est permanent, en plus.

Il m'adressa un long regard interrogateur, avant de lâcher un son agacé et de me libérer pour se baisser et étudier le cercle de cendres.

— Je vous l'ai dit : je ne l'ai pas tuée. Je ne vous ferai aucun mal. Vous n'avez rien à craindre, ne soyez pas ridicule.

Pourquoi le mépris, quelle qu'en soit la forme, avait-il toujours pour effet de stimuler votre bravoure ? Son ton arrogant, mais si sexy, me fit redresser le menton :

— Ah oui ? Qui a dit que j'avais peur de vous ?

— Je peux sentir votre peur. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Il fit un geste vers le cercle de cendres. Je baissai les yeux vers lui et croisai les bras sur ma poitrine, m'efforçant de renifler discrètement mes aisselles.

— C'est un cercle de cendres, qui comporte les douze symboles d'Ashtaroth. Ça sent quoi, la peur, au fait ?

Il observa le cercle en fronçant les sourcils, mais ne le toucha pas.

— C'est une odeur sexy.

Je clignai plusieurs fois des yeux (comme si ça allait m'aider à réfléchir plus clairement).

— Quoi ?

Il se redressa et se tourna vers moi, et à nouveau, j'eus une conscience aiguë d'être seule dans un appartement avec une femme morte et un homme mystérieux bien trop beau pour que je sois rassurée.

— Ça fait ressortir le prédateur qui est en moi.

J'écarquillai les yeux alors qu'il se penchait vers moi, ses iris d'un vert hypnotique semblant m'aspirer dans leurs profondeurs froides. Il y avait quelque chose, chez lui, qui rendait chacun de mes atomes conscient qu'il était un homme, et que j'étais une femme, et qu'il y avait certaines différences fondamentales entre nous que mon corps avait très envie d'explorer, malgré le fait qu'il était peut-être un meurtrier.

— Ouille.

Il hocha la tête, ses cils noirs épais soulignant la pureté de ses iris verts.

— Et à cause de la nature masculine de ma réaction, vous vous sentez menacée à un niveau féminin. Par conséquent, vous utilisez l'humour comme mécanisme de défense, quand d'autres trouveraient ça inapproprié.

— Êtes-vous en train de dire qu'entre nous, il se passe le genre de truc qui se passe entre un mec et une femme ?

Diverses parties de mon corps plaidaient déjà en faveur de cette option, et je leur rappelai alors qu'il y avait de fortes probabilités pour que l'homme qu'elles convoitaient soit un meurtrier.

— Êtes-vous en train de dire que j'ai peur parce que vous êtes un homme et que je suis une femme, et pas du tout parce que vous vous tenez devant la victime d'un meurtre ?

Ses lèvres se fendirent d'un sourire

— Non, répondit-il en regardant à nouveau madame Deauxville. Ce

n’est pas ce que je dis. Ce cercle est-il fermé ou ouvert ?

Je baissai les yeux. Il me semblait entier.

— Je dirais qu’il est fermé. Hum. Qui êtes-vous ?

Il parcourut la pièce du regard.

— Je pourrais vous retourner la question.

— Vous pourriez, répondis-je, le regardant contourner le cercle.

Il s’arrêta de l’autre côté du corps, devant un canapé rouge et or assorti aux deux chaises de la pièce, et l’examina en fronçant les sourcils.

— Mais j’ai posé la question le premier. Alors, qui êtes-vous ? Non pas que vous soyez obligé de me le dire, mais j’imagine que la police va vouloir le savoir, alors je me suis dit que vous voudriez peut-être tester votre alibi sur moi.

Il m’adressa un autre de ses regards impatients, avant de plonger la main dans la poche avant de sa veste en cuir noire, et en sortit un portefeuille. Il l’ouvrit pour me montrer une carte d’identité en apparence officielle.

— Drake Vireo, se présenta-t-il. Interpol.

Je restai la bouche grande ouverte quelques secondes, avant de me rendre compte de ce que je faisais.

— Interpol ? Le Scotland Yard international ? Vous êtes détective ?

— En quelque sorte, répondit-il en fermant son portefeuille.

— Attendez une minute, repris-je en contournant avec prudence le cercle et madame Deauxville. Je ne suis pas née de la dernière pluie. Je veux voir votre carte de près.

Il agita son portefeuille en direction du canapé pendant que je me rapprochais de lui.

— Si le cercle est encore fermé, comment le démon s’est-il échappé ?

Il y a des moments dans la vie qui vous font écarquiller les yeux malgré vous. C’était l’un de ces moments. Je le dévisageai, les yeux ronds.

— C'est quoi votre problème dans ce pays, vous êtes tous obsédés par les démons, ou quoi ? Quel démon ? De quoi est-ce que vous parlez ?

Un son venu du fond de sa gorge jaillit de sa bouche. Il exprimait beaucoup d'irritation et d'impatience, et était accompagné d'un brin de

roulement d'yeux implicite.

— Je vous demande ce qui est arrivé au démon qui a été invoqué par celui qui a dessiné le cercle. Si le cercle est fermé, comme vous l'affirmez, alors il devrait être impossible pour le démon de partir, et pourtant la preuve est sous nos yeux.

Je regardai dans la direction qu'il indiquait avec son portefeuille. Il y avait une tache noire sur le sol, entre le canapé et le mur, comme si quelqu'un avait frotté du charbon pile à cet endroit. Je l'examinai un instant, avant de reporter mon attention sur Drake, ignorant s'il était fou à lier, ou si c'était moi qui l'étais. De nous deux, il était celui que je connaissais depuis le moins longtemps, ce devait donc être lui.

— Vous êtes sérieux, en fait ? Vous pensez vraiment qu'un démon est mêlé à tout ça ? Je veux bien admettre que celui qui a tué cette femme l'a fait d'une manière qui ressemble à la destruction rituelle d'un démon, mais ça ne veut pas dire qu'un vrai démon est impliqué.

Il haussa un sourcil noir brillant.

— Destruction rituelle ? Comment ça ?

Je fis un geste vers le corps, ravie de constater que toutes ces années passées à entretenir mon hobby servaient enfin à quelque chose.

— Le cercle d'Ashtaroth sous ses pieds avec les douze symboles d'invocation, la façon dont le corps est suspendu par les mains liées dans le dos… Je suis prête à parier que si vous vous penchez pour regarder sa poitrine, vous découvrirez un objet en argent qui lui transperce le cœur. En d'autres termes, elle a été assassinée selon le rite de la première des Trois Morts de Démon, sauf que cette femme n'était pas un démon, ce qui n'est pas une révélation, vu que les démons ne sont que des personnages de fiction.

Drake prit un air amusé.

— Vous ne croyez pas aux démons ?

— C'est un non ferme et définitif, mon cher. Les démons n'existent que dans la tête de personnes tordues et très perturbées.

Ses narines se dilatèrent à nouveau. Si je n'avais pas déjà été convaincue qu'il était complètement cinglé, j'aurais presque pu trouver élégante sa façon de dilater les narines.

— Vous êtes en train d'essayer de me faire croire que malgré la preuve sous nos yeux, vous ne pensez pas qu'un démon a été invoqué dans cet appartement ?

Je pinçai les lèvres et m'éloignai lentement de lui. Pas de mouvements brusques ; tout le monde savait que c'était la clef pour qu'une personne folle dangereuse reste calme. Agir tout en souplesse, voilà le plan.

— OK, vous savez quoi ? Je vais juste aller jusqu'au bureau, où se trouve le téléphone, et appeler la police. Vous pourrez faire vos trucs de détective pendant que j'appelle.

— J'ai déjà appelé la police. Ils devraient arriver dans quatre minutes.

Pourquoi hésitez-vous à me dire ce qui est arrivé au démon ? Avez-vous un lien avec la mort d'Aurora Deauxville ?

Je m'immobilisai devant le bureau, tentant de déterminer si j'avais une chance d'atteindre la porte avant qu'il ne m'attrape. Mon regard se posa sur la valise sur la chaise. Zut. Je ne m'en sortirais pas sans l'aquamanile.

— Non, je viens d'arriver. Je suis une livreuse. J'étais censée lui apporter un colis. Je ne sais rien des démons ou de qui pourrait vouloir tuer madame Deauxville. Mais tant qu'on y est, qu'est-ce que, vous, vous faites ici, au juste ? J'imagine que vous n'êtes pas ici à titre professionnel, parce que si c'était le cas la brigade criminelle serait là aussi. Donc, si vous ne l'avez pas tuée, vous devez avoir vu qui l'a fait. Elle ne semble pas être morte depuis longtemps.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Je pointai du doigt vers les bras liés dans le dos de madame Deauxville.

— La rigidité cadavérique n'est pas encore apparue. Si vous observez l'angle entre ses bras et son dos, vous remarquerez qu'il se referme à mesure que la rigidité s'installe. Soit elle est morte depuis plus de

douze heures, et la rigidité est en train de se dissiper, soit elle commence tout juste à s'installer, ce qui veut dire qu'elle est morte depuis… oh, peut-être un quart d'heure. Mais je n'ai pas à vous expliquer ça, vous êtes flic, après tout.

— Je suis spécialisé dans la récupération d'objets perdus, pas dans l'examen de scènes de crime, rétorqua Drake. Comment en savez-vous autant sur les différentes étapes de décomposition ?

— La chaîne de Détectives. Je suis accro à une émission de télé-réalité sur la médecine médico-légale. C'est super intéressant. Ils font des autopsies et ce genre de trucs. Vous savez ce qui arrive aux os lorsqu'ils restent exposés aux éléments ?

— Oui, ils brunissent.

— C'est ça. Je croyais que vous aviez dit ne pas travailler sur les homicides ?

Il étudia à nouveau la pièce, comme s'il vérifiait que rien ne lui avait échappé. Il ignora aussi ma dernière question, ce qui m'allait très bien : je préférais qu'il réponde à la plus importante.

— Je suis arrivé peu de temps avant vous, cinq minutes tout au plus.

L'objet de ma rencontre avec elle ne vous concerne pas. Elle était morte quand je suis entré dans l'appartement.

— Dans ce cas, vous devez m'avoir entendue sonner à la porte.

— Oui.

— Vous ne m'avez pas laissée entrer ! lançai-je d'une voix un tout petit peu plus irritée que je l'aurais voulu, sachant qu'il était toujours le suspect numéro un d'un meurtre.

Il inclina la tête en arrière, comme s'il reniflait l'air.

— Vous l'auriez fait à ma place ?

— Je suppose que non. Donc, pourquoi êtes-vous venu voir madame Deauxville ?

Il fronça les sourcils et se tourna pour me faire face.

— Je pense que la question primordiale est plutôt : pourquoi persistez-vous à me mentir ? Vous êtes une Gardienne, et pourtant vous niez les

faits.

Vous niez qu'un démon est venu ici. Je peux sentir que l'air a été souillé par sa présence, et pourtant vous le niez ?

Il secoua la tête tout en s'avançant avec lenteur vers moi.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi une Gardienne ment à propos d'une chose aussi simple qu'une invocation de démon. Alors maintenant, vous allez vous expliquer.

Je reculai de deux pas, en direction du bureau.

— Vous voyez, c'est là que vous vous trompez. Je suis une livreuse, comme je viens de vous le dire. Je ne garde aucun enfant, ni les miens ni ceux de quelqu'un d'autre.

Il fronça encore plus les sourcils.

— Quoi ?

— Je suis livreuse. L-i-v-r-e-u-s-e . Ça désigne quelqu'un qui transporte des objets. C'est mon boulot. En tout cas, ça l'était. Allez savoir comment oncle Damian va réagir en apprenant que ma première livraison a fini comme ça. Quelque chose me dit que je ne vais pas avoir d'augmentation ou de promotion avant un bon moment.

Drake se dirigea vers le côté opposé du cercle, tout en m'observant d'un air perplexe.

— Votre odeur indique que vous dites la vérité, mais vous connaissez les symboles d'Ashtaroth. Vous saviez que le cercle était fermé, et même moi je ne peux pas déterminer si un cercle est ouvert ou fermé. En plus, vous connaissez les rituels pour détruire un démon. Seul un Gardien connaît ce genre de choses. À quel jeu est-ce que vous jouez ?

J'écartai les mains pour lui montrer que j'étais innocente de ce dont il me soupçonnait, quoi que ce puisse être.

— C'est quoi cette manie de me dire que je sens ? J'ai pris une douche ce matin ! Et s'agissant du reste, j'essayais juste de faire mon boulot.

— Qui est de livrer quoi ?

Je haussai les épaules, réticente à lui répondre. Malgré son badge et le fait qu'il affirme le contraire, je ne pouvais être certaine qu'il n'ait pas assassiné madame Deauxville. La mystérieuse aura de danger qui

l'entourait rendait la chose plus que possible, sans parler de tout ce charabia à propos des démons et de leurs gardiens. Et puis, il y avait son obsession pour les odeurs…

— C'est juste une petite statue. Même si vous n'êtes pas un flic chargé des homicides, vous ne devriez pas, genre… vous savez… examiner le corps ?

— Je suis en train d'interroger un suspect, répondit-il en s'avançant vers moi.

La partie la plus calme de mon esprit apprécia cette occasion de l'observer marcher, une sorte de glissement puissant qui impliquait une force lovée sous la surface, mais qui ne transparaissait pas dans ses mouvements fluides.

— Une statue de quoi ? De quoi est-elle faite ?

— De métal. Elle représente une créature, rien de spécial, rien d'important, mentis-je.

Il leva à nouveau la tête, et j'aurais pu jurer qu'il humait l'air.

— De l'or. La statue est en or.

Je courus vers la chaise, l'atteignant une seconde avant lui.

— Vous savez quoi ? J'aimerais bien revoir votre badge. Vous ne menez pas du tout cet interrogatoire comme il faudrait. Vous devriez me demander mon nom et où je vis, et si je connaissais Mme Deauxville et ce genre de trucs, plutôt que de raconter n'importe quoi sur des démons et sur la raison

pour laquelle quelqu'un utiliserait le cercle d'Ashtaroth pour invoquer l'une des légions du prince démon, et sur la matière dont est faite la petite statue insignifiante que j'ai apportée.

— Pour quelqu'un qui affirme ne pas être une Gardienne, vous semblez très au fait du folklore des démons, remarqua-t-il, avec un grognement sourd.

Un frisson d'excitation et de peur mêlées me parcourut le dos. D'un geste trop rapide pour que je puisse le suivre des yeux, il me saisit le bras et m'attira contre son torse, une main plaquée derrière moi et l'autre me tirant les cheveux pour me rejeter la tête en arrière.

— Très bien. Nous allons jouer à ce jeu-là, puisque vous insistez. Quel est votre nom ?

— Aisling, dis-je avant de me rendre compte de ce que je faisais.

Mon corps – ce traître – appréciait beaucoup trop d'être écrasé contre lui, et était conscient des longues lignes dures de son corps. Après plusieurs secondes d'hébétude perplexe, le côté sain d'esprit de mon cerveau reprit le contrôle.

— Eh ! Qu'est-ce que vous faites ? Vous ne pouvez pas me traiter comme ça ! Lâchez-moi !

— Vous vouliez que je vous pose des questions ; je ne fais que respecter votre volonté. Où résidez-vous ?

— À l'Hôtel de la Femme Sans Tête. Lâchez-moi !

— C'est trop tôt. Connaissiez-vous madame Deauxville ?

— Non, je vous l'ai dit, je suis livreuse. Arrêtez de me tenir comme ça, ce n'est pas du tout PC.

— PC ?

— Politiquement correct. Lâchez-moi !

Il me regarda en plissant les yeux.

— Une Gardienne qui affirme ne pas être une Gardienne, et qui comprend pourtant les étapes nécessaires pour invoquer un démon. Vous êtes une

sacrée énigme. Une énigme qui vaut la peine d'être étudiée.

Plutôt que de me relâcher, il enfouit sa tête dans mon cou et prit une profonde inspiration.

— Que diable êtes-vous en train de faire ? m'écriai-je en commençant à me débattre avec force, malgré mon envie de me comporter comme une adolescente excitée avec lui.

— Je mémorise votre odeur.

— Quoi ? m'écriai-je à nouveau.

Je me rendis alors compte que ma voix n'était pas la seule chose à se

répercuter contre les murs de la pièce : le bruit des sirènes de police allait grandissant de l'autre côté des fenêtres.

Drake recula son visage de mon cou juste assez longtemps pour m'adresser ce regard qui fit flageoler fléchir mes genoux. Il y avait quelque chose de différent dans ces beaux yeux verts. Ses pupilles étaient plus allongées que rondes, presque comme des yeux de chat, mais pas tout à fait aussi saisissantes. Mais ce n'étaient pas que ses yeux. C'était sa façon de me toucher, de parler, de… me sentir. Il y avait quelque chose de pas tout à fait humain chez lui qui faisait battre mon cœur plus fort. Je compris alors ce qu'il voulait dire à propos de ma peur ; elle était clairement chargée de tension sexuelle, mais au-dessous, il y avait une émotion plus basique encore : la peur d'être consumée, détruite par un être beaucoup plus puissant que moi. D'un geste délicat qui contredisait la menace dans sa voix, il replaça une mèche de cheveux derrière mon oreille et déclara :

— La police est arrivée, Aisling ; je dois donc vous dire adieu. Je ne sais pas pourquoi vous niez la vérité, mais je vous conseille d'être plus avisée avec la police française. Elle n'est pas connue pour sa tolérance envers ceux qui flirtent avec les pouvoirs obscurs.

Il se pencha en avant et ses lèvres effleurèrent les miennes, leur chaleur disparut aussi vite que lui, avant que j'aie eu le temps de recouvrer mes esprits.

— Quoi ? Eh ! Vous ne pouvez pas m'embrasser ! Et qu'entendez-vous par être plus avisée ? Quels pouvoirs obscurs ? Où est-ce que vous allez… ?

Non ! Arrêtez ! C'est à moi !

Je plongeai en avant, mais c'était trop tard. Drake s'empara de ma valise, fit volte-face et s'élança hors de l'appartement en courant, me laissant juste le temps de faire trois pas chancelants.

Malheureusement, ces trois pas me menèrent en plein dans le cercle. Par réflexe, je tendis les mains pour m'empêcher de foncer dans le corps. Ce que j'attrapai au vol, cependant, ne fut pas madame Deauxville. C'était un objet en argent qui avait dû être plongé dans son cœur, un objet que je n'avais pas vu parce que madame Deauxville était pliée en deux. Le métal froid glissa facilement hors de son corps alors que je titubais de côté, loin d'elle. Je fixai l'arme dans ma main pendant un instant, horrifiée. Elle était longue, avait une lame épaisse incurvée et était maculée de sang presque jusqu'à la garde. Grâce à

certaines de mes lectures sur le folklore des démons, je reconnus de quoi il s'agissait. C'était un seax, une dague médiévale à un tranchant d'habitude utilisée durant le rituel de destruction des créatures d'origine maléfique. Ce seax avait un manche en os et semblait être en argent. À ce qu'on disait, seul l'argent pouvait détruire un démon, en transperçant son cœur… et si on prononçait les douze mots, bien sûr.

— Un exemple concret de l'une des morts de démons, murmurai-je.

La réalité de cette situation franchement surréaliste commençait à s'imposer à moi grâce au poids froid du seax dans ma main. Je songeai à dessiner un croquis de la disposition des symboles pour pouvoir les comparer à un livre que j'avais chez moi quand des bruits dans le couloir me firent ouvrir grand la bouche de surprise. Des agents de police enfoncèrent la porte, en parlant tous en même temps. Ils s'arrêtèrent et me regardèrent avec la même expression surprise, qui se transforma vite en une

expression de suspicion profonde alors qu'ils découvraient la femme morte à côté de moi… et le seax ensanglanté dans ma main.

Sur le point d'être cernée, je poussai un soupir et levai les mains en signe de reddition. La journée s'annonçait longue, très très longue.

Chapitre 3

— Bonjour. Je suis Aisling Grey, de la chambre 23. Y a-t-il des messages pour moi ?

Le réceptionniste de nuit de l'hôtel leva les yeux de son magazine et poussa un soupir de martyr, avant d'abandonner son Paris Match non sans réticence pour bouger sa carcasse de la chaise.

— Je vais devoir aller vérifier, répondit-il, la voix lourde d'accusations.

Je lui adressai un faible sourire en guise d'excuse. Après avoir passé toute la nuit à expliquer à la police encore et encore qui j'étais et ce que je faisais dans l'appartement de madame Deauxville avec l'arme du crime à la main, mes réserves de gentille Américaine à l'étranger étaient épuisées.

— Oui, il y en a un.

Le réceptionniste me regarda. Je lui rendis son regard. Aucun de nous ne cligna des yeux. Quand la pièce commença à tourner, je cédai.

— Je suis désolée, il est six heures du matin, mais selon mon horloge interne, il est deux heures de l'après-midi, et je viens de passer les trente dernières heures sans dormir, ce qui signifie que je suis dans les vapes.

Pourriez-vous m'apporter le message, s'il vous plaît ? Pour que je puisse le lire ? Si ce n'est pas trop demander…

Il poussa un soupir et se traîna vers le mur de casiers à l'ancienne qui servait de registre d'appel pour les chambres d'hôtel, avant de tirer un papier jaune du numéro 23. Avec un soupir encore plus gros, il me le tendit, et resta debout à me regarder comme si j'allais lui demander d'accomplir un autre acte extraordinaire.

— Merci, dis-je poliment, avant de baisser les yeux sur le message. Il provenait d'oncle Damian, qui me demandait de le contacter pour lui dire comment s'était déroulée la livraison. Je froissai la note et me tournai vers

le petit ascenseur que le minuscule, mais excentrique *Hôtel de la Femme Sans Tête* (j'avais découvert au poste de police ce que ce nom signifiait) mettait en avant.

— L'ascenseur, il ne marche pas, me lança le réceptionniste.

Son immense satisfaction ne m'échappa pas.

Chaque étage comprenait cinq chambres, la mienne était au cinquième. À

l'idée de devoir me traîner sur cinq volées de marches, mes épaules s'affaissèrent, mais je n'avais pas le choix.

Dix minutes plus tard, je m'écroulai sur mon lit. J'avais tout juste réussi à rassembler assez d'énergie pour ôter mes sandales et décoller de mon corps ma robe. Quand je l'avais enfilée, elle était fine et légère, désormais, elle était flasque et tachée de sang. Avoir été interrogée non-stop par la police pendant plus de douze heures aurait dû m'aider à sombrer, mais ce ne fut pas le cas. Je tournai et me retournai dans le lit pendant un long moment, les événements de la journée tournaient en boucle dans ma tête, comme un refrain de chanson agaçant qui refusait de s'arrêter.

— Bon sang, c'est ridicule. Je suis tellement fatiguée que je ne vois même plus clair, et même comme ça, mon esprit refuse de la fermer, bougonnai-je, en m'asseyant et en allumant la lumière à côté du lit.

Je m'entraperçus dans le miroir de la salle de bains, dont la porte était ouverte : la peau autour de mes yeux semblait contusionnée ; mes cheveux, d'ordinaire doux et bouclés, ressemblaient à de la paille brune qui aurait poussé sur mon crâne, et ma peau aurait fait une parfaite imitation du ventre d'un poisson. Un poisson très malade.

— D'accord… D'abord une douche, ensuite du café, beaucoup de café, et après, de la nourriture française délicieuse, et enfin, quand j'aurai rassemblé mes forces, j'appellerai oncle Damian.

Le visage pâle dans le miroir frémit à ces mots. Il ne pourrait rien y avoir de pire aujourd'hui que ce que mon oncle aurait à me dire.

— Rectification, énonçai-je à voix haute quelques instants plus tard en faisant un petit tour sur moi-même pour scruter tous les coins possibles à la recherche d'un sac en toile bleu foncé. Il n'y avait rien de pire que de me faire aussi voler mes bagages dans ma chambre. Et merde.

Mon sac avait disparu. Les quelques pièces de monnaie que j'avais jetées sur la table avant de partir chez madame Deauxville étaient encore là, le magazine de bord que j'avais subtilisé à cause de cet article sur les trucs amusants à faire à Paris, aussi. J'étais donc dans la bonne chambre. Mais où était mon sac de vêtements et d'accessoire de toilette ? Disparu, parti, fini.

Tout ce que j'avais sur moi, c'était mon argent, la carte de René, un petit peigne, mon billet d'avion et mon guide de conversation en français. La police m'avait confisqué mon passeport, mon visa et tous les documents sur l'aquamanile. Je ne pouvais pas quitter le pays, et encore moins rentrer chez moi.

Un éclat de rire à moitié hystérique s'échappa de mes lèvres. J'envisageai un instant de me laisser aller à avoir une crise de nerfs dans les règles de l'art, mais je savais qu'une fois lancée, je ne pourrais plus m'arrêter. Je n'avais aucune idée si les asiles français étaient des endroits sympas, donc il valait sans doute mieux que j'oublie toute cette histoire de crise de nerfs et que je me contente de rester saine d'esprit.

— Une douche, m'intimai-je à moi-même. Santé mentale, douche, et ensuite nourriture. Et shopping. Shopping pas cher. Après ça, j'appellerai oncle Damian.

Ma robe était encore flasque lorsque je descendis une heure plus tard, mais au moins j'étais propre, mes cheveux étaient coiffés et j'avais

nettoyé les taches de sang les plus visibles. Mon nez me guida jusqu'à la petite pièce au sous-sol de l'hôtel, où l'on servait les repas et je m'arrêtai au passage au bureau de la réception pour informer la direction qu'on m'avait dérobé mon sac, dans ma chambre.

La responsable parut très contrariée lorsque je le lui annonçai, et je perdis vingt minutes supplémentaires à grimper avec elle les cinq étages, afin qu'elle examine la chambre en quête de signes d'effraction.

— Vous avez dû laisser la porte ouverte en partant, conclut-elle. Un inconnu a dû entrer et prendre votre sac. L'hôtel n'est pas responsable des dégâts causés dans ce genre de situation.

Je protestai pour clamer mon innocence, mais elle avait pris sa décision et j'étais trop épuisée pour me disputer avec elle. Pour être honnête, je me demandais quand même si la police ne l'avait pas pris. Ils avaient eu tout le loisir de se faufiler ici pendant que je me faisais interroger.

— Vous me préviendrez si quelqu'un ramène mon sac ? Il ne contient pas d'objets de valeur, juste mes vêtements et des produits cosmétiques, mais en ce moment, c'est tout ce que j'ai.

Elle renifla et retourna derrière le bureau en bois lisse qui servait de réception, non sans m'adresser un regard désobligeant.

— Il y a beaucoup de magasins dans la *rue des Mille Décès*. Vous allez vouloir en profiter avant de revenir à l'hôtel, n'est-ce pas ?

Je lissai ma robe encore humide et montrai les dents dans une tentative de sourire.

— Vous avez peur que je fasse du tort à l'image du quartier ? Ouais, je vais faire du shopping, ne vous en faites pas. Plus tard. Après avoir avalé un petit déjeuner.

Je la quittai alors qu'elle pinçait les lèvres et cherchait sans doute une bonne excuse pour me refuser l'accès à la salle à manger, mais le petit déjeuner était inclus dans le prix de la chambre. Je descendis donc au sous-sol en trottinant, et me retrouvai dans une salle plutôt gaie, dont les murs avaient été blanchis à la chaux, et qui donnait sur un petit jardin. Je m'installai à une table dans un coin et m'attelai à consommer autant de caféine et de nourriture qu'une personne pouvait le faire en une demi-heure.

À la fin de mon petit déjeuner, j'avais pris plusieurs décisions. D'abord, je n'allais pas appeler oncle Damian. Pas tout de suite. Mon passage au poste de police m'avait appris que, même s'ils n'avaient pas assez de preuves pour m'inculper, ils me considéraient comme une suspecte. Leur unique suspecte, puisque Drake s'était volatilisé juste à temps.

Je traçai des cercles sur la nappe avec ma cuillère. Mon esprit, désormais sous caféine, passait en revue les événements de la soirée. Ces douze dernières heures étaient dans l'ensemble très floues, et je me revoyais surtout assise dans une petite pièce sans air, à attendre que l'interprète arrive. Puis Jean-Baptiste Proust, un petit homme chauve qui était à la tête du département des enquêtes criminelles était arrivé, et la situation avait commencé à se débloquer. Un appel avait été passé à l'ambassade américaine. On avait pris mes empreintes, ainsi que des échantillons du sang sur ma robe. Des gens m'avaient posé des questions, certaines en anglais, d'autres en français. J'avais expliqué qui j'étais, montré mon passeport, mon visa et la facture de l'aquamanile.

— Où est cet artefact de valeur ? avait demandé l'inspecteur Proust d'une voix au léger accent.

Tout était discret, chez lui, de ses yeux marron et doux aux tons neutres de sa veste et de son pantalon bruns. Malgré tout, je savais qu'on ne se retrouvait pas à la tête d'une unité de police sans avoir un esprit aussi aiguisé que la lame d'un rasoir.

— On me l'a volé. Juste avant l'arrivée de la police.

L'inspecteur Proust baissa les yeux sur un carnet de notes qu'un autre policier lui avait donné.

— Ah, oui, par l'homme que vous prétendez être un agent d'Interpol.

— Je ne le prétends pas : il l'est. Il m'a dit qu'il était un détective d'Interpol. Il m'a même montré son badge, même si je n'ai pas pu le regarder de près. J'étais… euh… distraite.

Par ses paroles absurdes à propos des démons, mais je n'avais pas l'intention de confier ça à l'inspecteur Proust.

Il m'avait regardée avec des yeux tristes.

— Vous êtes consciente, mademoiselle Grey, qu'Interpol n'a pas de détectives ?

Je l'avais dévisagé, les mains soudain très moites.

— Ah non ?

— Non. Interpol est une organisation uniquement dédiée au partage d'informations entre les pays ; ils n'ont pas de force de police.

Puis il avait attendu de voir ce que j'allais répondre. Je n'avais rien dit à part :

— Oh.

Ce n'était pas la seule chose qui m'était venue à l'esprit, bien sûr. Mon cerveau bourdonnait, furieux contre Drake qui m'avait dérobé le dragon et m'avait dupée, furieuse contre moi-même parce que j'avais ignoré les instructions d'oncle Damian à propos de la sécurité. J'avais vu un cadavre, et qu'est-ce que j'avais fait ? J'avais oublié tout ce que je savais à propos de la protection de l'aquamanile. Foutu Drake. Tout était de sa faute. Enfin…

pour l'essentiel.

Mais je n'avais rien dit de tout ça à l'inspecteur Proust. J'avais répondu à ses questions, puis aux mêmes questions posées par d'autres membres de son unité. Encore et encore. J'avais répondu aux questions, et j'avais fini par les connaître par cœur, tant et si bien que j'avais commencé à y répondre avant même qu'ils aient eu le temps de les poser.

Pas une fois je ne leur avais dit que j'avais des grenouilles dans mon bidet. J'en étais même plutôt fière, ce qui démontre combien on peut devenir cinglée quand le sommeil manque et qu'on est suspectée d'un meurtre dont on est innocent. La vérité, c'est que j'étais certaine qu'on allait me jeter dans la cellule d'une prison sombre, humide et infestée de rats, et que j'allais y pourrir jusqu'à ce que l'ambassade des États-Unis soit

informée de ces horribles événements et me prenne en charge, mais à ma grande surprise, douze heures après mon arrivée au poste de police, monsieur Proust était entré dans la salle d'interrogatoire et avait annoncé que j'étais libre de partir.

— Libre ? avais-je répété en clignant des yeux, de ma voix devenue rauque et râpeuse à force d'avoir parlé si longtemps.

J'étais un peu sonnée à cause du manque de sommeil et de nourriture,

mais je ne pensais pas en être au stade des hallucinations. Du moins, pas encore.

— Libre, dans le sens où je peux partir ? Sortir d'ici ? Vous ne m'inculpez pas pour meurtre ?

L'inspecteur Proust avait esquissé un genre de demi-haussement d'épaules, le même que j'avais vu à plusieurs reprises au cours de la nuit. Il était resté éveillé toute la nuit, lui aussi, mais il n'avait pas l'air affecté du tout par le manque de sommeil.

— Vous dites n'avoir rien à voir avec la mort de madame Deauxville, je n'ai donc aucun motif pour vous inculper. À moins que vous n'ayez envie d'ajouter quelque chose ?

J'avais souri devant l'air interrogateur de ses yeux bruns et doux.

— Je ne l'ai pas tuée, promis. J'ignore qui l'a fait, à moins que Drake l'ait assassinée, et il dit que ce n'est pas le cas… Mais après tout, il m'a menti en affirmant être un agent d'Interpol, et il m'a volé mon dragon, alors est-ce qu'on peut croire ce qu'il a dit ? Et puis, il est si beau… Je ne fais pas confiance aux hommes qui sont aussi beaux. Ils croient être un cadeau de Dieu fait aux femmes, et ils viennent vous peloter et vous embrasser et ils sentent si bon, et ils transforment vos jambes en spaghettis quand vous êtes serrée tout contre eux, sans parler de leur manière de vous remplir la tête avec toutes sortes de pensées très vilaines… Du genre, ce que vous aimeriez leur faire avec un bol de glace et votre langue. Enfin, pas votre langue, ma

langue. Et en parlant de ça, comment a-t-il pu savoir que l'aquamanile était en or ?

L'inspecteur Proust m'avait observée un instant en silence, tout en tapotant son stylo contre son menton.

— François, mon chauffeur, va vous ramener à votre hôtel. Vous avez besoin de dormir, mademoiselle Grey. Si vous songez à quoi que ce soit d'autre qui pourrait nous aider, veuillez nous contacter au numéro indiqué sur la carte.

J'avais baissé les yeux sur la carte blanche qui s'était matérialisée comme par magie dans ma main. À ce moment-là, je m'étais rendu compte que, non seulement je radotais de manière presque incohérente, mais qu'on allait me relâcher. Pour de vrai. Pas de cellule de prison humide et grouillante de rats pour moi, youpi !

— Vous me direz si vous capturez Drake, n'est-ce pas ? Parce que mon oncle va me tuer si je ne récupère pas cet aquamanile. Il va dire que c'est ma faute si Drake l'a volé, et il va devoir rembourser la famille de madame Deauxville si je ne le retrouve pas, et vous savez, honnêtement, je ne crois pouvoir gagner un tel montant, pas avec Alan (c'est mon ex-mari, un éternel vacancier) qui me pompe tout mon fric. Alors vous me préviendrez ? Si vous retrouvez Drake ? Ou mon dragon ?

Un petit sourire sinistre avait flotté sur les lèvres de l'inspecteur Proust.

— Soyez bien assurée, mademoiselle, que si nous croisons un homme qui se fait appeler Drake Vireo, je vous en ferai part sur-le-champ.

— Il ne m'a pas crue, me dis-je à moi-même, assise dans la salle à manger ensoleillée de l'hôtel, des restes d'œufs et de croissants jonchant l'assiette devant moi.

Je vérifiai l'intérieur de la minuscule cafetière, versai ce qu'il restait dans ma tasse, et tentai de forcer mon cerveau à réfléchir. Deux choses étaient claires : je devais prouver mon innocence à la police pour qu'ils me laissent récupérer mon passeport, et je devais retrouver Drake pour récupérer mon

dragon. Pour le premier point, l'ambassade américaine pourrait m'aider, j'en étais sûre.

— Première étape, acheter de nouveaux vêtements. Ensuite, aller à l'ambassade et compter sur leur pitié.

Je fouillai dans mon sac en bandoulière. L'argent qu'il me restait aurait dû me suffire pour tenir la matinée, et pas plus. Mais j'avais mon billet d'avion…

Puisqu'oncle Damian avait tout réglé en liquide, je pourrais peut-être me faire rembourser le billet. Cela devrait m'empêcher de mourir de faim. Pour la note d'hôtel, par contre, c'était une autre histoire. Beth avait payé la première nuit avec la carte de crédit de la compagnie ; je pouvais peut-être juste demander à l'hôtel de facturer le reste sur le même compte ? Ça valait le coup d'essayer. Une fois que j'aurais réglé le problème de l'hôtel, de l'argent pour me nourrir et que j'aurais trouvé des vêtements de rechange, je pourrais me concentrer sur le reste : prouver à la police que je n'étais coupable que d'une extrême malchance, et récupérer le dragon. Je m'inquiéterais de savoir comment j'allais rentrer chez moi plus tard.

— Chaque chose en son temps, dis-je tout en me dirigeant vers le téléphone du hall d'entrée.

Je sortis la carte miteuse que René, le chauffeur de taxi, m'avait donnée, et composai le numéro de téléphone qui y était inscrit.

Dix minutes plus tard, René se garait devant l'hôtel, un sourire sur le visage, qui s'évanouit lorsqu'il remarqua ma robe froissée et tachée de sang.

— On dirait que vous venez de visiter une usine de foie gras. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— C'est une longue histoire, trop longue pour vous la raconter maintenant. Est-ce que vous étiez sérieux quand vous m'avez dit que vous pourriez être mon chauffeur pendant toute la matinée pour cinquante euros ? Sans limites quant au nombre d'arrêts et tout ça ?

René sortit de la voiture et ouvrit la portière à l'arrière pour moi, plissant ses yeux bleus alors que je tripotais mon sac bandoulière.

— Vous allez rester à Paris, n'est-ce pas ? Pas de trajet jusqu'à Marseille ou Cannes ?

Je lui adressai un sourire désabusé.

— Je ne connais personne à Marseille ou à Cannes, alors que je connais trois personnes à Paris : vous, un homme très méchant qui s'appelle Drake, et l'inspecteur Proust, du département des enquêtes criminelles. J'espère juste que Drake n'a pas quitté Paris.

— L'inspecteur Proust ? bafouilla René, mais il ne m'arrêta pas lorsque je grimpai dans son taxi. Vous avez eu affaire à la police ?

— Je vous l'ai dit : c'est une longue histoire. Si les cinquante euros pour la matinée vous conviennent, alors est-ce que vous pouvez m'emmener d'abord dans un bon magasin pas trop cher, pour que je puisse me débarrasser de cette robe crasseuse, s'il vous plaît ? On m'a volé mon sac et je n'ai rien d'autre à me mettre. Je vous le promets : je vais tout vous raconter en chemin.

Il m'adressa un regard qui contenait au moins une douzaine de questions, mais finit par remonter dans la voiture et coupa le compteur du taxi.

— Je vais vous emmener à *La Pomme Putréfiée*. C'est un magasin tenu

par la femme de mon cousin. Berthilde vous fera un prix.

— Je veux bien qu'elle me fasse un prix, tant que c'est un petit prix. Oh, avant qu'on aille là-bas, il faut que je passe à l'aéroport pour me faire rembourser mon billet d'avion. Est-ce que c'est sur le chemin ?

Son regard sombre croisa le mien dans le rétroviseur.

— Non. Mais je ferai en sorte que ça le soit. Maintenant, voulez-vous bien me raconter votre histoire ? Je suis très impatient de l'entendre.

Entre le trajet pour l'aéroport où je me fis rembourser mon billet d'avion (avec une pointe de culpabilité puisque ce n'était pas moi qui l'avais payé au départ) et l'arrivée à la boutique que René m'avait recommandée, j'avais

eu le temps de raconter presque toute l'histoire. Il eut droit à la dernière partie alors que je me tenais derrière le rideau d'une cabine, essayant deux tenues d'été, et répondant aux questions de René tout en faisant mon choix entre une tunique sans manches en lin beige très chic avec un pantalon assorti, et une robe sexy style années 1930, avec de gros coquelicots rouge dessus.

— Qu'a dit l'inspecteur Proust quand tu lui as parlé de cet homme qui t'a volé ton dragon ? demanda René.

J'écartai le rideau et tournoyai sur moi-même devant lui. Il patientait, assis.

— Qu'en penses-tu, ça fait trop gamine ? J'aime bien les coquelicots, mais l'autre tenue est plus sophistiquée.

Il m'adressa ce haussement d'épaules typiquement français que je lui avais déjà vu plus tôt.

— Elle est très jolie elle aussi. Pourquoi ne prendrais-tu pas les deux ?

Je fis un rapide calcul mental. Les deux tenues, les sous-vêtements y compris, feraient disparaître presque un quart de mes maigres fonds. Mais, après tout, j'étais à Paris, en train d'acheter de vrais vêtements français.

— Et puis zut, je mangerai des plats pas chers pendant quelques jours. La réponse à ta question est « rien ». L'inspecteur Proust n'a pas eu l'air très intéressé par Drake. Pour être honnête…

Je tournoyai devant le miroir, appréciant la manière dont la robe s'évasait.

— … je ne pense pas qu'il m'a crue au sujet de Drake.

René ne répondit rien. Je me tournai à nouveau vers lui, les mains ouvertes devant moi.

— Je dis la vérité, René. Je sais que ça a l'air rocambolesque, mais c'est la vérité. Tu me crois, n'est-ce pas ?

Il se leva lentement et fit signe à la femme de son cousin, qui était en train de disposer des articles dans la vitrine du magasin.

— Tu ne ressembles pas à une meurtrière. Je te crois. Mais ce n'est pas moi que tu dois convaincre, hein ? Tu dois convaincre l'inspecteur que tu dis la vérité.

— Plus facile à dire qu'à faire. Je ne sais pas comment m'y prendre pour prouver que je n'ai rien fait du tout.

René parla à toute vitesse à Berthilde, pendant que je patientai. Elle prit le pantalon de tailleur en lin et ma robe tachée pour les fourrer dans un sac.

— C'est difficile, oui, mais il n'y a aucune raison de t'inquiéter. Je t'emmènerai partout où tu as besoin d'aller. Et tous les deux, nous trouverons une solution à ton petit problème.

Je payai Berthilde, la remerciai et sortis sous le soleil matinal du mois de juin.

— J'apprécie ton aide, crois-moi, c'est juste que je ne sais pas trop par où commencer pour prouver que je suis innocente, et où chercher Drake.

René prit un air songeur alors que nous descendions la rue en direction de l'endroit où il avait garé son taxi. Paris était une ville délicieuse, par cette matinée ensoleillée, enfin, si vous mettiez de côté les coups de klaxon, les musiques diverses et variées qui s'échappaient des boutiques aux portes grandes ouvertes (aucune boutique ne semblait avoir sa radio réglée sur la même station) et l'air rendu lourd par l'odeur d'essence. Malgré tout, j'étais à Paris, et même si je vivais le pire moment de ma vie, j'étais déterminée à embrasser la vie dans la Ville Lumière.

— Moi, je pense que pour découvrir qui a tué madame Deauxville, tu dois trouver qui a tracé le cercle magique au sol. Une fois que tu auras mis la main sur cette personne, tu pourras prouver à *monsieur l'inspecteur* que tu n'as pas commis le meurtre.

Je ne pus m'empêcher de laisser échapper un petit gloussement en voyant le regard rusé que m'adressa René. Le manque de sommeil me rendait clairement débile.

— Nous ne sommes pas dans un genre de roman à suspens, René. Je ne suis pas Buffy, la chasseuse de vampires. Je ne suis même pas Miss Marple.

Je suis juste une Américaine très fatiguée qui n'est pas loin d'être envoyée à la guillotine pour un meurtre qu'elle n'a pas commis. Et même si je parviens à découvrir qui a tué madame Deauxville, mon oncle me tuera pour avoir perdu l'aquamanile.

— Arrête de te faire du mouron. On va trouver une solution.

Je le regardai en clignant des yeux (j'avais l'impression de ne faire que ça ces derniers temps).

— Hein ? Arrêter de me faire du mouron ? C'est quoi du mouron ?

Il agita les mains en l'air en tentant de m'expliquer.

— Oui, oui. Arrête de te faire du mouron. Arrête d'être en colère contre toi-même parce que tu ne peux rien faire.

— Oh. Arrêter de me cogner la tête contre les murs ?

Il grimaça tout en sortant ses clefs pour déverrouiller les portières de la voiture.

— Mon expression est plus élégante, mais oui, l'idée est la même. Pour ce qui est de madame Deauxville et de l'homme qui a volé ton dragon, comment sais-tu que les deux événements ne sont pas liés ?

Je m'immobilisai alors qu'il ouvrait la portière, le dévisageant pendant que mon cerveau fatigué tentait de décortiquer cette idée.

— Drake a dit qu'il n'avait pas tué madame Deauxville. Je sais qu'il a menti sur tout le reste, mais il… il n'avait pas l'air d'être un meurtrier. Et puis, si c'était le cas, il aurait pu me tuer à la seconde où je suis entrée dans l'appartement, or il ne l'a pas fait. Mais il a appelé les

flics, par contre. Ça joue clairement en sa faveur.

René me tapota la main.

— Il n'a peut-être pas tué la vieille femme, mais que faisait-il là ?

— Je l'ignore. Je lui ai posé la question, mais il l'a éludée.

J'ouvris les yeux en grand, je venais de penser à quelque chose. Ouais, ouais, *vous,* vous y avez peut-être déjà pensé il y a des heures, mais eh ! Je n'ai pas dormi de la nuit. Lâchez-moi un peu.

— Tu crois que c'est lui qui a dessiné le cercle ? Il ne s'est pas comporté comme si c'était le cas. En fait, il m'a demandé si le motif était complet, juste avant de parler de démons invoqués par le cercle.

— Des démons ? Le cercle servait à attirer des démons ? Tu parles des petits diables ?

Je montai dans la voiture.

— Eh bien… en quelque sorte. En fait, les démons sont les serviteurs des seigneurs démoniaques, qui sont les guerriers principaux de l'Enfer, chacun étant responsable d'un nombre varié de légions. Les légions sont composées de démons, supérieurs ou inférieurs, chacun d'eux étant lié à son seigneur.

Si tu préfères, ce sont des serviteurs que les seigneurs démoniaques peuvent appeler et qui peuvent être invoqués par des mortels ordinaires prononçant le nom de leur maître. Les démons eux-mêmes sont un groupe intéressant.

À en croire mes recherches, il y a plusieurs types de démons, chacun ayant des capacités et des niveaux de compétence spécifiques. L'un des livres que j'ai lus affirmait que tous les démons n'étaient pas obligatoirement maléfiques ; certains seraient juste malavisés ou farceurs.

René m'adressa un autre regard par-dessus son épaule tout en se glissant derrière le volant.

Je souris.

— C'est mon hobby. J'étudie les textes médiévaux qui portent sur les démons. Ils sont très intéressants, et offrent un assez bon aperçu de la manière dont les gens abordaient les concepts de paradis et d'enfer à

l'époque médiévale, mais contrairement à Drake, je ne crois pas que les démons existent pour de vrai.

Il fit une moue soulagée.

— Je suis heureux de l'entendre. Mais à mon avis, tu as la réponse à la question que tu as posée plus tôt : comment trouver M. Drake, le voleur de dragon ? Il y a une société de l'occulte assez importante, ici à Paris.

Quelqu'un aura sans doute entendu parler de lui, là-bas, et saura comment tu peux le retrouver.

C'était logique, mais…

— Je ne sais pas du tout s'il est encore à Paris. Après tout, il a très bien pu prendre mon dragon et fuir.

René haussa à nouveau les épaules et hurla par la fenêtre quelque chose qui ressemblait à un juron à un homme à vélo qui venait de passer devant lui à toute vitesse.

— C'est peut-être la seule piste que tu as, non ?

— Si, acquiesçai-je.

J'avais l'impression d'avoir cent ans. Tout mon corps me semblait fragile, comme si le moindre contact pouvait me faire exploser en un milliard de morceaux.

— C'est la seule piste que j'ai. Je devrais aller à l'ambassade des États-Unis, mais vu comment ça s'est passé avec la police hier soir, mon petit doigt me dit qu'ils ne me seront pas d'une grande aide. Je suppose que je pourrais les appeler plus tard, après avoir suivi ma piste nébuleuse. Tu as une idée de comment je pourrais entrer en contact avec le côté obscur de Paris ?

Il s'avéra qu'il en avait une. Nous commençâmes par rendre visite à des bibliothèques occultes, mais les gens sur place ne semblaient pas savoir grand-chose. Nous fîmes une pause pour un déjeuner avant l'heure (du pain, du fromage et des tranches de jambon achetés dans une petite boutique), puis nous dirigeâmes vers le Quartier Latin, où René disait connaître un magasin qui approvisionnait les sorcières.

Peu de temps après, je me frayai un chemin dans une rue assombrie par des allées étroites et de hauts bâtiments. L'air sentait les épices et

l'encens,

ainsi que quelque chose de terreux que je n'arrivais pas vraiment à identifier. René m'avait déposée à un pâté de maison d'ici, m'indiquant la direction de la boutique avant de partir en vitesse pour se rendre un rendez-vous convenu à l'avance.

— Je te récupère ici même dans une heure, d'accord ?

— D'accord, répondis-je. Et merci, René. Je serais perdue sans toi. Au sens propre !

— Souviens-toi de ce que je t'ai appris à dire si quelqu'un t'ennuie, dit-il en agitant un doigt dans ma direction.

Je me raclai la gorge et m'efforçai d'arborer un petit rictus qui, d'après René, me mènerait loin.

— *Pardonnez-moi, mais avez-vous un porc-épic coincé entre les fesses ?*

Il gloussa et me salua de la main, puis repartit dans les rues animées en klaxonnant.

— Ouais, c'est ça, comme si cette phrase allait me protéger de la malédiction que les sorcières pourraient me jeter.

Je regardai les directions indiquées sur le morceau de papier que René m'avait donné et me mis en route en suivant une petite allée sombre nommée *Rue D'Ébullitions sur les Fesses du Diable.* Il m'avait informée de ce que cela voulait dire avec une hilarité non dissimulée.

Ma vie ne pouvait pas devenir plus étrange qu'elle ne l'était déjà.

— Si, elle peut, répondis-je quelques minutes plus tard en entrant dans une boutique étonnamment bien éclairée.

Après avoir visité toutes les librairies occultes obscures et sordides – des boutiques qui semblaient se nourrir de la poussière et du moindre signe de soleil qui filtrait à travers des fenêtres crasseuses, *Le Grimoire Toxique* offrait un changement bienvenu. Des plantes en fleurs étaient alignées dans des jardinières sous les deux fenêtres (propres !) de la boutique, et en plus d'être lumineux et joyeux, l'intérieur sentait bon l'encens.

Le mur opposé à la porte était couvert de gros bocaux en verre que j'associais aux boutiques d'apothicaire d'antan, chacun identifié par

une étiquette violette. À droite, il y avait des livres et ce qui devait être une large section dédiée aux tarots ; à gauche, une petite femme aux cheveux poivre et sel était assise derrière un long comptoir en bois, occupée à lire un papier tout en sirotant du café.

— *Bonjour,* dis-je, me souvenant de l'avertissement de René quant aux politesses élémentaires. *Parlez-vous anglais ?*

La femme leva les yeux. Ses yeux étaient d'un bleu très pâle, le genre de bleu qu'on voit chez les huskies de Sibérie.

— Oui, même si je n'ai pas souvent l'opportunité de le parler. Vous êtes Américaine ?

— Oui.

— Comme c'est charmant. Je suis Amélie Merllain.

Je posai mon sac sur le sol et lui tendis la main.

— Aisling Grey.

— Je suis vraiment ravie de vous rencontrer. Comment puis-je vous aider ?

Un gros welsh corgi noir s'approcha et commença à renifler mon sac.

— Cécile ! la réprimanda Amélie. Ce sont de très mauvaises manières à avoir devant un visiteur.

— Oh, ce n'est rien, dis-je en écartant mon sac de la portée du chien.

Je le posai sur le comptoir, avant de me pencher pour la caresser, mais la petite bestiole m'aboya dessus.

— Cécile ! lança Amélie.

Elle pointa du doigt un petit coussin marron et ordonna au chien de s'y rendre.

— Toutes mes excuses. Elle est très vieille et elle estime que cela lui donne le droit d'être grincheuse.

— Aucun problème. Je me demandais si, par hasard, vous connaîtriez…

— Chut, m'interrompit-elle, balayant de la main le comptoir à

l'endroit où mon sac s'était renversé et laissait entrevoir mes vêtements. Des écailles de dragon. Elles s'infiltrent partout, n'est-ce pas ?

Je la dévisageai, bouche bée.

— Je vous prie de m'excuser ?

— Des écailles de dragon, répéta-t-elle un peu plus fort tout en balayant quelque chose sur le comptoir.

Elle tira sur ma robe en toile qui dépassait du sac, la faisant sortir pour me montrer le col.

— Là, vous voyez ? Des écailles de dragon. Il y en a partout sur votre robe.

Je regardai, la bouche encore grande ouverte malgré moi. Il y avait une légère poudre irisée sur l'épaule gauche et le col de la robe.

— Euh… des écailles de dragon ?

— Oui. Vous avez dû côtoyer un dragon récemment.

Je clignai deux fois des yeux, mais je crois qu'il était grand temps d'arrêter d'essayer de mettre le turbo à mon cerveau ainsi. Ça ne fonctionnait pas.

— Des dragons ? Vous voulez dire les grosses créatures qui crachent du feu, avec des ailes et une aversion pour les saints nommés George ? Ce genre de dragons ?

Amélie renifla et replaça ma robe dans le sac.

— Ne soyez pas ridicule. Vous connaissez un dragon qui aurait envie de se balader sous sa forme animale ? Il serait aussitôt capturé et soumis à l'un de ces essais horribles que les scientifiques adorent.

— Je ne connais aucun dragon, répondis-je à la hâte, me demandant si Paris était devenue une ville de fous.

D'abord les démons, et maintenant les dragons ? En réalité, je m'appelais peut-être Alice, et j'étais tombée dans le Pays des Merveilles sans le savoir.

— S'il s'agit de votre robe, vous connaissez de toute évidence au moins un dragon, répliqua-t-elle d'un ton sévère en fronçant les

sourcils. Où est votre portail ?

Je commençai à cligner des yeux, mais décidai de tenter plutôt un regard poli. Je haussai les sourcils et appuyai une hanche contre le comptoir.

— Mon portail ? De quel portail parlez-vous ?

— Le portail que vous gardez. Vous êtes une Gardienne… Ma question n'a rien de compliqué. Où est votre portail ?

— Avec le dragon ? hasardai-je.

Elle fronça encore plus les sourcils.

— Ce n'est pas du tout avisé. On ne peut pas faire confiance aux dragons, quand il est question de portail. Trop de tentations, vous comprenez. De quel sept vient-il ?

— Qui ? demandai-je, plus perdue que jamais.

— Le dragon à qui vous avez laissé la garde de votre portail. Quel est son nom ?

Je lâchai le premier nom qui me vint à l'esprit, le nom qui était sur le bout de ma langue depuis que j'étais entrée dans la boutique.

— Drake Vireo.

Son froncement de sourcils disparut et elle haussa vivement les sourcils dans une expression horrifiée.

— Drake Vireo ? Vous avez laissé une wyverne s'occuper de votre portail ? Par la déesse miséricordieuse !

La pièce se mit à tanguer. Et pas qu'un peu… Je m'agrippai au comptoir et retins mon souffle, mais cela n'y changea rien.

— Est-ce que vous avez une chaise ? demandai-je, certaine d'être sur le point de m'évanouir.

Elle m'indiqua l'endroit où se trouvait un deuxième tabouret, derrière le long comptoir.

— Vous êtes épuisée. Venez, asseyez-vous là.

J'acceptai qu'elle me serve une tasse de café, priant pour que la

caféine préserve ma santé mentale jusqu'à ce que je puisse regagner ma chambre d'hôtel et m'écrouler. Peut-être que le manque de sommeil me causait des hallucinations ? Il n'y avait aucune autre explication raisonnable qui justifierait que je me trouve dans une ville où les gens invoquaient des démons et parlaient d'écailles de dragon avec la même désinvolture que moi, je parlais du temps qu'il fait.

— Merci. Non, noir, c'est très bien. Maintenant, on pourrait peut-être y aller mollo. Je suis un peu fatiguée et j'ai du mal à réfléchir. Pour commencer, connaissez-vous Drake Vireo ?

Amélie secoua la tête.

— Pas personnellement, même si j'ai entendu parler de lui, bien sûr.

Toutes les wyvernes sont connues dans notre communauté.

— Alors il vit ici ?

L'espoir s'éveilla en moi. En mettant de côté tous ces trucs paranormaux flippants, si elle avait entendu parler de lui, cela voulait dire qu'il devait être du coin.

Elle pinça les lèvres.

— Non, je crois que la tanière principale des dragons verts se trouve en Hongrie. Mais il vient souvent à Paris, si c'est ce que vous demandez.

J'étouffai le petit rire nerveux qui cherchait à sortir de ma bouche.

— Cela va peut-être vous paraître très stupide, mais essayez-vous de me dire que Drake, Drake Vireo, environ un mètre quatre-vingts, cheveux noirs, yeux verts, sublime voix, est un… eh bien, un dragon ?

Amélie ne sourit pas, comme je m'y attendais. Au lieu de ça, elle plissa les yeux et m'examina avec attention.

— Drake Vireo n'est pas simplement un dragon. C'est une wyverne. La wyverne verte.

— Attendez, lâchai-je, en secouant la tête et en agrippant le comptoir pour ne pas m'écrouler. Une wyverne, ce n'est pas un autre nom pour

désigner un dragon à deux pattes ? Qui a des ailes et une queue dentelée ?

— Oui, dit-elle lentement, ses yeux bleus s'assombrissant. C'est aussi le nom du dirigeant d'un sept de dragon. C'est ce que son nom indique.

Je me frottai le front.

— Vous m'avez perdue.

— Drake est une version moderne du latin *draco*, qui signifie « dragon ».

Vireo est aussi du latin. Ça veut dire « vert ». Seules les wyvernes sont autorisées à utiliser leur couleur de sept comme nom.

— Est-ce qu'on peut en revenir au moment où vous m'expliquez que Drake est une créature mythique qui crache du feu, dévore des vierges et tout ça ? Parce que j'ai quelques difficultés à assimiler cette idée. Il était…

il était si masculin. Sublime. Sexy en diable. Il ne ressemblait pas du tout à un gros lézard à écailles portant un costume d'humain.

— Les immortels n'ont pas à porter des costumes d'humain. Ils peuvent changer de forme, dit-elle avec une pointe de dédain dans la voix.

Soudain, elle se pencha en avant et plaça ses deux mains sur ma tête, ses doigts sur mes tempes. J'étais trop fatiguée pour réagir, trop épuisée pour avoir peur. Et puis, son contact n'était pas déplaisant. Elle fredonna une petite chanson, ses doigts caressant mes tempes avec délicatesse.

— Vous ne comprenez pas de quoi je parle, et pourtant je sens un grand pouvoir en vous, d'énormes possibilités, dit-elle d'une voix rêveuse, les yeux fermés en continuant à me caresser la tête. Vous n'avez jamais touché aux pouvoirs occultes, et pourtant, vous êtes née pour les maîtriser. Une compagne de wyverne, et il ne vous a pas revendiquée. Vous êtes une énigme qui n'a ni queue ni tête.

— Ouh, là, lançai-je, tous mes muscles se crispant aux mots « compagne d'une wyverne ». Rembobinons et oublions cette idée, d'accord ?

Elle relâcha ma tête et se dirigea vers le tabouret, les sourcils froncés de perplexité.

— Écoutez, tout ce que je veux savoir, c'est où trouver Drake. Il m'a volé quelque chose.

Elle hocha la tête.

— Les dragons verts sont des voleurs. C'est leur don. Il est leur wyverne, donc il doit être un voleur très talentueux. Et vous savez comment c'est, avec les dragons…

Je haussai les sourcils.

— Ils amassent des trésors, expliqua-t-elle.

Un léger sourire étira ses lèvres.

— Euh… je pense que je vais m'abstenir de tout commentaire. Savez-vous où vit Drake ?

— Non.

Mes épaules s'affaissèrent.

— Mais je sais où vous pouvez le trouver presque tous les soirs.

Je me redressai.

— Où ?

— Là où on trouve toutes les personnes d'importance : au G&T. C'est un club dans la *Rue de la Grande Peste*, dit-elle, avant de me traduire le nom de la rue.

— Cela me semble être un quartier charmant. G&T… Gin-tonic ?

— Goétie et Théurgie, corrigea-t-elle.

(« Magie noire et blanche », c'était très approprié).

— Merci pour le café. Et les informations, dis-je en rassemblant mes affaires.

J'étais consciente que j'étais à bout, physiquement… et mentalement.

Elle m'observa longer le comptoir jusqu'à la porte, avant de lancer :

— Aisling, une petite mise en garde de la part d'une personne qui vous veut du bien…

Je la regardai en arquant un sourcil. Toute autre réaction m'aurait demandé trop d'énergie.

— Ne fermez pas votre esprit aux possibilités. Si vous le faites, non seulement vous vous priverez de la place qui vous revient en ce monde, mais cela pourrait aussi causer un grand malheur aux personnes que vous aimez.

Je jetai un œil par la porte ouverte à la rue ensoleillée et aux Parisiens heureux, dont les pensées étaient dénuées de dragons.

— N'en dites pas plus : le destin du monde entier repose sur mes épaules ?

— Peut-être, se contenta-t-elle de me répondre.

Je la regardai à nouveau, rassemblant ce qu'il me restait de forces pour lui sourire.

— Merci, mais j'ai déjà assez de pain sur la planche, en ce moment, sans devoir m'inquiéter en plus d'un tas de trucs qui sont bien loin d'être réels.

Peut-être qu'on se reverra un jour…

— Soyez-en sûre, répliqua-t-elle. Hors de question que je rate votre entrée dans l'Autre Monde.

Je sortis dans la rue chaude et ensoleillée sans rien répondre. Il n'y avait plus rien à ajouter.

Chapitre 4

— Et ensuite, je lui ai dit : Rachel, tu as perdu la tête. Il n'y a aucune chance, absolument aucune, pour que tu me trouves, moi, en train de coucher avec un faerie. Et encore plus quand il s'agit de l'un des membres de la cour Unseelie, même s'il est bien monté. On ne sait jamais ce qui peut se passer avec eux, hein ? J'ai entendu parler d'une sorcière, au Québec, qui a mis en colère l'un des princes Unseelie, et elle s'est retrouvée avec trois seins. Tu peux imaginer son calvaire pour se dénicher un soutien-gorge qui lui va ?

Je marquai une pause. Ce n'était pas ces mots qui m'avaient surprise, j'avais eu toute la journée pour me faire à l'idée que tout le monde à Paris était soit défoncé, soit victime d'hypnose collective (la première option n'était pas réellement valable à mes yeux), mais la voix

traînante, à l'accent texan, qui les avait prononcés. Une musique douce et inquiétante pulsait à un rythme presque palpable dans tout le club. Cette musique était aussi enfumée que l'air autour de moi. À travers la brume, je scrutai le long bar en forme de U qui était positionné au centre de la salle. Tout près de moi se trouvait une femme en apparence normale. Elle portait un jean et un T-shirt et était en pleine conversation avec une grande blonde vêtue d'une robe noire moulante. Ni l'une ni l'autre ne paraissait folle, malgré le sujet de leur conversation. Je reportai mon attention sur la serveuse. Elle se dirigeait vers une petite table, dans le coin opposé de la pièce. En la suivant du regard, je pouvais ainsi observer toute la pièce. Ce que je voyais me stupéfiait : tout le monde était si normal ! Aucune créature étrange ne rôdait dans les environs, et personne n'arborait de chapeau pointu de sorcière ou n'était penché sur une boule de cristal. Pas de cartes de tarot, pas de pierres runiques, pas de chaudrons, de cristaux ou de pentagrammes. Pas même une seule baguette

magique. Les muscles de mes épaules se détendirent, je ne m'étais pas rendu compte que j'étais si tendue. J'ignorais à quoi je m'attendais en pénétrant dans le club Goétie et Théurgie, mais une chose était sûre, pas à de la normalité. Les clubs sombres et enfumés, en revanche… Oh, oui, ça, je connaissais bien.

— Merci, dis-je à la serveuse lorsqu'elle m'indiqua une table et me fourra un petit menu dans les mains.

— Vous devez lire les règles, s'il vous plaît. L'anglais est derrière, m'expliqua-t-elle avec un fort accent français.

— Les règles ? Oh, du genre prix d'entrée, et tout ça ? Bien sûr.

J'ouvris le menu et le monde rationnel auquel je me raccrochais désespérément dégringola d'un coup.

G&T EST EN TERRAIN NEUTRE. VEUILLEZ SUIVRE LES

RÈGLES :

1. Pas d'invocations de sbires de quelque forme, persuasion ou origine que ce soit.

2. Aucune barrière ne peut être dessinée dans le club, qu'elle soit protectrice ou autre.

3. Les charmes sont interdits. Aucune exception ne sera tolérée.

4. Les clients qui écraseront des diablotins devront nettoyer leurs saletés et déposer les restes dans le compartiment à diablotins.

LES CRÉATURES ET ENTITÉS QUI ENFREINDRONT LES RÈGLES

SERONT AUSSITÔT PRISES EN CHARGE PAR LE VENEDIGER.

— OOOOK, bafouillai-je, me demandant pour la millionième fois aujourd'hui à quel moment la vie allait revenir à ce qui était prévu à l'origine.

Je levai les yeux vers la serveuse. Elle attendait quelque chose.

— Euh… je suis d'accord ?

C'est ce qu'il fallait dire, parce qu'elle hocha la tête et retourna vers le bar.

Je me laissai aller contre le dossier de la chaise et pris plusieurs inspirations profondes, luttant pour venir à bout de certaines pensées très importantes. Amélie avait raison. Ce que je croyais impossible était réel.

Très réel. Même les six heures de sommeil dans ma chambre d'hôtel n'avaient pu effacer cette certitude : quelque chose avait changé. Est-ce qu'il s'agissait de moi ou du monde ? À vrai dire, à cet instant, je m'en fichais. Tout ce que je savais, c'était que j'avais été aspirée dans une version étrange du Pays des Merveilles, mais ça ne signifiait pas que je ne pouvais pas me débrouiller. Donc, les démons étaient réels, les dragons ressemblaient à des hommes séduisants au corps sexy et à la voix qui faisait baver rien qu'en l'entendant, et parmi les faeries, il y en avait qui étaient des fétichistes mammaires. Et alors ? J'étais toujours moi, et j'étais une professionnelle.

— J'ai confiance en moi. Je suis assurée. Je maîtrise la situation…

— Vraiment ? Tant mieux pour vous, je vous assure. Je n'ai jamais maîtrisé la situation. Je me suis rendu compte que le cours du monde était plus agréable quand on le laissait s'écouler, sans s'en inquiéter.

Une jeune femme, dont les cheveux blonds épais étaient bouclés et lui descendaient jusqu'à la taille, s'immobilisa devant moi, ses yeux bleus étincelant de plaisir.

— Je vous ai fait peur ? Je suis vraiment désolée. Ce n'était pas mon intention, mais je vous ai entendue parler anglais, voyez-vous, et il est

rare de voir des Américains à G&T, sans parler de Gardiens américains, alors je me suis dit que j'allais venir vous dire bonjour. Bonjour !

— Salut, répondis-je. Euh… vous êtes anglaise ?

— Oui. Galloise, en fait, même si je ne parle pas le gallois. Je peux ?

Elle montra la chaise en face de la mienne.

— Pardon, oui, asseyez-vous, je vous en prie.

Elle s'assit, replaçant avec soin sa jupe diaphane vert d'eau autour d'elle tout en m'adressant un sourire sympathique, agréable et normal. Je ne

pouvais m'empêcher de me demander ce qu'elle était… Une nymphe des bois ? Un esprit de l'eau ? Une vierge sacrificielle ?

— Je m'appelle Ophélia. Ne riez pas. Ma mère était une spécialiste de Shakespeare.

Je lui rendis son sourire et me détendis. Elle n'avait rien de surnaturel.

Elle était trop gentille.

— Je trouve qu'Ophélia est un joli nom. Je suis Aisling.

— Bonjour, Aisling. Pour le nom, ça pourrait être pire : ma sœur s'appelle Perdita. C'est elle, là-bas, qui parle avec le Venediger. Vous semblez un peu perdue. C'est votre première fois ici ?

— C'est ma première fois en France, à Paris et dans ce club, oui, répondis-je avec un rire nerveux. Ça se voit ?

— Seulement quand vous souriez, répondit-elle. Alors, qu'est-ce que je peux vous dire à propos de G&T ? Vous avez lu les règles, vous savez donc que nous sommes en terrain neutre. Les pratiquants des forces lumineuses et obscures sont les bienvenus ici, parce qu'en entrant dans ce club, tout le monde accepte de mettre ses différences de côté. C'est un endroit très agréable, même s'il faut se méfier des satyres, lorsqu'ils ont bu quelques verres. Ils ont les mains un peu baladeuses.

— Les mains baladeuses ? répétai-je.

Je me fis une promesse silencieuse. Peu importe tous les trucs bizarres que les gens me diraient, peu importe le nombre de concepts

fantastiques dont on me parlerait, je garderais mon calme et resterais professionnelle, et je ne prendrais pas un air hébété. Je ne dévisagerais pas les gens, je ne paniquerais pas. Garde la tête haute, voilà quelle serait ma devise. Plus tard, quand j'aurais eu le temps de démêler tout ça, tout m'apparaîtrait de façon plus claire, c'était évident.

Bien sûr, comme si ça avait la moindre chance de se produire.

Ophélia agita les mains devant elle, elle mimait un pelotage de seins.

— Les mains baladeuses. Mis à part ça, le reste des clients réguliers se comportent assez bien. Ils n'ont pas le choix : le Venediger n'autorise aucune infraction aux règles.

— Le Venediger ? Euh…

Je regrettais déjà ma promesse de la jouer détendue, mais j'étais allée trop loin pour redevenir complètement paumée.

— Vous êtes vraiment nouvelle, hein ? Le Venediger est le mage le plus puissant de France. En réalité, c'est un tyran. Ce n'est pas juste qu'un seul homme possède autant de pouvoir, mais on ne peut rien y faire. Le mot *Venediger* vient de l'allemand, je crois que ça veut dire « homme de Venise », même si Albert n'est pas vénitien, mais il est attaché aux vieilles coutumes. Il s'appelle Albert Camus, mais on l'appelle juste le Venediger.

C'est plus facile à mémoriser, vous voyez.

Non, je ne voyais pas, mais je m'étais juré de garder la tête haute. Plus tard, j'aurais le temps d'avoir une petite crise de nerfs, mais pas maintenant.

Ophélia dut remarquer ma confusion, parce qu'elle me donna une petite tape compatissante sur l'épaule.

— Souvenez-vous simplement qu'il est le seul dans toute la France qui possède assez de pouvoir pour que tout le monde se tienne à carreau.

Croyez-moi, vous n'avez pas envie de le mettre en colère.

Dire que c'était inquiétant était un euphémisme. Je regardai avec curiosité l'homme debout à côté de la femme qu'elle m'avait indiquée comme étant sa sœur. Il était vêtu d'une longue redingote bleu marine, assortie à son pantalon, et d'une jolie veste dorée brodée.

C'était une tenue étrangement élégante, mais très démodée. Il était d'âge moyen, et avait sans doute la cinquantaine. Son front était dégarni et ses cheveux longs, qui lui tombaient jusqu'aux épaules, étaient rassemblés en une queue de cheval. Il paraissait raffiné et un poil narcissique, mais il ne ressemblait clairement pas au mage le plus puissant de France.

Je ne clignai pas des yeux à la pensée d'un vrai mage, non, je gardai la tête haute. C'était soit ça, soit j'étais complètement folle et déconnectée de la réalité.

— Alors, où est votre portail ?

— Oh. Euh… Eh bien, je suis sans portail.

Elle ouvrit grand les yeux, sa surprise était évidente.

— Pour l'instant, me hâtai-je d'ajouter, au cas où elle me trouverait négligente.

Où menaient ces portails, exactement ? Et avais-je envie de le savoir ?

Ses sourcils reprirent leur position initiale.

— Vous l'avez fermé, c'est ça ? Vous devez être une Gardienne très puissante si vous êtes capable de fermer un portail vers Abaddon.

— En fait, je ne suis pas une…

— Eh bien, voilà qui était très intéressant. Feelie, tu ne vas jamais croire ce que V m'a raconté à propos de cette épidémie de diablotins à Versailles.

Une femme, qui était la jumelle parfaite d'Ophélia (mais avec les cheveux plus courts), prit la chaise la plus proche et la tourna vers notre table, puis elle déposa son verre de vin blanc et m'adressa un sourire éclatant.

— Bonjour, je suis Perdita. Vous êtes une Gardienne ? Ravie de vous rencontrer.

— Voici Aisling, Perdy. Elle est Américaine et elle a fermé un portail.

Perdita me regarda par-dessus le bord de son verre de vin, d'un air qui trahissait son étonnement.

— C'est pas vrai ! Déesse toute puissante ! Je n'ai jamais rencontré de

Gardien de votre calibre.

— Oh, je peux vous le garantir, répondis-je avec un rire.

J'aurais dissipé ce malentendu (c'était *quoi*, une Gardienne ?), mais au même moment, quelqu'un entra dans le club. Mon dragon chapardeur de

dragon, grand, séduisant et aux yeux verts. Je me levai, repoussant d'un geste la serveuse qui approchait pour prendre ma commande.

— Oh, il va regretter de s'être frotté à moi !

— Qui ? demandèrent Ophélia et Perdita.

Elles se tordirent le cou pour voir qui je fusillais du regard.

— Un homme très désagréable aux mains chapardeuses, grognai-je en récupérant le sac à main que j'avais acheté après ma longue sieste. Son nom est Drake Vireo.

Perdita commença à se lever, mais émit un glapissement en entendant mes mots, et se rassit aussitôt.

— Drake ? s'étrangla Ophélia, les yeux écarquillés.

Les deux sœurs me prirent le bras quand je fis mine d'aller vers lui.

— Que la Déesse te vienne en aide !

Perdita tira sur ma manche.

— Aisling, tu n'as pas envie de t'embrouiller avec lui. Il n'apporte rien de bon, vraiment. C'est la wyverne des dragons verts, tu sais.

— Je sais, répondis-je, leur adressant à toutes deux un sourire.

C'était agréable d'avoir l'impression que quelqu'un était de mon côté…

quoi que cela puisse signifier.

— Mais il ne me fait pas peur. Enfin, pas trop.

— Mais…

Perdita échangea un regard avec Ophélia, avant de reporter son

attention sur moi. Quand elle reprit la parole, sa voix était réduite à un murmure :

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Il m'a volé quelque chose, répliquai-je.

Les sœurs se contentèrent de me dévisager. Je me souvins de ce qu'Amélie avait dit à propos de la nature de voleurs des dragons verts.

Manifestement, le fait que Drake m'ait volée ne surprenait personne. Je carrai les épaules, tapotai la main de Perdita pour lui faire lâcher ma manche et dis :

— Ne vous en faites pas… je ne ferai rien de stupide. Je vais juste l'obliger à me le rendre.

Je crus que leurs yeux allaient sortir de leurs orbites, et je me dirigeai en trombe vers le coin le plus éloigné du bar, là où se trouvait Drake. Il me tournait le dos et discutait avec deux hommes aux cheveux roux.

— Tiens, tiens, mais c'est Puff le Dragon Magique, lançai-je au dos de Drake.

Je n'avais pas parlé fort, mais à la seconde où les mots quittèrent ma bouche, un silence s'abattit sur tout le club. Même la musique cessa, comme par magie.

En voilà une pensée inconfortable.

Les épaules de Drake se raidirent. Il se retourna lentement, les yeux étincelants d'une lueur verte qui brillait dans la pénombre enfumée du club.

Ma meilleure défense était l'attaque, et surtout, je ne voulais pas admettre que, d'un seul coup, tous les avertissements qu'on m'avait donnés à propos des wyvernes me foutaient une trouille de tous les diables. Je fis donc un pas en avant et lui enfonçai le doigt dans le torse.

— Tu as quelque chose qui m'appartient, Drake. Je veux le récupérer.

Maintenant.

— Aisling.

Sa voix était aussi merveilleuse que dans mon souvenir, grave et

onctueuse, aussi douce que du velours effleurant ma peau. Je frémis.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici.

Je me ressaisis et lâchai un reniflement méprisant.

— Je m'en doute. Je veux récupérer mon aquamanile.

Il étrécit les yeux. Ses narines se dilatèrent. L'atmosphère de danger qui l'entourait, si palpable que je pouvais presque la toucher, s'épaissit. Les gens autour de nous reculèrent de plusieurs pas, comme s'ils s'attendaient à ce que la situation dégénère. J'aurais aimé pouvoir en faire de même.

J'avais l'impression que le soleil était à son zénith, et que je venais

d'arriver dans la rue principale de Tombstone, mon fidèle six coups à la ceinture.

Sa voix me submergea à nouveau, chargée de menaces.

— Tu es une très bonne actrice. J'ai vraiment cru à ton petit numéro, la dernière fois. Je ne referai pas deux fois la même erreur.

Je redressai le menton, même si au fond de moi, je tremblais. J'étais sur le point de déclencher une bagarre que je ne pourrais pas gagner. Parfois, je suis une idiote.

— Ce n'était pas un numéro. Cette journée a été très intéressante. J'ai appris des trucs sur les dragons, les Gardiennes, les diablotins et les faeries, mais tout ça, c'est sans importance. Je veux récupérer mon dragon, Drake.

On sait tous les deux que c'est toi qui l'as. La police est au courant, elle aussi, d'ailleurs. Alors, si tu ne veux pas que je les appelle pour leur dire où te trouver, tu vas me le rendre.

Un sourire étira ses lèvres. Des lèvres dangereuses, me rappelai-je alors que mon cœur se mettait à battre plus fort. C'était peut-être un dragon, c'était peut-être quelqu'un dont le nom instillait la peur chez les autres, mais purée, qu'est-ce qu'il me faisait de l'effet.

— Serait-ce une menace ?

Je redressai encore davantage le menton.

— Seulement si tu as l'intention de jouer les durs.

Ses yeux parcoururent mon corps, s'attardant sur ma jolie robe coquelicot.

— Je suis déjà dur, mon cœur.

Mes genoux fondirent presque, mais je les contractai et rappelai à ma libido que c'était un voleur qui m'avait dérobé mon aquamanile avant de me laisser à la merci des gendarmes.

— Je ne crois pas que quelques courbatures te tuent, répondis-je, feignant d'avoir mal interprété sa déclaration. Mais revenons-en au sujet principal, d'accord ? Tu as mon dragon. Je veux le récupérer.

— Je suis immortel, Aisling. Je ne peux pas mourir. Toi, en revanche, tu es délicieusement mortelle.

Tout en parlant, il glissa les doigts autour de mon cou. Sa main me maintenait désormais dans un étau ferme, à la limite de l'étranglement.

Le silence était si épais dans le club qu'on aurait pu le couper au couteau.

— Tu peux grogner et souffler autant que tu le voudras, Drake, rétorquai-je d'une voix rauque.

Sa prise autour de ma trachée me vidait de mon air, mais je gardai le menton levé, le regard rivé au sien.

— Je ne reculerai pas. Je n'ai pas peur de toi.

— Ah non ? On devrait peut-être y remédier, qu'en dis-tu ?

Il se rapprocha, et chaque nerf de mon corps se mit à hurler en guise d'avertissement, mais je ne bougeai pas. Il m'attira à lui, ses bras durs comme de l'acier se refermèrent dans mon dos et sa bouche s'empara de la mienne. Une partie de mon esprit protesta à l'idée qu'il m'embrasse devant toutes les personnes présentes dans le bar, l'autre ressentit un accès de peur l'envahir : je venais de comprendre le lien qui unissait un dragon et son feu.

La chaleur me submergea à la seconde où ses lèvres touchèrent les miennes, la flamme de son désir me brûlant, léchant ma peau jusqu'à allumer un brasier en moi. Des perles de sueur se formèrent sur mon front et le long de ma colonne vertébrale, sa fièvre nous consumait, m'enveloppant dans un cocon de feu torride qui vida mes poumons de

tout leur air. Sa langue toucha la mienne et la chaleur qui m'envahit commença à faire bouillir mon sang. Ma peau prit feu. La fumée qui émanait de mon corps et du chatoiement de ses yeux verts obscurcirent ma vision. J'étais en train de mourir, brûlée de l'intérieur, les flammes de Drake embrasant la moindre de mes cellules.

J'allais m'embraser au sens propre du terme, mais soudain, un miracle se produisit. Une porte s'ouvrit dans mon esprit, une porte dont j'ignorais l'existence, cachée qu'elle était dans les recoins sombres de ma conscience.

Elle s'ouvrit et je muselai le feu, je le contrôlai. L'élément destructeur qui aurait dû me consumer se transforma et nourrit le désir qui flottait entre nous. Je retournai le feu contre Drake et lui rendit son baiser, savourant le pouvoir qui affluait en moi. Il sursauta, mais sa bouche ne rompit pas le contact terriblement merveilleux.

L'assemblée nous observait toujours, je le savais, mais cela ne m'empêcha pas de me rapprocher de Drake et de frotter mes hanches contre lui, alignant ainsi les courbes douces de mon corps contre les arêtes dures du sien. Je le voulais. Je le voulais en entier. Son feu, son corps et son âme, ici et maintenant. Que se serait-il passé si Drake n'avait pas eu la force et la volonté de s'écarter ? Aucune idée. Incapable de détourner le regard – sans parler de *réfléchir* – je rivai mes yeux aux siens. Les étincelles des flammes que nous avions partagées se reflétaient dans ses iris émeraude, mêlées à ce qui ressemblait beaucoup à de la surprise, mais qui devint très vite du doute.

Lentement, une cellule après l'autre, l'incendie qu'il avait allumé en moi faiblit jusqu'à n'être plus qu'un frémissement.

— On dirait que tu as remporté cette manche, dit-il doucement.

Sa voix vibra en moi et menaça de remuer les braises de l'incendie que je venais à grand-peine de maîtriser.

Je retirai mes doigts de ses cheveux et fis un pas en arrière, consciente des voyeurs dont j'avais oublié la présence pendant quelques instants.

— Ouais, eh bien, la prochaine fois, tu y réfléchiras peut-être à deux fois avant de me chercher, répliquai-je avec une bravoure que j'étais loin de ressentir en serrant les dents pour masquer le tremblement de ma voix.

L'homme qu'Ophélia avait appelé le Venediger apparut près de mon coude. Je pivotai pour lui faire face, soulagée d'avoir quelqu'un d'autre sur qui me concentrer. Il n'avait rien du tyran que les sœurs avaient mentionné, et n'avait pas l'air particulièrement puissant non plus. Confiant et sûr de lui, oui, mais un tyran ? Pas vraiment.

— Drake, fais-moi l'honneur de me présenter ta compagne.

Ce n'était pas une question, c'était un ordre. Et à ces mots, une vague de pouvoir me traversa, je hoquetai. Finalement, le qualificatif de « tyran » ne lui allait pas si mal. Alors que je reprenais mon souffle, je ne pus m'empêcher de constater que la vie avait repris un cours normal au G&T.

La musique résonnait à nouveau. Les gens étaient plongés dans leurs discussions. Les serveuses déambulaient parmi la foule, les bras chargés de plateaux de boissons et de nourriture. Un courant de personnes se remit à glisser autour de nous, laissant au trio que nous constituions sa petite île.

— Aisling Grey, puis-je te présenter Albert Camus, mieux connu dans la communauté des immortels en tant que le Venediger ? Aisling vient d'arriver à Paris.

Le Venediger esquissa une sorte d'étrange révérence formelle devant la main que j'avais tendue avec réticence.

— Je vous souhaite la bienvenue. C'est un immense plaisir de vous rencontrer, Aisling. Il est rare que mes modestes locaux aient l'honneur de recevoir la compagne d'une wyverne, surtout pas une qui soit aussi une Gardienne.

— Est-ce que j'ai un grand G peint sur le front, ou un truc du genre ?

grommelai-je.

J'avais parlé d'un ton hargneux, OK, mais à ma décharge, j'avais enduré beaucoup d'épreuves pendant ces dernières vingt-quatre heures.

— J'ignore ce que fait une Gardienne, et encore moins pourquoi vous pensez tous que j'en suis une… Mais je sais une chose : je ne suis la compagne de personne, surtout pas de Drake, alors ôtez-vous tout de suite cette idée de la tête.

— Vous avez résisté au baiser du dragon, dit doucement le Venediger.

Lorsque ses yeux gris pâle se posèrent sur moi, je me tortillai, mal à l'aise. Une aura de pouvoir l'entourait, un pouvoir contrôlé, assez semblable à ce que j'avais ressenti avec Drake, sauf que celui du Venediger

était… plus brut . Moins raffiné. Plus cruel et beaucoup, beaucoup plus effrayant.

— Seule une compagne en est capable. Ce que vous êtes est très clair pour tout le monde.

— C'est bien que quelqu'un comprenne ce qui se passe, parce que ce n'est pas mon cas, marmonnai-je.

Il esquissa une autre petite révérence.

— Comme je l'ai dit, vous êtes la bienvenue à Goétie et Théurgie. Je vous suis redevable, vous avez offert à mes clients un spectacle vraiment divertissant. Cela fait très longtemps que nous n'avons pas eu l'opportunité de voir une wyverne revendiquer sa compagne.

Son allusion à notre petite session de batifolage me fit rougir, mais il s'éloigna avant que j'aie eu le temps de le corriger.

— Je n'ai pas été revendiquée. Et je ne suis pas une compagne non plus, lançai-je dans son dos.

Il m'ignora. Je me tournai à nouveau vers Drake, redoutant l'expression d'assurance moqueuse qui, j'en étais sûre, allait flotter dans ses yeux. Un homme comme lui, qui sait qu'il est sexy à tomber, ne pouvait que jubiler à l'idée de m'avoir ébranlée.

Je serrai les dents et levai les yeux vers lui, mais il m'observait avec une expression perplexe dénuée de jubilation. Il fronçait légèrement les sourcils.

— Tu dis la vérité. Tu ne comprends pas qui tu es.

— Au contraire, je sais qui je suis. C'est vous qui semblez tous être à côté de la plaque. Si tu as besoin d'une explication, je suis une victime, on m'a volée. Et grâce à toi, on me soupçonne de meurtre. Donc, vu que tu es responsable de tout ça, tu vas tout arranger, et la première étape est de me rendre mon dragon.

Il se tourna vers le bar et fit signe au barman.

— Que veux-tu boire ?

— Du sang de dragon, répondis-je d'un ton sec et vindicatif.

Il inclina la tête et me dévisagea. Le sourire qui étira lentement ses lèvres transforma mes genoux en compote.

— Vraiment ? Guy, deux Sangs de Dragon.

Je regardai, bouche bée, le barman revenir avec deux verres de vin remplis d'un liquide d'un rouge si sombre qu'il était presque noir.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Ce n'est pas … euh… du vrai sang ?

— Non. Mais c'est un breuvage très apprécié par les miens.

Je humai le verre. Cela ne sentait rien d'autre que le vin épicé. Je pris une petite gorgée, hoquetant quand le liquide enflammé me brûla la gorge et me réchauffa rapidement le ventre, la chaleur du vin parcourant mes veines jusqu'à atteindre chaque parcelle de mon corps.

— La vache, croassai-je, clignant des yeux pour repousser les larmes.

C'est fort. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Crois-moi, tu ne veux pas savoir, répliqua-t-il.

Il me prit le coude et me guida vers une table vide, dans un coin sombre.

— Maintenant, nous pourrions peut-être discuter de ce que tu veux de moi.

Je m'assis, consciente du manque qui m'envahit lorsqu'il me lâcha. Pour me distraire de la tentation indésirable qu'il représentait, je levai à nouveau mon verre, mais cette fois, je me contentai de le goûter du bout de la langue.

— Oh, super, maintenant ma langue est engourdie. Si je découvre qu'il y a un truc nocif là-dedans, tu es fini.

Il sourit.

— Rien de nocif.

Je me détendis et bus une autre gorgée, me préparant au feu rugissant dans mon corps.

— Pas pour les dragons, en tout cas. Mais je n'ai jamais entendu parler d'un mortel qui l'aurait bu et y aurait survécu.

Le feu de la boisson s'infiltra dans mon sang et s'accumula plus bas, au niveau de mon entrejambe.

— Tu sais, ce n'était pas si désagréable, cette fois. Peut-être que je m'y habitue … *Qu'est-ce que tu entends par aucun mortel n'a survécu après avoir bu ça ?*

Il haussa les épaules.

— Exactement ce que j'ai dit.

Je reposai le verre avec prudence. (Quelque chose me disait que s'il se renversait sur la table, il rongerait le bois jusqu'à le traverser.)

— Tu essaies de me dire que tu m'as laissée boire un truc empoisonné sans prendre la peine de me prévenir ?

— C'est toi qui as commandé cette boisson. Il aurait été impoli de ma part de te refuser ce que tu voulais.

— Ah oui ? Et si je te demandais de m'aider à sauter de la tour Eiffel, tu le ferais ?

Il inclina à nouveau la tête de manière sexy. Je serrai les dents et luttai contre l'envie de l'attraper pour l'embrasser.

— Tu comptes me demander de t'aider à sauter de la tour Eiffel ?

— Non, mais…

— Dans ce cas peu importe ce que je ferais. Pourquoi t'es-tu lancée à ma recherche ?

Je respirai bruyamment par le nez pendant quelques secondes, m'efforçant de contenir la colère, le désir et la frustration qui tournoyaient en moi.

— Je. Veux. Récupérer. Mon. Dragon.

— Mais il n'est pas à toi, n'est-ce pas ? Tu m'as dit que tu n'étais qu'une simple livreuse qui l'apportait à madame Deauxville. C'est elle, la propriétaire légale. Quel droit possèdes-tu sur lui ?

— J'en ai plus que toi ! répliquai-je d'un ton sec. Je veux le récupérer

pour pouvoir le ramener à sa famille. Dieu seul sait pourquoi toi, tu le veux…

Il sirota son verre.

— C'est un joli objet. Je l'aime bien. Il est à moi, maintenant. En plus, c'est l'Anima di Lucifer. Je ne peux le céder à quelqu'un qui n'aurait pas conscience de sa véritable histoire.

Je fronçai les sourcils.

— Le quoi de Lucifer ?

— *Anima*. C'est de l'italien. Le nom signifie « sang de Lucifer ».

L'aquamanile est l'un des trois objets connus sous le nom d'Outils de Bael.

Cela voulait dire tout et son contraire … Au Moyen Âge, les gens adoraient donner des noms impressionnants et menaçants à des objets innocents. Cela permettait d'accroître la valeur supposée de l'objet.

Soudain, une pensée affreuse me traversa l'esprit.

— Ce n'est pas… euh… une relique familiale, n'est-ce pas ?

Il haussa les sourcils.

— Il a des yeux verts, comme toi. Je me disais que peut-être, c'était un héritage familial que quelqu'un avait vendu et… Oh, laisse tomber.

En formulant cette idée à voix haute, je me sentis stupide. J'en avais fait du chemin, depuis ce matin, alors que j'ignorais que des êtres tels que les dragons existaient vraiment.

Drake recula contre le dossier de sa chaise, ses doigts caressant le dessus de son verre de vin. C'était un geste étrangement érotique, qui me fit me tortiller sur ma chaise. Je pris une autre gorgée de vin, et accueillis le feu qui enfla en moi.

— Que sais-tu des dragons ?

— Ce sont de grosses créatures à quatre pattes et qui ont des écailles.

Elles ont des ailes et terrorisent les villages jusqu'à ce qu'on leur offre une vierge en sacrifice.

Il sourit à nouveau.

— C'est vrai que les vierges me manquent.

J'eus une envie féroce de lui flanquer un coup de pied.

Son sourire s'élargit, mais il y avait un éclat sérieux dans son regard, un autre avertissement.

— Le plus important à savoir au sujet des dragons : ils protègent ce qui leur appartient. Jamais, sous aucune condition, un dragon n'acceptera de se séparer d'une partie de son trésor.

— « Jamais » est un mot très intransigeant, remarquai-je, mon cœur se serrant.

Je savais que récupérer l'aquamanile à Drake serait difficile, mais son regard m'indiquait que cela allait être plus compliqué encore que je ne le croyais.

— Pas aussi intransigeant que moi, répondit-il, un rire silencieux dansant dans ses yeux.

Je pris une profonde inspiration pour réprimer l'envie presque irrépressible d'envoyer mon poing dans sa jolie mâchoire.

— En parlant d'hommes bornés… ou de dragon… quoi que tu sois, discutons un peu de ce que tu faisais chez madame Deauxville. Je sais que ton appartenance à Interpol n'est qu'un tas de conneries, alors n'essaie même pas de me la répéter.

— À une époque, j'ai été avec Interpol… Mais ça ne leur a pas plu que j'utilise leurs ressources pour organiser mon programme d'acquisition d'objets d'art rares.

Je le dévisageai, l'air interrogateur. Il balaya cette histoire d'un revers de main comme si cela n'avait aucune importance.

— Ils n'ont pas pu prouver ce dont ils m'accusaient, mais une fois qu'on t'a collé l'étiquette de voleur international, il est difficile de regagner leur confiance.

— Évidemment.… C'est toi qui as tracé le Cercle d'Ashtaroth ?

— Pourquoi voudrais-je faire un truc pareil ? demanda-t-il, évitant ainsi de répondre à ma question. Que t'a dit la police ?

Je souris. Je le tenais. Il avait usé de la provocation pour détourner mon attention chaque fois que j'avais voulu obtenir des informations, mais on pouvait être deux à jouer à ce petit jeu.

— Pas grand-chose. Alors, tu as dessiné le cercle ?

Son regard s'assombrit.

— Je ne savais pas s'il était ouvert ou fermé, donc, quelles sont les chances pour que je l'aie dessiné ? Qu'est-il arrivé au démon qui a été invoqué par le cercle ?

Il ne m'avait pas répondu, je grinçai des dents. À force, ma dentition n'allait plus avoir d'émail.

— Aucune idée. J'ai étudié quelques manuscrits médiévaux, mais je suis loin d'être une experte en démons.

— Tu es une Gardienne, même si tu n'as pas été formée. C'est dans ta nature de contrôler les démons. Tu as pu sentir que celui-là était présent sur les lieux, non ?

Je me remémorai la sensation d'appréhension, l'impression que quelque chose de très anormal s'était produit au moment où j'approchais de la porte de madame Deauxville.

— Peut-être, répondis-je, déterminée à ne pas perdre de vue mon objectif à cause de ses questions. Si tu n'as pas dessiné le cercle, qui l'a fait ?

Il détourna le regard.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai la réponse à cette question ?

— Appelons ça un pressentiment. Donc, est-ce que tu sais qui a dessiné le cercle ?

Il haussa les épaules et sirota son vin.

— Écoute, je sais que tu es en plein dans ton trip du grand méchant dragon surpuissant, mais c'est important. La police pense que j'ai tué madame Deauxville, mais ils ne peuvent pas me retenir parce qu'ils n'ont aucune preuve contre moi, et je n'ai pas le temps d'attendre qu'ils se rendent compte de mon innocence. Je dois découvrir qui l'a tuée pour

récupérer mon passeport et rentrer chez moi. Alors est-ce que tu veux

bien arrêter de jouer les machos et répondre à ma question ? *S'il te plaît ?*

— Je ne vois pas quel intérêt j'aurais à te donner ce que tu veux. Si tu avais quelque chose à marchander pour obtenir cette information, je serais peut-être plus enclin à te la donner.

Je serrai les dents pour m'empêcher de le traiter de tous les noms qui me venaient à l'esprit.

— Je possédais une antiquité de valeur, mais tu me l'as volée.

— Oui, répondit-il d'un ton calme. Qu'est-ce que tu as d'autre ?

Son regard caressa le profond décolleté de ma robe, qui laissait deviner l'arrondi de mes seins. Je contractai à nouveau la mâchoire, la partie douée de raison de mon cerveau refusait de procéder à l'échange qu'il sous-entendait, mais je ne voyais aucune autre option. Et inutile de parler de ce que la partie de mon cerveau qui n'était pas douée de raison voulait.

— Il y a moi.

Ses yeux se promenèrent sur mes seins, il me reluquait sans s'en cacher, maintenant. L'idée de m'offrir en échange de quelque chose m'embarrassait, mais mes sens se tendirent quand je songeai à ce que je ressentirai lorsque ses mains me toucheraient. Ou sa bouche.

— C'est vrai, répondit-il d'une voix traînante et sexy, lourde de sous-entendus. Cependant, je ne suis pas sûr que ce que tu offres vaille le prix que tu demandes.

Une vague de fureur s'éleva en moi, une fureur pire que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors. Je me retins à grand-peine de lui jeter le fond de mon verre au visage.

— Espèce de sale arrogant, vaniteux, égocentrique, présomptueux…

Une étincelle dangereuse passa dans ses yeux quand il se pencha en avant, l'avertissement qu'ils contenaient m'empêcha de terminer ma phrase.

— Tu n'as vraiment aucune idée de qui je suis, n'est-ce pas ?

Je me penchai en avant à mon tour, nos nez se touchaient presque désormais. Je lui adressai mon regard le plus noir.

— Je sais que tu es un sale petit voleur qui a dérobé mon dragon.

La colère flamba dans ses yeux. J'aurais pu jurer avoir vu une légère volute de fumée s'échapper de sa narine droite.

— Compagne ou pas, tu vas trop loin, Aisling.

Je me levai, pris une longue gorgée du Sang de Dragon, laissant ainsi ses flammes me donner la force de m'éloigner de l'homme que j'avais autant envie d'étrangler que d'embrasser.

— Très bien. Comme tu veux… Tu sais, bien sûr, que je vais faire tout mon possible pour récupérer mon aquamanile.

Il inclina la tête de côté en signe d'acquiescement.

— Libre à toi d'essayer.

Je lui adressai un brusque hochement de tête en retour, avant de commencer à m'éloigner.

— Aisling, lança-t-il.

Sa voix me caressa la peau, je m'immobilisai. Je frémis, me frottant les bras pour faire disparaître la chair de poule, et pivotai pour le regarder. Il était très séduisant, tellement séduisant, assis là, que cela me coupa presque le souffle.

— Lorsque j'ai dit que je protégerais ce qui m'appartient, tu as compris que je parlais de tout, pas seulement du trésor.

Oh, oui, c'était clair comme de l'eau de roche. Diverses parties de mon corps avaient envie de se réjouir de la lueur de possessivité qui flottait dans ses beaux yeux, mais j'étais d'une autre trempe. Je redressai le menton et lui adressai un regard dédaigneux, avant de tourner les talons et de lancer :

— Dans tes rêves, petit dragon !

Chapitre 5

J'avais prévu de quitter le bar en trombe pour parfaire ma sortie, mais j'aperçus Ophélia et Perdita, du côté opposé de la salle, et décidai qu'un conseil serait le bienvenu. En me dirigeant vers elles, je remarquai un phénomène étrange : lorsque je m'étais dirigée vers Drake, j'avais dû me frayer un chemin parmi la foule, mais là, la foule se fendait sur mon passage. C'était presque comme si j'intimidais les

gens, comme si je les effrayais et qu'ils s'écartaient avec respect pour me laisser passer.

C'était aussi comme si personne ne voulait me toucher.

Je me plaquai un sourire amical sur le visage et le conservai pendant que la Mer Rouge des fêtards s'ouvrait devant moi.

— Alors, qui veut un verre ? demandai-je en arrivant à la hauteur d'Ophélia et Perdita.

Les deux femmes me dévisagèrent comme s'il m'était poussé une deuxième tête.

— Moi, en tout cas, j'ai bien besoin d'en prendre un.

Je me laissai tomber sur ma chaise et envoyai aux deux sœurs un sourire éclatant. Ophélia échangea un regard avec Perdita. Cette dernière m'observait en clignant des yeux.

— Quoi ? demandai-je.

Est-ce que mon nez avait un truc qui pendait, ou une autre affliction tout aussi embarrassante ?

— Tu ne nous avais pas dit que tu étais la compagne d'une wyverne. On dit que les dragons sont… tu sais, différents. Enfin, là, en bas. Si différents qu'ils blessent les femmes quand ils le font. Mais tu es sa compagne, et tu ne sembles pas avoir souffert, conclut Perdita, à voix basse.

Je me penchai en avant pour l'entendre par-dessus la musique. Les deux femmes firent un bond en arrière sur leurs chaises. Je reculai contre le dossier de la mienne, leur réaction me blessait. Ce foutu Drake et son baiser de frimeur. Elles étaient les premières personnes normales que je rencontrais, et il me faisait passer pour un monstre auprès d'elles. Je croisai le regard de la serveuse tout en lançant :

— Je ne suis pas la compagne d'une wyverne. Tout ça, c'est absurde. Et pour le reste, je n'en sais rien, mais bon, Drake me semble plutôt normal.

Enfin, si les types ténébreux, sexy et qui vous font baver sont ce que vous appelez « normal ». Bonjour, est-ce que je peux avoir un autre verre de ce Sang de Dragon ? Merci. Comme je le disais, Drake s'amuse à mes dépens, rien de plus.

OK, OK, je n'y croyais pas tout à fait… Le baiser que nous avions échangé recelait plus qu'une simple attirance, mais j'avais besoin de temps et de calme pour réfléchir à ce qui s'était passé. Jusqu'à ce que j'aie compris la situation, le déni serait mon meilleur ami.

Les sœurs me dévisagèrent en pinçant les lèvres et la serveuse revint avec un verre du vin brûlant. J'en dégustai une gorgée, la faisant rouler dans ma bouche et me demandant quel genre d'épices pouvaient conférer une telle chaleur au vin. Je devais admettre que je commençai à apprécier l'éclair enflammé qui, à chaque gorgée, se diffusait en moi.

— Tu es sûre ? demanda Ophélia.

Le doute dans ses yeux était évident.

— De là où on était, reprit-elle, il nous a semblé que Drake t'avait donné son feu et que tu y avais résisté. Seule une compagne peut survivre à ce genre de test.

— Eh bien, je suis la première à admettre qu'il est le champion européen du baiser, mais ce n'est pas parce qu'il y a une petite attirance entre nous que je suis une dragonnette. Maintenant, ce que j'aimerais savoir, c'est comment on peut vaincre un dragon.

Les deux femmes cillèrent.

— Vaincre… couina Ophélia.

— … un dragon ? termina Perdita.

Je hochai la tête.

— Vaincre Drake ? répétèrent-elles en chœur.

Je jetai un œil par-dessus l'épaule d'Ophélia. À l'autre bout de la pièce, Drake était toujours assis à sa table. Les deux hommes aux cheveux roux l'avaient rejoint, l'un d'eux parlait vivement, et agitait les mains en l'air, comme s'il insistait. Drake me regardait, moi. Son expression était indéchiffrable à cette distance, mais je le vis lever son verre en un toast silencieux. J'en fis de même, avant de vider le contenu du mien dans un geste de défi effronté.

— Wouaaaaah, hoquetai-je.

Je plaquai une main autour de mon cou lorsque le contenu de mon

verre enflamma toutes les molécules de mon corps. Des larmes coulèrent sur mon visage pendant que je luttai pour éteindre l'incendie qui s'était allumé en moi. Ce ne fut qu'en ouvrant cette porte magique dans mon esprit que je retrouvai assez de contrôle sur le brasier interne pour permettre à l'air d'entrer à nouveau dans mes poumons.

— OK, c'était stupide de faire ça, me réprimandai-je d'une voix sifflante, tout en essuyant les larmes sur mes joues.

Ophélia et Perdita m'observaient en silence, leur propre verre à mi-chemin de leur bouche, les yeux écarquillés.

Je regardai derrière Ophélia pour voir si Drake avait remarqué ma réaction malencontreuse. Il souriait. Mince. Je reportai mon attention sur mes voisines de table.

— Hou ! Elle est vraiment relevée, cette boisson. Où en étions-nous ? Ah oui, vous étiez sur le point de m'expliquer comment vaincre un dragon.

Perdita reposa son verre de vin.

— Vraiment ? Aisling…

Elle jeta un œil à sa sœur. Ophélia détourna les yeux lorsqu'elle se rendit compte que je l'observai.

— Ce que Perdita essaie de dire, c'est que nous ne savons pas comment vaincre un dragon.

— Ah non ? Zut. J'espérais que vous pourriez m'aider. Drake a en sa possession une statue qu'il m'a volée, et il faut que je la récupère. Si vous m'aidez, je vous paierai, dis-je, sans aucune subtilité.

Les deux femmes secouèrent la tête avant même que j'aie fini ma phrase.

— Ce n'est pas que nous n'avons pas envie de t'aider, commença Ophélia.

— Mais on ne peut pas, ajouta Perdita. Nous ne sommes pas assez puissantes pour affronter un dragon, surtout pas une wyverne et encore moins la wyverne verte.

Je fronçai les sourcils.

— « Puissantes » ? Vous voulez dire que vous êtes…

Je désignai la pièce d'un geste de la main.

— Nous sommes des Wiccanes, tu n'étais pas au courant ? s'étonna Ophélia.

Perdita hocha la tête.

— Païennes, bien sûr. Nous ne tolérerions jamais la moindre magie corrompue par un pouvoir maléfique.

— Bien sûr, répondis-je, perplexe, mais refusant de l'admettre.

Je me sentais déjà assez stupide comme ça. J'avais l'impression d'être arrivée au beau milieu d'un jeu dont tout le monde connaissait les règles, sauf moi.

— Les gens qui flirtent avec les pouvoirs occultes ne valent pas mieux que ceux qu'ils utilisent, affirma Ophélia avec une certaine droiture.

Perdita acquiesça.

— Ils sont pires… Après tout, ils ont le choix.

Voilà… Je n'avais pas l'intention d'entamer une discussion métaphysique sur le bien et le mal de la magie blanche et noire.

— Donc, j'en déduis que vous connaissez quelqu'un d'assez puissant pour affronter Drake ?

Les deux sœurs échangèrent un autre regard. Je pouvais lire la réticence dans leurs yeux.

— S'il vous plaît, insistai-je, laissant le désespoir que je ressentais s'infiltrer dans ma voix. C'est très important pour moi. Drake a l'air de penser que tout cela est un jeu, mais si je ne récupère pas cette statue, je ne pourrai jamais le convaincre de m'aider.

— De t'aider ? répéta Ophélia, l'air aussi confuse que ce que je ressentais. Je croyais que tu avais dit qu'il t'avait volé quelque chose ?

Je poussai un soupir et leur résumai le meurtre et ma visite au poste de police.

— J'ai encore une chance pour que mon oncle ne me vire pas dès qu'il apprendra que je ne peux pas lui remettre le dragon aquamanile,

surtout si je lui dis que même la police n'a pas réussi à le récupérer… Mais par contre, je n'ai aucune chance de convaincre Drake de me dire ce qu'il sait à propos du meurtre, sauf si j'ai quelque chose qu'il veut, ce qui signifie que je dois récupérer ce foutu truc pour pouvoir le forcer à me le dire. Je ne pourrai me disculper que comme ça…

— Mais tu es sa compagne, dit Perdita. Pourquoi ne pas juste lui demander de t'aider ?

Je fis courir mes doigts le long du pied de mon verre à vin et décidai que j'allais devoir mettre ce déni qui me protégeait de côté pendant quelques minutes.

— Je ne sais pas vraiment ce qui se passe entre moi et Drake, ce que ça signifie d'être la compagne d'une wyverne, mais ce que je sais, c'est qu'il ne m'aidera pas, sauf si je marchande avec lui. Et vu que je ne possède rien qui ait de la valeur – j'ignorai la légère rougeur qui me teinta les joues

quand je me souvins de la manière méprisante avec laquelle il m'avait rejetée lorsque j'avais offert mon corps –, je dois d'abord récupérer quelque chose qu'il veut. L'aquamanile est sous ma responsabilité, ça me semble donc logique de l'utiliser. Le problème, c'est que j'ignore comment reprendre un objet à un dragon. C'est pour ça que je vous ai demandé si vous connaissiez quelqu'un qui le saurait.

Perdita pinça les lèvres, adressant à Ophélia un regard indéchiffrable.

— Il n'existe qu'un seul homme assez puissant pour faire ce que tu demandes.

J'arquai haussai un sourcil en une interrogation silencieuse.

— Le Venediger, dit Perdita.

Un petit frisson de peur remonta ma colonne vertébrale, et je jetai un coup d'œil là où le Venediger tenait sa cour, au bout du bar. Je me souvins de comment son pouvoir m'avait effleurée, de la sensation qu'il pourrait m'écraser facilement, et le frisson se transforma en crainte.

— Hum.

— Bien sûr, ses services ont un coût, remarqua Perdita.

— Oh ? J'ai un peu d'argent, dis-je lentement, ignorant le fait que

j'avais déjà presque tout dépensé.

J'étais très mal à l'aise à l'idée de me tourner vers le Venediger. Quelque chose, chez lui, ne semblait pas… normal. Drake, au moins, malgré son arrogance et son attitude exaspérante, ne paraissait pas être du genre à vouloir me dévorer pour recracher mes morceaux ensuite.

C'était sans doute le truc le plus stupide auquel j'aie jamais songé. De toutes les personnes dans ce bar qui représentaient une menace pour moi, Drake était le *numero uno*.

Perdita rit. Ophélia avait l'air juste inquiète.

— Le paiement que le Venediger te demandera ne sera pas de l'argent, murmura Ophélia, en triturant une serviette. Honnêtement, tu n'as pas envie de lui demander son aide. Ses pouvoirs sont…

Elle regarda Perdita à la recherche d'un peu d'aide.

— Maléfiques, termina Perdita. Ne t'aventure pas dans cette voie, Aisling. Tu as scellé un portail, tu as donc triomphé de la horde maléfique.

Ne t'abandonne pas maintenant à une personne qui te damnera.

Je ne prononçai pas un mot pendant plusieurs secondes. Je ne savais pas vraiment comment leur avouer que je n'étais pas une Gardienne en exercice, que je n'avais pas scellé de portail et, d'ailleurs, que j'ignorais de quoi elles parlaient. Au lieu de ça, je cédai à l'inquiétude qui me rongeait l'esprit chaque fois que je repensais au Venediger. Une idée, qui avait fait son chemin lentement dans ma tête depuis ma conversation avec Drake, serait peut-être la solution à mon problème.

— Vous avez raison, je peux me débrouiller sans lui. Merci pour tous vos conseils, les filles. Je vous en suis très reconnaissante.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? s'enquit Ophélia.

Je récupérai mon sac, déposai quelques euros pour les verres et me levai.

— Je ne sais pas encore, mais je vais finir par trouver un truc. C'était un plaisir de vous rencontrer toutes les deux. J'espère vous revoir bientôt.

Elles échangèrent un nouveau coup d'œil, puis Ophélia, qui avait dû être désignée pour reprendre la parole, me lança alors que je commençais à m'éloigner :

— Tu ne vas rien faire d'irréfléchi, n'est-ce pas ?

— Irréfléchi ? Moi ? La reine de la prudence ? Ne sois pas bête…

répondis-je en leur adressant un sourire rassurant.

Puis, sans un regard vers le coin où trônait Drake, je sortis dans la nuit pour invoquer mon premier (et dernier, je l'espérais) démon.

Je sais ce que vous pensez : Aisling, invoquant des démons ? Cette femme qui, il y a à peine quelques heures, aurait ri jusqu'à l'hystérie si on avait abordé le sujet ? Eh bien, nécessité fait loi, tout ça, tout ça… J'hésitais à demander l'aide du Venediger, je devais donc agir par moi-même pour récupérer l'aquamanile, et puisque tout le monde n'arrêtait pas de me dire

que j'étais une Gardienne, alors je ferais tout aussi bien de me comporter comme telle.

J'aurais juste aimé savoir ce qu'était une Gardienne.

Une fois de retour à l'hôtel, je passai un appel international très onéreux à Beth, la secrétaire de mon oncle, qui était aussi ma meilleure amie.

— Bell et Fils, répondit Beth de sa voix la plus professionnelle.

Je vérifiai l'horloge. Il était onze heures vingt, ce qui signifiait qu'il était un peu plus de quinze heures à Seattle.

— Eh, ma belle, c'est moi.

— Aisling ? Bon sang, tu étais passée où ? Damian est en train de devenir fou. Un agent de police parisien l'a appelé, un peu plus tôt, il lui a dit que tu as été impliquée dans le meurtre de madame Deauxville. Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Je relevai un oreiller derrière moi et m'assis sur le lit, parcourant les nombreux messages vocaux qui m'attendaient. Six messages provenaient d'oncle Damian (je les effaçai, je n'étais pas prête à affronter son courroux avant d'avoir récupéré l'aquamanile), trois de l'ambassade des États-Unis disant qu'ils voulaient me parler à cause de

mon statut d'indésirable à Paris (adieu la possibilité d'obtenir de l'aide de ce côté-là), et un de la part d'une personne nommée Wart, qui m'assurait qu'après avoir goûté à sa langue fourchue, je n'aurais plus jamais envie d'un dragon. Ce message - là, je le mis de côté pour le brûler.

— Beth, si je te racontais ce qui se passe, tu ne me croirais pas.

Honnêtement, ça a été les deux pires journées de ma vie, et je n'ai pas l'impression que la situation s'arrange de si tôt. Qu'a dit la police à oncle Damian ?

— Pas grand-chose. J'ai eu l'impression qu'ils appelaient plus pour aller à la pêche aux informations à propos de toi que pour lui expliquer quoi que ce soit. Que s'est-il passé ?

Je lui résumai les événements.

— Mince alors, tu n'as pas chômé. Qu'est-ce que je peux faire ?

Voilà ce que j'aimais chez ma Beth : elle ne perdait pas de temps à tergiverser. Elle allait droit au but.

— D'abord, tu peux dire à mon oncle que je n'ai tué personne, et que je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour récupérer l'aquamanile à celui qui l'a volé.

— D'après Damian, la police prétend que tu assures qu'on t'a volée.

— Oui, eh bien, ils ne veulent pas me croire, et connaissant le coupable, je ne peux pas leur en vouloir. Mais on m'a volé l'aquamanile, et je vais le récupérer.

Je ne lui dis pas que je comptais utiliser la statue pour persuader Drake de m'aider. Eh, les appels internationaux coûtaient très cher ! Je ne pouvais pas tout raconter en un appel !

— Je le lui dirai. Est-ce que je peux faire quoi que ce soit ici ?

— Ouais, j'ai besoin que tu passes à mon appartement pour récupérer la transcription de l'un des textes médiévaux que j'ai lus l'été dernier.

— Ce n'est pas le moment de te détendre avec de la lecture, Ash.

— À qui le dis-tu…

Je lui donnai les instructions nécessaires sur où trouver la

transcription et lui lus le numéro du fax de l'hôtel sur la brochure informative que j'avais récupérée dans le hall.

— Faxe-moi le chapitre sur les invocations de démons, OK ?

— Quoi ?

Je poussai un soupir et me frottai les yeux. Malgré la force que le Dragon's Blood enflammé m'avait donnée, j'étais à la limite de l'épuisement.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer le comment et le pourquoi, Beth…

Contente-toi de me faxer le chapitre.

Je passai quelques minutes de plus à lui assurer que je n'avais pas perdu le peu de raison qui me restait, avant de finir par raccrocher et m'écrouler

sur le lit, m'endormant avant même d'avoir pu éteindre la lumière.

Le rêve commença à peu près à l'aube. Au début, je pensais être en train de rêver que je marchais dans un G&T plongé dans la pénombre, mais très vite, je me rendis compte que j'étais de retour dans l'appartement de madame Deauxville. La légère lumière argentée qui provenait des lampadaires et s'infiltrait à travers les rideaux ouverts n'aidait pas à percer les ténèbres. L'air était chaud et il y flottait une odeur de renfermé. Des fleurs sur la table, que j'avais déjà vues, parfumaient toujours les lieux. Au centre de la pièce, le cercle de cendres était là, mais heureusement, pas le corps de madame Deauxville.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demandai-je à voix haute.

Une ombre s'écarta du mur, et laissa apparaître la silhouette de Drake. Il glissa vers moi, la lumière soulignant les arêtes dures des traits de son visage tandis que le reste de son corps demeurait dans l'ombre.

— Je t'ai appelée ici.

— C'est un rêve, affirmai-je, ne sachant trop si j'étais vraiment en train de rêver ou si j'avais été transportée je ne savais comment sur la scène de crime. Tu n'es pas réel.

— Ah non ? Peut-être pas. Ou peut-être que la ligne qui sépare la

réalité des fantasmes s'est brouillée dans ton esprit.

Ses mains remontèrent le long de mes bras. Je baissai les yeux, surprise par le contact de ses mains sur ma peau nue. Je portais une nuisette beige en satin et en dentelle absolument sublime, qui soulignait mes atouts et dissimulait mes défauts.

— Maintenant, je sais que c'est un rêve. Je ne possède pas ce genre de chemise de nuit.

Je me faufilai avec facilité entre ses bras, ses doigts pressèrent très légèrement mes épaules. Il portait une chemise en soie noire qui ressemblait à de l'eau fraîche sous mes mains.

— Peut-être que cette chemise de nuit en question fait partie de mon fantasme, admit-il, un sourire malicieux sur les lèvres.

Ses doigts dansèrent sur la peau exposée de mon dos, l'enflammant à chaque contact.

Je me penchai plus près pour capturer ce parfum épicé insaisissable qui semblait s'accrocher à lui.

— Tu es en train de dire que tout ça, c'est réel, alors ?

— C'est aussi réel que tu veux que ça le soit, mon cœur, murmura-t-il contre ma clavicule, ses lèvres caressant ma peau.

Il avait des doigts magiques, mais ses lèvres auraient pu postuler pour entrer au Panthéon des Houdini.

— Vraiment ? soufflai-je, autorisant mes doigts à se promener eux aussi.

Il grogna quand mes mains dessinèrent les contours soyeux de son torse.

— Dans ce cas, tu veux peut-être m'expliquer pourquoi tu étais chez madame Deauxville hier soir ?

Son rire était un peu rouillé, comme s'il ne l'utilisait pas très souvent.

— Tu n'abandonnes jamais, hein ?

— Pas quand ma liberté est en jeu.

Je fis descendre mes doigts plus bas, le long de son estomac. Sous le

tissu de sa chemise, son ventre se contracta.

— Tu avais rendez-vous avec elle ?

Il découvrit le point sensible derrière mon oreille. Je m'arquai contre lui, mon esprit menaçant de s'abandonner au plaisir de sa bouche sur ma peau.

— Pas avec elle, non.

Il me fallut mobiliser toute ma volonté pour rester concentrée sur les questions auxquelles je voulais désespérément une réponse.

— Est-ce que tu as dessiné le cercle ?

— Les dragons ne peuvent pas invoquer de démons, murmura-t-il contre mon cou, juste avant de mordiller le lobe de mon oreille.

Mes genoux flanchèrent. Ses bras se resserrèrent derrière moi, me maintenant debout alors que je faisais descendre mes mains plus bas, sur le devant tendu de son jean noir. Son sexe tressauta sous le tissu.

— Est-ce que tu sais qui l'a dessiné ?

Il émit un grognement dans mon oreille.

— Si tu me touches encore une fois ici, ce rêve va devenir plus réel que tu ne peux l'imaginer.

J'étais tentée… Oh oui, j'étais vraiment tentée. Mes doigts s'immobilisèrent, j'avais besoin de réponses pour que, quand la raison s'effondrerait sous le poids du désir, de l'avidité et de la convoitise qui tourbillonnaient dans mon cerveau et tentaient d'effacer toute pensée rationnelle, je puisse y prêter vraiment attention. Mes mains prirent le chemin inverse et remontèrent sur son torse.

— Alors, le cercle ? insistai-je.

Ses dents éraflèrent la courbe de mon oreille, son souffle âpre et chaud effleura ma peau.

— Non, je ne sais pas qui l'a dessiné.

Il avait appuyé le mot « sais ». Il ne le savait peut-être pas avec certitude, mais j'aurais parié qu'il avait une petite idée de l'identité de la personne qui avait tracé ce cercle. Et qui avait peut-être commis le meurtre.

— Qui est-ce que tu…

Il me fit taire d'un baiser. Quand il m'avait embrassée dans le bar, je ne savais pas à quoi m'attendre, mais cette fois ce n'était pas le cas. Je savourai la chaleur qui se déversa en moi, la laissant affluer entre nous comme un circuit complet. Je fondis contre lui, ses doigts s'enfoncèrent dans mes fesses pour m'attirer plus près. Il était excité. Son corps agressif et ferme se pressait contre le mien, ses doigts me touchaient partout de manière de plus en plus insistante. Je tirai sur sa chemise pour en sortir les pans de son jean, et glissai mes mains dessous afin de sentir les muscles de son dos.

Il gémit dans ma bouche. Je ressentis ce gémissement jusque dans mes doigts de pied.

— Tu ne peux pas me toucher comme ça et t'attendre à ce que je garde le contrôle.

L'avertissement dans sa voix était brûlant, aussi brûlant que mon sang, que j'aurais juré être sur le point de se mettre à bouillir alors que ses lèvres descendaient le long de ma mâchoire jusqu'à mon cou, déposant des baisers ardents sur ma peau.

— Si tu recommences, je ne pourrai être tenu pour responsable de ce qui va se produire.

Un frisson de pur désir ricocha le long de ma colonne vertébrale quand il m'inclina en arrière pour lécher le vallon entre mes seins. J'agrippai une poignée de ses cheveux, tentant de décider ce que j'avais envie de faire : céder au désir qui rugissait en moi comme son feu, ou garder le contrôle de la situation, sans parler de ma vie.

— Et puis zut… ce n'est qu'un rêve, marmonnai-je, la voix tremblante pendant que sa bouche dessinait des cercles brûlants sur mon sein recouvert de satin. Ça signifie que ce n'est qu'un fantasme, et je refuse de me sentir coupable pour mes fantasmes.

Drake releva la tête, ses yeux verts étincelèrent dans la faible lumière.

— Je suis heureux d'apprendre que tu refuses de te sentir coupable… Les fantasmes devraient toujours être encouragés, surtout quand ils me concernent.

— Dragon arrogant. Tu parles trop, grommelai-je tout en tirant sur ses cheveux pour amener sa bouche là où je le voulais.

Je m'en emparai, accueillant l'éclair de feu draconique qui m'emplit quand ma langue frôla la sienne. Mes mains glissèrent le long des muscles lisses de son torse, s'arrêtant un moment pour taquiner ses deux tétons insolents.

Sa respiration se fit saccadée quand je commençai à déposer des baisers sur sa clavicule, puis sur son torse. Je mourais d'envie de le toucher, de l'embrasser, de le goûter… Mon corps était tendu et ramassé sur lui-même, comme s'il était prêt à bondir, mais notre position était trop inconfortable pour la maintenir très longtemps.

Un baiser après l'autre, je remontai à sa mâchoire, et mordillai son oreille un instant avant de lui murmurer :

— Dans mes fantasmes, il y a un long fauteuil large où je pourrais me repaître de ton corps. Un canapé en velours rouge, confortable. Avec des pompons dorés.

— Quelque chose dans ce genre ? demanda-t-il.

Il me souleva dans ses bras et m'amena à un fauteuil large en velours rouge, qui était caché dans l'ombre et sur lequel s'ébattait un certain nombre de coussins en soie avec des pompons dorés. Il me déposa dessus avec délicatesse, et demeura debout devant moi quelques secondes, sans cesser de m'observer de son regard devenu d'un vert sapin foncé.

— Oui, comme ça, sauf que c'est toi qui es en dessous.

Ses mains s'égarèrent sur la boucle de sa ceinture.

— Tu es sûre, Aisling ? Une fois qu'on aura commencé, je ne pourrai pas m'arrêter. C'est ainsi que procèdent les dragons, ils possèdent entièrement leur compagne. Tu dois être sûre que c'est ce que tu veux.

Je m'étendis avec la langueur sensuelle d'un chat repu. C'était juste un fantasme, rien d'autre qu'un rêve créé par l'attirance frustrée que j'avais ressentie pour Drake. Il n'y avait rien de mal à me laisser aller à un peu de sexe mental vigoureux, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis sûre.

S'il existait un record de vitesse pour ôter un jean près du corps, Drake venait de le battre. Il se tenait debout devant moi, m'embrasant le corps de son regard vert enflammé, et une seconde plus tard, il était nu, dur et excité, et rampait sur le canapé pour m'écarter les jambes.

— Je peux sentir ton désir, dit-il d'une voix basse qui me caressa.

Il baissa la tête pour embrasser mon ventre, et ses mains trouvèrent mes cuisses pour les ouvrir.

— Il est au niveau de mon désir, de mon besoin. Tu es ma compagne, Aisling, mais je ne t'accorderai aucune clémence, parce que ce soir, je vais faire en sorte que tu sois vraiment à moi.

Le frisson qui me traversa n'eut rien à voir avec la peur, et tout à voir avec l'excitation. Drake releva la chemise de nuit en satin, déposant des baisers sous la dentelle vaporeuse qui en ourlait le bas. Sa bouche était ardente et agressive sur mon ventre, alors qu'il dénudait mes seins. Son corps chauffé à blanc me brûlait partout où il me touchait. Sa langue provoqua mon téton douloureux, puis je ressentis la morsure délicate de ses dents quand il tira sur la peau tendre. Je m'arquai contre lui, ne songeant plus à rien d'autre qu'au contact de sa bouche et de ses mains. Mon corps pleurait des larmes de désir silencieuses et j'enfonçai mes doigts dans les muscles fermes de ses fesses, tentant de l'attirer tout contre moi comme si je voulais fusionner avec lui.

— Non, murmura-t-il.

Son souffle effleura mon autre sein. Je gémis lorsqu'il lui donna un coup de langue. Ses mains et sa bouche me caressaient et m'aguichaient jusqu'à me rendre folle de désir.

— La première fois, je dois te prendre en tant que compagne de dragon.

Après ça, nous pourrons faire l'amour comme le font les humains.

Je me frottai contre lui, mes jambes emprisonnèrent ses hanches dans une vague de passion désespérée et écrasante.

— Je me fiche de comment on le fait, je te veux juste en moi, Drake.

Profondément en moi. Maintenant !

Il se redressa, ses genoux de chaque côté de mes jambes. Je levai les yeux vers lui. Une partie de mon esprit s'émerveilla de ce spectacle magnifique et terriblement masculin qu'il m'offrait, tandis que l'autre s'interrogeait.

Comment comptait-il me faire l'amour alors que mes jambes étaient

piégées entre les siennes ? Il passa une main sous moi pour relever mon bassin, ses doigts se refermèrent autour d'une de mes cuisses et il m'écarta les jambes juste assez pour me posséder avec sa bouche. Je m'habituais à la chaleur de son feu de dragon qui m'enflammait quand nous nous embrassions, mais celle qui s'éveilla à ce baiser très intime me fit hurler de plaisir. Des flammes léchèrent ma peau rendue sensible et sa langue explora, tournoya et suça, me laissant pantelante entre ses doigts. Avant que j'aie pu reprendre mon souffle, il attrapa deux gros coussins dorés en soie derrière moi, me retourna de façon à ce que mon ventre soit posé sur l'un d'entre eux et me couvrit complètement de son corps et de sa chaleur ardente.

— Tu es à moi, Aisling, dit-il juste avant de m'écarter complètement les jambes et de s'enfoncer en moi.

Ses dents mordirent mon épaule. J'étais clouée sur place, impuissante, incapable de bouger, le corps de Drake pesant contre le mien. Il entama de longs va-et-vient profonds qui semblaient toucher chaque parcelle de mon être. La tension qui était née de sa première caresse s'intensifia alors que mes seins douloureux et enflés frottaient sous le coup de ses assauts contre la texture abrasive du fauteuil en velours. Sans y croire vraiment, je tentai de bouger, mais je ne gagnai qu'un grognement catégorique. Il ne provenait pas de sa gorge, mais du plus profond de son torse, et je compris que sa morsure sur mon épaule était sa manière de me soumettre. Je n'avais jamais été du genre à prendre du plaisir si je ne pouvais pas en donner en retour, mais j'étais trop submergée par Drake pour me plaindre. Il sembla percevoir ma docilité, son énergie décupla. Il me lécha l'épaule et le cou, et son corps pilonna le mien, plus fort, plus vite, m'écartant, m'emplissant, me poussant au-delà du seuil de tolérance d'un humain, et jusqu'à un royaume d'extase où régnaient les flammes.

Au bord de l'orgasme, je frémis, et je sus que ce serait différent de tout ce que j'avais pu connaître. Drake m'inclina sur le côté et posa la bouche sur ma clavicule alors qu'il m'éperonnait avec assez de force pour faire tomber les coussins au sol. Mon corps explosa dans une déflagration de chaleur et de ravissement. Les flammes ardentes qui me dévastaient m'envahirent, et son hurlement de triomphe résonna dans mes oreilles. Tous les deux, nous brûlions de mille feux, et pendant l'espace d'un instant, ce fut comme si nous étions faits de flammes plutôt que de chair et de sang.

Après ça, je dérivai pendant quelques secondes, ignorant si j'avais envie de redescendre de l'état second dans lequel je flottais, mais au bout d'un moment, je me souvins comment respirer et mon cerveau

décida de se remettre au travail. J'ouvris les yeux et découvris que mon corps drapait Drake, l'humidité sur son torse et sa respiration irrégulière prouvant qu'il avait pris tout autant de plaisir que moi.

Je déposai un baiser au milieu de sa poitrine, avant de m'écarter et de récupérer la chemise de nuit en satin là où elle avait atterri, sur le sol, avec les coussins.

Drake ouvrit les yeux quand je l'enfilai.

— En toute honnêteté, c'est le truc le plus incroyable que j'aie jamais connu, dis-je en me penchant en avant pour mordiller sa lèvre inférieure. Tu as réalisé tous les fantasmes les plus fous que j'ai jamais imaginés. Merci, Drake.

Un léger froncement de sourcils lui plissa le front et il se leva du fauteuil.

Même au repos, il était terriblement masculin.

— Ce sera toujours comme ça entre nous. Tu es ma compagne.

— Je ne sais pas trop ce que je suis, à part comblée presque à en mourir.

Pas étonnant que vous soyez immortels : si toutes vos relations sexuelles se déroulent comme ça, vous mourriez de plaisir si vous ne l'étiez pas.

J'aimerais beaucoup rester histoire de voir si je ne peux pas réaliser un autre fantasme, mais je dois laisser mon cerveau se reposer un peu, pour qu'il soit

opérationnel demain. J'ai un meurtre à élucider, après tout. J'imagine que tu ne vas pas vouloir m'offrir le moindre conseil pour trouver la personne qui a dessiné le cercle et tué madame Deauxville ?

— J'ai répondu à trois de tes questions ce soir, et tu n'auras droit à rien de plus, dit Drake, en m'attirant contre son corps.

Je me lovai contre lui, mes courbes s'imbriquant dans les lignes dures de son corps. Ses mains me ramenèrent contre la preuve de sa vigueur renouvelée. Le feu draconique me balaya, menaçant de me consumer jusqu'à ce que je le lui retourne.

Sa bouche quitta la mienne et il recula. J'aurais pu le suivre pour

réclamer un autre de ses baisers ardents et fabuleux, mais il se glissa à nouveau dans l'ombre. Le vert de ses yeux scintilla un instant dans les ténèbres avant de s'évaporer dans la nuit.

— Regarde le cercle, Aisling. La réponse que tu cherches est là.

Je me réveillai avec l'écho de sa voix sombre et sexy dans la tête. Mon cœur battait la chamade, comme si je venais de monter un escalier de cinq étages en courant, le goût de son baiser brûlait toujours sur mes lèvres, mon corps bourdonnait encore de plaisir et des parties de moi profondes et secrètes frémissaient encore au souvenir de notre union.

— C'était juste un rêve, me réprimandais-je en faisant de mon mieux pour réfréner l'envie de le rappeler. Un rêve très, très érotique, mais juste un rêve. Rien de plus. Pas réel du tout. Rien que le fruit de ton imagination de nymphomane.

Dans la lumière grise de l'aube, la fermeté de ma voix me rassura.

— Juste un rêve, répétai-je, tout en plaquant mon oreiller sur mon visage afin de permettre au tissu frais de refroidir l'ardeur de mon rêve.

Quand je me réveillai, deux heures plus tard, je portais une nuisette beige à dentelles que je ne me souvenais pas avoir achetée.

Petit conseil pour ceux qui comptent invoquer un démon : ne lésinez pas sur les moyens. Si vous n'investissez pas dans des produits de qualité, vous

courez le risque de vous retrouver avec un démon inférieur. Songez au vilain petit canard.

Étant d'humeur économe, quand, le lendemain matin, j'arrivai à la boutique d'Amélie avec les feuilles d'instruction sur l'invocation de démon que Beth m'avait faxées, je dédaignai les objets les plus chers et choisis ceux qui, j'en étais sûre, étaient des substituts tout aussi exploitables (et bien moins chers). Amélie ne me posa pas la moindre question sur mes achats jusqu'à ce que je les empile sur le comptoir.

— De la craie, de l'eau purifiée, du sel, de la cendre, un compas et un bâton de cire en cuivre. En cuivre ? Vous êtes sûre ?

Je hochai la tête. Tout le monde savait que les types de l'âge médiéval étaient obsédés par l'or. Tant que le bâton avait l'air en or, le démon ne saurait pas que ça n'en était pas.

— Cette cendre n'est pas de la cendre d'un homme mort, constata Amélie en tournant l'étiquette pour que je la voie.

— Oui, je sais, mais de la cendre, c'est de la cendre.

Elle pinça les lèvres et ses yeux atterrirent sur la bouteille d'eau.

— L'eau bénite est plus efficace, je crois.

— Elle est aussi plus chère, répliquai-je en relisant la feuille. Oh, avez-vous une copie du *Livre de Magie Sacrée,* d'Abramelin le Mage ? Mon exemplaire est chez moi.

Sans prononcer un mot, elle tira un petit livre d'une bibliothèque et me le tendit.

— Merci. Ce sera tout, donc.

Elle m'observa un instant, avant de se poster devant une vieille caisse enregistreuse.

— J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Nous sommes deux dans ce cas, maugréai-je entre mes dents.

Elle m'adressa un regard interrogateur, et en retour, je lui envoyai un sourire radieux.

Deux heures plus tard, je traçai à la craie un cercle d'environ un mètre de diamètre sur la moquette de ma chambre d'hôtel, et veillant à laisser une ouverture pour qu'il ne soit pas fermé. Je comprenais enfin la question de Drake quand il avait voulu savoir si le cercle, chez madame Deauxville, était fermé ou non.

— Dommage que je n'aie jamais lu les instructions sur la manière d'invoquer un démon jusqu'à maintenant, marmonnai-je pour moi-même tandis que je redessinai le cercle en sens contraire avec du sel. J'aurais peut-être pu découvrir si ce cercle avait été utilisé ou pas. Eh bien. Quand il faut y aller, il faut y aller. Voyons voir…

Je me mordillai la lèvre inférieure tout en lisant le fax dont le contenu était un peu flou. J'avais demandé à Beth de copier un chapitre de l'un des livres que je consultais de temps en temps, il comprenait des instructions aux allures de recettes sur la manière d'invoquer divers démons. Jusqu'à maintenant, ce livre n'avait suscité chez moi qu'un intérêt académique et non pratique.

— « Ajoutez une pincée de cendre d'homme mort dans une cuillère à café d'eau bénite, mélangez soigneusement, cuisez jusqu'à ce que ce soit prêt, congelez-le si vous voulez ».

Je lâchai un petit ricanement, puis reportai mon attention sur la feuille, en la tapotant pendant que je lisais.

— « Dessinez les douze symboles de l'un des seigneurs démoniaques avec un bâton en or, suivis des quatre symboles du démon que vous souhaitez invoquer, en utilisant la cendre d'une branche qui s'est étendue au-dessus d'une tombe ». Eh bien, je vais faire ça avec un bâton de cire en cuivre et de la bonne vieille cendre, plutôt qu'un bâton en or et de la cendre d'homme mort, mais je suis sûre que ça suffira. Maintenant, qui vais-je appeler ?

Je sortis le livre que j'avais acheté chez Amélie et parcourus la liste des seigneurs démoniaques, ainsi que des démons qui constituaient chacune de

leurs légions. Il y avait huit seigneurs démoniaques (aussi connus sous le nom de princes des Enfers), chacun d'entre eux ayant ses propres forces et faiblesses. Vu que c'était la première fois que j'invoquais un démon, j'avais le sentiment qu'il valait mieux me tourner vers un seigneur inférieur. Celui qui attira mon attention s'appelait Amaymon. Il était soi-disant connu pour son souffle enflammé et empoisonné.

— C'est ce qu'il me faut contre Drake, réfléchis-je, avant de parcourir les chapitres pour trouver l'un des démons d'Amaymon. Hum. « Effrijim : celui qui tremble de manière horrible ». Ça n'a pas l'air si effrayant. Ça bat à plate couture le démon qui est connu pour sa capacité à se décomposer en putréfaction liquide.

Je dessinai sur le tapis le symbole du seigneur démoniaque avec le bâton en cuivre, tout en espérant pouvoir effacer les symboles avec un peu d'eau et du savon, puis j'utilisai la cendre pour tracer les symboles du démon Effrijim.

— Très bien, c'est parti, dis-je, en me préparant à fermer le cercle.

Selon les instructions, il était très important que le cercle soit fermé proprement… Autrement dit, avec du sang. Je récupérai l'aiguille du kit de couture offert par l'hôtel, et me piquai le bout du doigt, fermant le cercle avec une tache de sang.

À la seconde où le sang toucha le tapis, l'air se mit à miroiter à l'intérieur du cercle. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. Le

bourdonnement de l'énergie à l'intérieur du cercle étant si déconcertant que je faillis effacer le trait à la craie pour détruire ce que j'avais mis en branle, quoi que ce puisse être. Mais je songeai alors à l'inspecteur Proust, à Beth et même à mon oncle Damian, et je sus que je devais aller au bout.

Debout devant le cercle, j'utilisai la boussole pour m'aligner afin de pouvoir invoquer chaque cadran. Je me tournai d'abord vers l'Est. Le livre indiquait qu'il fallait dessiner une barrière protectrice, mais je n'avais

aucune idée de ce dont il s'agissait. Je me contentai donc d'esquisser un symbole de paix dans l'air.

— Gardienne des tours de l'Est, je t'invoque pour garder ce cercle.

Je me tournai vers le Sud et dessinai un symbole de paix dans cette direction tout en scandant les paroles.

— Gardienne des tours du Sud, je t'invoque pour garder ce cercle.

Je répétai le procédé pour les deux cadrans restant et terminai avec les mots qui invoqueraient le démon.

— Je t'invoque, Effrijim, par le pouvoir de ton seigneur Amaymon, aussi appelé le porteur de feu, créateur de toutes choses empoisonnées, à apparaître devant moi maintenant, sans bruit ni terreur. Je t'appelle, Effrijim, à répondre sincèrement à toutes les questions que je pourrai te poser. Je te soumets à ma volonté, Effrijim, par la vertu de mon pouvoir. Par ma main, tu seras assujetti, par mon sang, tu seras assujetti, par ma voix, tu seras assujetti !

Il y eut un crépitement bleu d'électricité statique dans l'air, puis une épaisse fumée noire nauséabonde se répandit hors du cercle. Je rampai vers la fenêtre en toussant, ouvris grand les battants et penchai la partie supérieure de mon corps à l'extérieur pour prendre de grandes inspirations saccadées afin d'aider l'oxygène à revenir dans mes poumons. Des volutes de fumée noire s'échappèrent au-dessus de ma tête, se dissipant lentement dans la brise de l'après-midi qui venait de la Seine. Je toussai une dernière fois pour expulser la fumée de démon de ma gorge, puis pivotai vers la pièce en agitant la main pour écarter la fumée et voir le démon.

Un chien noir était assis dans le cercle. Un grand chien noir poilu. Qui bavait.

— Un chien ? lançai-je, en me laissant tomber lourdement près de la fenêtre, sous le choc. J'ai invoqué un chien ?

— Je ne suis pas n'importe quel chien, gronda l'animal.

Quand il parlait, sa langue rose apparaissait. J'écarquillai les yeux en réalisant que les mots étaient sortis de ses lèvres noires.

— Quoi, tu es aveugle ? Je suis un Terre-Neuve ! Nous appartenons à la royauté parmi les chiens !

Le chien me parlait ?

— Euh… tu es un gros chien ? Tu es un démon-chien ?

Le démon renifla, agacé, et se lécha l'épaule.

— Nous préférons le mot *« Terre-Neuve »,* merci.

J'avais invoqué un démon-chien qui en plus était poli ? Je secouai la tête.

Quelque chose clochait dans cette histoire.

— Démon, quel est ton nom ?

— Jim, répondit-il d'un ton bourru.

Je fermai un instant les yeux. Oh, si c'était pas merveilleux… J'avais risqué mon âme pour invoquer un démon, et je me retrouvais avec Jim le chien.

— Jim ? C'est tout ? Juste Jim ?

— Eh bien, mon nom complet est Effrijim, mais je préfère Jim. Effrijim fait trop féminin.

Je hochai la tête. Je veux dire, que pouvais-je faire d'autre ? Me disputer avec lui ? Jim. J'avais un démon-chien qui s'appelait Jim. J'examinai les feuilles de papier que Beth m'avait faxées. Peut-être qu'elle avait oublié une page et que j'avais manqué une étape ?

— Cet endroit est pathétique, constata Jim en étudiant la chambre d'hôtel autour de lui, un rictus sur ses lèvres de chien. Tu es quoi, un genre de mendiante ?

— C'est un hôtel trois étoiles, et mon statut financier ne te regarde pas

du tout, rétorquai-je d'un ton absent, sans cesser de parcourir les pages.

J'avais l'impression d'avoir suivi les instructions à la lettre… Peut-être que les quelques raccourcis que j'avais pris avec le matériel expliquaient

pourquoi je me retrouvais avec ce qui ressemblait aux fonds de tiroirs, démoniaquement parlant.

— Tu es sûr d'être un démon ? Tu es l'un des serviteurs du seigneur démoniaque Amaymon ?

Jim roula des yeux.

— Un spécimen très élégant et impressionnant de la race des Terre-Neuve se matérialise au milieu de ta chambre d'hôtel minable, et tu demandes si je suis un démon ? Oh, je peux déjà deviner que le temps que je vais passer avec toi sera une longue partie de plaisir.

Je le regardai en pinçant les lèvres.

— Écoute, j'ai déjà assez de problèmes dans ma vie sans qu'un démon grincheux essaie de me faire culpabiliser. Contente-toi de répondre à mes questions.

Le visage du démon prit une expression martyrisée.

— Oui, je suis un démon.

— Et tu es l'un des serviteurs d'Amaymon ?

Étonnamment, il détourna les yeux et émit une petite toux de chien embarrassé.

— Je l'étais.

— « Étais » ? répétai-je aussitôt. « Étais » ? Dans le sens… « étais » ?

— Tu es une vraie Einstein, hein ? Oui, « étais », dans le sens où Amaymon m'a viré de ses légions à cause d'un malencontreux incident durant lequel un léviathan a tenté de s'accoupler avec lui.

Je me contentai de le dévisager. Jim prit une expression irritée.

— C'était juste une blague ! Mais essaie d'expliquer ça à l'un des princes des Enfers. Ils n'ont aucun sens de l'humour.

— Oh, super, soupirai-je, mes épaules s'affaissant. Tu es un démon délinquant. Un décrocheur des Enfers. Un démon sans aucune cause.

— Personne ne t'a demandé de m'invoquer, répondit Jim avec dignité. Je suis juste momentanément en disgrâce. Je vais revenir, dès qu'Amaymon

pourra à nouveau s'asseoir.

Une pointe de migraine commença à palpiter au niveau de mon front. Un filet de bave visqueux coulait d'un côté de la bouche de Jim. Je pouvais le renvoyer d'où il venait, mais pour être honnête, je n'avais pas la force d'en invoquer un autre. Dieu seul savait ce qui débarquerait ! Aussi incroyable que cela puisse paraître, je pouvais me retrouver avec pire que Jim.

— Mettons les choses au point, démon. Mon nom est Aisling. Je suis ton maître. Tu obéiras à mes ordres sans résister ou te plaindre, et sans excrétion excessive.

De la patte arrière, Jim se gratta l'oreille.

— Tu n'aurais pas un collier anti-puces dans le coin, par hasard ? Je suis sûr d'avoir attrapé des puces dans ce tripot dans lequel tu vis.

Je serrai les dents. Depuis mon arrivée à Paris, c'était devenu une habitude.

— C'est un bon hôtel, dans un quartier très cher de Paris, et il n'y a pas de puces. Maintenant, mon premier ordre est que tu me conduises là où vit Drake Vireo, la wyverne verte. C'est quelque part en ville, ce ne devrait donc pas être trop dur pour toi.

Jim parcourut la pièce du regard.

— J'ai faim. Tu as quelque chose à manger, ici ou est-ce que tu comptes m'affamer jusqu'à ce que je sois renvoyé à Abaddon ?

Je me frottai le front. Ma migraine empirait.

— Et après, quand tu auras découvert où vit Drake, il faudra que tu m'aides à récupérer un objet qui m'appartient. Il me l'a volé.

Jim se leva et se secoua. De longs filets de baves volèrent de tous côtés.

— Oh, je crois que j'ai une envie pressante. Secoue-toi, ma sœur, je

dois sortir.

— Quand tu m'auras servi, je retournerai… tu quoi ?

Je le dévisageai. Les démons n'étaient-ils pas censés obéir aux ordres plutôt que de les donner ?

Il se dirigea vers la porte et m'adressa un regard entendu par-dessus son épaule.

— Est-ce que je dois te l'épeler ? Par les feux d'Abaddon, les Gardiennes qu'ils produisent, de nos jours… C'est une offense à la mémoire du bon vieux temps. Quand je repense aux Gardiennes de qualité qui m'invoquaient par le passé… Promené ! J'ai besoin d'être promené !

Capice ?

Jamais je n'aurais cru entendre un démon dire « J'ai besoin d'être promené ».

— Attends une minute, attends une minute, ça n'a aucun sens ! Te promener ? Tu es un démon qui a besoin d'être promené ? Aucun démon ne dit ça, ce n'est pas du tout le genre d'un démon ! Et comment se fait-il que tu saches qui est Einstein ?

Le chien adopta un air blasé.

— Combien de démons as-tu rencontrés ?

— Eh bien…

Je pinçai à nouveau les lèvres, refusant d'admettre que j'étais vierge de tout démon avant son invocation.

— Ce n'est pas la question. Pourquoi ne parles-tu pas comme un vrai démon ? Pourquoi ne parles-tu pas comme l'une des créatures décrites dans ces textes médiévaux ? Tu dois avoir, quoi… cinq cents ans ? Mille ans ?

— Plutôt dans les trois mille ans, même si je ne crois pas paraître plus vieux que toi.

— Trois mille ans ? Tu as trois mille ans ?

Ma mâchoire faillit racler le sol tant j'étais abasourdie.

— Tous les démons de qualité sont de cet âge, ou plus vieux encore, dit Jim d'un air suffisant. Et ce n'est pas parce que j'ai vécu plusieurs millénaires que je ne vois pas le temps passer. Il n'y a pas grand-chose à faire à Abaddon, au-delà du côté « exécuter les ordres de votre seigneur et maître ». Nous passons de longues périodes sans rien d'autre à faire que

tourmenter les démons inférieurs, et même ça, ça finit par lasser, au bout de quelques siècles. Tout a changé une fois que vous autres mortels avez inventé la télé. Brillante idée.

Je dévisageai le chien, mon esprit ayant encore beaucoup de mal à assimiler l'idée que Jim ait cet âge.

— Vous regardez la télé ? En Enfer ? La télévision ?

Comment c'était possible ? Le démon parut offensé par mon incrédulité.

— Quoi, tu crois que parce qu'on est des démons, on n'aime pas se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde ? Tu crois qu'on n'aime pas s'amuser ? Nous sommes des démons, pas des nazis !

J'étais assise au milieu de la pièce, stupéfaite, et essayai de digérer la situation : j'avais invoqué un démon qui regardait la télé. Il se dirigea vers la salle de bains. Le son d'un gros objet en céramique tombant au sol me sortit de mon hébétude.

— Eh bien, cette expérience est un échec, dit Jim en sortant de la salle de bains, du papier toilette collé à l'une de ses pattes arrière. Tu ferais mieux de faire venir la femme de ménage avant d'entrer là-dedans. J'ai eu un petit problème de visée. Et ce n'est pas fini, alors, à moins que tu ne veuilles expliquer à l'hôtel la raison de la présence d'un lac de pipi, je te suggère de me sortir pour me laisser faire ça à la manière d'un chien.

L'esprit toujours aussi chamboulé, je me mis debout.

— Waouh, est-ce que tu as vu ce paquet ? lança Jim en s'arrêtant près de la porte et en se pliant en deux pour regarder son entrejambe. Je suis un démon canon ! Les poulettes vont m'adorer… oh oui ! Quand tu m'auras promené, je veux à manger. De la viande crue, ce serait pas mal. On est en France, n'est-ce pas ? Tu crois que je pourrais avoir de la viande de cheval ?

J'adorais ce truc. Allez, allez. Je n'ai pas toute la journée ! Hop hop hop !

J'ouvris la porte et laissai sortir le démon. En le suivant, je me demandai ce que j'avais bien pu faire pour mériter ça.

Chapitre 6

— Tu le fais exprès ?

Je me penchai et avec un sac en plastique, je ramassai une autre des offrandes de Jim, laissée sur le sol d'un vert velouté du jardin des Tuileries.

— C'est pour ça qu'on t'appelle un démon, n'est-ce pas ? Tu me tourmentes avec du caca.

Jim m'ignora et se dirigea vers un petit arbuste pour y lever la patte.

Je jetai le sac dans un réceptacle convenable.

— On peut y aller, maintenant ? Tu as fait caca quatre fois… Il est impossible qu'il reste quoi que ce soit en toi.

— Oh, parce que tu crois que j'apprécie de couler un bronze à l'air libre, alors que tout le monde peut me voir ? grogna Jim. Pour quel genre de démon est-ce que tu me prends ?

— Un qui va rapidement se retrouver à rendre visite au vétérinaire pour se faire castrer, si tu ne te secoues pas pour suivre le programme, répondis-je, les dents serrées. Et baisse la voix ! Je t'ai dit que tu ne devais pas parler en public.

Jim renifla, blessé, mais se laissa guider vers le chemin qui menait au côté nord du parc parisien animé.

— Attends une minute, dis-je en baissant les yeux vers lui. Où est ton bavoir ?

Mon petit démon à fourrure pinça les lèvres et tenta de prendre un air innocent.

— Quel bavoir ?

Je fis volte-face et scrutai la large zone ouverte de verdure que nous venions de parcourir.

— Celui que j'ai acheté à l'animalerie. Jim, je te jure, si tu as fait exprès de le perdre…

— Excuse-moi, je suis un démon ! Je suis le serviteur effrayant d'un seigneur démoniaque ! J'apporte la peur et le dégoût dans tous les cœurs des hommes ! Les démons ne portent pas de bavoir !

— Les démons qui bavent partout, si. Je n'ai pas le temps de m'arrêter toutes les cinq minutes pour t'essuyer.

Je fouillai dans mon sac et en sortis un deuxième bavoir, que j'avais judicieusement acheté en même temps que le collier et la laisse. Je l'attachai autour du cou du démon.

— Ne le perds pas, celui-ci ! Maintenant, allons trouver la tanière de Drake. Dans quelle direction devons-nous aller ?

— Comment je le saurais ? Je ne suis qu'un bavoir sur pattes.

Je m'arrêtai et attrapai Jim par l'oreille noire poilue la plus proche.

— Écoute-moi bien, espèce d'horrible petit sbire des Enfers…

— Abaddon, me corrigea Jim.

— Quoi ?

Il m'adressa un regard impatient.

— Abaddon. Tu ne sais donc rien ? Ceux qui servent les maîtres maléfiques font référence à notre doux foyer en tant qu'Abaddon, et pas l'autre monde.

Je regardai rapidement autour de moi pour m'assurer que personne ne me voyait parler à mon chien, avant d'étrécir les yeux.

— Pourquoi ?

J'aurais pu jurer voir Jim hausser les épaules.

— Les noms ont du pouvoir. Celui que tu n'arrêtes pas de répéter à tort et à travers a plus de pouvoir que la plupart des autres. J'aurais pensé qu'en tant que Gardienne, tu le savais, mais j'avais oublié que j'avais été liée à la Forrest Gump des Gardiennes. Quel chanceux je fais…

— Très bien, lâchai-je, à bout de patience. Tu m'as fait perdre deux heures entières à courir partout pour trouver une nourriture que tu voulais bien accepter, sans parler de la visite détaillée des Tuileries que tu m'as fait subir, pendant que tu pissais sur tous les arbustes disponibles…

— J'aime faire pipi. C'est drôle. On n'a pas l'occasion de faire ce genre de trucs, chez nous.

Je l'ignorai, continuant de surveiller avec attention les alentours pour repérer d'éventuelles oreilles indiscrètes.

— … et que tu lâchais des crottes de démon partout, que je devais nettoyer, alors maintenant il est temps que tu fasses le boulot pour lequel je t'ai invoqué : trouver la tanière de Drake. Dans quelle direction est-elle ?

Une mère et ses deux enfants en bas âge passèrent près de nous. La

femme s'arrêta pour me lancer une remarque désagréable. Je n'avais aucune idée de quel était son problème, jusqu'à ce que je baisse les yeux et découvre Jim en train de se tordre au sol, visiblement dans d'atroces souffrances, tout en affichant l'expression la plus torturée dont un Terre-Neuve était capable.

Je lâchai l'oreille de Jim et lui donnait une tape sur la tête tout en disant à la femme :

— N'y faites pas attention, il essaie de me rendre folle.

— J'ai l'impression que ça ne devrait pas être trop difficile, marmonna Jim juste assez fort pour que je l'entende.

La femme me lança une phrase agressive qui, j'aurais pu le parier, devait être du français ordurier, avant de s'éloigner à grands pas.

— Oh, merci beaucoup. Fais-moi passer pour une personne qui maltraite les chiens !

— Tu as tiré sur mon oreille, fort, m'accusa Jim.

— Tu es un démon ! hurlai-je presque, ayant envie de m'arracher les cheveux de frustration. Tu es habitué au tourment éternel, et en plus, je n'ai pas tiré si fort que ça sur ton oreille ! Alors, arrête de te plaindre, arrête de

gagner du temps, arrête de créer des distractions et accomplis le job pour lequel tu es ici !

— J'ai l'impression que tu ne vas pas accepter de passer par une autre boucherie pour que j'aie un autre morceau de cette viande de bœuf première qualité que tu m'as achetée ce matin ?

Je laissai le démon voir dans mes yeux le sort que je lui réservais s'il ne faisait pas ce que je voulais.

Jim poussa un soupir et se laissa tomber en une masse mécontente.

— Je ne peux pas.

Un autre groupe d'enfants approchait. Je tirai sur la laisse pour l'amener vers une zone plus tranquille, près de quelques arbres.

— Tu ne peux pas quoi ? demandai-je lorsque nous fûmes assez loin pour ne pas être entendus.

— Je ne peux pas trouver la tanière de la wyverne.

Je comptai jusqu'à dix pour m'empêcher d'étrangler Jim, bien que je ne sois même pas sûre de pouvoir faire ça vu que *(a),* techniquement, ce n'était pas un être vivant et *(b)* il faisait environ la taille d'un petit poney, il me serait donc difficile de l'étrangler à mains nues.

— Difficile, mais pas complètement inenvisageable, dis-je entre mes dents serrées. Pourquoi ne peux-tu pas trouver la tanière de Drake ?

Jim roula des yeux.

— Parce que je ne sais pas où elle est ! Est-ce que j'ai l'air d'avoir appris le bottin par cœur ?

— Tu es un démon. Tu as des pouvoirs démoniaques. Je ne suis peut-être pas la plus avisée des Gardiennes – c'était bien l'euphémisme de l'année –

mais ce que je sais, c'est que les démons ont toutes sortes de capacités, et je suis sûre que l'une d'entre elles doit être de retrouver quelqu'un.

— Dans une situation normale, oui, répondit Jim tout lorgnant avec envie sur une rangée de rhododendrons.

Je tirai sur la laisse pour lui rappeler que j'attendais.

— Mais dans mon cas, c'est un peu différent. Je… euh… je n'ai aucun pouvoir.

Il prononça la dernière phrase d'une voix si basse que je crus avoir mal entendu.

— Tu quoi ?

Il m'adressa un regard noir.

— Je n'ai aucun pouvoir, OK ? Amaymon me les a enlevés quand il m'a chassé de ses légions. Tu as envie de verser un peu de sel sur la plaie ? Vas-y. Je suis juste un démon, je n'ai pas de sentiments.

— Tu n'en as pas, acquiesçai-je.

Jim renifla et se détourna, comme au bord des larmes. Je me rappelai que, même si les démons pouvaient prendre une forme humaine (ou bien, s'ils étaient particulièrement dérangés, celle d'un chien), ils n'étaient pas vraiment humains. On ne pouvait donc pas les blesser

avec de simples mots.

— Tu peux arrêter de faire semblant de pleurer, parce que je ne marche pas. Oh, bon sang, tu veux bien arrêter ? À cause de toi, j'ai l'impression d'être le pire tyran de la Terre entière.

Je sortis un mouchoir de mon sac et essuyai les larmes de chien que Jim avait, je ne sais comment, réussi à produire.

— Tu m'as crié dessus.

Je tentai de prendre une profonde inspiration pour me calmer, mais cela ne fit que provoquer un rire à demi hystérique.

— Si quelqu'un m'avait dit que je me sentirais coupable parce que j'ai demandé à un démon d'accomplir le boulot pour lequel il a été invoqué, j'aurais dit à cette personne qu'elle était complètement tarée.

Jim m'adressa un regard accusateur.

Je levai les mains en signe de reddition et me décalai jusqu'à un banc à l'ombre, sur lequel je m'écroulai, défaite.

— J'abandonne… J'abandonne vraiment. J'ai demandé gentiment à Drake de me rendre mon dragon, et il a refusé. Je lui ai posé quelques questions et il m'a sorti des réponses évasives. J'ai invoqué un démon, et j'ai récupéré un démon qui a été chassé des En… d'Abaddon. Pourquoi est-ce que je m'échine à essayer ? Je devrais juste aller voir l'inspecteur Proust et lui épargner la peine de me pourchasser, parce qu'il va sans aucun doute m'enfermer et jeter la clef quand je ne pourrais pas prouver mon innocence.

Jim s'assit à mes pieds.

— Tu veux que je trouve des ballons pour ta petite fête d'auto-apitoiement ?

— Va-t'en, marmonnai-je, la tête dans les mains alors que je tentai de faire couler quelques larmes.

Elles refusaient de sortir, bon sang.

— Retourne juste d'où tu es venu, et laisse-moi tranquille.

— Je ne peux pas partir. Tu es mon maître, tu te souviens ?

— Je te libère.

— Ça ne marche pas comme ça.

Je levai les yeux vers le démon.

— Oh, c'est vrai. Je dois réaliser le rituel de libération. Je ne peux pas le faire ici. Tu vas devoir attendre que je rentre à l'hôtel.

— Comme tu veux. Il n'y a pas d'urgence, j'aime bien être ici. Comme tu peux l'imaginer, nous autres démons ne sortons pas souvent. La dernière fois que je suis venu à Paris, ils coupaient la tête de tout le monde. Ah, comme le bon vieux temps me manque…

Je reniflai à plusieurs reprises, soupirai une ou deux fois, et arrêtai de m'apitoyer sur moi-même. Je n'arriverais jamais à faire ça bien.

— Eh bien, crotte. Et non, ce n'était pas un ordre que je te donnais.

Jim émit un son rauque que j'interprétai comme un rire. J'agitai le doigt dans sa direction.

— Pas la peine d'essayer d'être gentil avec moi, je ne le supporterai pas.

— Gentil ? Moi ?

L'expression de stupéfaction sur le visage poilu de Jim était si amusante que je ne pus m'empêcher de pouffer de rire.

— Très bien. Mettons-nous au travail, alors. Si tu ne peux pas m'aider à trouver Drake, je vais devoir me débrouiller toute seule, même si je n'ai aucune idée de comment je suis censée faire ça pour l'instant.

— Tu pourrais regarder dans le bottin, suggéra Jim tout en levant une grosse patte pour l'examiner.

— Les dragons ne figurent pas dans le bottin, répondis-je non sans dédain.

Mais en prononçant ces mots, une idée naquit dans mon esprit. J'y réfléchis pendant quelques secondes, l'étudiai et décidai que c'était une bonne idée.

— Drake m'a dit que la réponse que je cherchais était dans le cercle, alors je vais le prendre au mot. Viens, Démon Jim. Nous retournons sur la scène du crime.

— Laisse-moi deux minutes. Tu ne vas pas croire ce que je viens de

découvrir : je peux faire plein de trucs ! s'écria Jim, la voix étouffée alors qu'il procédait à sa toilette intime.

— Le coefficient de dégoût que je ressens en cet instant est à la limite du vomissement, dis-je, en tirant sur sa laisse jusqu'à ce que la grosse tête noire poilue émerge des profondeurs de son entrejambe.

J'ignorai le regard vide que m'adressa Jim et me levai pour sortir du parc et me diriger vers la station de métro la plus proche.

— Allez, tu vas aimer le métro. En tant que chien, tu as carte blanche pour renifler l'entrejambe des étrangers.

— C'est vrai ? C'est déjà ça, même si ce n'est pas aussi bien que lécher mes propres…

— Quand nous arriverons chez madame Deauxville, l'interrompis-je, ne voulant pas entendre la fin de cette phrase, je veux que tu fouilles les

environs pour voir si quelque chose te paraît étrange. Drake était convaincu qu'un démon avait été invoqué dans le cercle. Tu pourras peut-être me dire qui c'était.

Une demi-heure plus tard, nous traversions le *pont Marie* composé de cinq arches voûtées en pierre, de la rive droite jusqu'à l' *île Saint Louis*, avant de tourner dans la *Rue du Sang-des-Innocents*. Je fus ravie de noter que tout était revenu à la normale dans la rue qui n'était plus en proie à ce qui l'avait laissée aussi inanimée et silencieuse.

— Souviens-toi, tu es un chien quand il y a des gens autour de nous, dis-je un peu nerveusement tandis que nous approchions de l'immeuble de Mme Deauxville.

— Les mots « démon » et « stupide » ne sont pas synonymes, grommela Jim, de mauvaise humeur parce qu'une femme dans le métro avait refusé qu'il lui renifle les fesses.

— Contente-toi de t'en souvenir, l'avertis-je.

Puis je pris une profonde inspiration et appuyai sur la sonnette du nom au-dessus de celui de madame Deauxville.

— *Allô ?*

— *J'ai une grenouille dans mon bidet,* marmonnai-je de manière

incohérente.

Je priai pour que la personne chez qui j'avais sonné suppose qu'il y avait un problème avec l'interphone et qu'elle m'ouvre la porte. Pour une fois, la chance fut de mon côté, parce que sans autre question au sujet des grenouilles, la porte s'ouvrit.

Je poussai vivement Jim dans l'escalier recouvert de moquette au cas où la personne du troisième étage sorte sur le perron pour voir qui avait sonné chez elle. Je m'arrêtai juste assez longtemps pour frapper à la porte de madame Deauxville, m'assurant que personne n'était dans l'appartement, avant de m'empresser de descendre le petit couloir jusqu'à la porte de derrière.

— Je parie qu'elle est verrouillée, ironisa Jim.

— Chut. Évidemment que c'est verrouillé, mais je ne suis pas la fille de mon père pour rien, répliquai-je.

Je poussai un soupir de soulagement. Le verrou de la porte du fond était un vieux modèle, pas un pêne dormant. Je sortis ma vieille carte de crédit et l'utilisai.

— Tu te fiches de moi ? s'écria Jim, de l'incrédulité dans les yeux.

— Non. Papa était serrurier. Le meilleur serrurier de Santa Barbara. Tu serais surpris de ce qu'il m'a appris…

— J'en doute, commença Jim, avant de pincer ses lèvres poilues lorsque je poussai la porte, et l'ouvris d'un geste grandiloquent. Hum, tu es courant, non ? C'est illégal…

— On me soupçonne du meurtre d'une femme que je ne connais même pas, sifflai-je.

Je fis signe au démon d'avancer dans la pièce sombre qui sentait le renfermé. Puis je jetai un œil dans le couloir et refermai la porte.

— Entrer par effraction est le cadet de mes soucis. Ce doit être la buanderie. Le salon est à gauche. Ne touche à rien !

Le tintement délicat d'un verre qui tombait sur le linoléum me répondit.

— Jim !

— Désolé. J'ai cru que ce truc se mangeait. Quand est-ce qu'on mange

?

— Je vous jure que si je réussis à survivre à ça…

Je traversai sur la pointe des pieds une chambre à haut plafond, dont le lit à baldaquin était enveloppé d'un voile blanc et or. Cette combinaison de couleurs était présente dans toute la pièce. Une méridienne antique était disposée le long d'un mur, et en face se trouvait une énorme armoire en ébène. Des bouquets de lys presque morts étaient éparpillés partout dans la pièce, aggravant l'odeur de moisi par leur lourd parfum de décomposition.

Les rideaux étaient tirés, mais l'appartement conservait la chaleur de la journée.

— Des meubles anciens, très jolis. Voilà ce qu'on appelle une habitation convenable, pas du tout comme le trou à rat qui te sert de chambre d'hôtel et dans lequel tu te satisfais de vivre.

— La. Ferme.

J'ouvris non sans prudence la porte du salon, plissant le nez en sentant l'odeur viciée qui flottait dans la pièce.

— OK, il n'y a personne. Voilà le cercle. Drake voulait savoir s'il était ouvert ou fermé. Qu'en penses-tu ?

— C'est toi la Gardienne. Tu devrais le savoir.

J'envisageai un instant de grincer des dents, mais décidai que les factures du dentiste ne valaient pas la satisfaction que cela m'apporterait. Je traversai la pièce et m'agenouillai devant le cercle, Jim à mes côtés.

— Je suis un peu nouvelle, dans le métier de Gardienne.

Jim renifla. Je l'ignorai et levai la main au-dessus du cercle. L'air vibrait légèrement. J'examinai le cercle de cendres. Le sel s'était incrusté dans la moquette tandis que la cendre était restée au-dessus.

— Je pense qu'il est fermé. Il semble… actif. Inabouti. Presque comme s'il attendait quelque chose.

Jim renifla du côté du canapé, marquant une pause pour sentir la marque noire sur la moquette que Drake m'avait indiquée.

— Est-ce que c'est un démon qui a fait ça ?

— Pas un démon de ma connaissance, répondit Jim, avant d'aller regarder par les grandes fenêtres.

Je m'assis sur mes talons, surprise de sa réponse.

— Ce n'était pas un démon ? Tu es sûr ?

Le regard que Jim m'adressa était sans équivoque.

— Je n'ai peut-être aucun pouvoir, mais je ne suis pas complètement incompétent. Cette marque n'a pas été faite par un démon. Vérifie par toi-même. C'est juste du charbon, pas de la fumée de démon.

Je m'en approchai en jurant à voix basse. Si aucun démon n'avait été invoqué par l'assassin de madame Deauxville, alors c'était une mise en scène pour le faire croire. Mais ça n'avait aucun sens, parce que j'avais senti que quelque chose clochait avant même d'entrer dans l'appartement, un démon avait donc dû se trouver ici. J'étudiai la marque noire sur la moquette. J'avais l'impression de nager complètement, d'être dépassée par des forces que j'étais à mille lieues de comprendre. Pourquoi avais-je pensé que m'attaquer à ce nouveau monde étrange était une bonne idée, alors que j'étais paumée ?

Par fierté, voilà pourquoi.

— Au diable l'audace, je vais demander de l'aide, jurai-je, en m'agenouillant près du cercle pour dessiner l'arrangement exact des symboles qui se trouvaient dans le petit carnet de notes que j'avais emprunté à Amélie. Une fois que ce fut fait, j'observai le cercle, ne sachant trop ce que j'étais censée voir. Drake paraissait sûr de lui, quand il m'avait dit que mes réponses seraient ici.

— Est-ce qu'une Gardienne peut savoir qui a dessiné un cercle ?

demandai-je en me rasseyant sur mes talons, sans cesser d'examiner le dessin.

— Une Gardienne expérimentée, peut-être. Une néophyte comme toi ?

Jim arrêta de regarder par la fenêtre et secoua la tête.

— C'est peu probable.

Je me mordillai la lèvre inférieure pendant quelques secondes.

— Est-ce qu'une Gardienne peut voir quel démon spécifique a été invoqué par un cercle ?

Je ne voyais pas bien en quoi savoir quel démon avait été invoqué allait m'aider, mais c'était le seul truc qui me venait à l'esprit.

Jim ne prit même pas la peine de me regarder cette fois.

— Si elle n'en était pas capable, ce ne serait pas une très bonne Gardienne.

— C'est vrai ? Comment il faut faire ?

Jim s'assit et entreprit de se lécher le ventre. Je détournai rapidement les yeux, au cas où il déciderait de donner un autre bain de bave à ses parties intimes.

— Tu as invoqué un démon, et tu ne sais pas comment tu as fait ?

Je poussai un soupir dans ma tête.

— Je déteste quand on répond à ma question par une autre question.

Le démon me jeta un coup d'œil, avant de revenir à sa toilette ventrale.

— J'essaie juste de mesurer à quel niveau on se trouve, entre l'ignorance et l'incompétence pure.

J'ignorai son commentaire et étudiai le cercle, songeant au cercle que j'avais dessiné pour invoquer Jim. Je me redressai soudain.

— Les six symboles du démon ! Voilà comment je peux savoir quel démon a été invoqué !

— Donnez un cigare à cette fille.

— Mais ce cercle ne comporte rien d'autre que les douze symboles d'Ashtaroth.

Je me mordillai la lèvre à nouveau, cherchant des signes qui pourraient indiquer que les six symboles de démons avaient été effacés. Il n'y en avait aucun.

Jim poussa un gros soupir malheureux.

— Si tu es vraiment une Gardienne, tu devrais pouvoir sentir quel démon a été invoqué en t'ouvrant aux possibilités.

— Aux possibilités ?

Mon regard passa de mon démon poilu au cercle.

— Euh… comment je fais ça ?

— Tu me prends pour qui ? Le directeur d'une école de Gardiennes ? J'ai mieux à faire que de te tenir la main.

Jim se leva et commença à descendre le petit couloir vers la chambre.

— Eh ! Où est-ce que tu vas ?

— Boire dans les toilettes, puisque tu sembles oublier que cette forme magnifique que j'ai prise a besoin à la fois de boire et de manger.

— Ne touche à rien d'autre ! l'avertis-je.

Je reportai mon attention sur le cercle, marmonnant entre mes dents à propos des démons qui ne répondent pas aux questions qu'on leur pose.

— M'ouvrir aux possibilités. Comment diable suis-je censée savoir ce que ça veut dire ?

Je me souvins de la porte dans mon esprit, celle qui s'était ouverte quand Drake m'avait donné son feu, et décidai de voir si je pouvais recommencer, même si je n'étais pas en cet instant précis prisonnière d'un baiser avec le dragon le plus sexy d'Europe de l'Ouest.

— J'imagine que ça vaut le coup d'essayer. Dans le pire des cas, j'échouerai…

Je fermai les yeux, les mains tendues en avant vers le cercle. Il me fallut quelques instants pour évacuer le brouhaha quotidien de pensées qui régnait dans mon esprit, et enfin calme, je m'ouvris à la pièce. Lentement, les sons étouffés de Paris qui flottaient à l'extérieur de l'appartement, le bruit de Jim qui buvait dans les toilettes, ainsi que l'odeur de moisi et de renfermé qui alourdissait l'appartement passèrent à l'arrière-plan. Le cercle dominait mes pensées. Lorsque j'ouvris la porte mentale, je fus surprise de ne ressentir qu'une légère vibration autour du cercle. En effet, jusqu'ici, le pouvoir contenu à l'intérieur avait été suffisant pour hérisser les poils de mes bras.

Même les yeux fermés, je pouvais le voir, beaucoup plus clair dans mon esprit que quand je le regardai avec mes yeux. C'était comme si m'ouvrir avait actionné un interrupteur qui me donnait une clairvoyance considérable. Je baissai les yeux sur le cercle et vis

clairement que les six symboles de démon avaient été dessinés avec du sel, pas de la cendre.

Comme le sel du cercle, les symboles s'étaient incrustés dans les profondeurs de la moquette.

— Bafamal, dis-je.

Ce nom m'était venu à l'esprit, j'étais sûre que c'était lui, même si je n'avais pas reconnu les symboles démoniaques.

— Ce cercle a été dessiné pour invoquer Bafamal, mais il n'a pas répondu à l'invocation, repris-je.

— Pourquoi ?

C'était la voix de Jim. Je me tournai à l'aveugle vers les fenêtres que Jim était en train de renifler. Je sentais un écho du démon, comme si sa présence avait porté atteinte à la pièce.

— Parce qu'il était déjà là. Il est parti par la fenêtre.

Ces paroles se gravèrent dans mon cerveau et la porte dans mon esprit se ferma. J'ouvris les yeux, presque déçue de ce que je voyais. Les couleurs de la réalité étaient ternes comparées à ce que je venais de voir, les bords et les contours pas tout à fait aussi définis. Alors que je pleurais la perte de ma super-vision cérébrale, je pris soudain conscience de ce qui s'était passé.

— Eh ! Je suis vraiment une Gardienne ! OK, je ne sais pas ce qu'est une Gardienne, mais j'en suis une.

— Sans blagues, ironisa Jim. Tu crois que n'importe qui pourrait invoquer un démon supérieur de mon genre ?

Je fronçai les sourcils.

— À en croire le livre que j'ai lu, à peu près n'importe qui en est capable.

— Les démons inférieurs, oui, mais pas un démon de mon calibre, répondit Jim en reniflant avec droiture.

Je laissai passer cette remarque sans faire de commentaire.

— Le démon Bafamal est parti par la fenêtre, constatai-je, en me levant et en m'avançant pour examiner la fenêtre.

Je regardai dehors et fus surprise.

— Il y a une issue de secours ici.

— Non ! s'exclama Jim en feignant l'étonnement.

— Tu sais, j'étais sérieuse quand j'ai parlé d'aller chez le vétérinaire pour te faire castrer, lançai-je sans m'énerver, tout en examinant la fenêtre.

Il y avait des taches de poudre noire partout sur le bois, là où la police avait cherché des empreintes. Je déverrouillai la fenêtre et l'ouvris.

— Le démon devait avoir une bonne raison pour s'échapper par une fenêtre plutôt que de disparaître dans une bouffée de fumée nauséabonde.

Viens, Jim. Allons voir où ça nous mène.

J'attendis que Jim quitte l'appartement avant de fermer la fenêtre du mieux que je le pouvais depuis l'extérieur, espérant que personne ne remarquerait qu'elle n'était pas verrouillée. Le bout de l'issue de secours la plus proche de moi menait à une échelle qui montait vers le haut plutôt que d'aller vers le sol. Je me retournai et marchai le long du bâtiment, jusqu'à l'endroit où une échelle en métal pouvait être décrochée pour descendre à mi-chemin. Je l'examinai, remarquant que la police avait cherché des empreintes dessus. Un point pour l'inspecteur Proust.

— Intéressant. Donc, le démon s'est échappé par la fenêtre plutôt que retourner en En… à Abaddon. Maintenant, je dois juste découvrir quand et pourquoi Drake était dans l'appartement, et s'il a vu le démon. Ou le tueur.

Je me demande si Drake est lui aussi entré par la fenêtre.

— Pourquoi il aurait fait ça ? demanda Jim.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas, mais après tout, si Drake n'est pas le meurtrier, je ne sais pas ce qu'il faisait là. Et rien ne me dit qu'il ne le soit pas.

— Tu vas rester là à débattre de la question toute la journée, ou est-ce qu'on peut descendre ?

Jim regardait par-dessus le bord de l'escalier de secours. Une

expression de malaise flottait sur son visage.

— Tu as peur du vide ? m'étonnai-je.

— Ne sois pas ridicule. Je suis un démon. Je n'ai peur que des princes démoniaques et de leur maître maléfique.

— On ne me la fait pas, souris-je.

Mais j'eus pitié de Jim et fis glisser l'échelle, avant de commencer à descendre.

— Le dernier pas est un vrai plaisir, fais attention, dis-je, en me frottant les genoux.

Ils n'avaient pas apprécié la chute d'un mètre qui conclut ma descente.

— J'imagine qu'il ne te viendra pas à l'idée de proposer de me rattraper ?

s'enquit Jim depuis le haut de l'échelle.

— Tu dois peser au moins cinquante kilos, donc la réponse est non. Tu es un démon, tu ne peux pas ressentir la douleur. Saute.

— Ça ne veut pas dire que j'ai envie d'abîmer cette jolie forme en me cassant les jambes, grommela Jim, mais il parvint à descendre la plupart des barreaux, avant de sauter pour atterrir à côté de moi.

— Tu as une idée de la direction qu'a prise le démon ? demandai-je, en regardant vers l'allée sombre qui longeait le bâtiment.

Je sondai les ténèbres, tentant de déterminer si un démon avait pu partir de ce côté-là.

Jim ne me répondit pas.

— Écoute, je ne te demande pas d'être utile, ou quoi que ce soit du genre, mais de temps en temps, tu pourrais me donner un conseil. Ça ne va pas te tuer…

Je me retournai pour fusiller Jim du regard et me retrouvai face à face avec les doux yeux bruns de l'inspecteur Proust.

— Ah !

— *Bonjour* à vous aussi, me salua l'inspecteur Proust.

Il haussa légèrement les épaules, mais ses yeux ardents m'étudiaient.

— Pardonnez-moi l'impertinence de ma curiosité, mademoiselle Grey, mais je dois vous poser une question : il vous arrive souvent de recevoir des conseils de la part de chiens ?

Je baissai les yeux sur Jim, qui était assis à mes pieds, avec une expression inhabituellement suffisante sur le visage, cherchant à la hâte une

excuse pour expliquer ma présence ici. Échec total. Mon esprit avait fait ses valises, me laissant avec le bébé sur les bras. Et Jim. À côté de l'escalier de secours menant à l'appartement d'une femme assassinée.

Et en plus, on me soupçonnait du meurtre.

— Crotte, dis-je.

Et j'étais sérieuse.

Chapitre 7

— Accepteriez-vous de marcher un peu avec moi ? s'enquit l'inspecteur Proust.

Dans sa voix affleurait une pointe d'acier derrière son ton poli.

— Jusqu'au commissariat ? demandai-je piteusement.

Je lui emboîtai le pas alors qu'il se dirigeait vers le bout de la rue, où se trouvaient deux bancs qui donnaient sur la Seine. Jim marchait à côté de moi, en silence, fort heureusement. Je me promis de lui acheter le plus gros hamburger que je pourrais trouver à Paris… si je parvenais à éviter de finir en prison. Est-ce que la Bastille était encore en activité ? Et mieux valait ne pas penser à la guillotine.

— Je n'ai pas l'intention de vous emmener au poste. À moins que ce ne soit ce que vous souhaitiez, répondit l'inspecteur Proust.

Il se baladait les mains croisées derrière le dos, comme si nous étions deux potes qui se promenaient ensemble pendant la pause du déjeuner.

— Je vous cherchais, ce matin. Je voulais vous parler. Je vois que vous avez un chien.

Je baissai rapidement les yeux sur Jim.

— Oh, eh bien… Il m'a trouvée, en quelque sorte. C'est un chien errant, sans abri, dont personne ne voulait, alors je me suis dit que j'allais m'en occuper jusqu'à ce que je trouve quelqu'un qui puisse m'en débarrasser.

Ce n'était pas un mensonge, mais pas vraiment la vérité non plus.

— Ah. C'est très louable de votre part.

Nous atteignîmes les bancs. Il attendit poliment que je m'assoie avant de s'installer à mes côtés.

— Vous permettez ?

Je hochai la tête et il sortit un paquet de cigarettes, puis la secouai lorsqu'il m'en proposa une.

— Nous avons eu droit à du beau temps, cette semaine, n'est-ce pas ? Si beau que je trouve étrange qu'une personne en visite à Paris choisisse de rester à l'intérieur plutôt que de sortir pour admirer toutes les belles choses qu'il y a à voir.

Je me tortillai un peu, mal à l'aise en comprenant ce qu'il était en train de faire. Soit il était sur le point de m'arrêter, auquel cas me tortiller ne m'aiderait pas, soit il comptait me soutirer des informations, et ma façon de me tortiller serait pour lui un indice qui lui indiquerait que je ne lui disais pas la vérité.

— Vous voulez savoir pourquoi j'étais dans l'appartement de madame Deauxville, il y a quelques minutes ?

— Si cela ne vous dérange pas de me l'expliquer.

— Je me disais bien que vous seriez curieux…

J'envisageai de mentir, mais mon ex-mari m'avait dit un jour que j'étais la pire menteuse du monde, alors je me dis que la vérité valait mieux.

— Je voulais examiner le cercle qui a été tracé là où madame Deauxville a été suspendue.

— Ah, le cercle occulte, oui. Pourquoi vouliez-vous l'examiner ?

Je lui adressai un bref regard.

— J'ai pensé que si je pouvais le voir de près, je serais peut-être

capable de découvrir qui l'avait tuée.

Il haussa les sourcils.

— Même si j'apprécie votre aide, je me dois de vous faire remarquer que le département d'enquêtes criminelles a à sa disposition toute une brochette d'enquêteurs de police employés dans ce but. Vous feriez peut-être mieux d'occuper votre temps en faisant autre chose.

Je jouais avec la laisse, évitant de croiser le regard de Proust ou celui de Jim.

— En faisant quoi par exemple ?

— En m'expliquant quels liens vous entretenez avec une femme nommée Amélie Merllain.

— Amélie ? répétai-je.

Je le regardai en fronçant les sourcils.

Pourquoi me parlait-il d'Amélie ? Un soupçon désagréable se forma au fond de mon esprit.

— Elle possède une boutique dans le Quartier Latin. Je me suis rendue dans sa boutique, mais je n'ai aucun lien avec elle.

— En effet. Et pourtant, vous vous êtes rendue deux fois dans sa boutique depuis hier.

— C'était… j'étais… j'avais juste besoin…

Je m'interrompis, ne pouvant lui révéler que la dernière fois que j'étais allée à la boutique, c'était pour me procurer le matériel nécessaire à l'invocation d'un démon.

L'inspecteur Proust me dévisagea avec une expression légèrement peinée, comme si je l'avais laissé tomber.

— Je vois. Peut-être qu'au lieu de répondre à ces questions si pénibles, vous voulez bien me parler de votre relation avec le gentleman connu sous le nom d'Albert Camus ?

— Le Venediger ? demandai-je, surprise.

Proust inclina la tête.

— Je crois qu'il s'agit de l'un de ses alias.

— Vous m'avez suivie ! m'exclamai-je, en bondissant sur mes pieds pour pouvoir lui adresser un regard noir de toute ma hauteur.

J'eus droit à son haussement d'épaules typiquement français. J'allais peut-être devoir apprendre à le faire, il était très éloquent.

— Vous avez cru que nous allions vous laisser vous promener en toute liberté ?

Je me rassis et réfléchis pendant quelques secondes.

— Vous marquez un point, concédai-je, même si je n'aime pas ça. Je ne suis pas coupable du meurtre, je vous l'ai déjà dit.

L'inspecteur Proust tira sur sa cigarette pendant quelques minutes alors que nous observions tous deux une péniche qui passait devant nous. Être assis ici, dans ce coin tranquille et paisible de Paris, était très agréable.

Même si nous approchions de midi, la brise qui provenait de la rivière évitait qu'il fasse trop chaud, et comme la cacophonie de bruits désormais familière qui définissait Paris paraissait très loin, notre petit coin ressemblait presque au paradis.

— Je ne crois pas que vous ayez tué madame Deauxville, dit soudain l'inspecteur Proust. J'ai étudié avec soin vos faits et gestes, et à mon avis, vous n'avez pas eu le temps de la tuer et de la pendre entre le moment où vous êtes arrivée et celui où la police vous a rejointe.

Je n'avais pas réalisé que je retenais mon souffle, jusqu'à ce qu'il prononce ces mots. Je le libérai, me laissant aller contre le dossier du banc, surprise de découvrir qu'il me croyait innocente du meurtre.

— Vous ne venez pas d'avouer que vous me croyez, mais je vais m'en contenter.

— Cependant, je n'exclus pas la possibilité que vous travailliez en coopération avec la personne qui a commis le meurtre, ajouta Proust.

Jim émit un son ressemblant étrangement à un rire. Je tirai sur la laisse en guise d'avertissement.

— Eh bien, cro… euh… mince. J'imagine que vous n'allez pas me croire sur parole si je vous dis que ce n'est pas le cas ?

— Je préférerais une preuve formelle, répondit-il d'un ton neutre et prudent.

Je poussai un soupir.

— Si j'en avais une, je vous la donnerais.

Il continua à fixer la rivière pendant quelques minutes.

— Qu'avez-vous trouvé dans le cercle pendant votre visite à l'appartement de madame Deauxville ?

Je lui coulai un regard en coin. Il semblait presque indifférent, comme si on papotait d'un sujet anodin, comme la météo. Cette fois, j'étais obligée de mentir, au risque qu'il me croie folle.

— Pas grand-chose. Il y avait du sel dessus en plus de la cendre.

Il hocha la tête, attendant que je poursuive. Je gigotai, tentant de déterminer ce que je pouvais lui dire sans danger.

— Celui qui a dessiné le cercle a suivi la formule qui sert à invoquer Ashtaroth, un seigneur démoniaque.

— Un seigneur démoniaque, voilà qui est inhabituel.

Si sa voix devenait plus fade, elle ressemblerait à du tapioca.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il faire ça ?

— Vous saisissez, répondis-je, esquissant moi aussi un haussement d'épaules.

Il n'était pas aussi efficace que le sien, mais il me fit quand même du bien.

— Non, je ne saisis pas, mais je pourrais le faire si je pensais que vous me disiez toute la vérité.

Je lui jetai un nouveau coup d'œil pour voir s'il plaisantait. Ses yeux bruns très sérieux me rendirent mon regard.

— Oh. Euh…

— Pour quelqu'un qui arrive tout juste à Paris, vous semblez avoir fait une entrée assez remarquée parmi la société occulte clandestine qui est très populaire dans le Quartier Latin.

Oh, seigneur, m'avait-il vu embrasser goulûment Drake au G&T ?

— On pourrait presque croire que vous étiez à l'aise dans cette société, comme si vous y étiez attendue.

— Je ne connaissais personne ici jusqu'à mon arrivée, répondis-je sincèrement.

Je risquai un autre coup d'œil vers lui. Il avait arqué le sourcil gauche, incrédule.

— Si c'est le cas, je suis forcé de constater que vous avez très vite fait connaissance avec certains individus.

Il nous avait bien vus nous embrasser, Drake et moi ! Mince.

— Euh…

Proust jeta sa cigarette sur le trottoir, avant de l'écraser de son talon tout en se levant.

— Un petit conseil, si vous me le permettez, mademoiselle.

— Si ça vous fait plaisir, maugréai-je en me levant à mon tour.

— C'est un poète anglais, je crois, qui a dit que tout ce qui brille n'était pas or. Moi, je dis que ce qui paraît innocent est en général ce qu'il y a de plus corrompu.

Sur ces derniers mots, l'inspecteur Proust tapota la tête de Jim et s'éloigna avec nonchalance dans la rue pavée, vers la maison de madame Deauxville.

— Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça ? Tu crois qu'il parlait de moi ? Ou de quelqu'un d'autre ? Et si c'est le cas, de qui ? Ou de quoi ?

— Comment je le saurais ? Je ne suis qu'un chien errant sans abri dont personne ne voulait, et que tu as gentiment accueilli, répliqua Jim. Il m'a caressé, tu remarqueras. Tu pourrais faire ça plus souvent, toi aussi. Ça ne te ferait pas de mal.

Je grimaçai.

— Est-ce que je peux te rappeler que tu es un démon, pas un chien, et qu'il est communément admis que ces choses que nous autres mortels trouvons agréables, comme les caresses, sont répugnantes pour les démons ?

— Tout ce que j'ai dit, c'est que tu pourrais le faire plus souvent, répondit Jim avec dignité, tout en faisant quelques pas pour aller uriner contre une poubelle.

Je réfléchis à ce que je devais faire ensuite. Même si l'inspecteur Proust m'avait dit que j'étais hors de cause en ce qui concernait le meurtre en lui-même, il pensait que j'étais impliquée, ce qui n'allait pas m'aider à récupérer mon passeport. Je devais encore découvrir qui avait dessiné ce cercle, et même si j'avais une idée du nom du démon qui était sur les lieux, ça ne suffisait pas, ma question demeurait toujours sans réponse.

— Je parie que Drake le sait, ce sale rat.

— Je croyais que c'était une wyverne.

Je me tournai vers Jim, lui tapotai la tête et le caressai même rapidement derrière les oreilles.

— Arrête de grogner, les gens vont t'entendre.

— Les chiens grognent quand tu leur frottes les oreilles, répliqua Jim avec un regard amer.

J'attrapai la laisse et me dirigeai vers le pont Marie.

— C'est vrai, mais ils ne marmonnent pas « Oh, oui, maman, cet endroit, juste là ! » en même temps. Tu as une idée d'où une wyverne aurait pu installer sa tanière, à Paris ?

— Le bottin, répondit Jim.

Je lui adressai un regard torve.

— C'est idiot. Drake est un dragon puissant, une wyverne, un immortel.

Il ne va pas être dans le bottin comme les gens normaux.

— Ce n'est pas parce qu'on est immortel qu'on ne veut pas que les gens nous appellent, remarqua Jim.

— Très bien. Je vais vérifier, mais c'est une perte de temps, grommelai-je, changeant de cap pour m'arrêter à une cabine téléphonique. Tu pourrais essayer de m'aider en réfléchissant à tous les endroits où un dragon serait susceptible de… eh bien, ça alors.

— Je te l'avais dit, lança Jim d'un ton suffisant alors que je fixais la page de l'annuaire.

Le nom de Drake y était noté, noir sur blanc.

— Tout ça me dépasse, dis-je avec un soupir, tout en notant l'adresse.

J'envisageai l'idée de me contenter de l'appeler, mais cela enlèverait l'effet de surprise. Non, il valait mieux que je me pointe devant sa porte en exigeant qu'il me rende l'aquamanile. OK, il n'allait pas s'exécuter juste parce que je le lui demandais…

— L'inspecteur Proust a mentionné Amélie, je devrais peut-être lui parler.

Il pense qu'elle est quelqu'un d'important, elle peut peut-être m'éclairer un peu sur le meurtre, ou au moins sur la personne qui a appelé Bafamal. Ou alors, je pourrais aller directement chez Drake et tenter de m'infiltrer chez lui. Ou bien je pourrais passer au G&T pour voir si Ophélia et Perdita sont là-bas.

— Qui ?

— Ce sont des sœurs, des wiccanes. Je les ai rencontrées à G&T.

— Oh. Ou bien, et c'est un bien meilleur plan, tu pourrais m'emmener déjeuner et me nourrir.

— Tu viens de prendre un petit déjeuner, répondis-je d'un ton absent, tentant de réfléchir à l'étape suivante, celle qui serait la plus logique.

Le problème, c'était que la logique et moi, n'étions pas en bons termes ces derniers temps.

— C'était il y a des heures, se plaignit Jim. J'ai faim. Cette forme a besoin d'être nourrie. Très souvent.

— Tu fais ça très bien, dis-je au démon poilu alors que nous nous dirigions vers la route. Le ton plaintif de ta voix était très poignant.

— Je gâche mon potentiel avec quelqu'un qui n'a pas de cœur, répliqua sèchement Jim.

Je ris (ce qui aurait dû me valoir quelques bons points de karma, parce que ma vie était tout sauf amusante) et tapotai la grosse tête noire qui se balançait à côté de moi.

— Pauvre petit démon. Très bien, on va prendre un déjeuner rapide, mais on ne doit pas traîner. Je dois récupérer cet aquamanile.

Nous mangeâmes dans un café puis, sentant que la pression montait, j'appelai René pour voir s'il était libre pour quelques heures.

— Tu veux de l'aide pour retrouver ton dragon disparu ? s'enquit-il. Je vais t'aider. Je connais beaucoup de gens à Paris. Où es-tu ?

— Près du pont Marie.

— Je te retrouve sur la rive droite. Je peux être là dans quinze minutes.

Ensuite, nous déciderons d'un plan, d'accord ?

— Bien sûr, même si je pense savoir où est le dragon. Le problème n'est pas de le trouver, c'est de… euh… le libérer.

— *Ah bon ? Vive la libération !* s'exclama René.

Il raccrocha après m'avoir indiqué là où il viendrait nous récupérer.

— Souviens-toi des règles, avertis-je Jim tandis que René se garait devant nous un peu plus tard.

— Tu es un chien. Pas de rires. On ne renifle pas de manière dégoûtée, on ne roule pas des yeux et on ne parle pas.

— Tu es vraiment une maniaque du contrôle, tu sais ça ? remarqua Jim alors que j'ouvrais la portière de la voiture.

— Tu es très jolie aujourd'hui. Pas de sang sur ta robe ! C'est positif, n'est-ce pas ? constata René par-dessus son épaule.

Il écarquilla les yeux lorsqu'il vit Jim me suivre dans le taxi.

— Tu as un animal de compagnie ?

— Euh… ouais. Un chien errant. Je l'ai trouvé. Voilà l'adresse de Drake…

— Un chien ? Ce n'est pas un cheval ? rit René en s'engageant dans la circulation.

— Si j'étais un cheval, je ne rentrerais pas dans ce vieux taxi miteux, n'est-ce pas ? demanda Jim.

René émit un son inarticulé et enfonça la pédale de frein. Derrière nous, des bruits de crissements de pneus sur la chaussée se firent entendre,

rapidement suivis de coups de klaxons agacés et d'un certain nombre de jurons.

— Jim ! m'écrié-je en lui attrapant les oreilles.

— Aïe ! Tu me fais mal ! Vous êtes témoin, René, c'est de la maltraitance animale. Elle devrait aller en prison pour ça !

René se retourna sur son siège, les yeux aussi ronds que des soucoupes.

Son regard passait de moi à Jim.

— Tu… tu n'es pas… comment on appelle une personne qui parle à travers une poupée ?

— Un ventriloque ?

Je relâchai l'oreille de Jim et me rassis contre le dossier de mon siège avec un profond soupir, ignorant le brouhaha des gens très énervés derrière nous.

— Non, je ne suis pas ventriloque. Tu n'entends pas des voix, c'est Jim qui a parlé.

— Un chien ? s'étrangla René.

Il devenait tout rouge.

— Tu vois ? dis-je en donnant une tape sur l'épaule de Jim. Voilà pourquoi je t'avais dit de rester silencieux. Tu as perturbé René, maintenant.

— Tu as dit que c'était un ami à toi. Qui a dit « Si tu m'aimes, tu dois aimer mon chien » ?

— Tu n'es pas un chien. René, pourquoi tu ne te garerais pas ? Je vais tout t'expliquer.

— Comment se fait-il que le chien parle ? demanda-t-il, ignorant ma suggestion.

— Jim n'est pas vraiment un chien. C'est un démon. Il a juste pris une

forme de chien.

— Un démon ?

Je n'aurais pas cru ça possible, mais la voix de René grimpa encore d'une octave.

— L'un des petits diables ?

— Un démon qui a appartenu aux légions d'Amaymon, dit Jim avec un reniflement, avant de tourner la tête pour regarder par la fenêtre.

— René, est-ce qu'on peut rouler, s'il te plaît ? lui demandai-je. Il y a une énorme file de voitures derrière nous. Je peux t'expliquer…

— Tu as dit que tu ne croyais pas aux petits diables, et pourtant, tu en as un avec toi ?

— Oui, eh bien, j'ai changé d'avis.

René regarda Jim encore quelques instants, avant de hausser les épaules et de se tourner face au volant.

— *C'est le pompon,* dit-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

On s'était remis en mouvement, très bien. Mais si Jim avait fait ce que je lui avais demandé, je n'aurais pas eu à expliquer tout ça à René… Je le fusillai du regard et lui pinçai l'épaule.

— C'est le *pompon*. Ça veut dire… euh… c'est les combles.

— Un comble, oui. Je vois ce que tu veux dire, mais vraiment, René, tu n'as pas à t'inquiéter au sujet de Jim. Il ne peut pas te faire de mal. Il est impuissant.

— Eh bien, vas-y, dis-le à tout le monde, je t'en prie ! s'agaça Jim. Tu veux que je te loue un espace publicitaire ? Que je te réserve un peu de temps sur une station de radio locale, peut-être, pour une portée maximale ?

— Tu devrais t'estimer heureux que je ne t'abandonne pas à la fourrière la plus proche, espèce de pipelette.

Je lui adressai un regard noir pour lui faire savoir à quel point j'étais mécontente.

— Tais-toi et arrête de causer des problèmes.

— Je suis un démon, marmonna Jim, on excelle là-dedans.

J'étrécis les yeux jusqu'à obtenir la précision d'un laser. Jim renifla à nouveau et regarda ostensiblement la poignée de la fenêtre de la voiture.

— Franchement, ce qu'il faut pas que je fasse pour toi…

Je me penchai en avant et baissai suffisamment la vitre pour que Jim sorte sa tête dehors.

— Oh, René, à mon avis, la police me suit. Je déteste avoir à dire ça, parce que ça sonne vraiment kitsch, mais tu crois pouvoir les semer ?

René renifla, ses yeux étincelant de plaisir.

— La police ? Pas la peine de poser la question, *vieille branche !* C'est comme si c'était fait.

— C'est quoi une *vieille branche* ? demandai-je à Jim quand René tourna à un coin de rue et se fraya un chemin à travers la circulation.

En toute honnêteté, je ne m'attendais pas à ce que Jim connaisse la définition de cette expression, mais j'étais prête à tout pour ne pas penser à comment René avait plongé dans la circulation dans ses tentatives pour semer la police, défiant la mort au passage.

— Vieille branche, c'est de l'argot pour dire « ami ». Tu es venue dans un pays sans même prendre la peine d'en apprendre la langue ?

— C'est ma priorité : je prendrai des cours dès que tout ça sera terminé, marmonnai-je, irritée d'avoir à me défendre devant un démon.

Je fermai les yeux, il valait mieux ne pas voir qu'à chaque coup de volant, on frayait avec la mort.

— René, je suis désolée que tu aies dû apprendre les choses comme ça…

pour Jim… dis-je, agrippée à l'accoudoir. J'espère que ça ne te secoue pas trop. Je suis coincée avec ce chien jusqu'à ce que je puisse le renvoyer.

— *Non.*

J'ouvris les yeux, René pinçait les lèvres dans le rétroviseur. Il prit une profonde inspiration, fit un doigt d'honneur à un autre chauffeur de taxi qui s'était rabattu sur notre voie, et finit par dire :

— Ce n'est pas si incroyable que ça. Tu as un chien qui est aussi un petit diable… Eh, moi, je m'en fiche.

— Tu es très ouvert d'esprit, il m'a fallu des heures pour en arriver là…

— Je suis Français, lança René avec un autre haussement d'épaules. Nous sommes supérieurs…

— Absolument, répondis-je avec un sourire, qui demeura sur mon visage jusqu'à ce que nous nous garions devant ce que j'espérais être l'adresse de Drake.

— On est arrivés, et la police ne saura pas où nous sommes, affirma René non sans satisfaction.

— Hum, dis-je en regardant dans la cour.

Une cour privée, une fontaine. L'immeuble de madame Deauxville était luxueux, mais celui-ci puait le millionnaire à plein nez.

René siffla en détaillant le beau bâtiment en pierre rose qui se dressait au fond de la cour.

— Cet homme qui a volé ton dragon, il a beaucoup d'argent ?

— À ce que je vois, la réponse à cette question est un « oui » retentissant.

Je sortis du taxi et m'accordai quelques secondes d'ébahissement éhonté.

— Tu peux attendre, ou bien tu as des touristes riches que tu dois emmener en balade ?

Il récupéra son téléphone portable, sans quitter la maison des yeux.

— Je vais appeler mon ami pour qu'il s'occupe de mon rendez-vous de l'après-midi. Je pense que je ferais mieux de t'accompagner.

— Bon sang, René. Je ne veux pas te faire perdre de l'argent avec des touristes.

Il me fit signe d'avancer, parlant déjà dans son téléphone.

— Alors, quel est le plan ? s'enquit Jim pendant que nous contournions la fontaine.

Je savais que quelqu'un allait me poser cette question. Malheureusement, je n'avais pas encore songé à une réponse raisonnable.

— Eh bien… je n'en ai pas.

Jim grogna.

— Ne me dit pas que tu comptes rentrer par la grande porte ?

— Euh… peut-être. Sauf si tu as une meilleure idée ?

Je m'immobilisai devant les deux grandes portes et me mordillai la lèvre inférieure. La cour était déserte. Pas même une petite ombre tremblotante derrière les rideaux en dentelle accrochés devant toutes les fenêtres. La fonction de ces rideaux devait d'ailleurs être d'empêcher les yeux indiscrets de trop en voir, et non de décorer. L'idée de Drake en train de choisir des rideaux en dentelle pour sa maison était impossible à imaginer pour mon cerveau.

Jim roula des yeux.

— C'est une maison de dragon. Tu crois qu'ils ont survécu pendant des siècles en laissant entrer tous ceux qui voudraient venir flâner là et jeter un œil aux alentours ?

Je détestais avoir à l'admettre, mais c'était logique. Il y avait peu de chances pour que Drake ait laissé l'aquamanile là où je pourrais facilement l'atteindre.

— D'accord. Qu'est-ce que tu sais des tanières de dragons ?

— Je ne connais aucun dragon, répondit Jim en reniflant une grande plante en pot. Par conséquent, je ne sais rien de leur tanière.

— On ne fait pas pipi sur ce qui est joli, l'avertis-je.

Je me mordillai un peu plus la lèvre, en réfléchissant. Ce qui valait pour l'appartement de madame Deauxville valait peut-être aussi pour la maison de Drake.

— Je suppose qu'on pourrait se faufiler à l'arrière de la maison et voir

si je peux nous trouver un moyen d'entrer. Ensuite, on partira en reconnaissance.

— Reconnaissance, oui, c'est un très bon plan, constata René en rangeant son téléphone dans sa poche. J'aime ça. Je suis très doué pour la reconnaissance. Où est-ce qu'on commence ?

Je mordillai encore un peu ma bonne vieille lèvre inférieure, et pris une décision.

— René, je ne pense pas que ce soit une bonne idée que tu entres avec nous. Même si Drake m'a volé mon dragon, et que je ne fais que le récupérer, techniquement, entrer par effraction chez lui est un délit. Je ne voudrais pas que tu aies des ennuis à cause de moi.

— Pff, répliqua René, balayant de la main cette éventualité.

Il se donna une tape sur le torse tout en m'adressant un regard entendu.

— Je sais comment ça fonctionne, ici. Pas toi. Et le démon, il n'est pas très malin, hein ? Alors on y va.

Nous y allâmes. Je m'en voulais pour René, mais le dissuader de m'accompagner semblait être mission impossible, et pour être honnête, je me sentais davantage en sécurité avec lui à mes côtés. Il fallait juste que je me débrouille pour que sa gentillesse ne lui vaille pas des ennuis.

— Tu va faire le chien de garde, dis-je à Jim en approchant de l'une des trois portes du rez-de-chaussée, celle qui était en retrait à l'arrière du bâtiment.

Elle était située dans une allée sombre et poussiéreuse qui semblait abandonnée. J'étudiai le verrou de la porte une seconde, et souris. Je connaissais ce verrou ; il était encore plus facile à ouvrir que celui de l'appartement de madame Deauxville.

— Chien de garde ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Jim.

— Aboie si tu vois quelqu'un. Ou quelque chose de louche. Ou mon aquamanile. Tu sais, fais le chien de garde.

Jim roula des yeux. Je fis mon petit tour de magie avec ma carte de crédit sur la porte, et elle se déverrouilla. René pinça les lèvres, mais il ne fit aucun commentaire quand je me faufilai à l'intérieur.

— On dirait une sorte de débarras, murmurai-je, Jim et René sur les talons.

Je me glissai vers la porte en face, l'ouvrant d'un centimètre tandis que René fermait doucement l'autre porte. La lumière qui provenait d'un couloir illuminait quelques tables et deux chaises aux broderies vertes. À

droite, je pouvais entendre un faible bruit de conversation, une télé, à mon avis, associé à celui de la vaisselle qui tintait. C'était un bruit réconfortant et douillet.

— Par-là, à droite, il y a la cuisine, murmurai-je. À votre avis, on va où ?

En haut ou en bas ?

— En haut, répondit René. Il y a moins de chance de croiser quelqu'un à l'étage si les pièces communes sont au rez-de-chaussée, n'est-ce pas ?

— Ça me va, chuchotai-je.

Nous traversâmes le hall et atteignîmes un grand escalier qui formait une courbe, son bois de chêne sombre sublimant les lieux déjà magnifiques.

— Est-ce que ce sont des boiseries à motif en plis de serviettes ? Ça semble ancien…

— Aisling ! siffla René, à mi-chemin dans les escaliers. Ce n'est pas le moment de jouer les touristes.

Avec réticence, je cessai d'admirer les belles boiseries.

— Désolée. J'arrive.

J'étais dans l'escalier quand Jim s'arrêta et huma l'air. Le bruit de voix était plus fort, ici, tout comme l'odeur de viande en train de cuire.

— Nourriture !

— Tu as déjà eu ton déjeuner, le réprimandai-je, en tirant sur son collier.

Viens. Si les gens sont en train de manger, on pourra fouiller sans être vus.

Nous nous dépêchâmes de monter l'escalier recouvert de moquette, les sens en alerte au cas où qui que ce soit sortirait soudainement, mais nous ne vîmes rien. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact : nous vîmes un tas de pièces remplies de meubles sublimes, de tableaux ayant l'air d'être des originaux (et de valoir une fortune), d'œuvres d'art qui auraient dû avoir leur place dans un musée. Mais des gens ? Pas âme qui vive. Il n'y avait pas d'aquamanile non plus.

— Eh ben, je ne savais pas qu'on pouvait se faire autant d'argent dans le business des dragons, dis-je en suivant René et Jim dans une chambre

décorée à la mode orientale, tout en vernis noir et en teintes vives de bleu, de vert et d'or.

Il s'agissait de la chambre de Drake, j'en étais sûre. Je frissonnai en balayant les lieux du regard. La pièce était à couper le souffle, mais pas autant que la vue depuis la terrasse que laissaient entrevoir les fenêtres qui s'étalaient sur tout le mur.

— Waouh, c'est stupéfiant. Quelle vue sublime. Quelle chambre sublime.

Quelle maison sublime.

— Mais ça ne nous aide pas à trouver ton dragon, remarqua René.

— C'est vrai.

J'évitai de regarder l'énorme lit noir et or qui dominait la pièce, et réfléchis à l'endroit où pourrait être la tanière.

— On pourrait regarder à l'étage du dessus, ou au rez-de-chaussée, mais, appelez ça une intuition, je suis prête à parier que la tanière de Drake est au sous-sol. C'est là que je mettrais un objet que je voudrais protéger.

— Je suis d'accord, dit René.

— Très bien. Redescendons.

Nous quittâmes la chambre et attendîmes quelques secondes sur le palier, guettant des bruits suspects. La voie était libre. Nous descendîmes en silence et nous rejoignîmes le couloir latéral.

— Où est-ce que la porte du sous-sol pourrait se trouver, d'après toi ?

murmurai-je à René.

Il pointa du doigt la gauche.

— Cette porte.

Elle ne semblait pas différente de toutes les autres.

— Pourquoi celle-là ?

— Il y a les clefs dessus.

Il avait raison. Une clef, accrochée à un ruban bleu, pendait autour de la poignée de la porte. Je récupérai le ruban et fus surprise de découvrir que la poignée tournait sans problème.

— La clef sert peut-être à ouvrir autre chose ? supposai-je.

René haussa les épaules. Jim avait l'air de s'ennuyer. Bien consciente de l'animation dans la cuisine, je m'empressai d'entrer dans la pièce.

— Un point pour nous, murmurai-je tout en cherchant à tâtons un interrupteur.

La lumière révéla une volée de marches conduisant au sous-sol.

— Bien joué, René.

Il parut content de lui.

— Je t'avais bien dit que je pourrais t'être utile.

— Je n'ai jamais pensé que ça ne serait pas le cas, mais au premier signe de problèmes, je veux que tu sortes d'ici. Jim et moi, nous pouvons nous débrouiller.

— Ah oui ? s'étonna Jim, pas convaincu par mes paroles.

Je ne répondis rien. À quoi bon ? Comme le démon, je n'étais pas convaincue, mais il était hors de question que René s'enfonce encore davantage dans le pétrin affreux de ma vie.

En silence, enfin, autant que possible, étant donné que les marches de bois craquaient et protestaient à chacun de nos pas, nous nous dirigeâmes vers le bas, où un mur de pierre et une autre porte close nous attendaient.

Celle-ci était munie d'un cadenas.

— Voilà, dit René. Ce doit être sa réserve…

— J'imagine. Un homme qui a eu des centaines d'années pour apprendre les bases de la sécurité devrait être un peu plus prudent en ce qui concerne ses objets précieux, murmurai-je en utilisant la clef sur le ruban pour ouvrir le cadenas. Tous ces tableaux et ces vases qui traînent à l'étage, et il y a juste un cadenas sur cette porte ? Oncle Damian aurait beaucoup à redire là-dessus.

Je posai le cadenas sur le sol, avant d'ouvrir avec prudence la porte.

Deux choses doivent vous sauter aux yeux, désormais : d'abord, je ne suis pas une lumière quand il s'agit de voir l'évidence, et ensuite… eh bien, je

ne suis pas une lumière quand il s'agit de voir l'évidence.

— Wouf ! dit Jim.

Une lumière s'alluma automatiquement au moment où la porte de la tanière s'ouvrit. René prit une brusque inspiration et marmonna quelque chose que je ne compris pas. Je m'accrochai à la porte, et clignai des yeux face au spectacle sous nos yeux. C'était une caverne d'Ali Baba, au sens propre du terme. Il y avait de l'or partout. Du vrai or, pas du faux. Des plats en or, des gobelets en or, des statues en or… La tanière de Drake était une pièce remplie de vitrines et d'armoires en bois ouvragé, et toutes hébergeaient des objets en or.

— Vous avez déjà vu un truc pareil ? murmurai-je tout en avançant lentement.

— Ouaf.

— Jamais, souffla René en me suivant.

Je m'immobilisai au milieu de la pièce étroite au plafond bas, bouche bée, alors que mon regard passait d'une vitrine à l'autre.

— Je suis incapable de calculer combien tout ça doit valoir… Eh, voilà mon dragon !

— Mouarf.

Je me précipitai vers la grande armoire vitrée en face de la porte. Chaque étagère était illuminée d'une douce lueur disposée avec soin

pour mettre en valeur les objets qui s'y trouvaient exposés. Sur l'étagère du haut, deux objets étaient nichés sur du velours noir. L'un d'eux était mon aquamanile dragon, l'autre était un gobelet en or, décoré de manière similaire. Un dragon s'enroulait autour de son pied.

— Aboiement, aboiement, me prévint Jim derrière moi.

— Jim, c'est quoi ton problème ? demandai-je tout en tendant la main pour ouvrir la porte en verre.

— Je pense que c'est peut-être moi, le problème, dit une voix douce, soyeuse et extrêmement sexy derrière nous.

— Oh, mince, jurai-je, en laissant retomber ma main.

— Tu es en France. Le mot le plus approprié est *merde*, me corrigea gentiment René.

— Désolée. *Merde*.

Je pivotai pour faire face à Drake, esquissant un sourire innocent, même si ça ne me servirait à rien. Bingo… L'expression de son visage me fit regretter de ne pas avoir tenté ma chance avec le Venediger.

Chapitre 8

— Bonjour, Drake. Ça fait longtemps… Nous étions… euh… dans le quartier, et on s'est dit qu'on pourrait passer voir comment tu allais.

— Vraiment ? Comme c'est généreux de ta part. Et qui sont tes amis ?

D'un geste, je désignai René.

— Voici René, mon chauffeur de taxi. Il n'est au courant de rien du tout.

— Ah non ? fit Drake en reportant son attention sur René.

Il l'étudia pendant un instant, avant de lever la main. Un éclair bleu ressemblant à une boule de foudre concentrée en jaillit pour se précipiter sur René. Des points noirs se mirent à danser devant mes yeux à cause de son éclat.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? hurlai-je, une fois que les points se furent estompés et que j'y vis de nouveau clair.

Je me précipitai auprès de René qui gisait contre l'une des vitrines,

inconscient.

— Mon Dieu, tu l'as tué !

— Comme tu es assoiffée de sang… J'ignorais que cette charmante silhouette dissimulait une nature si cruelle.

Je lui lançai un regard noir qui aurait dû mettre le feu à ses cheveux.

— Ce n'est pas moi qui viens de tuer un homme innocent ! Tu vas me le payer, Drake ! Je te jure que tu vas me le payer !

Drake poussa un soupir et secoua la tête, une fausse expression de tristesse sur le visage.

— Tu as l'esprit suspicieux… Je ne l'ai pas tué. Je l'ai aidé à faire une sieste. Moins il y aura de témoins, mieux ce sera.

Le soulagement m'envahit d'abord, puis je saisis la menace que contenaient ses paroles. Je m'assurai que René était bel et bien évanoui, et

une fois sûre que Drake avait dit la vérité, je me déplaçai de manière à me retrouver dos à l'armoire qui contenait le dragon. Drake jeta un coup d'œil à Jim.

— C'est Jim, le présentai-je.

— Son démon, dit Jim en s'approchant de Drake. Mais si vous êtes aussi puissant que vous en avez l'air, je peux être le vôtre à la place.

— Traître, murmurai-je en reculant d'un pas.

La partie principale de mon cerveau, celle qui était fonctionnelle, savait que je m'étais fait prendre, mais la téméraire me soufflait que si je me débrouillais pour attraper l'aquamanile, je pourrais m'enfuir avec.

D'accord, les chances n'étaient pas de mon côté, mais peut-être que je pourrais déstabiliser Drake en persuadant Jim de le distraire, en attaquant par exemple.

OK, c'était une toute petite chance. Mais est-ce que j'avais le choix ?

Je fis un autre pas en arrière, mes doigts effleurèrent la poignée en laiton sur la façade de l'armoire. Drake adressa à Jim un regard qui le fit reculer en marmonnant :

— C'est juste une suggestion. Pff.

— Tu serais surprise si je te disais que je t'attendais ? demanda Drake, s'appuyant contre le chambranle de la porte, les bras croisés sur sa poitrine.

La police est passée un peu plus tôt et m'a posé beaucoup de questions à ton sujet, et sur ma visite supposée à l'appartement de madame Deauxville. En tant qu'homme d'affaires respectable, j'ai naturellement exprimé toute mon horreur et ma surprise en entendant les accusations que tu as portées contre moi. En partant, les policiers étaient convaincus de mon innocence, mais je ne sais pas pourquoi, j'avais l'intuition que tu me rendrais visite.

Le souvenir de la nuit précédente, de mon fantasme qui était on ne peut plus détaillé et érotique, était assez puissant pour me déclencher des frissons aux moments les plus inattendus de la journée, mais le voir en chair et en os me coupa le souffle. Je m'accordai quelques instants pour admirer

la chemise en soie vert forêt qu'il portait (la couleur allait parfaitement avec ses yeux). Elle caressait merveilleusement bien les muscles de ses bras et de son torse, et que dire de la coupe ajustée de son pantalon en cuir noir… Il était sublime, assez pour que ma bouche s'assèche autant que le désert de Gobi. Je déglutis à plusieurs reprises, histoire d'améliorer ma situation buccale, tandis que mes doigts tentaient d'ouvrir l'armoire derrière moi. À

la hâte, ils se refermèrent sur un dragon en métal froid.

— C'est vrai ? Quelle clairvoyance de ta part. Et toi, serais-tu surpris d'apprendre que j'ai récupéré mon aquamanile ? lançai-je d'un ton triomphant en ramenant l'objet doré devant moi.

Je pointai un doigt sur Drake et adoptai ma voix de commande démoniaque.

— Effrijim, dis-je, je t'ordonne au nom du seigneur Amaymon de l'attaquer !

Jim s'assit.

— Dis-moi que tu plaisantes.

Drake sourit, une lueur d'amusement dans les yeux. J'avais envie de hurler. Pourquoi est-ce que tout tournait toujours mal dans ma vie ?

Je m'avançai vers Jim et agitai l'aquamanile dans sa direction.

— Tu es censé être mon démon, à mes ordres, qui fait ce que je lui dis. Je t'ai donné un ordre. Je suis dans une situation désespérée, là. Drake va sans doute me tuer si tu ne m'aides pas à m'échapper. Si je meurs, personne ne t'achètera plus de hamburger. Est-ce que maintenant on est sur la même longueur d'onde ?

Jim prit un air boudeur.

— Il ne va pas te tuer… Tu es sa compagne. Les dragons se mettent en couple pour la vie. Ils ne peuvent pas tuer leur compagne, sinon leur propre vie prend fin.

Je reportai mon attention sur Drake. Il souriait toujours.

— Est-ce que c'est vrai ?

Il me détailla, son regard s'attardant sur mes seins. Mon esprit s'envola dans une petite excursion, au souvenir de sa bouche sur ma peau. Je lissai ma tunique en lin couleur taupe, ce qui s'était passé entre nous était un rêve, ce n'était pas réel… même si la nuisette l'était, elle.

— Tu prétends ne pas être ma compagne.

— Non, je voulais dire, si je l'étais – et je ne dis pas que je le suis – mais si je l'étais, est-ce que c'est vrai que tu ne peux pas me tuer sans y passer toi aussi ?

L'amusement dans son regard laissa la place à un rire franc.

— Le démon ne ment pas.

— Waouh, dis-je, poussant un énorme soupir de soulagement. C'est bon à savoir. Pfiou ! J'ai eu peur, l'espace d'une minute, que tu te montres un peu irritable à l'idée que j'aie récupéré mon aquamanile, mais je n'ai aucune raison de m'inquiéter si tu ne peux pas me faire de mal…

— Je n'ai pas dit que je ne pouvais pas te faire de mal, j'ai dit que je ne pouvais pas tuer ma compagne. Pour autant que je le sache, tu n'as pas reconnu être ma compagne, par conséquent, si je devais m'offusquer de ton intrusion chez moi et de ton intention évidente de me voler, je pourrais le faire, ça n'aurait aucune conséquence.

Je serrai l'aquamanile contre ma poitrine et carrai les épaules pour lui

adresser un regard offensé.

— Je ne t'aime pas.

— À cet instant précis, je n'éprouve pas une énorme affection pour toi non plus, ricana Drake.

Il se redressa et s'avança vers moi, les mains tendues vers l'aquamanile.

— Tu vas me rendre mon trésor, maintenant.

Je le serrai plus fort, reculant à mesure qu'il continuait à avancer.

— Non. Il est à moi. Je te l'ai repris. Si tu le veux, tu vas devoir accepter de m'aider, C'est la seule façon pour toi de le récupérer.

Il me fit reculer jusqu'à ce que je me retrouve dos au mur, la fraîcheur de la pierre s'infiltrant à travers ma fine tunique en lin.

— Petite idiote, je t'ai laissée entrer chez moi. Tu crois vraiment que je n'ai rien appris en matière de sécurité, au fil de mes centaines d'années d'existence ?

— Tu m'as entendue, l'accusai-je.

J'avais le souffle court, tant j'étais consciente de chaque centimètre carré de son corps. Il se pencha sur moi, le dragon était entre nous.

Ses doigts descendirent de mon oreille à mon cou. Sa caresse était étonnamment douce.

— Ça s'appelle une télévision en circuit fermé, mon cœur, et il y en a une dans chaque pièce de ce bâtiment. Tout comme il y a des alarmes silencieuses à toutes les portes et toutes les fenêtres, des alarmes sensibles à la pression sur le sol et des détecteurs thermiques qui m'alertent si quelqu'un pénètre dans la maison. Si tu étais entrée dans la pièce qui se trouve derrière ma chambre, tu aurais vu les moniteurs qui m'indiquent ce qui se passe dans chaque pièce.

— Tu as des détecteurs thermiques ? demandai-je.

Il replaça une boucle de cheveux rebelle derrière mon oreille et mon esprit passa en mode ado.

— J'en ai des tas.

— Oh.

Mon cœur se serra et j'acceptai la vérité. Nous n'avions pas berné Drake.

Vous voyez ? Je ne suis pas une lumière.

— Je n'ai rien vu.

Un sourire lent et sexy étira les lèvres de Drake.

— Je savais que tôt ou tard tu tenterais de récupérer l'aquamanile, j'ai donc décidé de te faciliter les choses.

— Pourquoi ?

Ses mains remontèrent jusqu'à ma taille et se faufilèrent sous mes bras croisés pour se diriger vers le no man's land de mes seins.

— Peut-être que je voulais t'attirer chez moi. Tu as aimé ma chambre.

— Elle est très… toi, hoquetai-je quand ses pouces frôlèrent mes seins.

La flamme que je connaissais désormais bien était de retour dans ses yeux, une flamme qui me réchauffait jusqu'aux doigts de pied, une flamme qui embrasait tout mon corps… Mais j'étais une femme déterminée. Je maintins fermement l'aquamanile contre moi lorsque Drake m'attira tout contre lui.

— Il me semble que tu as dit que tu n'éprouvais pas une énorme affection pour moi ?

— Je n'ai pas besoin de t'apprécier pour avoir envie de toi, murmura-t-il en pressant la bouche contre le pouls de ma gorge.

Mes genoux menacèrent de me lâcher, la caresse de sa langue contre ma peau était très érotique. J'aurais voulu m'offusquer de sa remarque, après tout, je n'étais pas très contente de son attitude à cet instant, et pourtant il touchait quelque chose au plus profond de mon âme, que personne n'avait jamais atteint jusqu'alors. J'étais loin d'être parfaite, mais « hypocrite » ne faisait pas partie de la liste de mes défauts.

— Est-ce qu'il a une main sur ton sein ? s'enquit Jim, nous observant avidement. Est-ce qu'il est en train de te peloter ? Parce que de là où je me trouve, on dirait que c'est ce qu'il fait.

— Va-t'en ! intimai-je à Jim par-dessus l'épaule de Drake, les sourcils froncés.

Il me lança un regard renfrogné, mais se coucha et posa la tête sur ses pattes.

— Drake, pourquoi m'as-tu laissée entrer en vérité ?

— Des questions, me répondit-il, en enfouissant le nez dans la courbe de mon cou.

Ma colonne vertébrale devint aussi molle que du chewing-gum lorsque ses cheveux doux et soyeux effleurèrent ma mâchoire. Qu'y a-t-il de si spécial avec les cheveux des hommes pour que ça les rende aussi sexy ?

— Toujours des questions… reprit-il.

— C'est parce que tu ne m'apportes jamais de réponses, même si tu étais presque une vraie pipelette, hier soir, avant qu'on…

Je me raidis à la seconde où les mots eurent quitté mes lèvres, et pas seulement parce que la main droite de Drake avait atterri sur mes fesses. Je n'avais pas eu l'intention de mentionner ce rêve, pas alors que je m'interrogeais encore sur ce qui était réel et ce qui ne l'était pas. Même si, ce matin, la nuisette était bien réelle…

— Je répondrai toujours à tes questions si tu me donnes une raison de le faire, une motivation… répondit-il, avant de tracer un sillon de baisers chauds et humides en direction de ma poitrine.

— Une motivation ? répétai-je.

Mon sang commençait à bouillir dans mes veines. Drake n'avait pas confirmé que le rêve était réel, ainsi, la minuscule partie de mon cerveau qui craignait que cela soit le cas poussa un soupir de soulagement.

— Quel genre de motivation ? De l'argent ?

— Hum, dit-il en me mordillant le cou, me faisant m'arquer contre lui.

Ses doigts se glissèrent le long des boutons à l'avant de ma tunique, sa langue se faufila entre la vallée de mes seins. Mes genoux flanchèrent.

— Ce n'est pas ce que tu m'as offert hier soir.

— Hier soir ? Oh, mon Dieu, c'était réel ? Quand on… euh… c'était réel ?

L'embarras m'envahit en repensant à ce que nous avions fait, mais ce sentiment s'évanouit lorsque sa bouche se promena sur mon corps. Mon esprit luttait entre le désir de céder à sa brûlure et le besoin, presque désespéré, d'y échapper.

Sa langue effleura la zone, sur ma clavicule, où il m'avait brûlée dans le rêve.

— Tu doutes encore que ça ait été réel ?

J'avais sauté sur le premier dragon sexy que j'avais croisé, un jour après notre rencontre, mon esprit décida donc qu'il ne voulait pas affronter cette idée et se concentra plutôt sur ce que Drake me faisait.

— Tu veux dire que pour te convaincre de répondre à mes questions, il ne te faut que ça ? Du sexe ? Du sexe chaud et torride de dragon ? Oh, tu ne vas pas… Est-ce que tu vas…

— Je t'ai dit qu'après la première fois, nous ferions l'amour comme le font les humains, m'interrompit Drake.

Sa langue était pareille à un tisonnier sur ma peau frémissante.

— Waouh ! s'exclama Jim. Pourquoi je n'ai pas de caméra ? Cette situation a un super potentiel de chantage, je pourrais me goinfrer de burgers pendant un millénaire au moins.

— Jim ! glapis-je alors que la main de Drake se glissait dans mon soutien-gorge.

— Yo ! Juste là. Waouh. Je n'arrive pas à croire qu'il fasse ça devant moi.

C'est mieux que le câble !

— Tu ne peux pas le faire dormir, lui aussi ? demandai-je à Drake.

— C'est ton démon, c'est à toi de lui donner des ordres, murmura Drake contre le renflement de mon sein.

Mon esprit n'arrêtait pas de me dire que j'étais stupide de rester là, sans rien faire, et de le laisser me séduire. Mon corps remporta la majorité des votes et passa outre l'avis de mon esprit.

— Oh, oui, j'avais oublié. Je t'ordonne de fermer les yeux. Et de te retourner. Et de ne pas nous écouter.

— Rabat-joie, grommela Jim.

Ma poitrine se souleva, les longs doigts de Drake caressaient ma peau si sensible, sa bouche se fraya un chemin jusqu'au téton qui réclamait à

grands cris son attention. J'attendis que Jim ait obéi avant de regarder Drake.

Ses yeux étincelaient d'excitation, de désir et de pouvoir tenu en laisse, et je savais que si je ne l'arrêtais pas, les choses iraient beaucoup plus loin que je ne l'avais prévu. Nous avions peut-être partagé un rêve, mais ce que nous étions sur le point de faire était bien réel, et aurait des répercussions très réelles. Des répercussions auxquelles je n'étais pas sûre de vouloir faire face.

— Cette histoire de compagne… Comment est-ce qu'on sait si je suis vraiment ta… compagne ?

— Seule une vraie compagne peut survivre au feu du dragon, répondit-il.

Ses dents se refermèrent avec délicatesse autour de mon téton. J'agrippai ses cheveux et me cambrai. Mon corps et mon âme étaient en feu, mais c'était une sensation merveilleuse, qui me donnait envie de plus.

— C'est tout ? hoquetai-je.

Une partie de mon cerveau était surprise de pouvoir encore former des mots. L'autre partie guidait les doigts de ma main gauche tandis qu'ils déboutonnaient la chemise de Drake.

— C'est ce qu'est censée faire une compagne de dragon… Une compagne de wyverne doit aussi prouver sa valeur auprès du sept.

— Oh. Prouver sa valeur comment ?

Je glissai la main à l'intérieur de sa chemise, mes doigts me picotèrent sous la chaleur de sa peau. Ses muscles ondulèrent alors que je retraçai les courbes fermes de son torse et de son abdomen.

— Il y a un défi. La compagne doit triompher, sinon, elle est rejetée.

Il déposa des baisers brûlants jusqu'à mon autre sein qu'il accompagna de coups de langue appuyés. Sa voix était âpre, aussi rugueuse que du velours froissé.

— Tu as le goût de mon feu. Tu as le goût du désir. Tu as le goût que doit avoir une compagne. Viens à moi, Aisling. Donne-toi à nouveau à moi.

Accouple-toi avec moi comme le font les mortels.

Ses mots étaient abrupts, mais un frisson de pur désir dévala le long de ma colonne vertébrale. Après tout ce que nous avions fait dans mon rêve, je n'avais pas le droit de jouer les prudes, mais Drake était très différent des hommes que j'avais connus. Il n'y avait pas que son pouvoir… Avec lui, je me sentais totalement et parfaitement féminine. C'était peut-être un dragon sous forme humaine, mais il était aussi la personne la plus mâle que j'aie jamais rencontrée.

Sa langue me brûla quand elle passa sur mon téton dressé, et je faillis dire oui, je faillis jeter toute prudence par la fenêtre et accepter d'être tout ce qu'il voulait que je sois, rien que pour goûter à nouveau au feu que me promettait son regard, mais cette fois, c'était plus qu'un simple fantasme. Et il manquait quelque chose, que je ne pouvais ignorer. Il y avait de l'excitation dans ses yeux, il y avait du désir et la certitude de nous amener tous deux à l'extase, mais il n'y avait aucune affection.

— Tu ne m'aimes pas, murmurai-je dans ses cheveux, une larme coulant sur ma joue.

Une expression surprise passa sur son visage.

— Et pour être honnête, même si j'ai apprécié le rêve et que j'ai envie de te faire un tas de trucs, la plupart impliquant ma langue, je ne suis pas… je n'ai pas… je ne suis pas amoureuse de toi.

Son regard d'émeraude ne vacilla pas, mais ses yeux s'arrondirent.

L'incrédulité qui y flottait aurait pu me faire rire.

— Tu ne couches avec un homme que si tu es amoureuse de lui ?

— Pas la peine de dire ça comme si c'était dégoûtant.

— Ce que nous avons fait la nuit dernière n'avait rien à voir avec l'amour.

Je pinçai les lèvres.

— Ce que nous avons fait la nuit dernière n'était pas réel, pas dans le sens qui compte. Pour ce qui est de l'amour… Non, je ne couche pas à droite à

gauche, et oui, il se trouve que je crois que les gens devraient tenir l'un à l'autre avant de coucher ensemble. Le désir et l'attirance physique, c'est très bien pour un fantasme, mais on peut trouver mieux qu'une relation sexuelle débridée, enflammée et incroyablement fabuleuse, tu sais…

Son regard s'assombrit. Ses iris étaient plus lumineux ou plus sombres selon ses émotions, c'était assez incroyable, mais je n'eus pas le temps de lui demander comment il faisait, car il reprit :

— Tu es la seule femme, de tous les temps, à être née pour devenir ma compagne, la seule femme à qui ma vie est irrévocablement liée, la femme dont la mort me tuera, et tu crois que je ne me soucie pas de toi ?

Je redressai le menton.

— Il y a une grosse différence entre l'instinct de conservation et la véritable affection. En ce moment, une partie de moi est si en colère que je meurs d'envie de t'assommer avec cet aquamanile, je crois donc qu'il vaudrait mieux que je m'en aille. Avec mes amis, sains et saufs.

J'avais prononcé cette dernière phrase histoire qu'il n'oublie pas. Son regard se riva au mien l'espace de quelques secondes, les flammes de sa colère léchèrent ma peau. J'ouvris la porte magique dans mon esprit et les accueillis. Il recula d'un pas et tout mon corps entama un chant funèbre face à cette perte. Je remis mon soutien-gorge et, serrant toujours l'aquamanile contre moi, boutonnai ma tunique.

Drake haussa un sourcil, on aurait dit l'incarnation de l'ironie.

— Et explique-moi comment tu comptes m'empêcher de te reprendre l'aquamanile ?

— Je suis une Gardienne, répondis-je avec une énorme dose d'assurance que j'étais à mille lieues de ressentir. J'ai du pouvoir, moi aussi. Si tu t'en prends à moi, tu le regretteras.

Il se fendit d'un sourire.

— Un jour, cette déclaration sera sans doute vraie, mais en cet instant ?

Il jeta un coup d'œil à Jim, qui était couché près de la porte et nous tournait le dos.

— Aujourd'hui, je pense que je vais braver ton courroux.

J'aimerais souligner que je n'avais pas le choix. Vraiment pas. En temps normal, je ne suis pas une personne violente, mais je n'avais aucun doute : si je ne neutralisais pas Drake, il me reprendrait l'aquamanile. Si j'avais l'aquamanile en ma possession, il serait en colère contre moi, mais il accepterait n'importe quoi pour le récupérer. C'est pourquoi je l'assommai.

En fait, je crois que je l'ai simplement étourdi. Il ne s'attendait pas à ce que j'interprète ce pas qu'il fit vers moi comme une situation classique d'attaque frontale, mais oncle Damian avait insisté pour que je prenne un cours d'autodéfense. J'assenai donc à Drake un coup de genou dans ses parties intimes, enfonçai les doigts de ma main gauche dans ses yeux, puis propulsai ma main droite – et le lourd aquamanile – sur sa tête. Il tomba au sol, une expression stupéfaite sur le visage.

— Jim, aide-moi avec René, hurlai-je sans vérifier si Drake était blessé.

— Oh, maintenant tu reconnais mon existence… Par les flammes d'Abaddon, qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Je veux que tu portes René à l'étage et que tu le ramènes à son taxi.

— Pardonne-moi, tu me confonds avec une mule. Je suis un démon, pas un moyen de transport.

— Tu es un chien énorme qui peut sans doute nous soulever tous les deux en même temps, René et moi, mais ne t'en fais pas… Je vais t'aider. Bon Dieu, ce qu'il est lourd.

Avec l'aide contestable de Jim, je parvins à traîner René jusqu'à le mettre sur le dos de Jim.

— Aïe ! Mon dos !

— Chut, répliquai-je.

Je courus vers Drake et glissai deux doigts sous sa mâchoire à la

recherche de son pouls. Il semblait un peu lent, mais rien de bien grave. Il

n'y avait pas de sang, il devait être juste étourdi. Je le retournai sur le dos, récupérai un coussin sur une chaise dans le coin de la pièce et le plaçai sous sa tête, avant de revenir à René. Je fourrai l'aquamanile dans mon sac à main, passai la bandoulière par-dessus ma tête afin de la placer en travers de ma poitrine et soulevai les jambes de René.

— Allez, en route.

Jim grogna, mais se mit à avancer en titubant. Une fois le seuil de la tanière franchi, je pris quelques précieuses secondes pour refermer le cadenas sur la porte. Ça n'arrêterait pas Drake, mais le cadenas le ralentirait peut-être assez pour nous permettre de nous échapper.

Au bout du compte, je n'avais aucune raison de m'inquiéter. Drake, sûr de pouvoir me contrôler tout seul, avait envoyé ses sbires ailleurs. Nous ne croisâmes personne pendant que nous traînions le corps de René dans l'escalier, et pourtant, nous fîmes beaucoup de bruit.

— Comment est-ce qu'on sait qu'on a des côtes cassées ?

— Tu ne t'es pas cassé de côtes, haletai-je, à mi-chemin dans l'escalier.

Tu ne peux pas aller plus vite ?

— Je ne suis pas une bête de somme, répliqua sèchement Jim. Je crois que ma rate vient d'imploser.

— La… ferme…

— Très bien, mais rappelle-toi de ce moment quand je me retrouverai sous dialyse pour le restant de mes jours.

— C'est… bon sang, ce qu'il est lourd… Combien de marches il nous reste ? La dialyse, c'est pour les reins, pas la rate.

Nous finîmes par arriver en haut des marches et prîmes un moment pour reprendre notre souffle, avant de traîner René jusqu'au débarras. Nous avions presque atteint la porte que j'avais forcée quand Jim trébucha sur un tas de serpillières, de balais, et d'autres ustensiles divers disposés dans un seau. Nous retrouvâmes tous les trois emmêlés. Jim tomba, René glissa de son dos et je poussai un cri quand un balai me cogna la tête.

— Désolé, s'excusa Jim.

— Je t'aurai… ouille ! … pour ça.

J'étais tombée à genoux après m'être empêtrée dans deux balais, et m'étais à moitié affalée sur René. Je récupérai mon sac à main là où il était tombé, et hissai le torse de René sur Jim. Pour aider le démon sur le reste du trajet, je stabilisai René en le tenant pas la taille.

— Tu ne serais pas de la famille des Pieds nickelés, par hasard ? Ce genre d'évasion était l'un de leurs numéros, non ?

— Tu… restes… là… avec… lui, sifflai-je quand nous émergeâmes dans l'allée sombre, ignorant ce que Jim considérait comme un trait d'esprit.

Je laissai René affalé contre le bâtiment et fouillai dans ses poches en quête de ses clefs de voiture.

— Je vais chercher le taxi. Ne laisse personne l'approcher !

— Comment suis-je censé arrêter qui que ce soit sans aucun de mes pouvoirs démoniaques ?

— Tu as pris la forme d'un chien, commence à te comporter comme tel !

Si quelqu'un arrive, mords-le !

— Ça pourrait être marrant, réfléchit Jim alors que je trébuchais dans l'allée en rejoignant le véhicule.

À mon retour, René commençait à reprendre conscience, mais je n'avais pas l'intention de m'attarder devant la maison de Drake, à attendre qu'il ait recouvré tous ses esprits. Je chargeai donc le Français à l'arrière du taxi où monta Jim et dégageai de là en vitesse, m'engageant dans les rues au hasard. Quand j'eus l'impression d'avoir mis assez de distance entre nous et le manoir de la wyverne, je poussai un soupir de soulagement, et me garai dans un parking à plusieurs étages.

Vingt minutes plus tard, j'essayais de concocter une histoire qui puisse paraître crédible sans trop en révéler. René était peut-être au courant pour Jim, mais Jim était inoffensif. Drake, c'était une autre histoire, et à mon

avis, ça ne lui plairait pas que René en sache trop sur son identité. Dans ce genre de situation, l'ignorance était une bénédiction.

— Je n'ai pas vu de deuxième homme, se plaignit René en se frottant la tête. Tu dis qu'il était derrière moi ?

— Oui, il y avait… euh… un passage secret qui s'est ouvert derrière toi.

L'homme de main de Drake t'a assommé pendant que tu regardais ailleurs.

Jim renifla.

La confusion et la méfiance se succédaient dans les yeux de René.

— Je ne sens pas de bosse. S'il m'a frappé sur la tête, je devrais avoir une bosse, non ?

Jim renifla de nouveau.

— J'ai dit qu'il t'avait frappé ? Je voulais dire qu'il t'a fait une prise de karaté. Tu sais, il t'a cogné juste sur ce nerf qu'on a dans le cou et qui assomme les gens. Ça a été très rapide. Je ne suis pas surprise que tu n'y croies pas, et Jim, si tu renifles encore une fois, tu seras bon pour une visite chez le vétérinaire, tu sais, pour un petit coup de ciseaux…

— Et on dit que les démons sont vicieux, lança Jim tout en regardant innocemment par la fenêtre les gens qui rentraient dans leur voiture ou en sortaient.

— Ah. Mais tu t'es échappée ? s'étonna René, l'air encore un peu confus.

— Oui, eh bien, j'ai dû frapper Drake sur la tête avec mon aquamanile.

Au moins, je l'ai récupéré, affirmai-je en tapotant mon sac.

Il paraissait très léger pour un sac qui contenait un morceau d'or vieux de six cents ans.

— *Merde !* m'écriai-je tout en fouillant frénétiquement le sac.

Il n'y avait pas tant de choses que ça dedans, mais même en le vidant sur le siège à côté de René, je découvris ce que je craignais… Une sensation de malaise envahit mes tripes.

L'aquamanile n'était pas là.

J'avais envie de pleurer.

— Je l'avais… Je l'avais dans les mains, je l'ai mis dans mon sac. Oh mince, je dois l'avoir perdu dans le débarras, quand tu as fait tomber tous ces balais sur moi.

— Ce n'était pas ma faute. René est lourd, je pouvais à peine marcher, protesta Jim.

J'aurais aimé pouvoir rejeter la faute de la disparition de l'aquamanile sur Jim, mais je ne pouvais pas. Il n'avait pas fait exprès de percuter les balais.

Démon ou pas, il obéissait à mon ordre qui était de porter René dehors. La perte de l'artefact était simplement un manque de chance.

— Que vas-tu faire, maintenant ? s'enquit René, une expression inquiète dans ses gentils yeux bruns.

J'avais envie de pleurer, mais les larmes ne feraient qu'une chose : me laisser avec des yeux rouges et un nez qui coule. Au lieu de ça, avec l'impression très forte d'être la martyre Sainte Aisling, je décidai de prendre les devants.

— Drake a dû réussir à sortir de la pièce à l'heure qu'il est, et il a sans doute trouvé l'aquamanile.

Je dus ravaler la boule qui s'était formée dans ma gorge à la pensée de la perte du dragon, mais je n'avais jamais été du genre à pleurer pour des aquamaniles perdus.

— Donc, pas question d'y retourner pour le récupérer. Ce dont j'ai besoin, c'est d'une personne qui soit experte en dra… euh…

Je coulai un coup d'œil en coin à René.

— … en Drake, me corrigeai-je. Si tu te sens prêt à conduire, j'aimerais retourner au *Grimoire toxique*.

— Qu'y a-t-il là-bas qui pourrait t'aider ? demanda René avec curiosité, tout en se glissant derrière le volant.

— Amélie connaît Drake, mentis-je.

Elle avait entendu parler de lui, j'en étais sûre, mais ça me suffisait.

Elle connaissait peut-être un tendon d'Achille draconique.

— Je suis sûre qu'elle pourra m'aider, ajoutai-je.

— On écrira ça sur ta tombe, lança Jim depuis le siège arrière.

Chapitre 9

— C'est quoi, ton truc avec les dépotoirs ? demanda Jim.

Nous venions de franchir la porte de la boutique d'Amélie.

— Cet endroit ressemble à un rebut de film Harry Potter bas de gamme, ajouta-t-il en grommelant.

— Chut ! Tiens-toi bien, Amélie va t'entendre.

Je balayai la pièce du regard, soulagée de voir qu'Amélie n'était pas là et n'avait pas entendu les insultes de mon démon. Je décrochai la laisse et étrécis les yeux.

— Et comment connais-tu Harry Potter, au juste ?

— Oh, Harry est très apprécié à Abaddon. Ce sont des pied-de-chats que je vois là-bas ?

— Beurk ! répondis-je.

Horrifiée, je regardai l'étagère pleine de bocaux contenant ce que j'avais pris pour un éventail d'herbes innocentes.

— Des pieds-de-chats ? C'est horrible !

Jim prit une expression dégoûtée.

— Grandis un peu. Le pied-de-chat est une fougère.

— Oh.

Je lançai un coup d'œil suspicieux au bocal que Jim était en train de renifler, avant de reporter mon attention sur le magasin.

— Bonjour ? Amélie ? C'est Aisling. Il y a quelqu'un ?

— J'arrive, Aisling, lança la voix d'Amélie depuis une pièce du fond.

Cécile vient de revenir après avoir fait ses besoins.

— Qui est Cécile ? s'enquit Jim tout en bougeant pour examiner une pile de livres.

— C'est le corgi d'Amélie. Maintenant, écoute-moi bien ! Je ne veux pas que tu me fasses honte, d'accord ? Souviens-toi que je détiens la clef de tous tes futurs repas, et garde les lèvres scellées à moins que je ne te pose une question.

Jim inclina la tête de côté et m'étudia.

— Tu aurais parfaitement ta place à Abaddon, tu sais. Tu as tout à fait l'autorité d'un seigneur démoniaque.

— Je n'ai rien de ce genre… commençai-je à répondre, avant de prendre conscience de la présence d'Amélie.

Elle se tenait près d'une entrée dissimulée par un rideau. Je lui adressai un petit sourire.

— *Bonjour*, Amélie.

— *Bonjour*. Je vois que tu as réussi à invoquer… un démon ?

Je souris davantage, consciente de la rougeur qui recouvrait mes joues.

— Oui, eh bien, l'invocation a un peu… dérapé. Voici Jim.

— Ouais, salut, tout ce que vous voulez… Je ne suis pas autorisé à parler à moins que Sa Majesté ici présente m'y autorise… Par les Feux d'Abaddon ! Bébé, bébé, bébé !

Les yeux de Jim s'écarquillèrent tellement qu'ils jaillirent presque des orbites de sa grosse tête noire poilue lorsque Cécile fit son entrée dans la pièce. Jim fit un drôle de petit déhanchement vers le Corgi à l'air surpris.

— Tu es sacrément sexy, dis-moi ! Eh, bébé, c'est qui ton Papa ?

— Oh Seigneur, soupirai-je en m'écroulant sur l'un des tabourets situés près du long comptoir.

Le regard d'Amélie passa des chiens à moi.

— Je ne comprends pas. Le démon nommé Jim désire savoir qui est le géniteur de Cécile ?

— Non, répondis-je, les mains sur les yeux.

Est-ce que la situation pouvait encore empirer ?

— Je crois qu'il s'est épris de votre chien. Il a tendance à oublier qu'il n'en est pas vraiment un, lui aussi. C'est l'un des trucs dont je voudrais vous parler… Jim ! C'est très impoli !

Jim ne parut même pas penaud de s'être fait prendre en plein reniflage de derrière de Cécile.

— C'est ce que font les chiens, répliqua Jim.

J'aurais juré le voir agiter les sourcils à l'intention de Cécile.

— Eh, ma puce, tu veux renifler le mien ? ajouta-t-il.

— OK, c'est bon, dehors ! ordonnai-je en montrant la porte du doigt.

Jim prit un air choqué.

— Dehors ? Tu ne peux pas m'envoyer là-bas ! Je suis un chien qui a de la valeur ! Quelqu'un va me voler !

— Si seulement…

— *Très bien !* souffla Jim, avant de s'asseoir à côté de Cécile.

Amélie regardait Jim avec un froncement de sourcils perplexe.

— Je suis désolée pour ces désagréments. Jim est un peu… bizarre.

Nous ignorâmes toutes deux le reniflement provenant de là où était Jim.

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire…

Elle désigna de la main une petite cafetière en laiton.

— Puis-je vous offrir du café ?

— Merci, j'en ai bien besoin.

— Je ne suis pas surprise de vous voir, dit-elle en nous versant une tasse de café chacune.

— Pourquoi ? Oh (j'inclinai la tête vers Jim) vous voulez dire à cause de mon ami en costume de chien ? Vous aviez raison, à propos. Il ne

faut pas se montrer radin avec le matériel. Voilà le résultat. C'était une énorme erreur.

— Je ne suis pas sûre, répondit-elle en observant Jim d'un air songeur.

Ce dernier était en train de lécher les oreilles de Cécile. Je feignis ne pas m'en apercevoir.

— J'ai toujours eu le sentiment que les Gardiennes invoquaient les démons qu'elles méritaient. Mais ce n'est pas à cause du matériel que je m'attendais à vous voir. Avez-vous entendu parler de ce qui s'est passé au G&T ?

Qu'avais-je bien pu faire de si horrible pour mériter Jim ? Je secouai la tête pour sortir de ces effroyables réflexions.

— La police, ils sont allés au club et ont interrogé tout le monde là-bas.

— Interrogé ? Pourquoi ?

Elle m'observa par-dessus le bord de sa tasse.

— Il paraît que la police vous cherchait.

— Moi ? glapis-je, renversant du café partout. Oh, je suis désolée. Est-ce que vous avez une serviette ? Merci. Ils me cherchaient ? Vous êtes sûre ?

J'ai parlé à la police, et pas plus tard que ce matin, j'ai parlé à… Oh.

L'inspecteur Proust a mentionné m'avoir cherchée.

Elle esquissa une version féminine du haussement d'épaules français tandis que j'épongeai le liquide avec un torchon.

— C'est ce qu'on m'a dit. À ce qu'il paraît, l'agent de police qui a interrogé le Venediger lui a posé des questions très précises sur vous.

— Oh non, dis-je en fixant ce qu'il me restait de café.

Il était fort et noir, exactement comme je l'aimais. De légères perles huileuses dansaient sur la surface d'où s'élevait une légère fumée. Je savais que l'inspecteur Proust m'avait fait suivre – il l'avait presque admis – mais j'ignorais qu'il irait jusqu'à aller ennuyer les gens du G&T. Mes épaules s'affaissèrent. Est-ce que le Venediger était en colère ?

— Mon informateur m'a dit que le Venediger avait fait passer le mot : on doit vous amener à lui immédiatement, continua Amélie, comme si elle avait lu dans mes pensées.

Ouille !

— Amener à lui ? Dans le genre, kidnappée ? Il est si furax que ça ?

Ses yeux noirs ne vacillèrent pas un seul instant.

— Le Venediger n'apprécie pas les gens qui attirent l'attention de la police sur *l'au-delà*. Tout le monde a comme instruction de vous chercher.

Tout le monde.

— *L'au-delà* ?

Un très mauvais pressentiment me tordait l'estomac.

— Ça veut dire…

Elle agita un instant les mains, elle cherchait ses mots.

— L'autre monde. C'est le nom de notre société, ceux d'entre nous qui pratiquent la magie, et ceux d'entre vous qui manipulent les forces obscures. La police nous accepte mal. Cela fait partie du travail du Venediger de nous maintenir éloignés de l'attention des autorités, d'où sa colère contre vous. Vous avez mis en danger notre sécurité.

Que devais-je penser du fait d'avoir été assimilée au groupe qui commandait aux forces occultes ? Mais il y avait d'autres détails, plus importants dont je devais m'inquiéter. Comme de ce que le Venediger comptait faire de moi, par exemple.

— Vous dites que le kidnapping est une éventualité ?

Elle hocha la tête.

— Super. Maintenant, tout l'autre monde de Paris est après moi. Vous savez, je ne croyais pas que ma journée pouvait encore empirer, mais c'est le cas. Je déteste devoir vous poser la question, mais allez-vous me livrer au Venediger ?

Elle baissa les yeux sur la tasse dans ses mains.

— Je suis une *guérisseuse*. Je ne prête pas allégeance au Venediger, et

je ne pratique pas non plus la magie. Enfin, pas le type de magie qu'il peut influencer. Alors non, je ne vous livrerai pas, bien que, si vous voulez un petit conseil…

Je souris. Ces derniers temps, on m'abreuvait de conseils…

— Il vaudrait mieux que vous alliez voir le Venediger de votre propre gré plutôt que d'être présentée à lui en échange d'une prime… ou pire encore.

Je poussai mon café sur le côté, j'étais incapable d'avaler quoi que ce soit. Qu'est-ce qui pouvait être pire que d'être traînée devant le Venediger en échange d'une prime ?

— Vous pensez qu'il faut que je me livre ?

Elle détourna les yeux.

— Il n'est pas la police, même s'il remplit cette fonction dans *l'au-delà* de France.

Mon estomac, qui s'était déjà recroquevillé pour ne former qu'une toute petite boule, se transforma en plomb et tomba à mes pieds.

— Compris.

— Je me demande bien pourquoi la police s'intéresse tellement à vous.

Je levai les yeux, avachie sur le comptoir. Le visage d'Amélie était un masque d'innocence, sans la moindre expression visible.

— Eh bien, ce n'est pas un secret. Si la police interroge le Venediger, vous en entendrez sûrement parler. Je… euh… je suis plus ou moins impliquée dans un meurtre.

— La mort d'Aurora Deauxville, répondit Amélie en hochant la tête.

Je me redressai.

— Vous êtes au courant ?

Amélie agita les mains dans un geste éloquent.

— Tout le monde connaissait Aurora Deauxville, dans *l'au-delà*. C'était une amatrice, qui avait des prétentions, mais aucune véritable capacité. Elle fréquentait le G&T, ainsi que ma boutique et d'autres

boutiques Wiccanes.

Elle se faisait appeler « mage », mais à mon avis, elle ne savait même pas ce qu'est un mage.

— Hum… Donc, elle n'était pas très appréciée dans *l'au-delà* ?

— La question n'est pas de savoir si elle était appréciée, elle payait très cher pour des consultations, du matériel et des manuscrits. Les gens ne faisaient peut-être que la tolérer, mais ils respectaient le pouvoir de son argent.

— Oh… J'ai pensé … j'ai supposé que… je veux dire… quand vous avez le genre de pouvoir qui peut invoquer des démons, jeter des sorts et ce genre de trucs, je suis surprise que vous puissiez être influencé par une chose aussi triviale que l'argent.

Elle rit, la joie pétillait dans ses yeux.

— Il y a très peu d'habitants riches de *l'au-delà*. Seuls les immortels les plus vieux sont ce que vous pourriez appeler « riches », et c'est parce qu'ils ont le temps d'accumuler leur richesse au fil des siècles. Ça n'a rien à voir avec leurs pouvoirs.

— Oh.

Il fallait que je réfléchisse à la question.

— Je me plante dans cette énigme. Peut-être que, plutôt que de forcer Drake à me donner la solution, je devrais enquêter sur le meurtre comme une détective le ferait. Je ne suis pas une détective. Je choisis toujours la voie de facilité. Non pas que forcer Drake à me dire quelque chose soit facile…

— J'imagine que ce serait très difficile, s'il ne souhaitait pas vous rendre ce service, acquiesça Amélie, sans demander de quoi je parlais.

Je lui adressai un faible sourire.

— Drake est aussi impliqué dans le meurtre de madame Deauxville. En tout cas, je pense qu'il l'est. Il refuse de me dire ce qu'il faisait là-bas, ce qu'il a vu, ou ce qu'il sait. Il est très frustrant !

Amélie rit à nouveau et se leva du tabouret pour se diriger, pieds nus, vers une belle boîte ancienne en bois de rose et au couvercle en verre, posée près de la caisse enregistreuse. Elle la déverrouilla et en tira un

petit objet vert que retenait une chaîne en or.

— Je crois que le bénéfice que vous tirerez de cela sera plus important que celui que j'en aurai en le vendant.

Je baissai les yeux sur le dragon de jade vert. Il faisait environ sept centimètres, était très stylisé et devait être d'origine orientale. La queue

recourbée du dragon formait un huit autour de son corps. Des touches d'or sur la tête, le corps et le bout de la queue faisaient briller l'objet d'une intensité peu habituelle pour du jade.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un talisman. Sa provenance est incertaine, mais je crois qu'il a été créé par l'un des membres du sept des dragons, probablement par les dragons verts.

— C'est très joli, roucoulai-je, mourant d'envie de toucher le beau dragon.

Mes doigts me démangeaient, ils voulaient le caresser.

— C'est vrai. C'est aussi un objet qui, je le soupçonne, pourrait vous servir, au vu des difficultés que vous rencontrez actuellement.

Je cédai à la tentation, autorisant le bout de mon doigt à suivre la courbe sinueuse du corps du dragon. Il semblait chaud, pas frais comme l'est d'habitude le jade.

— Il a bien trop de valeur pour que j'accepte, Amélie, même si j'apprécie énormément votre générosité.

— Ce n'est pas le type de cadeau que j'offre facilement, répondit Amélie en me fourrant le dragon de jade dans la main. Mais je sens que c'est ce que je dois faire.

— Mais il a de la valeur et je n'ai pas beaucoup d'argent…

— Refuser un présent offert avec sincérité est très insultant, m'interrompit Amélie.

Je regardai le dragon vert. Il paraissait… vibrer. Comme s'il possédait sa propre énergie. Il bourdonnait en silence dans ma main.

— Merci, dis-je aussi aimablement que possible, avant de glisser la

chaîne autour de mon cou.

Le talisman pendait entre mes seins, son poids chaud était étrangement réconfortant.

Amélie hocha la tête d'un air approbateur.

— Pourquoi étiez-vous venue me consulter ?

Je levai les yeux et arrêtai de faire courir mes doigts autour de la queue serpentine du dragon.

— Hein ? Oh… Eh bien, je me demandais si vous saviez si les dragons avaient un talon d'Achille. Enfin, si on peut dire ça comme ça. Un truc que je pourrais utiliser pour forcer Drake à me dire ce qu'il sait à propos du meurtre de madame Deauxville.

Elle prit un air songeur.

— Pas de talon d'Achille ? devinai-je.

— Aucun que je connaisse. La seule personne qui a peut-être le pouvoir de forcer une wyverne à faire quelque chose qu'il n'a pas envie de faire…

Sa voix faiblit et se tut.

Je poussai un soupir et soulevai ma tasse de café.

— Ne me dites pas. Le seul qui soit capable d'avoir le dessus sur Drake est le Venediger.

Elle écarta les mains en un geste d'impuissance.

— C'est le seul.

— Super. Donc maintenant, je vais devoir aller ramper devant lui pour m'excuser, ainsi que pour lui demander son aide, ce qui, si Ophélia et Perdita disaient vrai, me coûtera dieu seul sait quoi… Tout ça alors qu'il est si furieux contre moi qu'il a mis un contrat sur ma tête.

— Un contrat ?

Je balayai la question d'un revers de main et descendis du tabouret, récupérant mon sac et la laisse de Jim.

— Peu importe. Si je dois aller ramper, je ferais mieux de le faire sans

mon ami poilu. Il faut que je retourne à l'hôtel et que je trouve un moyen d'accomplir le rituel de libération.

Jim, qui avait tellement léché les oreilles de Cécile qu'elles étaient couvertes de bave de chien, m'adressa un froncement de sourcils quand

j'agitai la laisse de manière significative, mais le démon parvint à se détacher du corgi.

— C'est l'heure de manger ? demanda-t-il avec espoir.

— Non, c'est l'heure de rentrer à l'hôtel et de te renvoyer dans ton petit foyer enflammé.

Jim s'assit et m'adressa un regard étrange.

— Tu ne peux pas me renvoyer. Je t'ai dit que tu étais mon maître, maintenant.

J'accrochai la laisse à son collier.

— Oui. Je sais. Je suis ton maître parce que je t'ai invoqué, mais tu appartiens à Amaymon, et tu vas repartir avec lui.

— Bon sang, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Que j'utilise un sémaphore ? Je t'ai dit que personne ne me revendiquait !

Amélie prit une brusque inspiration et, en l'entendant, j'eus pour la première fois l'intuition qu'autre chose était sur le point de très, très mal tourner dans ma vie.

— Tu m'as dit qu'Amaymon t'avait viré de ses légions, mais qu'il te reprendrait dans peu de temps, articulai-je lentement.

Avec beaucoup d'appréhension.

Jim grimaça.

— Oui, mais avant que ça ait pu se produire, tu m'as invoqué. Tu m'as lié à toi. Ça veut dire que tu es mon maître, maintenant.

L'intuition se transforma en une véritable vague d'horreur.

— Quoi ?

Jim sourit. Je vous jure, il me sourit.

— Il n'y a plus que toi et moi, poulette.

— Il ne peut pas faire ça, n'est-ce pas ? demandai-je à Amélie, le désespoir suintait de ma voix. Il ne peut pas refuser de repartir ? Tout ce que j'ai à faire, c'est accomplir le rituel et il partira, non ?

Elle secoua la tête.

— Tous les démons appartiennent à un seigneur, c'est l'essence même de leur existence. Si vous en invoquez un qui a été banni, il devient votre démon. Sauf si vous lui avez ordonné de ne pas l'être…

Un espoir fou s'éveilla en moi. Je reportai mon attention sur Jim.

— Est-ce que les mots « Mon nom est Aisling. Je suis ton maître » te disent quelque chose ? intervint Jim.

Mon cœur rejoignit mon estomac, se transformant en boule de plomb qui tomba à mes pieds.

— Oh Seigneur. Ça veut dire… ça veut dire que je suis…

— Oui, acquiesça Amélie. C'est officiel, vous êtes désormais un seigneur démoniaque.

Bizarrement, je ne m'effondrai pas, n'éclatai pas en sanglots et ne fis pas de crise de nerfs. Je n'étranglai même pas Jim, histoire de lui offrir un vol direct pour Abaddon, même si j'en avais très envie. Au lieu de ça, je bus quelques tasses de café supplémentaires pendant qu'Amélie cherchait dans sa vaste librairie un moyen de se débarrasser d'un démon indésirable.

— J'ai bien peur qu'à part détruire le démon, il n'y ait rien que vous puissiez faire. J'ai malgré tout une bonne nouvelle, dit Amélie.

— Dites-moi tout, une bonne nouvelle me ferait du bien ! répondis-je en rassemblant mes affaires pour partir.

— Vous êtes la seule Gardienne qui est à la fois une compagne de wyverne et un seigneur démoniaque.

— Qu'est-ce que j'ai comme bol, hein ?

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire.

— C'est une façon de résumer la situation, oui.

Je la saluai de la main et sortis en quête d'un taxi qui me conduise à l'adresse qu'elle m'avait indiquée.

— Le métro coûte moins cher et possède un avantage indiscutable : il inclut des entrejambes, juste au niveau du nez, dit Jim.

Nous allions en direction d'une des rues principales où selon Amélie, je trouverais une station de taxis.

— Tu es dans le pétrin jusqu'au cou en ce moment, donc inutile de dire quoi que ce soit, surtout dans une rue où les gens pourraient t'entendre.

— C'est toi qui te trouves sur la liste noire du Venediger, et c'est moi qui suis dans le pétrin ?

J'arrêtai d'écouter Jim et me concentrai sur ce que j'allais dire au Venediger. Je devais peaufiner mes excuses, après tout, la police avait fermé son bar (même si techniquement, ce n'était pas ma faute), et je devais aussi formuler une requête pour qu'il m'aide à cause de toute cette histoire avec Drake, une requête qui n'impliquerait pas la vente d'un truc auquel j'étais attachée, mon âme par exemple.

Lorsque le taxi se gara devant le bâtiment à quatre étages de ce quartier calme du quatorzième arrondissement, j'étais prête à ramper. Des arbres encadraient une rue presque dépourvue de circulation et des enfants couraient, se défoulant sur les trottoirs et évitant des dames âgées qui portaient des foulards noirs et avaient des filets à provisions à la main.

L'immeuble de pierre grise du Venediger ressemblait à n'importe quel autre bâtiment de Paris, il avait même l'incontournable rambarde en fer forgé à spirale qui ornait le tiers inférieur de chaque fenêtre. Des doubles portes-fenêtres se trouvaient au fond d'une entrée en retrait.

— Pas mal, acquiesça Jim alors que je payais le chauffeur de taxi. Il pourrait peut-être nous héberger ? Ce serait un changement bienvenu après ces bouges dans lesquels tu aimes traîner.

Je frémis. Hors de question de vivre avec le Venediger ! Mon intuition me soufflait que cela ne serait pas sain du tout.

— Effrijim, je t'ordonne de fermer ton clapet jusqu'à ce que je te demande le contraire.

Jim, incapable de désobéir à un ordre direct, me fusilla du regard. Je

lui souris et lui tapotai la tête tout en pressant la sonnette.

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Silence, ô doux silence.

Jim leva la patte et urina à côté de l'entrée.

— Méchant démon, très méchant ! le réprimandai-je.

J'allais essayer de fourrer le nez de Jim dans la flaque quand la porte s'ouvrit. Je me redressai à la hâte. Une jolie brune se tenait dans l'encadrement de la porte ouverte, ses lèvres roses brillantes pincées dans ce que je suspectais être une moue boudeuse perpétuelle. Ses yeux se posèrent d'abord sur moi, puis sur Jim. Elle portait le genre d'ensemble bretelles en cuir noir et bas résille que j'avais toujours associé aux reines du bondage. Toutes les parties importantes étaient couvertes, mais le reste était exposé.

— *Oui ?*

— *Bonjour. Parlez-vous anglais ?*

— Oui, admit-elle non sans une certaine réticence. Que voulez-vous ?

— J'aimerais voir le Venediger.

Sa main se resserra sur la porte, presque comme si elle craignait que je n'entre de force. Ah ah, oh, ah. Cette idée me fit presque rire.

— C'est important, ajoutai-je.

— Il est en méditation. On ne dérange pas le Venediger, quand il est en communion avec ses guides.

— Quelque chose me dit qu'être dérangé par moi ne sera pas un problème, répliquai-je avec une bonne dose de suffisance que je ne ressentais pas du tout. Mon nom est Aisling Grey.

Elle écarquilla les yeux en entendant mon nom. Sans un mot, elle recula d'un pas et me fit signe d'entrer, ce qui, tour à tour, me fit plaisir (j'étais spéciale !) et me ficha la trouille (le Venediger devait vraiment avoir envie de me voir pour permettre que son temps de méditation soit perturbé). Jim sur les talons, je la suivis à travers un salon très lumineux et spacieux. Nous débouchâmes dans un charmant petit jardin à l'arrière de la maison. Lèvres

Roses montra une petite structure en bois, au fond du terrain. Elle était située à côté d'un grand mur en briques qui séparait les jardins.

— Il est dans le kiosque.

— Merci, répondis-je. Hum… excusez-moi, mais quel est votre nom ?

La suspicion emplit son regard. Elle fit un pas en arrière.

— Pourquoi cette question ?

Je levai les mains pour lui indiquer que je ne représentais aucun danger.

— Par politesse. Ça me semblait sympa de savoir qui vous êtes …

— Mon nom ne regarde que moi, répondit-elle d'un ton cassant.

Elle tourna les talons et retourna dans la maison en claquant la porte derrière elle.

— Aïe, qu'est-ce que j'ai dit de mal ? Pourquoi n'a-t-elle pas voulu me dire son nom ? demandai-je à Jim.

Il me regarda en clignant des yeux.

— Oh, pour l'amour du Ciel… Tu peux à nouveau parler.

Sa réponse fut un geste grossier effectué avec une grosse patte poilue. Je tirai sur la laisse tandis que nous traversions la cour.

— Très malin, Monsieur Sales Pattes. Réponds à ma question. Pourquoi est-ce que cette fille s'est montrée aussi brusque avec moi, je n'ai fait que lui demander son nom ?

— Je te l'ai déjà dit, les noms ont du pouvoir.

— Hum…

Jim poussa un autre de ses (nombreux) soupirs de martyr.

— Si elle t'avait donné son nom, tu aurais pu l'utiliser contre elle.

— Tu plaisantes ?

Les narines de Jim se dilatèrent, ce qui n'était pas facile pour un Terre-Neuve.

— J'ai l'air de plaisanter ?

Nous foulions une charmante pelouse d'un vert velouté en direction

du kiosque blanc.

— Hum, dis-je d'un ton songeur.

Rien, dans cette structure, ne ressemblait à un kiosque traditionnel. Dans ma tête, c'était une terrasse en bois circulaire avec des sièges tout autour.

Ce bâtiment était bel et bien en bois, du bois blanchi à la chaux, mais les fenêtres aux vitres teintées étaient d'une taille standard. Il y avait aussi une porte à l'air massif. La séparation autour du kiosque était haute d'au moins trois mètres et en briques rouges robustes.

Il était évident que le Venediger accordait beaucoup d'importance à son intimité, même dans sa cour.

Je pris une profonde inspiration et m'arrêtai devant la porte close, me répétant mentalement mes excuses et ma requête une dernière fois.

— OK, je peux le faire. Je suis une professionnelle. Je maîtrise la situation.

— Il y a des antécédents de folie dans ta famille ? Parce que ce que tu t'apprêtes à faire est franchement stupide.

— Tu peux garder tes remarques pour toi, dis-je en levant la main pour frapper à la porte.

À la seconde où les jointures de mes doigts touchèrent le bois, la porte s'ouvrit. Lentement. Avec de nombreux craquements. Immobile devant l'encadrement, la main encore levée pour frapper, je regardai à l'intérieur. Il devait y avoir des fenêtres sur le toit, parce que le kiosque fermé était inondé d'une lumière qui se répandait en magnifiques rayons dorés.

Une lumière qui caressait les traits d'un homme pendu la tête en bas.

Une lumière qui illuminait la poignée reluisante du seax qui avait été plongé dans le torse de l'homme.

Une lumière qui scintillait dans la mare de sang en-dessous, sur le sol où étaient gravés les symboles noirs d'Ashtaroth.

Jim me poussa pour jeter un œil à l'intérieur.

— Eh bien, voilà un spectacle qu'on ne voit pas tous les jours.

— *Voulez-vous cesser de me postillonner dessus pendant que vous parlez*, dis-je, mon cœur affolé cognant dans ma poitrine.

— Et voilà le proverbe à propos du fait de se voir postillonner au visage… marmonna Jim dans sa barbe.

— *J'ai une grenouille dans mon bidet !* grommelai-je.

— Et les grenouilles.

— *T'as une tête à faire sauter les plaques d'égout*, gémis-je.

— Une tête de plaque d'égout. *Merde* va suivre, non ?

— *Merde !* m'écriai-je.

— Ça, tu peux le dire, ironisa Jim.

Chapitre 10

— Pourquoi ça m'arrive tout le temps ? gémis-je tout en agitant frénétiquement les mains. Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Je suis quoi, un aimant à cadavre ?

— Continue comme ça si tu veux que tout le quartier t'entende, me conseilla Jim en jetant un coup d'œil à la maison par-dessus son épaule.

— *Zut* !

Je poussai Jim dans le kiosque et refermai la porte derrière nous.

— Ne touche à rien. Oh, mon Dieu, on l'a tué !

— On dirait le même rituel, constata Jim en reniflant autour du cercle. Ça sent pareil.

Je me tordis les mains, mon esprit tourbillonnant comme un hamster enchaîné à une roue, forcé de tourner encore et encore sans s'arrêter.

— Il est mort ! Le Venediger est mort ! Juste devant moi, il est mort !

— Oui, je crois que c'est un fait établi. Tu fais une crise d'hystérie ?

s'enquit Jim. Je dois te donner une tape sur le crâne ?

La menace de recevoir une tape de la part d'un démon me permit de

me ressaisir (je n'étais pas passée loin du craquage). Je pris plusieurs inspirations profondes pour amener un peu d'oxygène à mon cerveau transformé en roue à hamster.

— OK. J'ai le contrôle de la situation. J'ai confiance en moi.

— Mais es-tu une professionnelle ? demanda Jim.

Je fis le tour du corps à l'envers du Venediger, et l'examinai en me mordillant la lèvre inférieure.

— Il est suspendu par un pied. Une corde lui plaque les bras contre les flancs. Il a un couteau dans le cœur. Oh, *merde*, c'est la Deuxième Mort de Démon, n'est-ce pas ?

— Ouais. Tous les signes sont là, jusqu'au cercle d'invocation.

Je tendis la main à travers le cercle pour placer deux doigts sur celle du Venediger. Elle était fraîche, mais pas encore glacée. Il n'était pas mort depuis longtemps, peut-être une demi-heure. Quand je retirai la main, un objet tomba d'entre ses doigts. Sans réfléchir, je le récupérai. Il faisait à peu près la taille d'un dollar en argent. Une pierre plate, ronde et ciselée d'or.

Elle arborait des rayures d'un gris terne, et avait un dragon doré très fin dessiné au dos.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Et c'est à moi que tu poses la question ?

— Non, répondis-je lentement.

Je retournai la pierre, ignorant ce que je devais en faire. Elle était plus lourde qu'elle en avait l'air, et le bout des doigts me picotait.

— Du pouvoir. Elle détient du pouvoir. Il la tenait dans la main, il y a donc de fortes chances pour qu'elle ait appartenu au Venediger, mais le dragon est du même style que celui de mon aquamanile, et du calice que j'ai vu dans la tanière de Drake. Il n'a pas dit quelque chose à propos de l'aquamanile ? Comme quoi il appartiendrait à une série de trois ?

Je me mordillai la lèvre quelques instants de plus, avant de plonger la pierre dans mon soutien-gorge, bien en sécurité. Si elle n'était pas importante, je pourrais facilement la rendre. Mais si elle avait de la

valeur, je pourrais peut-être m'en servir pour charmer Drake et le persuader de m'aider.

— Et puis, le Venediger est mort, alors c'est un peu comme si je l'avais trouvée.

— Oh, oui, tout à fait éthique ça… dit Jim sèchement.

J'ignorai le démon et tournai une nouvelle fois autour du corps, avant de m'accroupir sur les talons pour observer le cercle de plus près, tout en prenant garde de ne pas le toucher.

— On dirait qu'il a été dessiné avec un marqueur.

— Sol en bois, fit remarquer Jim.

— Oh, oui. Au moins, on peut voir les symboles de démon facilement.

Bafamal, encore.

— Un type populaire. Très occupé. Il aime le disco. Il préfère les costumes italiens rutilants quand il prend forme humaine, m'expliqua Jim.

— Hum.

Je réfrénai l'impulsion de courir loin du cadavre, de Paris, de tout, et approchai la main du cercle, avant de fermer les yeux et de m'ouvrir au pouvoir qu'il contenait. La lumière dans le kiosque, vue avec ma vision intérieure, était si brillante que j'eus un mouvement de recul. Mentalement, je parcourus la pièce des yeux, mais à part le corps, le sang et le cercle, il n'y avait rien à voir.

— Le cercle est fermé, mais aucun démon n'a été invoqué. Bafamal était ici, pourtant.

— Il a disparu.

Malgré mes paupières closes, je pouvais voir Jim renifler une légère tache noire sur le plancher de bois.

— Tu peux sentir qui a dessiné le cercle ?

Je reportai mon regard aveugle sur le tracé et m'autorisai à vraiment le *voir*. Quelque chose me paraissait… familier.

— C'est quelqu'un que je connais. Quelqu'un que j'ai rencontré depuis

mon arrivée à Paris, mais qui… je ne vois pas. Je n'y arrive pas.

Un doigt glacé me parcourut le dos, me faisant frissonner.

— Je sais juste un truc : l'âme de cette personne est vraiment diabolique.

Jim regarda le corps du Venediger et grimaça.

— Ça me semble évident…

— Bon sang. Je peux presque sentir qui a dessiné le cercle. Je ne sais pas ce que je fais, mais ça marche. Si je pouvais juste me concentrer assez…

Je visualisai ma porte magique, et l'imaginai en train de s'ouvrir, comme elle l'avait fait quand j'avais canalisé la chaleur de Drake, quand j'avais

senti le pouvoir de son feu me traverser le corps, m'insufflant de la force et de l'énergie.

— Euh… Aisling…

— Chut, j'essaie de me concentrer.

J'accueillis le feu de dragon, le façonnai, le modelai, et d'une force qui ôtait la vie, il devint une force qui la créait.

— Aisling, je pense que tu devrais voir ça…

— Encore une seconde… j'ai presque fini.

Le feu de dragon de Drake était la clef pour accéder à mon pouvoir, j'en étais sûre. Je pris l'énergie façonnée que j'avais récupérée tout au fond de moi et lui donnai forme.

— Comment tu aimes ton cadavre, à point ou saignant ?

J'ouvris les yeux. Cette fois encore, je ressentis un sentiment de perte quand ma vision fut limitée à mes yeux.

Le kiosque était en feu.

— Qu'est-ce que c'est que cet Enfer ?

— Abaddon, pas…

— Bordel de merde ! l'interrompis-je en fixant les flammes qui léchaient le mur du fond. Je ne t'a pas dit de ne toucher à rien ?

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça, c'est toi. À la minute où tu as commencé à respirer bizarrement et à faire tes trucs de madame Aisling, l'incendie a démarré.

— Nom d'une pipe, grognai-je en me redressant.

La fumée de l'incendie envahit ma gorge et mes yeux, je toussai.

— Pourquoi est-ce que ça m'arrive à moi ?

— Ce n'est pas le bon moment pour débattre de ta vie catastrophique. On ferait mieux de sortir d'ici avant de finir grillés comme des saucisses au barbecue.

— Tu as raison, et pas seulement à cause de l'incendie. Que va penser l'inspecteur Proust ? Il croit peut-être que je n'ai pas assassiné

madame Deauxville, mais il ne va pas être content du tout s'il me trouve ici.

Oh, mince, Lèvres Roses !

J'ouvris la porte de quelques centimètres pour vérifier le jardin.

— Elle ne dira peut-être rien, suggéra Jim.

— Tu crois ?

— Non, j'essayais juste de te rassurer.

— Oh, tu m'aides vraiment beaucoup.

— Tous mes maîtres me disent ça.

L'incendie gagnait en force, le banc devant le mur était désormais la proie des flammes. Je plissai les yeux pour regarder le Venediger à travers la fumée grandissante.

— Tu crois qu'on devrait le descendre de là ?

— C'est lui ou toi, ma petite.

— Je vote pour moi.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi.

Je fis signe à Jim d'avancer, franchis la porte et la refermai prudemment.

Je m'immobilisai une seconde, puis me retournai et, j'essuyai la poignée de la porte en me servant de ma tunique.

— C'est pour les empreintes, expliquai-je à Jim en lui indiquant d'aller vers la maison.

— Le bâtiment est sur le point de se transformer en feu de joie et tu t'inquiètes des empreintes ?

Je le fusillai du regard.

— Je te parie que si je cherche sur Internet, je peux trouver un kit de stérilisation à faire soi-même.

Jim prit un air songeur.

— Bien reçu.

J'hésitai devant les dalles menant au patio.

— Est-ce qu'on doit appeler la police ? Ça ne semble pas bien de laisser le Venediger ici. Après tout, si Lèvres Roses dit à l'inspecteur Proust que je

suis passée et qu'en plus, je n'ai pas fait toute une histoire à cause du cadavre, il va croire que je suis impliquée, non ?

Jim prit le coin de ma tunique dans sa bouche et me tira sur le côté, le long d'un passage étroit en graviers, qui longeait la maison.

— À ton avis, tu n'es pas impliquée peut-être ?

— Si, mais je pourrais appeler les pompiers…

— *Halte !* hurla une voix masculine depuis la maison.

Un homme vêtu d'un uniforme de police se tenait dans l'encadrement de la porte et regardait dans ma direction. Il se retourna et fit un geste vers sa gauche, où deux autres hommes apparurent du côté opposé de la maison, tous deux en civil. Je reconnus l'un d'eux. C'était l'un des membres de l'équipe de l'inspecteur Proust. L'homme en uniforme s'immobilisa et braqua un doigt sur moi.

— *Restez où vous êtes !*

— Jim ! m'écriai-je.

Je tournai les talons et partis en courant vers le côté de la maison dénué d'agents de police.

— Aide-moi !

— Donne-moi un ordre, me répondit-il sur le même ton.

Je m'arrêtai assez longtemps pour hurler :

— Effrijim, je t'ordonne, en tant que ton souverain et maître, d'attaquer les hommes qui essaieront de m'arrêter… Mais ne les blesse pas trop gravement, et ne les laisse pas te blesser non plus, d'accord ?

Puis je partis en flèche sur le chemin de gravier, en direction de la clôture en bois qui jouxtait le mur en briques. Derrière moi, Jim se mit à aboyer comme un vrai chien. Je m'arrêtai devant le portail, et luttai avec le loquet, m'inquiétant soudain pour Jim. Je ne vis qu'une énorme masse floue et noire quand il bondit sur les hommes. L'un des détectives en civil s'enfuyait tout en parlant dans une radio portative. Le policier en uniforme était au sol

et se tortillait. Jim donnait des coups de dents et grognait à l'intention du deuxième policier.

— Jim, aux pieds ! hurlai-je, avant d'ouvrir le portail en grand et de le franchir en courant.

J'avais parcouru toute la longueur de la maison quand je fonçai dans une haie feuillue d'un mètre quatre-vingts, qui fusionnait avec l'avant de la maison. J'entendis Jim haleter derrière moi, et des cris qui venaient du fond du jardin.

— Mince !

— *Merde*, me corrigea Jim.

— Peu importe. Je vais traverser ce foutu truc.

Je me frayai un chemin dans la haie, malgré le milliard de petites branches qui voulaient me retenir. Ma tunique se déchira, la chaîne qui retenait mon talisman se coinça dans une branche, mes cheveux s'emmêlèrent, mais je continuai, ne perdant qu'une sandale au passage.

J'étais à bout de souffle et couverte de feuilles et de terre quand je plongeai de l'autre côté, ne m'accordant qu'une seconde pour remarquer les voitures de police alignées dans l'allée de la maison. Je leur tournai le dos et partis en boitant dans la direction opposée. J'essuyai la fumée et la terre de mes yeux, ôtai les branches et les feuilles de mes cheveux ; mes muscles étaient bandés, j'étais prête à détaler si quelqu'un faisait ne serait-ce que respirer dans ma direction. En me suivant, Jim marmonna quelque chose à propos du fait de ruiner un beau pelage. Je retins mon souffle quand nous passâmes le coin de la rue et tournâmes à droite, mais il n'y eut aucun sifflet, aucune sirène, aucun cri et aucun agent de police qui me poursuivait.

Je regardai Jim. Il était couvert de branches et de feuilles, lui aussi, de la terre maculait son museau. Je retirai les petites saletés qui le recouvraient tout en essayant de contenir les tremblements qui m'avaient soudain envahie.

— Aux pieds ? demanda Jim d'une voix grinçante. Aux pieds ?

— Désolée, c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit, m'excusai-je avant de prendre une inspiration tremblante. On est en sécurité, enfin, je crois…

Au moment où je prononçai ces mots en tremblant, une limousine d'un noir brillant passa le coin de la rue et accéléra avant de ralentir d'un seul coup pour s'arrêter à moins d'un mètre de moi. Les pneus crissèrent. Je la fixai, abasourdie, alors qu'un homme roux bondissait de la voiture et ouvrait vivement la portière arrière. Puis, sans même un « Salut, comment allez-vous ? Ça vous dérange si je vous kidnappe ? », il m'attrapa par ma taille désormais crasseuse et me jeta à l'intérieur. Je m'écrasai contre le sol somptueusement moquetté, mon nez heurtant une paire de chaussures italiennes vernies et hors de prix. Jim émit un glapissement quand on le jeta dans le véhicule avec moi.

— Bonjour, Aisling.

Mes yeux passèrent des pieds aux jambes, puis remontèrent plus haut, vers des cuisses musclées. Je connaissais cette voix. Je connaissais ces cuisses. Enfin, en quelque sorte.

Je m'écartai des pieds d'une poussée et fis face à Drake, Jim dans mon dos.

— Drake Vireo, quelle surprise de te trouver ici.

Drake haussa un sourcil d'un noir brillant.

— C'est ce que je me suis dit quand j'ai vu que tu étais sur une autre scène de crime.

Les mains sur ses genoux, je pris appui et me redressai pour m'asseoir sur le siège en cuir confortable à côté de lui. Juste au moment où j'allais lui demander comment il pouvait savoir où j'étais, il dit quelque chose dans un langage que je ne compris absolument pas. L'un des hommes aux cheveux roux hocha la tête. La voiture fit demi-tour sur la route et repartit là d'où elle et moi venions.

— C'était quelle langue, ça ?

— Du hongrois, répondit Drake, avant de se pencher en avant pour regarder par la fenêtre de mon côté.

— Du hongrois ? C'est de là que tu es originaire, la Hongrie ?

— Oui.

Une sirène gagna en volume et je réalisai que nous remontions la rue du Venediger, droit vers la masse de voitures de police, dont les lumières bleues clignotaient. La police bloquait plus ou moins la rue, un policier en uniforme faisant la circulation.

Drake donna un nouvel ordre et la voiture s'arrêta. Par-dessus la haie, je pouvais apercevoir le kiosque, de la fumée s'échappait de son toit. Plusieurs personnes se tenaient autour du bâtiment en feu, un homme tirant un tuyau d'arrosage vers lui tandis que d'autres se contentaient de regarder, impuissants. Lèvres Roses était là, s'accrochant au bras de l'un des hommes en civil.

— C'est toi qui as fait ça ? demanda calmement Drake sans cesser d'observer les flammes lécher le flanc du bâtiment.

— Non ! C'est Jim !

— Moi ? hoqueta Jim. Mais je n'ai rien fait !

Drake me regarda, les yeux presque noirs.

— Tu as ordonné à ton démon de mettre le feu au corps du Venediger ?

— Ça ne s'est pas passé comme ça… C'était un accident. Je pensais à ton feu et… et… j'imagine que j'ai perdu le contrôle.

Drake aboya un ordre et la voiture recula dans une autre allée, avant de faire demi-tour pour repartir par où elle était venue. Les lèvres pincées, Drake m'étudia comme s'il tentait de me sonder. Je redressai le menton, consciente du fait que mon bras saignait, que mes yeux me brûlaient et que des morceaux de branches cassées étaient éparpillés dans mes cheveux.

— Si je me débrouille pour récupérer ton passeport, est-ce que tu partiras ?

— *Quoi ?*

J'étais en train d'essuyer le filet de sang qui coulait sur mon avant-bras et m'interrompis pour le dévisager.

— Si je récupère ton passeport pour toi, est-ce que tu quitteras le pays ?

Drake tira un mouchoir de sa poche et essuya avec délicatesse mon bras aux divers endroits où le sang perlait.

— Comment est-ce que tu comptes récupérer mon passeport ?

Il m'adressa un regard calme.

— Je suis la wyverne des dragons verts. Ce ne sera pas bien difficile.

— Ah, oui, l'espace d'une seconde, j'ai oublié toute cette histoire de voleur.

— Il vaudrait mieux pour tout le monde que tu quittes le pays, dit-il, avant de reporter son attention sur les égratignures qui constellaient mon autre bras.

Ses gestes étaient timides et prudents, comme s'il manipulait un objet de grande valeur.

— Si tu promets de quitter Paris, je t'apporterai ton passeport.

Je dus réfléchir une minute à son offre. Si tout ce que j'avais désiré, c'était rentrer chez moi, elle aurait pu me tenter, mais maintenant… Je devais prendre en compte d'autres détails, tels que l'honneur, la fierté et…

Oh, qui est-ce que j'essayais de leurrer ? Drake faisait partie de ces détails, même si j'ignorais encore quelles étaient mes intentions en ce qui le concernait.

— Non, je ne rentrerai pas chez moi si tu me rends mon passeport, pas tant que le meurtre de madame Deauxville n'est pas résolu… Et en plus, il y a maintenant celui du Venediger… eh ! Comment as-tu su qu'il était mort ?

Comment as-tu su que je l'avais trouvé ? Comment as-tu su que j'étais là ?

OH.MON.DIEU, c'est toi qui l'as tué, c'est ça ?

— Le tuer ? dit Drake en reniflant et en remettant son mouchoir ensanglanté dans sa poche. Pourquoi est-ce que je l'aurais tué ? Je travaillais pour lui. Maintenant qu'il est mort, je ne serai pas payé.

Je ne sais pas pourquoi, mais l'aveu de Drake était la dernière chose que je m'attendais à entendre.

— Tu travaillais pour lui ? Toi, une wyverne ? Pourquoi est-ce qu'il t'embauchait ?

— Cette question n'est pas pertinente.

Il étrécit soudain les yeux et se tourna pour me faire face.

— Pourquoi est-ce que tu sens l'or ?

J'ouvris grand la bouche pendant un instant, le dévisageant.

— Tu peux sentir l'or, vraiment ?

— Oui.

Il se pencha vers moi, reniflant l'air autour de moi, et son visage s'immobilisa devant ma poitrine.

— Tu as de l'or. Laisse-moi voir.

Je plaquai les deux mains sur mes seins. J'avais caché le dragon de jade sous ma chemise pour qu'il soit niché entre mes seins, une lueur chaleureuse qui irradiait de plaisir. Il y avait aussi la pierre au liseré d'or, celle que je pensais être la sœur des deux autres objets que détenait Drake, mais elle avait glissé sous l'un de mes seins.

— Si je te le montre, tu vas me le voler.

— Peut-être. Mais sois sûre d'une chose, si tu ne me le montres pas, je vais te le voler.

Je lui adressai mon plus beau regard noir.

— Eh bien, au moins tu es honnête à propos de ta malhonnêteté.

Non sans une grimace agacée, je tirai sur la chaîne et le dragon de jade apparut. Je le soulevai pour qu'il puisse voir les parties en or.

— C'est un talisman, et tu ne peux pas l'avoir. On me l'a donné.

Le nez de Drake remua alors qu'il observait avec attention le dragon.

— Du jade ?

— Oui. C'est à moi.

— Hum, fit-il en l'examinant en détail. De l'or dix-huit carats, environ deux cents ans. Originaire de Chine, à en juger le style de la tête. Les Chinois ont toujours adoré nous affubler de ces stupides franges sur le dessus. Ça n'a pas une grande valeur. Très bien, tu peux le garder.

Il recula contre le siège.

— Comme c'est généreux de ta part, ironisai-je en remettant le dragon sous ma tunique.

Au fond de moi, j'étais contente qu'il n'ait pas deviné que je dissimulais un autre objet en or.

— J'ai pensé la même chose, répondit-il d'un ton torve. Que faisais-tu chez le Venediger ?

— C'est assez ironique, mais j'allais te poser la même question… Ainsi qu'une demi-douzaine d'autres, à commencer par la raison pour laquelle tu m'as enlevée dans la rue alors que j'étais en pleine fuite, une fuite très acceptable, d'ailleurs… Tu pourrais aussi me donner la raison de ta présence ici, à rôder autour du kiosque du Venediger, si tu ne l'as pas tué.

Drake balaya mes questions d'un revers de main.

— Les réponses à tes questions ne sont pas importantes. Pourquoi es-tu allée voir le Venediger ? Ne savais-tu pas qu'il avait mis ta tête à prix ?

Je tendis la main et pinçai la peau du dos de sa main. Fort.

— Je constate que les règles de ce jeu ne sont pas claires pour toi. Une

conversation consiste à donner et recevoir…

Il remua sur le siège et m'attrapa par la taille, avant de me hisser contre son torse.

— Oh, super, dit Jim depuis l'endroit où il se trouvait, étendu sur le sol.

Un autre spectacle ! J'adore quand il se montre viril avec toi. Tu penses qu'il va t'arracher tes vêtements, ou un truc du genre ?

— Jim, je t'ordonne de te taire, lui intimai-je.

— La ferme, aboya Drake à Jim en même temps que moi, ses yeux rivés aux miens. Maintenant, as-tu envie de discuter des règles du jeu ?

— Arrête de faire ça, protestai-je.

L'expression de son visage exprimait un tel désir que mes os se liquéfiaient. Ses doigts coururent le long de ma nuque et plusieurs vagues de plaisir ricochèrent sur ma colonne vertébrale. Sa tête s'inclina vers la mienne, ses lèvres n'étaient plus qu'à un cheveu des miennes. J'arquai le dos, mes seins frôlèrent son torse. Sa respiration était brûlante contre ma bouche. J'entrouvris les lèvres, incapable de résister une seconde de plus à l'appât de sa bouche…

— Bon sang, jura-t-il en me repoussant sur le siège.

— Quoi ?

Mon corps, si près de partir en flammes, protesta.

Drake se frotta le nez.

— C'est cet or que tu portes. Ça me distrait. Retire-le.

Et attirer son attention sur le fait que je portais en réalité bien plus d'or qu'il ne le croyait ? Pas question.

— Merci, je crois que je vais le garder sur moi. Amélie a dit que c'était un talisman contre les dragons. Je commence à comprendre pourquoi elle a estimé qu'il était important que je l'aie. Maintenant, reprenons notre conversation… Où allons-nous ? J'espère que c'est dans un endroit où l'on peut parler, parce que j'étais très sérieuse en disant avoir beaucoup de questions à te poser.

Un éclat sombre voila ses yeux.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je vais y répondre ? J'ai récupéré l'aquamanile que tu as essayé de me voler…

— Celle que tu m'as volée en premier.

— … et même si ton talisman de jade est perturbant, il n'a pas assez de valeur pour m'intéresser. Qu'est-ce que tu m'offres en échange des réponses à tes questions ?

Comment se faisait-il qu'avoir une simple conversation avec Drake me donnait l'impression de jongler avec des torches enflammées ? Je me

mordillai un instant la lèvre, avant de décider de lui offrir la pierre que j'avais prise au Venediger ; c'était la seule chose que je pouvais marchander.

— Et pourquoi pas le troisième objet, celui qui va avec mon aquamanile et ce calice que tu as ?

Ses beaux yeux verts s'arrondirent. Je souris devant l'expression de surprise qui avait envahi son visage. Elle s'effaça rapidement, son flegme habituel reprit le dessus.

— Tu as l'Occhio di Lucifer ?

— Le quoi ?

— L'Œil de Lucifer. C'est le nom du troisième Outil de Bael. C'est une

magnétite reliée d'or. Tu l'as ?

J'écartai les mains, espérant de tout cœur qu'il croie à innocence feinte et qu'il ne m'arracherait pas ma tunique pour fourrer le nez entre mes seins.

— Est-ce que j'ai l'air de l'avoir ? Tu le saurais si c'était le cas, non ?

— Oui, dit-il en se frottant à nouveau le nez.

La lueur avide dans son regard s'atténua un peu, mais juste un peu.

— Alors tu sais où est l'Œil ?

— Peut-être, répondis-je d'un ton de fausse modestie. Mais je ne comprends pas le nom. Pourquoi ça s'appelle l'Œil de Lucifer ? Et ces mots que tu as prononcés, ce n'était pas de l'italien ?

Drake s'appuya contre le dossier du siège, attentif.

— Oui, c'est de l'italien. Les Outils de Bael sont composés de l'Anima di Lucifer, le Sang de Lucifer, qui est l'aquamanile, et de la Voce di Lucifer, la Voix de Lucifer, qui est un calice en or.

— Tu l'as aussi, dis-je, songeant au calice assorti d'un dragon dans la vitrine de sa maison.

— Oui. Le troisième est l'Occhio di Lucifer. Le Venediger l'avait.

Il m'adressa un regard lourd de sens, il réfléchissait.

— Si tu l'as, tu dois le lui avoir pris.

— Qui a dit que je l'avais ? Et si c'était le cas, qui peut dire ce que j'en ai fait ? répondis-je d'un ton aussi mystérieux que possible.

Ce sujet – ce que j'avais fait d'une petite pierre, durant le peu de temps que j'avais passé à fuir le kiosque avant qu'il ne m'attrape – était trop délicat, je devais détourner son attention.

— À quoi servent ces Outils de Bael ?

Drake fronça un instant les sourcils ; puis son front se détendit et redevint aussi lisse que d'habitude.

— J'oublie tout le temps que tu n'as pas encore découvert toute l'étendue de tes pouvoirs de Gardienne. Les Outils de Bael ont été

forgés par un mage puissant durant l'une des Croisades. Son intention était d'utiliser leur pouvoir pour aider le Roi Richard d'Angleterre, mais dès qu'il les a créés, un mage rival les a volés et les a retournés contre lui.

— Mais qu'ont fait les Outils ? Et qui est Bael ?

Jim eut une sorte de sursaut nerveux. Je le regardai en faisant la moue.

— Exprime-toi si tu as quelque chose d'utile à dire.

— Tout ce que je dis est une perle de sagesse, répondit Jim, avant de s'empresser de poursuivre en voyant l'avertissement que lui lançaient mes yeux. Bael est le premier esprit d'Abaddon, le leader de tous les princes. Il règne sur soixante-six légions et prend souvent la forme d'un homme à la voix rauque.

— Oh, tu parles de Belzebuth. D'accord. Compris. Donc, ces Outils de Bael puisent dans son pouvoir ? demandai-je à Drake.

Il hocha la tête.

— Waouh. J'imagine qu'avoir accès au dirigeant des seigneurs démoniaques est un truc assez puissant. Pour quoi les Outils ont-ils été utilisés, exactement ? Je veux dire, un aquamanile, un calice et une magnétite ne semblent pas avoir grand-chose en commun.

— Un rituel, répondit Drake en détournant les yeux.

— Pense sacrifice, dit Jim d'un air ravi.

Mon estomac se crispa.

— Ah. OK.

— Des sacrifices de sang, ajouta le démon, au cas où je n'aurais pas bien saisi le concept.

— Oui, merci. J'avais compris.

— D'innocents.

— Des innocents ? répétai-je, craignant d'entendre sa réponse.

Jim retroussa les lèvres.

— Des enfants.

— Gare-toi ! hurlai-je à Drake, mon estomac se tordant dans mon ventre.

Ce qu'il vit sur mon visage lui ôta toute envie d'hésiter, il aboya un ordre aux deux hommes à l'avant.

De justesse, je parvins à me faufiler entre deux voitures qui étaient garées là, et je vomis mon déjeuner dans le caniveau, consciente de la présence de Drake derrière moi. Ma vie, j'en étais convaincue, ne pouvait pas devenir plus sordide que ça.

Mais je me trompe souvent…

Chapitre 11

— On pourra dire ce qu'on veut sur toi, et je pourrais dire beaucoup de choses même si je ne te connais que depuis quelques jours, mais tu as vraiment une maison fabuleuse. Est-ce qu'il n'y a que des objets que tu as volés au fil des années ?

Drake haussa les épaules tandis que je reposai un joli bol grec sur son socle. J'interprétai son geste pour un oui. La pièce qu'il appelait sa bibliothèque aurait pu être prise pour un musée, tant elle était remplie d'antiquités. J'eus une impression étrange : il était assez vieux pour avoir vu la plupart de ces objets quand ils étaient neufs. Je me postai devant un triptyque qui représentait Saint George sur le point de planter sa lance dans un dragon agonisant.

— L'un de tes ancêtres ? ne pus-je m'empêcher de plaisanter.

— Non, c'était l'un des membres du sept des dragons rouges, répondit-il avec le plus grand sérieux.

Mes yeux passèrent du triptyque à lui, hébétés.

— Tu veux dire que Saint George a vraiment tué un dragon ?

— Bien sûr.

Drake s'approcha d'un buffet en ébène qui contenait diverses carafes en cristal taillé.

— Waouh, dis-je en revenant à la peinture. Comment c'était, à l'époque ?

Le Moyen Âge, je veux dire…

Drake m'adressa un regard dégoûté en m'apportant un verre d'un vin rouge foncé.

— Je n'en sais rien, je n'existais pas à l'époque.

— Oh, vraiment ?

Je pris une gorgée timide du Sang de Dragon, sa brûlure désormais familière m'envahit d'une chaleur réconfortante, qui parvint à chasser ce qui restait de ma nausée.

Le regard dégoûté de Drake devint encore plus dégoûté. Il fit son truc de narines dilatées et demanda :

— Quel âge crois-tu que j'aie ?

— Eh bien, voyons voir…

Je tournai autour de lui, profitant de l'opportunité pour le regarder de haut en bas sans avoir l'air de le reluquer (sauf que, bien sûr, c'était précisément ce que j'étais en train de faire). Il portait un costume bleu marine cette fois, même si, dès que nous étions arrivés chez lui, il avait ôté sa veste et sa cravate, avant de remonter les manches de sa chemise couleur crème.

Pendant que je tournais autour de lui, je dus croiser les mains pour empêcher mes doigts de partir en exploration.

— Je dirais… hum… cinq cents ans ?

— Cinq cents ! répéta Drake en reniflant.

Je haussai les sourcils en une surprise moqueuse.

— Quatre cents ?

— J'ai très exactement trois cent quatre-vingt-dix ans, même si on m'a souvent dit que je ne paraissais pas plus de deux cents ans.

Je souris devant son expression outrée.

— Désolée, je ne voulais pas t'offenser. Tu as raison, tu n'as pas l'air aussi vieux. Malgré tout, je suis surprise que tu sois si jeune. Tu n'es qu'un petit bébé dragon rikiki, n'est-ce pas ?

— J'en suis très loin, répliqua-t-il, m'envoyant un autre regard désobligeant.

Je m'avançai pour aller admirer un jeu de fléchettes en ivoire et en ébène incroyablement détaillé. Les flèches étaient peintes à la main et ornées de dragons, elles étaient taillées dans de l'or, chacune d'elle comportant une plume de paon.

— Joli. Tu joues ?

— Extrêmement bien.

Je remis la flèche que j'examinais dans son support.

— Les fléchettes, ça semble un peu fade pour un dragon de presque quatre cents ans.

— N'importe quel jeu peut être excitant si les enjeux sont assez grands, répondit-il tout en m'indiquant un canapé en cuir couleur chocolat.

— Ça doit sans doute être vrai. Tu es sûr que Jim est en sécurité avec tes sbires ?

— Ce ne sont pas des « sbires », ce sont des membres de mon sept. Et ton démon sera très bien avec eux, répondit-il tout en s'asseyant à mes côtés.

Il tendit un bras pour m'attirer contre lui. Je songeai à protester devant ce geste possessif, mais pour être honnête, j'appréciais la sensation que je ressentais en étant blottie contre lui. Et après tout, si je devais l'interroger, autant me mettre à l'aise, n'est-ce pas ? Oui.

Après avoir vomi mes tripes dans la rue, je n'avais pas remarqué grand-chose durant le trajet qui nous avait conduits à la maison de Drake, mais une fois arrivée, je n'avais pu m'empêcher d'être impressionnée. Sa maison était fabuleuse. Drake avait envoyé Jim à la cuisine avec Pál et István, ses deux copains roux qui, d'après ce que j'avais compris, étaient des sortes de gardes du corps. Jim avait aussitôt essayé d'obtenir leurs bonnes grâces.

— Donc, passons aux négociations.

Drake sembla sur le point de dire quelque chose, mais il se contenta d'incliner la tête vers moi.

— D'abord, les règles de base. Tu réponds à mes questions, peu importe combien j'ai envie de t'en poser, de manière honnête et exhaustive. Tu acceptes de m'aider à découvrir qui a tué madame Deauxville et le Venediger. Une fois qu'on aura découvert ça, je te dirai où tu peux trouver l'Œil de Satan.

— Lucifer.

— Il y a une différence ?

Drake sirota son verre.

— De sémantique, peut-être. Les noms…

— … ont du pouvoir. Ouais, ouais, j'ai cru comprendre. Alors, tu acceptes ces règles ?

Il posa son verre et m'attira plus près de lui. Son souffle était chaud contre ma joue, et il enfouit son nez contre ma mâchoire.

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Tu en as des tas, répondis-je en me tortillant, même si je ne savais pas trop si c'était pour m'éloigner ou me rapprocher de lui.

Cette pensée me rendit curieuse.

— Qu'est-ce que… euh… qu'est-ce que tu faisais, exactement, avec les vierges ?

— Quelles vierges ? s'enquit-il, sa main remontant le long de ma cuisse.

— Celles qui te manquent tellement, pour reprendre tes mots, lui rappelai-je, arrêtant sa main avant qu'elle ait pu se glisser sous ma tunique.

Il n'y aurait pas de contact physique tant que je cachais l'Œil de Lucifer dans mon soutien-gorge.

Il recula de quelques centimètres, un amusement inattendu dansant dans ses yeux.

— Malheureusement, quand je suis né, très peu de villages offraient encore des vierges en sacrifice.

— C'est vrai ? Que te donnaient-ils à la place ?

Il jeta un coup d'œil vers une vitrine qui contenait diverses dagues ornées de joyaux.

— Oh… Ah, eh bien, je suppose que l'or, les joyaux et les objets de valeurs valent toujours mieux qu'une vierge, hein ?

— Ça dépend de la vierge, répondit-il, sa main tentant de se glisser sous la mienne.

— Désolée, le tripotage ne fait pas partie des règles, dis-je fermement en la repoussant. Est-ce que tu acceptes les termes de notre accord ?

Il poussa un soupir et se carra contre le dossier, ses doigts courant sur mon bras nu. Je frémis à la sensation de chaleur que seul son contact pouvait provoquer.

— Très bien, mais je dois t'avertir : je n'aime pas que mes femmes soient dominantes.

Je reniflai à cette remarque (et c'était tout ce qu'elle méritait), avant de passer aux choses sérieuses.

— Bon, commençons par madame Deauxville. Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

Drake prit une gorgée de son verre, gagnant autant de temps que possible avant de me répondre.

— Je t'ai dit que le Venediger m'avait embauché. J'étais chez madame Deauxville pour ça.

Je lui pinçai le poignet.

— On va y passer la nuit si tu réponds à toutes mes questions aussi évasivement. Crache le morceau, maintenant.

Il me dévisagea en fronçant les sourcils.

— Cet interrogatoire n'a rien de naturel pour moi. Je suis la wyverne des dragons verts. On ne me traite pas de cette façon.

— Tu es aussi arrogant, autoritaire et plus sexy que la plupart des gens, mais ça ne change pas les règles. Tu as accepté de répondre de manière exhaustive.

Un feu émeraude s'enflamma dans ses yeux.

— Tu pousses le bouchon trop loin, Gardienne.

Je souris et lui donnai un coup de langue sur le bout du nez.

— Je n'ai même pas encore commencé à te pousser, dragon. Avançons, maintenant.

Une minuscule volute de fumée s'échappa de l'une de ses narines. La mâchoire de Drake était si crispée que j'étais surprise qu'il réussisse encore à parler, mais c'est ce qu'il fit :

— J'ai été embauché pour récupérer le Sang de Lucifer chez madame Deauxville. Je suis arrivé tôt, parce qu'ils se sont trompés sur l'heure à laquelle tu devais livrer l'aquamanile. Quand je suis arrivé, elle était morte.

Sans réfléchir, j'entrelaçai mes doigts avec les siens, et posai nos mains jointes sur sa cuisse.

— Hum. Si tu ne l'as pas tuée, qui l'a fait, d'après toi ?

Il vida ce qu'il restait dans son verre.

— Je pensais que c'était le Venediger. Bafamal était l'un des démons qu'il utilisait souvent. Tous les signes laissaient croire que le meurtre était son œuvre, à un détail près.

— Quoi donc ? demandai-je, mon pouce dessinant des cercles sur le dos de sa main.

— S'il avait voulu faire le boulot lui-même, il n'aurait jamais dépensé l'argent en m'embauchant.

— D'accord, je vois ce que tu veux dire. Alors qui l'a tuée, d'après toi ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il, ses yeux verts posés sur moi. Je croyais que toi, tu pourrais me le dire.

Je grimaçai.

— Je n'ai pas trouvé. Quand j'ai essayé de découvrir qui avait dessiné le cercle sous le Venediger, le kiosque a pris feu.

Je fronçai les sourcils au souvenir de ce que j'avais éprouvé en contrôlant le feu de Drake.

— Pourquoi ai-je réussi à sentir ton feu alors que tu n'étais pas avec moi ?

Il détourna les yeux.

— Tu es ma compagne. L'une des capacités d'une compagne est de canaliser le feu.

— Mais je n'aurais pas dû être capable de le faire alors que tu n'étais pas là, non ?

Quelque chose de si évident que vous y aviez déjà pensé il y a des lustres, me frappa soudain :

— Tu étais là, juste là. Tu étais chez le Venediger. C'est comme ça que tu as su que j'étais venue, comme ça que tu savais que j'étais allé le voir dans le jardin.

— Je m'apprêtais à partir quand tu es arrivée, oui. Je suis resté pour voir ce que tu ferais en tombant sur le corps, mais malheureusement, István a découvert que la police était en chemin. J'ai décidé que battre en retraite valait mieux que de rester pour voir ce que tu ferais.

— Tu n'as pas raté grand-chose, mis à part la partie où j'ai mis le feu au bâtiment.

Et où j'ai découvert l'Œil de Lucifer, bien sûr.

— Pourquoi est-ce que le Venediger voulait que tu voles l'aquamanile ?

Pourquoi ne l'a-t-il pas racheté à madame Deauxville ?

Drake tourna nos mains de façon à ce que ses doigts caressent les miens.

C'était une sensation extrêmement érotique, mais j'aurais été incapable de dire pourquoi même si ma vie en dépendait.

— Elle était sa rivale.

— Rivale ?

— Dans le sens où elle s'était procuré un objet qu'il désirait, oui. Elle croyait être la réincarnation d'un grand mage, mais en vérité, on l'a dupée.

— Et le Venediger ? C'était un vrai mage ?

Drake haussa les épaules, ses doigts remontant le long de mon bras.

— Donc, le Venediger essayait de rassembler les Outils de Bael. Il était au courant que tu avais la Voix de Lucifer ?

— Non. Je comptais négocier avec lui pour la lui vendre lorsqu'il aurait acquis l'aquamanile. Il avait déjà l'Œil. Je savais qu'il donnerait n'importe quoi pour acquérir le dernier des trois.

Je le scrutai non sans suspicion. Quelque chose, dans ce qu'il disait, n'était pas logique. Drake avait mentionné s'accrocher à ce qui lui appartenait. Il avait beau réagir avec avidité à la vue de l'or, je ne croyais pas un seul instant qu'il abandonnerait un objet aussi splendide que la Voix de Lucifer rien que pour de l'argent. Est-ce qu'il comptait doubler le Venediger, en lui volant l'Œil de Lucifer une fois qu'il aurait les deux autres objets ? S'il avait eu l'intention de faire ça, ça signifiait qu'il avait l'intention de s'en servir. Mais dans quel but ?

— Le Venediger était un mage très puissant, alors pourquoi avait-il besoin des Outils de Bael ? À quoi ça lui aurait servi ?

Drake rit et m'attira plus près. Je m'appuyai contre lui, à nouveau consciente de la sensation merveilleuse de sa chaleur, de ce parfum épicé qui lui était propre, et n'avait rien à voir avec son eau de Cologne, de la sensation sensuelle de ses jambes et de sa hanche pressées contre les miennes.

— Mon cœur, pourquoi est-ce que quelqu'un veut du pouvoir ? Pour conquérir, bien sûr.

— Conquérir quoi ?

Je levai les yeux vers Drake, remarquant au passage que ses lobes d'oreilles étaient adorables.

— Avec le pouvoir de Bael, en plus du sien ? N'importe quoi. Il aurait tout eu à sa portée. L'Europe, l'hémisphère Est, le monde, mortel et immortel… Tout aurait été à lui.

Un frisson d'effroi me dévala l'échine. Ce qui était valable pour le Venediger l'était aussi pour Drake. Il était une puissante wyverne. S'il avait l'occasion de se servir des Outils pour exploiter le pouvoir de Bael, il pourrait tout faire. Tout prendre.

— Personne ne devrait avoir autant de pouvoir, affirmai-je.

— Ah non ? Beaucoup auraient un avis différent sur la question. Viens, dit-il brusquement.

Il se leva et me mit sur mes pieds.

— Venir où ? Je n'ai pas fini de t'interroger.

— Je n'ai pas droit à une pause de temps en temps ? demanda-t-il, les yeux à nouveau remplis de rires sombres.

Il m'entraîna vers la porte du couloir.

— Quel genre de pause ?

L'image de ce grand lit noir et or, à l'étage, me vint à l'esprit.

— Un dîner. J'ai faim, et après avoir vidé ton estomac, j'imagine que toi aussi.

Je fus un peu honteuse de la direction grivoise que mes pensées avaient prise tandis qu'il me guidait dans le couloir et me faisait grimper l'escalier en colimaçon par lequel j'étais discrètement passée plus tôt dans la journée.

— Oh, un dîner, oui, ce serait sympa ! Eh ! Ta salle à manger n'est pas à l'étage.

Ses doigts s'attardèrent sur le bord de l'emmanchure de ma tunique.

— Je me suis dit que tu préférerais te changer pour enfiler quelque chose de moins tâché.

Je me tortillai pour échapper à ses doigts.

— Oh. Oui, j'aimerais bien, mais mes vêtements… Oh, c'est pas vrai !

Je levai les yeux vers Drake. Consternée, je venais de me souvenir ce que j'avais oublié.

— La police ! Ils savent que j'étais là-bas, et ils doivent s'être rendus à mon hôtel, maintenant. Je suis une criminelle recherchée ! Proust ne va jamais croire que je suis innocente ! Ils ont même probablement un mandat d'arrêt contre moi. Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas retourner à mon hôtel, sinon, ils vont m'arrêter ! Mes affaires…

— Je te fournirai tout ce dont tu as besoin, répondit-il en me guidant dans le couloir.

Nous allions dans la direction opposée à sa chambre, remarquai-je avec soulagement. Enfin, je n'étais peut-être pas si soulagée que ça…

— Et comment ? Tu possèdes un stock de vêtements et sous-vêtements féminins en cas de visites impromptues ? Attends… Je ne veux pas connaître la réponse à cette question.

Drake arbora un sourire ravi typiquement masculin.

— Tu es jalouse, mon cœur ?

Lorsqu'il jouait les hommes ténébreux, maussade et incroyablement sexy, j'avais dû mal à lui résister. Mais c'était encore pire avec le Drake espiègle.

Je m'obligeai à passer en mode méprisant.

— Dans tes rêves.

— Tu mens très mal, on te l'a déjà dit ? Ah, et je te rappelle que je t'ai proposé de récupérer ton passeport. Si tu refuses de sauter sur l'occasion et de quitter le pays, je ne peux pas faire grand-chose à part t'offrir un abri sûr, dit-il en ouvrant la porte d'une pièce que je n'avais pas visitée tout à l'heure.

Elle était décorée de diverses teintes de bleu et d'or. Sur un couvre-lit, qui semblait très confortable et dont la couette en satin était couleur lapis, une vaste gamme de vêtements féminins était étalée.

— Juste pour apaiser ton esprit jaloux, j'ai demandé à Pál d'aller te chercher quelques affaires pendant que je te faisais visiter la maison. Il a dû estimer ta taille ; si quelque chose ne te va pas, fais-le-moi savoir et je lui demanderai de le changer. La salle de bains est derrière cette porte, m'expliqua-t-il en m'indiquant une porte à côté d'une grande armoire. J'ai pensé que tu aurais peut-être envie d'une douche avant de dîner. Si tu as besoin de moi, l'interphone est ici.

Un panneau électronique était encastré à côté de la porte.

— Euh… tu as dit qu'il y avait des caméras en circuit fermé dans toutes les pièces.

Il fit un signe de tête vers un coin de la pièce. Je scrutai l'endroit

indiqué.

Une petite caméra discrète était fixée au plafond, une minuscule lumière brillait, signe qu'elle nous observait. Drake appuya sur un bouton du panneau d'interphone. La lumière de la caméra s'éteignit.

— Le bouton vert éteint les caméras.

J'observai la caméra d'un air suspicieux.

— Comment je sais que ce n'est pas la lumière que tu as éteinte ?

Comment je sais que tu n'es pas un genre de pervers bizarre qui aime filmer les femmes pendant qu'elles se déshabillent ?

Drake rit et posa ses mains sur mes hanches, m'obligeant ainsi à lui faire face.

— Si je voulais te voir nue, et je dois admettre que c'est une idée qui me plaît beaucoup, je n'aurais pas besoin de recourir à une caméra.

Je me sentis soudain à bout de souffle et les genoux vacillants. Ma réaction standard quand Drake était à moins de quinze mètres de moi…

— Ah oui ? Tu es très sûr de toi.

L'espace d'un instant, ses yeux s'emplirent de désir, et je sus qu'il avait raison. Si nous n'avions pas été tous deux en train de faire l'effort de tenir nos désirs en laisse, nous serions en train de rouler sur son grand lit.

— Ne tarde pas. Je suis vraiment (son regard parcourut mon corps) affamé.

La porte se referma en cliquetant doucement derrière lui et je restai debout au milieu de la pièce, les bras serrés contre mon corps.

— Tout ça me dépasse… dis-je doucement.

Le son de ma voix me rappela que j'avais des trucs à faire, des trucs importants, des trucs qui impliquaient de ne pas rêvasser à propos d'un dragon sous forme d'homme qui me faisait baver d'envie. J'examinai les vêtements sur le lit et approuvai les deux robes légères, une chemise en soie

sans manche dans le même style que ma tunique et un sarouel en toile

blanc. Pál obtenait une note parfaite pour avoir bien évalué la taille de mes vêtements (y compris pour une paire d'espadrilles qui m'allaient parfaitement). Il y avait aussi trois tailles de soutien-gorge et de culottes, l'une d'entre elles étant la mienne, j'ajoutai donc un point bonus à son score en allant dans la salle de bains pour prendre une douche rapide.

Après avoir jeté l'une des robes sur la caméra. On ne savait jamais avec Drake.

Chapitre 12

Un nez froid et mouillé se frotta contre ma joue, me tirant d'un rêve très érotique et très détaillé impliquant Drake, moi et un pot de yaourt. Un yaourt au citron. Mon préféré, surtout vu comment Drake me le faisait manger.

— Mmmm. Quoi ? Qui… oh, Jim. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je sais que tu approches les quarante ans, mais je ne pensais pas que la sénilité te rattraperait aussi vite.

— Hein ?

Je me frottai les yeux et me redressai sur un coude pour lancer un regard noir à mon petit démon poilu. Il me rendit mon regard noir.

— As-tu oublié que tu t'es agenouillée sur tes genoux potelés, et que tu m'as supplié de rester dans ta chambre afin de protéger ta chasteté du grand méchant dragon ?

— Mes genoux ne sont pas potelés, répliquai-je, irritée.

J'appréciais beaucoup mon rêve avec Drake. Si je ne pouvais goûter au fruit défendu dans la réalité, mon subconscient méritait au moins de passer du bon temps.

— Je ne t'ai pas supplié, je t'ai donné un ordre. Et la seule raison pour laquelle j'ai donné cet ordre, c'est parce que Drake n'a pas arrêté d'essayer de me séduire, hier soir.

— Ah bon ? Moi, je n'ai rien vu de tout ça. Après le dîner, il ne t'a même pas touchée.

Je rougis. Dormir dans la même maison que Drake, savoir que son corps superbe, chaud et alléchant dormait juste au bout du couloir

n'avait pas été simple.

— Il n'en a pas eu besoin. Il était là, sa sensualité émanant par tous les pores de sa peau pour m'envelopper, ce rat. Et puis, je me suis dit qu'il serait plus sûr pour tout le monde que tu passes la nuit ici. István était prêt à t'étriper après que tu as tenté de copuler avec sa jambe. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Jim regarda par-dessus mon épaule, une expression embarrassée sur le visage.

— Je voulais découvrir si c'était aussi agréable que je le pensais.

Je ne poserais pas la question, je ne poserais pas la question…

— Ça l'était, confirma Jim.

— D'accord, j'en ai assez entendu. Je me sens toute dégoûtante, maintenant, maugréai-je en sortant du lit. Je vais prendre une douche, et ensuite on ira se promener.

— Eh, tu ferais mieux de me sortir maintenant, sauf si tu as envie d'expliquer à Drake pourquoi il y a d'aussi audacieuses taches de pisse sur son tapis.

— Super, juste ce dont j'avais besoin… Un démon incontinent, grommelai-je en enfilant le pantalon et la tunique de la veille.

Je récupérai la laisse et fis signe à Jim de sortir de la pièce, m'arrêtant dans la cuisine le temps de demander à István (qui était assis à la table et sirotait un café) si je pouvais avoir des sacs en plastique. Le regard furieux qu'il adressa à Jim me fit me féliciter d'avoir gardé le démon dans ma chambre durant la nuit.

Quand nous revînmes vingt minutes plus tard, je marmonnais à Jim qu'il n'était qu'une machine à caca et le démon ronchonnait, se demandant qui il devrait soudoyer pour avoir à manger.

— Je t'emmènerai déjeuner dès que j'aurais pris une douche, dis-je une fois de retour dans ma chambre.

J'ôtai ma tunique, et vérifiai que ma robe couvrait toujours la caméra, puis je commençai à défaire mon soutien-gorge.

— Retourne-toi.

— Oh, je t'en prie. Je suis un démon, répondit Jim en roulant des

yeux.

— Je sais très bien ce que tu es, et je ne me mettrai pas nue devant toi.

Retourne-toi.

— Tu as vraiment des problèmes, tu sais ça ? répliqua Jim en me tournant le dos.

J'ôtai le soutien-gorge, récupérai des vêtements neufs ainsi que la magnétite que j'avais gardée à portée de main, sous mon oreiller toute la nuit, et enfin, je me dirigeai vers la salle de bains.

— Qu'est-ce que je suis censé faire, au juste, pendant que tu prends ton temps là-dedans ? se plaignit Jim au moment où je m'apprêtais à fermer la porte de la salle de bains. Mis à part mourir de faim, bien sûr. Vous, les femmes, vous pouvez passer un temps fou dans une salle de bains.

— Ce genre de commentaire ne va pas me donner envie de me dépêcher.

Va… oh, je ne sais pas, va explorer. Contente-toi de ne toucher à rien et de ne pas t'attirer d'ennuis, et s'il y a un cerveau dans ta grosse tête poilue, reste loin d'István !

Je fis mes ablutions matinales, prenant le temps, après ça, d'utiliser une paire de ciseaux de manucures que j'avais trouvée dans un tiroir pour pratiquer une entaille dans la doublure de mon soutien-gorge. J'y glissai la magnétite. La pierre était si plate qu'elle était invisible, mais bon, si les mains de Drake se faisaient un peu trop baladeuses, il sentirait immédiatement la large pierre ronde, je ne me faisais pas d'illusions.

— Je vais juste devoir m'assurer qu'il n'y ait aucun contact physique, c'est tout, me dis-je à moi-même tout en tournoyant devant le miroir embué de la salle de bains.

La robe que Pál avait sélectionnée pour moi m'allait presque à la perfection. J'enfilai les espadrilles, fis mon lit, et j'étais sur le point d'aller retrouver Jim quand la porte s'ouvrit brusquement. Le démon fit irruption dans la pièce, les yeux exorbités.

— Les feux d'Abaddon soient loués, tu as fini ! haleta Jim.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi as-tu l'air aussi effrayé ?

Mon souffle se coinça dans ma gorge et mon cœur se mit à battre la chamade.

— Oh, Seigneur, la police est là, c'est ça ?

— Non, c'est pire que ça, dit Jim en se tournant vers la porte.

Mon cœur reprit un rythme normal, le soupçon horrible que Drake m'ait peut-être livré à la police s'évapora. Je pris une grande inspiration.

— Ne m'effraie pas comme ça ! Qu'est-ce qui peut être pire que la police ?

— Tu vas voir. Viens.

— Si tu veux me montrer un autre chien dont tu es tombé amoureux…

l'avertis-je.

Je suivis Jim dans le couloir et nous dépassâmes le grand escalier pour entrer dans l'aile où se trouvait la chambre de Drake.

— Tu plaisantes ? Je suis un démon, pas un bigame. Mon cœur appartient à Cécile.

— Tu n'as pas de cœur, lui rappelai-je. Je croyais que tu étais sur le point de mourir de faim.

Jim s'arrêta devant une porte et m'adressa un regard dédaigneux.

— Certains trucs sont plus importants que s'empiffrer, Aisling.

Cette remarque effaça le sourire de mon visage. Si Jim considérait que quelque chose était plus important que de prendre un petit déjeuner, ça devait équivaloir à l'Apocalypse.

— Ce n'est pas la chambre de Drake ? demandai-je en regardant la porte fermée.

— Non, on l'a déjà dépassée. Entre.

Je m'humectai la lèvre inférieure, soudain nerveuse.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Je ne peux pas te le dire, répondit doucement Jim.

— Pourquoi ?

— Contente-toi d'entrer.

J'adressai un regard inflexible à Jim.

— Si c'est un genre de piège entre toi et Drake…

— Par les feux d'Abbadon, veux-tu bien entrer !

Je posai la main sur la porte. Une sensation d'angoisse familière m'enveloppa, son intensité était telle que l'air déserta mes poumons.

— Oh, non, ne me dis pas…

J'ouvris d'un geste vif la porte. Cette pièce devait être le centre de communications que Drake avait mentionné plus tôt, parce qu'elle était remplie d'ordinateurs, de moniteurs montrant des endroits divers et variés de la maison et tout autour, et un gros panneau de contrôle avait été disposé comme une table d'harmonie.

Oh, et il y avait aussi un démon qui portait un costume bleu électrique éclatant.

Sans voix, je dévisageai le démon sous forme humaine. Il fit pivoter sa chaise pour me regarder. Il ressemblait à un homme, un homme plutôt séduisant avec des pommettes hautes et des cheveux blonds coiffés avec élégance. Il avait même une minuscule boucle d'oreille très discrète. Que faisait ce démon dans la maison de Drake ?

— Quel est ton nom, démon ? demandai-je.

Il sourit. Un écran de neige envahit le moniteur le plus proche de lui.

— Tu connais les règles, Gardienne. Tu ne m'as pas invoqué, je n'ai donc pas à répondre à tes questions.

Je tournai les yeux vers l'encadrement de la porte ouverte, Jim était assis dans le couloir.

— Tu sais qui c'est ? m'enquis-je.

— Ouaip. Mais si tu t'attends à ce que je te le dise, je ne peux pas. C'est une autre des règles : on ne balance pas nos collègues démons.

— Je pourrais t'ordonner de me donner son nom, répondis-je.

Jim secoua la tête.

— Je ne pourrais toujours pas te le dire. Tu devrais vraiment lire le manuel.

Je laissai échapper un son exaspéré. Jim se racla la gorge.

— Cependant, rien ne dit que je ne peux pas te donner un indice. Songe au démon que tu pourchasses.

— Bafamal ? demandai-je, me retournant pour regarder l'homme démon.

Vous êtes Bafamal ?

Le démon gronda en se levant. Jim tressaillit. Deux moniteurs clignotèrent, puis s'éteignirent.

Bafamal ? Qu'est-ce qu'il faisait ici, dans la maison de Drake ? Puis le déclic se fit. Horrifiée, je dévisageai le démon blond pendant que toutes les pièces du puzzle s'assemblaient dans ma tête avec un grand boum. Drake m'avait menti ; il me mentait depuis le début. Il m'avait dit que les dragons ne pouvaient pas invoquer de démons, et pourtant, Bafamal était là, plutôt à l'aise, chez lui, dans la salle des communications. Il m'avait dit qu'il n'avait pas tué madame Deauxville et le Venediger, et pourtant l'instrument de leur mort était juste là. Le seul point que je n'arrivais pas à comprendre, c'était pourquoi Drake n'avait pas dissimulé les indices indiquant qu'il avait utilisé un démon pour commettre ses meurtres, mais j'étais sûre que je n'allais pas tarder à déchiffrer cette dernière énigme. Pour le moment, je devais sortir de la maison de Drake avant qu'il ne découvre que j'avais vu son démon.

Je reportai mon attention sur Jim.

— Est-ce qu'il existe un moyen de se débarrasser d'un démon qu'on n'a pas invoqué ?

— Bien sûr. Tu dessines un cercle, tu dis les mots et pouf ! Il part en fumée.

— Les mots, quels mots ? demandai-je en me tordant les mains.

C'était devenu une mauvaise habitude, mais je n'avais pas le temps de

me fustiger pour ça. J'avais un démon à renvoyer en Enfer.

— Je n'ai pas mes notes, ni le livre dont j'ai besoin.

— Pour renvoyer le démon, tu as besoin de ses douze mots, ceux qui le gouvernent.

— Si tu crois que je vais rester là et autoriser cette Gardienne à me renvoyer sans lui briser le cou, tu es aussi fou qu'elle, dit Bafamal à Jim.

Je n'avais pas besoin de l'avertissement de Jim pour deviner que le démon était sur le point de m'attaquer. Sans réfléchir, j'ouvris la porte dans mon esprit, invoquai le feu de Drake, lui donnai forme et le projetai sur mon assaillant juste au moment où il plongeait sur moi, les mains tendues comme des serres.

— Ce tissu brillant brûle vraiment très bien, remarqua Jim depuis le couloir.

À l'intérieur de la pièce, le démon hurlait en tournant sur lui-même. Il tentait frénétiquement d'éteindre les flammes qui avaient surgi partout sur son corps.

— Vite, dis-je en courant vers Jim. Où est-ce que je trouve les douze mots ?

— Chaque démon est lié par douze mots : six pour l'identifier, six pour le définir. En général, le seul moyen de les obtenir est de capturer le démon et de le tourmenter jusqu'à ce qu'il te les donne.

— En général ? répétai-je en vérifiant ce que faisait Bafamal.

Il avait éteint toutes les flammes sur son costume.

Jim sourit.

— Ouais, en général. Il y a une exception quand tu possèdes ton propre démon extraordinairement beau et intelligent, qui ne voit pas d'inconvénient à t'indiquer les mots de l'autre démon.

— Tu viens de dire que tu ne pouvais pas m'aider ! m'écriai-je.

— Je t'ai dit que je ne pouvais pas le nommer. Ça ne veut pas dire que je ne peux pas te donner d'autres informations sur lui.

J'attrapai la tête poilue de Jim et l'embrassai sur le museau, avant de

bondir à nouveau dans la pièce à la recherche d'un feutre que je pourrais utiliser pour dessiner un cercle sur le tapis couleur crème qui recouvrait le plancher.

Cinq minutes plus tard, j'ouvrais les fenêtres pour laisser sortir les dernières bouffées de fumée de démon.

— Ce n'est pas passé loin, croassai-je en me frottant la gorge.

— Pas assez loin. Il faut que tu te trouves un mentor, quelqu'un qui puisse t'apprendre les ficelles du métier de Gardienne. Il existe des barrières de contrôle que tu peux utiliser pour éviter d'être étranglée pendant que tu conduis le rituel.

Je repartis dans ma chambre en courant, Jim sur les talons.

— Je n'ai pas le temps de penser à ça maintenant. Je dois obtenir la preuve que Drake a assassiné madame Deauxville et le Venediger. Où est-ce que j'ai mis ce sac en plastique ? Ah, il est là.

Je fourrai tous mes nouveaux vêtements et mon pantalon de tailleur taché dans les sacs, ainsi que les sandales. J'ouvris la fenêtre pour vérifier que personne ne rôdait le long de la maison, puis jetai mon sac de vêtements dehors.

— Allez. Drake va se douter de quelque chose si on ne descend pas pour le petit déjeuner. Dès qu'on aura fini de manger, je lui dirai que je dois te promener, et on filera.

Je sortis une carte de mon sac à main et m'arrêtai près du téléphone posé sur la table de chevet.

— Où est-ce qu'on va aller ? La police doit être à ta recherche.

— J'en suis consciente, répondis-je tout en pressant les touches du téléphone. René ? Salut, c'est Aisling. Est-ce que tu es libre dans environ une demi-heure ? Jim et moi allons avoir besoin d'un chauffeur. Nous nous évadons.

— Vous évader ? Oui, oui, je peux venir vous récupérer.

René me promit d'être devant la maison de Drake à l'heure convenue.

— Est-ce qu'il t'a fait du mal ? Dois-je apporter mon revolver ?

— Non, il ne m'a fait aucun mal, et non, tu ne dois pas apporter d'arme.

Quelque chose me dit que Drake est difficile à blesser, et il peut te balancer son feu. Bref, ne l'apporte pas. On se voit dans trente minutes.

— Ça va nous empêcher d'être repérés dans les rues par les flics, mais où est-ce qu'on va ? demanda Jim.

J'ouvris la porte de la chambre et jetai un œil dans le couloir. La voie était libre.

— Au seul endroit possible : chez Amélie.

— OK, mais ne m'embrasse pas devant Cécile. Elle est du genre jalouse.

Nous descendîmes l'escalier et tombâmes sur Drake, qui franchissait la porte d'entrée.

— Bonjour. Tu es charmante. Pál a l'œil, dit-il en me détaillant de haut en bas, avant de m'adresser un sourire sexy.

Mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes tandis que je me retenais de me jeter sur lui. À quoi est-ce que je pensais ? Mon cerveau connaissait la vérité sur lui, et pourtant, mon corps n'en avait rien à faire ? J'avais honte de moi, c'était un assassin ! Il m'avait menti ! Il m'avait volée ! Il s'amusait à mes dépens, et malgré tout ça, j'avais envie de lui.

Inutile qu'il soit au courant. Je relevai le menton et lui adressai un regard calme.

— Oui, c'est vrai. Tu es sorti ?

Un éclat de surprise passa dans ses yeux. Des yeux de menteur et de traître.

— Je suis allé chercher quelque chose. Pour toi, en fait.

— Oh, c'est vrai ?

Je me retournai et m'avançai avec lui vers la cuisine, Jim sur nos talons.

— Qu'est-ce que c'est ? Du cyanure ? De la strychnine ? De la ciguë ?

— Rien d'aussi exotique, répondit-il en me tenant la porte.

J'entrai dans la cuisine ensoleillée et joyeuse, me demandant comment un homme pouvait avoir un cœur noir et être aussi appétissant. Mais après tout, ce n'était pas vraiment un homme, n'est-ce pas ? C'était un dragon, et les dragons aimaient les trésors par-dessus tout.

Avec de grands gestes, Drake sortit une petite boîte d'un sac en papier. Je clignai des yeux, surprise.

— Du yaourt au citron. J'ai l'intuition que ça va te plaire.

Mes joues étaient brûlantes, le désir devait flamber dans mes yeux. Il avait envahi mon rêve, celui dans lequel il était, une heure plus tôt. Quel homme abominable !

— Merci, dis-je vivement en prenant les yaourts et en m'asseyant.

Le petit déjeuner fut difficile à surmonter. Mon attitude intriguait Drake, mais il ne fit aucune remarque, mis à part pour me demander si j'avais une idée pour retrouver le ou les tueurs.

Je plantai mes yeux dans les siens.

— À mon avis, la meilleure chose à faire est de parler au témoin.

— Témoin ? répéta-t-il, en fronçant les sourcils. Quel témoin ?

— Le démon invoqué par la personne qui a commis les meurtres.

— La personne ? Tu crois qu'il n'y en a qu'une ?

— Oh, oui, répondis-je sans le quitter des yeux.

— C'est logique. Les deux meurtres sont liés, répondit-il, son front se détendant. Parler avec le démon est une idée intéressante, oui, mais je pense qu'il faudrait d'abord parler à Thérèse, la maîtresse du Venediger. Elle pourrait nous dire qui lui a rendu visite hier.

Hum, qu'est-ce qui clochait avec cette idée ? D'abord, Drake avait déjà admis être chez le Venediger la veille, et puis, à cause de son plan, j'avais oublié mon plan à moi qui consistait à interroger le démon qu'il avait utilisé. Malgré tout, il n'aurait pas été judicieux de lui laisser entrevoir que je voyais clair dans son jeu. C'était une situation où jouer les idiotes serait un avantage.

— Tu marques un point. Très bien, dès que j'aurais promené Jim, nous irons interroger la maîtresse.

Je me hâtai de finir mon repas, je ne voulais qu'une chose, sortir d'ici avant que ma détermination ne flanche. Drake se servait de moi, rien de plus. Il ne se souciait pas vraiment de moi. Il ne m'appréciait pas. Il voulait juste la magnétite, c'est pour ça qu'il me protégeait de la police.

— Fais le tour de la maison et récupère mon sac de vêtements, demandai-je à Jim à voix basse au bas de l'escalier. Ramène-le à l'avant, dans la rue.

Je te rejoins là-bas.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

— René devrait être là dans quelques minutes.

— Où est-ce que tu vas ? s'inquiéta Jim. Tu ne vas pas relâcher ce feu de dragon dans la maison de Drake, hein ?

— Tu me prends pour qui, une pyromane ?

— Eh bien, tu as carbonisé le Venediger, après tout…

— On n'en sait rien. Je suis sûre que les pompiers ont éteint le kiosque avant que son corps ne prenne feu. Et puis, c'était un accident. Maintenant, fais ce que je t'ai dit de faire. Je vais juste laisser un message à Drake, avec un peu de chance, il nous fera gagner du temps.

Je montai les marches en courant jusqu'à ma chambre. Je laissai une note sur mon oreiller qui disait simplement que j'allais suivre une autre piste de mon côté, et que Jim et moi étions mieux qualifiés pour suivre cette piste.

Je terminai mon message en lui demandant d'interroger Thérèse pendant ce temps. Ça n'allait pas convaincre Drake de me laisser tranquille, mais avec un peu de chance, ça me donnerait une longueur d'avance de quelques heures.

René nous attendait lorsque j'arrivai, à bout de souffle, au point de rendez-vous. Je poussai Jim dans le taxi et montai après lui tout en disant à René de partir.

— Où veux-tu aller ? Pourquoi es-tu si pressée ? Que s'est-il passé ?

Je lui demandai de nous emmener chez Amélie.

— Il ne s'est rien passé, à part que j'ai découvert que Drake était le coupable des meurtres de madame Deauxville et du Venediger.

— Drake ? C'est un voleur, oui, mais un meurtrier aussi ? Et qui est ce Venediger ? demanda René en me regardant par-dessus son épaule.

— Aaah ! hurlai-je en pointant un doigt sur la voiture garée sur le côté et qu'il était sur le point d'emboutir. Regarde la route, et je te le dirai.

Il fallut tout le trajet à travers un Paris en plein rush matinal pour raconter mes aventures des dernières vingt-quatre heures, mais lorsque René se gara devant la boutique d'Amélie, il savait l'essentiel, hormis le fait que Drake était un dragon.

— Je te demanderais bien de rester chez moi jusqu'à ce que tu ne sois plus en danger, dit-il sur un ton d'excuse alors que je sortais du taxi, mais avec cinq petits qui courent partout, mon appartement déborde.

— Ce n'est rien, je comprends. Mais je ne savais pas que tu avais des enfants !

Il m'adressa un sourire désabusé.

— Pourquoi crois-tu que je travaille autant, hein ? Maintenant, avant que tu partes, répète-moi ce que tu diras si ce voleur assassin vient te séduire avec son beau visage.

— René, Drake ne va pas…

— Répète-le !

— *Chat échaudé craint l'eau froide*, répétai-je consciencieusement (une façon bien française de dire qu'après s'être brûlé les ailes, on fait deux fois plus attention).

— Tu as oublié d'ajouter le rictus, pour lui montrer que tu vaux mieux que lui. C'est très important. Ah, bref, tu t'améliores. *Bonne chance*, Aisling. Si tu as besoin de moi, appelle-moi. Je viendrai.

— Merci.

Cédant à une impulsion, je me penchai pour déposer un baiser sur sa joue.

— Tu es un amour.

René eut l'air embarrassé.

— Elle n'obtient rien de Drake, expliqua Jim sur le ton de la confidence.

Elle embrasse tout le monde. Tu aurais dû la voir ce matin, elle m'a sauté dessus… Ouille !

— On se voit plus tard, dis-je à René avec un geste de la main et en ignorant le démon qui se tortillait pour se libérer de la poigne ferme que j'avais sur son collier.

Lorsqu'il eut lâché quelques hoquets pathétiques, tentant d'aspirer de l'air malgré son collier resserré, je le relâchai et me dirigeai vers la boutique d'Amélie.

— Tiens-toi bien et je ne t'ordonnerai pas d'être silencieux.

— Tu pars du principe que je peux parler après que tu m'as écrasé la trachée ?

— Jim, crois-moi, tu ne sais pas ce que « brutal » veut dire, l'avertis-je en approchant de la boutique.

— C'est ce que tu crois, marmonna-t-il derrière moi.

Je m'assurai d'abord qu'il n'y avait pas d'agents de police qui flânaient en surveillant le coin. L'avertissement de mon oncle Damian résonna dans ma tête : *Sécurité en tout lieu, partout, tout le temps.*

Soudain, je fus submergée par le mal du pays. Qu'est-ce que je faisais ici, à rôder dans les rues de Paris à huit heures du matin, alors que j'aurais dû être chez moi à me faire engueuler par mon oncle pour avoir laissé quelqu'un me voler l'aquamanile ? Pourquoi avais-je refusé la proposition de Drake de récupérer mon passeport et de fuir ? Pourquoi mettais-je ma vie en danger en restant dans une ville que la police écumait à ma recherche ?

Et pourquoi avais-je le sentiment que mon cœur était pris dans un étau chaque fois que je songeais à la trahison de Drake ?

— Parce que je suis une idiote, voilà pourquoi. Mais je suis une idiote qui doit laver son nom, et par les Cieux, je vais le faire.

Je m'avançai vers la boutique, pour m'immobiliser face à la porte close.

Je vérifiai ma montre.

— Zut. Elle n'ouvre pas avant une heure. J'avais oublié qu'il était si tôt.

Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? Je ne peux pas rester flâner dans le coin, l'inspecteur Proust risque d'envoyer quelqu'un surveiller la boutique.

Jim urina sur un lampadaire.

— Pourquoi ne pas aller à son appartement ? Tu peux lui parler là-bas, et comme ça, tu éviteras les flics dans les rues.

— Brillante idée, sauf que je ne sais pas du tout où se trouve son appartement.

Jim leva la tête.

— Il est au-dessus de la boutique.

Je l'imitai. Le deuxième étage qui courait sur toute la rue abritait ce qui ressemblait à des appartements. En tout cas, ils possédaient les mêmes barreaux noirs en fer dans le bas des fenêtres que j'avais vu sur tous les immeubles où il y avait des appartements jusqu'à maintenant.

— Comment sais-tu qu'elle vit ici ?

Jim commença à descendre la rue. Je le suivis.

— Parce que, Einstein, je fais la cour à Cécile. Tu croyais que je n'allais pas découvrir où elle vit ? Comment suis-je censé lui chanter la sérénade le soir si j'ignore où elle habite ?

— Jim, dis-je quand nous tournâmes dans une allée qui menait à l'arrière du bâtiment, tu te rends compte qu'il n'est pas très normal pour un démon de faire la cour à un chien, n'est-ce pas ?

Jim m'adressa l'un de ses regards dégoûtés.

— Bien sûr que je le sais, mais je ne suis pas n'importe quel démon. Je suis un démon « plus ». Je suis supérieur au démon moyen ordinaire. Vois-moi comme un Démon, Nouvelle Génération.

Je ne grimaçai pas, mais il s'en fallut de peu. Au lieu de ça, je grimpai l'escalier branlant en bois qui conduisait à un petit palier, puis appuyai sur

le bouton de la sonnette. Le mot « Merllain » avait été écrit au-dessus

avec soin.

— *Oui ?*

— Salut, Amélie, c'est Aisling. Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais vous parler.

— Aisling ? *Nom de Dieu !* Reste où tu es. Ne laisse personne te voir !

Vingt secondes plus tard, je vis une silhouette approcher à travers la vitre ondulée qui occupait l'espace de la partie supérieure de la porte. Amélie m'entraîna dans un couloir humide et sombre.

— Vite, je ne veux pas que mes voisins te voient.

Elle adressa à Jim un regard revêche, mais l'autorisa à me suivre. Je parcourus le couloir jusqu'à la porte ouverte du fond.

— Quel charmant appartement, appréciai-je en regardant autour de moi.

Il était vraiment charmant, bien que très moderne. C'était étonnant. Je ne m'attendais pas à ce que son appartement soit rempli de peintures pop-art, de lumières à fibre optique, de meubles néo-baroques aux couleurs primaires, et de chaises très coûteuses qui semblaient très inconfortables.

— Bébé ! ronronna Jim.

Il se dirigea vers un coussin pour chien sur lequel Cécile ne tenait pas.

— Papa est rentré ! ajouta-t-il.

Amélie balaya mes compliments de la main.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Non, inutile de répondre à cette question, la réponse est facile à deviner. Tu cherches un abri, c'est ça ?

— Oui, mais…

— Tu ne peux pas rester ici, m'interrompit-elle. Tu dois partir tout de suite. Je ne peux pas te laisser rester ici !

Mes épaules s'affaissèrent sous le poids de déception. Ce n'était pas tout à fait l'accueil auquel je m'attendais.

Chapitre 13

— Ce n'est pas que je ne veux pas que tu restes, dit Amélie en refermant la porte derrière moi. Mais la police m'a rendu visite trois fois hier soir, et ils ont fouillé la boutique et cet appartement.

— Oh, m'écriai-je en me laissant tomber sur une chaise d'un rouge vif. Je suis désolée. Je me disais qu'ils surveilleraient peut-être ta boutique, mais jamais de la vie je n'aurais cru qu'ils feraient ça.

— Ils ont dit que tu avais assassiné le Venediger, m'expliqua Amélie.

Elle se tenait devant moi, les mains étroitement serrées l'une contre l'autre. Son visage était tendu.

— C'est faux. Je te le jure, Amélie, quand je suis arrivée chez lui, il était déjà mort. Son corps était encore chaud.

Elle me dévisagea un instant, avant de poser les deux mains sur ma tête.

Je ne savais pas ce qu'elle lisait – mes pensées ou mes émotions – mais j'espérais de tout mon cœur qu'elle se rendrait compte que j'étais innocente.

— J'ai du mal à percevoir tes pensées, mais je ne crois pas que tu sois une meurtrière.

Elle laissa échapper un soupir et s'écroula sur l'une des chaises à l'air inconfortables.

— J'espérais que tu ne l'aies pas fait. Quand tu es partie, tu avais peur, et le Venediger peut être très…

— Effrayant ?

— Impitoyable. Personne n'aurait pu te reprocher de te défendre s'il t'avait attaquée. On n'aurait pas pu prendre ça pour un vrai meurtre.

Une question flottait dans ses mots, à laquelle je me sentis obligée de répondre.

— Je ne l'ai pas tué. Mais je sais qui l'a fait. Je dois juste me dénicher un endroit sûr où je pourrais trouver la preuve.

— Qui aurait pu tuer le Venediger ? demanda-t-elle, en posant les coudes sur ses genoux. Qui aurait le pouvoir de le tuer ?

Je détournai les yeux.

— Il vaut mieux que je ne te révèle rien. Comme ça, si la police t'interroge à nouveau, tu pourras leur dire en toute sincérité que je ne t'ai donné aucune information.

Ce n'était qu'en partie la vérité, bien sûr. Je me sentais si trahie par Drake que je ne faisais plus confiance à personne. Si Drake était un menteur, tout le monde pouvait l'être.

Elle resta silencieuse un moment, les seuls sons que l'on entendait dans son appartement étaient ceux de Jim qui suçotait les oreilles de Cécile.

— Tu as raison. Il vaut mieux que je ne sache rien. En ce qui concerne l'endroit sûr où tu pourrais te cacher – elle écarta les mains – je n'en ai aucun qui me vienne en tête. La plupart des membres de *l'au-delà* ont entendu parler de ce qui s'est passé. Ils savent que tu es soupçonnée de meurtre par la police, et ils ne feront rien pour te protéger. Si tu allais au G&T, tu ne serais pas en sécurité.

Mon cœur se comprima. Il n'y avait pas à dire : être fugitive, ça craignait.

— Le G&T n'est pas fermé à cause de la mort du Venediger ?

— *Non*, il doit être ouvert. Le bras droit du Venediger s'assurera que tout fonctionne comme il se doit. C'est un club très populaire, tu sais, le seul club de *l'au-delà*. Il rapporte beaucoup d'argent. Elle serait folle de ne pas l'ouvrir.

— Elle ?

— Perdita Dawkins.

— Perdita est le bras droit du Venediger ? Perdita la wiccane ?

— Oui, c'est elle. Cela te surprend ?

Amélie haussa un sourcil, avant d'émettre un son irrité.

— Oh, mais qu'est-ce qui me prend de te poser des questions ? J'oublie mes bonnes manières. Je peux t'offrir un thé ? Du café ? J'ai des brioches.

— Non, merci, nous avons pris un petit déjeuner, et en parlant de ça, je m'excuse de te déranger si tôt. J'étais si pressée de quitter l'endroit où j'ai passé la nuit que je n'ai pas réfléchi à l'heure. Tu es sûre que

Perdita est l'assistante du Venediger ? Elle et Ophélia semblaient toutes les deux un peu… sévères, quand elles l'ont mentionné. Elles m'ont donné l'impression de ne pas beaucoup l'apprécier parce qu'elles sont des wiccanes païennes.

— Pourquoi ne l'apprécieraient-elles pas ? Perdita doit beaucoup au Venediger. C'est lui qui a vu Ophélia en premier et qui l'a reconnue.

Amélie se rendit dans une petite cuisine qui donnait sur le salon, avant de disparaître dans un garde-manger.

— Oh, elles ont été séparées quand elles étaient bébés ? J'ai un ami dont les parents ont divorcé juste après leur naissance, et elle est partie avec son père pendant que sa jumelle restait avec sa mère.

— Oui, Perdita est l'assistante du Venediger, j'en suis sûre. Jean, le précédent second du Venediger, a eu un accident. Perdita a été nommée pour prendre sa place, expliqua Amélie en émergeant du garde-manger.

Elle posa une assiette de brioches sur la table.

— Qu'est-ce que tu disais à propos de ton amie ?

— Rien, rien du tout. Est-ce que Perdita et Ophélia ont été séparées longtemps avant que le Venediger ne trouve Ophélia ?

Elle haussa légèrement un sourcil.

— Oui. Thé ou café ?

— Du thé, c'est très bien, merci. Hum. Perdita, dis-je en songeant aux deux sœurs.

Elles étaient wiccanes, je pourrais peut-être leur demander de m'aider ?

Peut-être que si je leur faisais savoir que j'essayais de livrer le meurtrier du Venediger à la justice, elles accepteraient de m'héberger un jour ou deux, jusqu'à ce que j'obtienne la preuve dont j'avais besoin ? J'étais sur le point

de poser la question à Amélie, mais je m'en abstins, en réalisant que ça la mettrait dans une situation compromettante face à la police.

— Je crois que je connais quelqu'un qui pourrait m'accueillir pendant quelques jours, mais je ne peux pas te dire qui.

Amélie déposa un plateau avec une théière et deux tasses. Elle hocha la tête.

— Il vaut mieux que tu ne me le dises pas. Je ne fournirai pas d'informations volontairement, mais je ne mentirai pas à la police s'ils me posent la question.

— Merci, dis-je en acceptant une tasse de thé au lait.

Je me mordillai un instant la lèvre, avant de prendre une décision :

— Si tu as le temps, pourrais-tu répondre à quelques questions pour moi ?

Je te promets que ce ne sont pas des questions que tu devras cacher à la police …

Amélie s'assit sur le canapé jaune en face de ma chaise et ramena ses pieds nus sous elle.

— Je répondrai si je peux, mais tu ne dois pas rester trop longtemps. La boutique ouvre dans une heure, et si je suis en retard, la police aura des soupçons.

— Eh bien, je n'ai pas envie qu'ils aient des soupçons ; l'inspecteur Proust est déjà assez en colère contre moi comme ça. Mes questions concernent une série d'objets appelés les Outils de Bael. En as-tu entendu parler ?

Amélie prit une brusque inspiration ; j'avais une partie de la réponse.

— Oui, mais ça m'étonne que tu sois au courant. Où en as-tu entendu parler ?

Il était temps de choisir avec soin ce que je pouvais lui révéler.

— L'objet que je livrais à madame Deauxville était un aquamanile, et j'ai appris que c'était l'un des trois Outils.

— *Bon sang !*

J'acquiesçai. Pas besoin de traduction, la surprise que je lisais dans son regard était assez éloquente.

— Il se trouve que je sais que le Venediger avait l'un des Outils en sa possession, L'Œil de Lucifer, et qu'il avait embauché quelqu'un pour acquérir les deux autres.

— *Nom de Dieu !* s'exclama Adeline.

Elle bondit sur ses pieds et se mit à faire les cent pas autour du canapé.

— *Nom de Dieu,* répéta-t-elle. C'est Drake Vireo, la wyverne verte, qui devait voler les deux autres pièces, c'est ça ?

— Oui, dis-je prudemment, ne voulant pas lui en dire trop. La question que je voulais te poser est en rapport avec l'étendue des dégâts qu'on peut causer en utilisant les Outils. Prenons quelqu'un qui a les pouvoirs du Venediger… les Outils auraient-ils autant d'importance, pour lui ?

— Mon Dieu, ils sont légendaires !

Amélie cessa de faire les cent pas pour s'asseoir au bord de la table basse en acier et en verre devant moi.

— On a perdu leur trace pendant des centaines d'années, parfois, l'un des trois refaisait surface, pour disparaître à nouveau, mais jamais, depuis leur création, les trois Outils n'ont été rassemblés. Si quelqu'un les utilisait, ce serait une grande catastrophe !

— Une catastrophe de quel genre ? hésitai-je.

Le sentiment de malaise que j'éprouvais la veille était de retour, mon estomac protestait, même si je n'avais pu avaler qu'un yaourt et un toast en présence de Drake.

Elle agita les mains en l'air dans un geste qui évoquait la forme d'un champignon nucléaire.

— Très grave. La question n'est pas uniquement de savoir qui utiliserait les Outils, tu vois. Cette personne serait détruite si elle essayait.

— Détruite ? Pourquoi ?

Elle se leva et recommença à faire les cent pas, mais plus lentement cette fois, comme si elle réunissait ses pensées.

— Ce que je te dis, tu ne le répéteras à personne, n'est-ce pas ? Il est très important que tu saches la vérité, au risque que toute la structure de *l'au-delà* s'effondre.

— C'est très rassurant… dis-je, la gorge sèche. Continue, je n'en

parlerai à personne.

— Je sais tout cela uniquement parce que… parce que j'ai une amie qui est Gardienne. Elle me raconte parfois des choses importantes.

Je hochai la tête, l'invitant en silence à continuer.

— Les seigneurs démoniaques, ils ne sont pas faciles, tu comprends. Ils font de gros efforts pour régner sur Abaddon, comme nous faisons des efforts pour accomplir de grandes choses dans notre monde. Un seigneur domine les sept autres ; ça a toujours fonctionné ainsi. Le seigneur Bael domine depuis longtemps, mais ces derniers temps, des signes montrent qu'un autre seigneur essaie de le renverser du trône. Pour conserver sa place, le seigneur Bael a appelé ses armées, son soutien, tu vois ? Ses démons, les mortels sur lesquels il règne, il les appelle tous à son secours pour empêcher l'usurpateur de lui voler son pouvoir.

— OK, dis-je, intriguée. Mais quel est le rapport entre une bataille pour être le roi de la colline à Abaddon et les Outils ? Bael ne peut pas les utiliser, puisqu'ils sont faits pour puiser dans son pouvoir.

— Oui, mais le pouvoir peut circuler dans les deux sens, tu comprends ?

Une lumière s'alluma dans les sombres méandres de mon cerveau.

— Oh, je comprends. Tu veux dire que si quelqu'un essayait d'utiliser les Outils pour tirer du pouvoir de Bael, Bael pourrait renverser la situation et aspirer le pouvoir de cette personne à la place ?

Amélie hocha la tête.

— Oui, mais ça va encore plus loin que ça. Avant d'aspirer tout leur pouvoir, Bael ordonnerait à son serviteur d'utiliser cette capacité pour lui

donner le pouvoir de tous ceux qui seraient à portée du serviteur. Ainsi, non seulement la personne qui utiliserait l'Outil serait drainée par Bael, mais toute personne à sa portée aussi. Pour quelqu'un d'aussi puissant que le Venediger, cela signifierait que tout le monde dans *l'au-delà* serait drainé pour nourrir son maître.

— Bael est le maître du Venediger ? demandai-je, l'esprit perturbé par cette pensée.

— Était, répondit-elle avec un sourire désabusé.

— Ah.

Ça expliquait le sentiment de malaise que j'avais ressenti en sa présence.

— Et ce drainage, j'imagine que ce n'est pas une bonne chose ?

Elle rit. Ce n'était pas un rire joyeux. La chair de poule recouvrit mes bras.

— C'est mortel, comme processus.

— Argh. OK, donc l'important, c'est de ne pas laisser les trois Outils tomber entre les mains de qui que ce soit, c'est ça ?

— C'est ça.

Une autre pensée me frappa.

— Est-ce que quelqu'un pourrait n'utiliser que deux des Outils ?

— Pas pour puiser dans le pouvoir de Bael. Il faut rassembler les trois outils pour accéder au pouvoir de Bael, un… comment appelle-t-on ça…

triumvirat. Comme quand certaines personnes se lient à deux autres pour que leurs pouvoirs ainsi réunis soient plus grands que quand ils sont seuls.

C'est la même chose avec les Outils. Séparément, ils ne servent pas à grand-chose, si ce n'est invoquer Bael. Ensemble…

Elle frémit.

— L'Enfer sur Terre, terminai-je pour elle.

Elle me dévisagea, son regard était dénué d'émotion.

— Au sens propre du terme.

Et Drake faisait la queue pour endosser cette responsabilité. Ou alors il pensait sérieusement pouvoir éviter d'être vidé de ses pouvoirs, mais cette pensée était tout aussi déplaisante, car elle signifiait qu'il comptait régner en utilisant le pouvoir de Bael. Tout se résumait à la magnétite. Quoi qu'il arrive, je devais m'assurer qu'elle ne tombe pas

entre les mains de Drake.

Ce qui voulait dire que…

— Si je savais où se trouvait l'un des Outils, si j'y avais accès, est-ce que je pourrais le détruire ?

— Toi ?

Elle secoua la tête.

— Un mage puissant, peut-être, mais pas une Gardienne.

— Attends une minute… Je ne comprends pas. Je croyais que tu avais dit que les Gardiennes contrôlaient les pouvoirs obscurs.

— Non, j'ai dit que vous les manipuliez, et c'est le cas. Mais les contrôler ? Seuls les habitants d'Abaddon, ou ceux qui servent un tel maître, peuvent contrôler les seigneurs des ténèbres.

— Bon, il me semble évident que j'ai besoin d'un coup de main pour comprendre ce que fait une Gardienne, parce que je pensais qu'elle invoquait des démons.

Elle sourit à nouveau, mais cette fois, son sourire était rempli de chaleur.

— Tu t'en es sortie à merveille. Après tout, il y a quelques jours, tu n'étais qu'une touriste naïve.

Je grimaçai, et elle rit.

— C'est vrai que les Gardiennes peuvent invoquer des démons à volonté, mais ce n'est pas leur rôle principal. Une Gardienne est, comme son nom l'indique, celle qui garde, qui surveille un portail d'Abaddon. Chaque Gardienne se voit attribuer un portail dont elle doit s'occuper.

— S'occuper comment ? l'interrogeai-je, me demandant s'il y avait des portails à Seattle. Quelque chose me dit que tu ne parles pas de tondre l'herbe et d'arracher les mauvaises herbes…

Elle prit un air songeur.

— D'une certaine façon, ta comparaison est assez juste. Une Gardienne surveille le portail qui lui est assigné. Elle reste à l'affût de la moindre activité inhabituelle, par exemple, elle guette les habitants du monde

des ténèbres qui traverseraient. Un portail, c'est comme une porte, d'accord ? À

travers lui, les créatures des ténèbres peuvent passer sans avoir été invoquées. C'est pourquoi les Gardiennes doivent surveiller et empêcher les pouvoirs obscurs d'utiliser le portail.

— Un peu comme un portier paranormal ? OK. Et l'invocation de démons dans tout ça ?

— Les Gardiennes sont surtout connues pour leurs capacités à renvoyer des démons à Abaddon. Non seulement elles doivent surveiller leur portail, mais elles doivent aussi s'occuper des apparitions d'êtres maléfiques qui ont quitté leur monde des ténèbres pour entrer dans le nôtre.

— Comme des démons, tu veux dire ?

— Oui, les démons et leurs serviteurs, ainsi que d'autres créatures telles que les incubes et les succubes, les doppelgangers, les sirènes, les furies, les loups-garous…

Je levai une main pour l'arrêter.

— Tu me donnes le tournis. Je ne savais pas que toutes ces créatures étaient réelles, mais rembobinons. Tu as dit « les démons et leurs serviteurs », mais je croyais que les démons étaient des serviteurs ?

— C'est le cas, mais eux-mêmes commandent leurs propres serviteurs, comme les diablotins et autres créatures inférieures.

J'avais envie de demander ce que faisait le Venediger avec les morceaux de diablotins que les gens déposaient dans le seau à diablotins, mais il valait probablement mieux que j'ignore la réponse à cette question.

— Ça semble être beaucoup de travail. Je ne dis pas que j'en suis pas capable, même si je n'ai pas la moindre idée de ce qu'impliquent toutes ces

choses dont tu parles… mais comment est-ce qu'on fait pour trouver un portail ? Comment les Gardiennes… deviennent-elles des Gardiennes ?

— Tu es née comme ça, tout comme tu es née pour être une compagne de wyverne.

Je grimaçai. Super… J'étais née pour être la compagne d'un dragon qui planifiait de s'emparer du pouvoir d'un seigneur démoniaque pour dominer le monde.

— En ce qui concerne la façon de trouver un portail, c'est plutôt le portail qui te trouve. La plupart des Gardiennes qui n'ont pas encore trouvé leur place dans l'au-delà s'engagent auprès d'un portail non gardé. Et ne t'inquiète pas si tu ne comprends pas encore tout. Tu n'as pas trouvé de mentor. Une fois que tu l'auras trouvée, tout ça sera beaucoup plus clair pour toi.

Je ne pris pas la peine de lui dire que je n'étais pas sûre de vouloir devenir une Gardienne à plein temps. Je ne pouvais pas réfléchir à cette possibilité maintenant : d'abord, je devais sauver le monde de Drake et Bael. Super Aisling à la rescousse. Il ne me manquait qu'une grande cape rouge et une paire de collants bleus.

— Merci pour l'explication. Est-ce que je peux consulter ton annuaire pour récupérer le numéro de la personne qui devrait pouvoir m'héberger ?

Après, Jim et moi débarrasserons le plancher.

Amélie prit un air inquiet.

— Cette personne, c'est quelqu'un en qui tu as confiance ?

J'esquissai un demi-haussement d'épaules.

— Je n'ai confiance en personne. Y a-t-il quelqu'un, en particulier, dont je devrais me méfier à ton avis ?

Elle garda le silence pendant un moment, les yeux fixés sur la tasse de thé dans ses mains.

— Il n'y a personne en particulier… Mais surtout, ne te laisse pas leurrer par les apparences. Tu es inexpérimentée, c'est vrai, mais tu es une

Gardienne. Tu es une compagne de wyverne. Ton instinct est peut-être bien enfoui en toi, mais il est là, il te parle et tu n'as qu'à tendre l'oreille pour écouter ses mots.

— Un conseil très sage, en effet, répondis-je avec un sourire tout en me levant.

Elle inclina la tête en arrière pour me regarder.

— Dis-moi… Enfin, si ça ne te met pas en danger… Tu as un plan, n'est-ce pas ?

— Oh oui, j'ai un plan.

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Mais pour faire quoi ? Pour révéler l'identité de l'assassin, ou pour détruire les Outils de Bael ?

— La première option, et je l'espère, la dernière également… Je ne peux pas détruire l'un des Outils, mais je peux au moins m'assurer qu'il se retrouve quelque part où personne ne mettra la main dessus.

— Ce n'est pas aussi facile que tu le crois. Les gens vont le chercher.

— Ouais, je sais. Mais j'espère dénicher un endroit où personne ne le trouvera. Merci d'avoir répondu à toutes mes questions, et je suis désolée que la police soit venue te déranger. Avec un peu de chance, ils ne recommenceront pas.

J'empruntai l'annuaire d'Amélie avant de quitter la sécurité de son appartement. Elle me proposa de me laisser utiliser le téléphone, mais, craignant qu'il ne soit sur écoute (ou qu'il enregistre les numéros appelés), je la remerciai et sortis en quête d'une cabine téléphonique.

— Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas rester ici, se plaignit Jim alors que je descendais la rue vers un marché ouvert. Si la police avait débarqué, on aurait pu se cacher.

— On ne pouvait pas rester là-bas parce que ce ne serait pas juste de demander à Amélie de mentir à la police pour nous. Et puis, je ne crois pas

que les oreilles de Cécile supporteront beaucoup plus longtemps d'être sucées comme ça. Et tant qu'on en parle, c'est dégoûtant, tu sais.

— Ne critique pas avant d'avoir essayé, répliqua Jim d'un ton maussade.

Nous nous frayâmes un chemin entre les clients matinaux du marché, et trouvâmes une cabine téléphonique dans un café animé. J'appelai le numéro que j'avais relevé grâce à l'annuaire d'Amélie, me demandant, alors que les sonneries s'égrenaient dans mon oreille, quelles

pouvaient être les probabilités de retrouver sa jumelle quand celle-ci avait disparu.

— *Allô ?*

— Ophélia ? demandai-je prudemment, incapable de dire si c'était elle ou sa sœur. C'est Aisling Grey.

— Aisling ? Perdy, c'est Aisling ! Non, elle est au téléphone avec moi.

Aisling ? Oui, c'est moi. Où es-tu ? Tu ne croiras jamais tout ce qu'on raconte sur toi…

— Oh, je parie que si… répondis-je avec sur les lèvres le petit sourire blasé de quelqu'un qui sait que la police de l'une des plus grandes villes du monde est à ses trousses. Écoute, je suis sur le point de te demander un très gros service, mais je ne veux pas que tu te sentes obligée de dire oui.

— Comme si tu avais besoin de poser la question, me réprimanda Ophélia. Quoi que ce puisse être, tu sais que nous dirons oui.

— Il me faut un endroit où vivre pendant un jour ou deux, un endroit où mon… euh… chien et moi pourrons nous installer.

— Nous serions ravies de t'accueillir, répondit Perdita, qui avait pris un deuxième combiné. Vraiment ravies.

— Oui, ravies, répéta Ophélia.

— C'est très généreux de votre part, mais vous devez toutes les deux comprendre que… euh…

Je regardai autour de moi pour m'assurer que personne ne pouvait m'entendre.

— On me recherche. La police veut me parler, même si je n'ai rien fait de mal.

— Nous avons entendu dire que tu avais assassiné le Venediger, dit Ophélia d'un ton excité.

— Feelie !

— Eh bien, quoi ? C'est vrai ! Elle devrait être mise au courant, non ?

— Oui, mais ne le dis pas aussi brutalement. Il faut y aller doucement

avec ce genre de choses…

— On pourra peut-être en parler plus tard ? les interrompis-je.

J'étais exposée aux yeux de tous ceux qui regardaient dans ma direction, la situation me rendait nerveuse.

— Et… repris-je, je déteste avoir à vous demander ça, mais il faut que j'en sois sûre. Vous n'avez pas l'intention de… euh… dire à la police que je suis chez vous ?

— Par la déesse miséricordieuse, jamais nous ne ferions un truc pareil !

hoqueta Ophélia, la voix emplie d'un étonnement sincère.

— Je suis vraiment désolée d'avoir douté de vous, mais je dois me montrer prudente, maintenant. Si ça ne vous dérange pas d'héberger une fugitive, je vous en serais éternellement reconnaissante.

— Vraiment ? demanda Perdita. L'éternité, c'est très, très long.

— Euh… oui.

Je regardai à nouveau autour de moi dans le café. Un homme situé près de la porte était en train de m'observer.

— Vous pouvez me donner votre adresse ? Je serai là aussi vite que possible. Je suis un peu nerveuse à l'idée d'être dehors, là où la police risque de me voir.

Ophélia me donna son adresse et me dit qu'elles m'attendraient.

— Sonne trois fois. On te laissera entrer.

— Compris. Et mille mercis !

— Oh, ne nous remercie pas tout de suite, rit Ophélia de manière assez sibylline.

Je raccrochai et récupérai Jim. Il jouait les pique-assiette auprès d'un gentil patron de café et sa petite fille. Je m'excusai pour le comportement de mon chien dans un mauvais français.

— Pourquoi est-ce que cette petite fille t'appelait wa-wa ? demandai-je alors que nous nous dirigions vers une station de taxis.

— C'est *ouah-ouah*. C'est comme « toutou ». Elle m'aimait bien. Tout le monde m'aime bien, tout le monde sauf toi. Est-ce que tu sais que les Français ont une expression : *avoir du chien*. Ça désigne quelqu'un qui a du charme et du sex-appeal, ce qui est parfaitement logique. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que tu ferais mieux de la boucler. On ne parle pas dans le taxi ou devant Perdita et Ophélia. Elles sont un peu bizarres avec tout ce qui a trait aux démons et ce genre de trucs.

— Je croyais que tu avais dit que l'une d'elles était le lieutenant du Venediger.

— C'est le cas, répondis-je.

Je m'arrêtai pour fixer un kiosque à journaux, horrifiée, avant de traîner Jim vers la station de taxis au bout de la rue.

— Eh ! Il y a le feu ou quoi ? Tu m'étrangles !

— Chuut ! Quelqu'un va t'entendre.

Je m'arrêtai brusquement et me penchai pour triturer le collier de Jim.

— Il y avait la photo de mon passeport sur le journal ! Sur la première page !

— Oooh, cool. Achetons-en un exemplaire pour mon album souvenir.

— Tu n'as pas d'album souvenir, et nous n'allons pas en acheter un exemplaire. Viens. Plus vite nous quitterons la rue, mieux je me porterai…

Nous arrivâmes à l'appartement dans la Rue Ponthieu, et je fus surprise de voir qu'il ne se trouvait qu'à quelques pas des Champs Élysées et de

toutes les boutiques de luxe. L'appartement des sœurs était deux étages au-dessus d'une pâtisserie de luxe. Lorsqu'on nous eut ouvert la porte de l'immeuble, nous prîmes l'ascenseur et fûmes aussitôt accueillis dans un appartement qui me laissa bouche bée. Les goûts modernes d'Amélie pour l'art et le mobilier m'avaient étonnée, mais les splendides meubles antiques de l'appartement d'Ophélia et Perdita me laissèrent sans voix. Des tapis persans magnifiquement ouvragés recouvraient le parquet et deux chaises baroques brodées de satin

couleur rose et beige étaient coordonnées au canapé rose assorti. Une énorme cheminée en marbre brun trônait sur l'un des murs, tandis qu'un plafond aux moulures compliquées, comportant une fresque Rococo détaillée, se disputait votre attention avec les tapisseries dignes d'un musée sur les murs. Tout était si somptueux, si élégant… Je ne m'attendais pas à ce que des wiccanes païennes s'entourent de ce genre d'objets.

— Quelle magnifique maison vous avez ! hoquetai-je, ne sachant où poser les yeux.

Je me sentais incroyablement embarrassée, de me pointer ainsi avec mon démon et mon sac plastique rempli de vêtements.

— C'est chez nous, répondit Ophélia en haussant les épaules. Viens, laisse-moi te montrer ta chambre. J'espère que ça ne te dérangera pas de dormir dans notre atelier.

— Pas du tout, répondis-je, les yeux écarquillés.

Elle s'arrêta pour m'indiquer la salle de bains (le carrelage recouvrant le coin douche formait une charmante mosaïque turque) et les toilettes, avant d'entrer dans une pièce bien éclairée, qui était décorée d'un motif floral jaune et vert. Le couvre-lit était assorti au tapis tissé à la main, qui lui-même était assorti au revêtement du fauteuil à côté de la fenêtre, encadré par des rideaux du même jaune et vert. Sur le mur du fond se trouvait une large bibliothèque qui contenait un certain nombre de livres, plusieurs bocaux comme chez Amélie qui, je le supposais, devaient contenir les

herbes des sœurs wiccanes et ce genre de trucs, un éventail de bougies, un ensemble d'huiles aromatiques, deux calices, trois cloches de taille différente, et plusieurs objets en os que je ne reconnus pas. Je me retournai vers le reste de la pièce. Elle était féminine, lumineuse, attrayante, et me faisait me sentir encore plus comme une intruse.

— Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir été aussi gentilles avec moi, et j'espère que je n'aurais pas à rester ici plus d'un jour ou deux. Il faut que je… euh… mène un rituel, si ça ne vous dérange pas.

— Eh bien, tu es une Gardienne, répondit Ophélia avec un sourire entendu. Nous serions surprises si tu ne pratiquais pas ton art. Oh, mais tu ne peux pas faire ça aujourd'hui !

— Ah non ?

Je jetai un rapide regard à Jim, sourcils froncés, alors qu'il reniflait la bibliothèque.

— Non, la pièce n'a pas encore été purifiée.

Je balayai les lieux du regard. C'était plus propre que dans mon appartement… Bien plus propre. Cet appartement donnait l'impression que la poussière n'oserait jamais se poser nulle part.

— Oh ?

— Oui, en effet. Nous ne te laisserions jamais travailler dans une pièce non purifiée.

— Ah, répondis-je, comprenant que la purification était une sorte de rituel wiccan. Mais je ne vais pas pratiquer le genre de magie que vous et Perdita faites, la purification ne sera donc pas nécessaire…

— Si, répondit Ophélia d'un ton ferme.

Elle se dirigea vers le lit pour récupérer les vêtements que j'avais fourrés dans le sac. Elle le secoua pour en sortir les robes et les accrocha dans une armoire en bois de rose.

— Nous ne pourrions jamais nous le pardonner si une énergie négative provenant d'une pièce non purifiée interférait avec ton rituel, dit-elle tout en

s'affairant. Perdita la purifiera ce soir, quand la Déesse de la lune nous bénira de sa lumière.

Je capitulai. Je n'avais pas le choix. J'allais déjà devoir agir avec prudence, vu que j'allais invoquer un démon chez elles… Elles n'allaient pas apprécier, je le sentais, mais je n'avais pas vraiment d'autres options.

J'avais pensé accomplir le rituel ce soir, pendant que Perdita (et Ophélia, avec un peu de chance) aurait été au G&T, mais finalement, Bafamal allait devoir attendre.

Perdita revint après avoir fait quelques courses (ce qui me fit me sentir encore plus coupable, étant donné qu'il me restait trop peu d'argent pour les rembourser), et s'assit avec Ophélia pour écouter mon histoire. Je leur racontai avoir trouvé le corps du Venediger, leur assurai que je ne l'avais pas tué, et éludai le cas de Drake. J'avais confiance en Amélie, tout comme j'avais confiance en Ophélia et

Perdita, mais après la trahison de Drake, ma foi et ma capacité à déterminer qui était digne de confiance et qui ne l'était pas avait été ébranlée. Il valait mieux, songeai-je, ne pas les impliquer trop profondément dans cette situation.

— Le V a eu ce qu'il méritait, conclut Perdita lorsque je terminai mon histoire.

Je la dévisageai un instant, surprise par l'émotion évidente dans sa voix.

C'était presque de la jubilation. Elle remarqua l'interrogation dans mes yeux, parce qu'elle ajouta avec un rire léger :

— C'est très méchant de ma part de dire ça, n'est-ce pas ? Mais la vérité, c'est que ce n'était pas quelqu'un de bien. Plus d'une fois, il a été victime de ses désirs et a utilisé les pouvoirs obscurs pour obtenir ce qu'il voulait.

Oh, oui, une dague dans le cœur est une fin justifiée pour les hommes tels que lui.

— Perdy, c'est un peu dur, tu ne crois pas ? Personne ne mérite d'être assassiné, dit Ophélia, réprimandant sa sœur.

Elle fit un signe de tête vers moi et ajouta :

— Tu oublies que notre invitée est celle qui a découvert le corps du Venediger. Je suis sûre qu'Aisling préférerait oublier cette horrible expérience.

— Je…

Je me mordillai la lèvre un instant, tentant de réfléchir à un moyen de demander ce que je voulais demander à Perdita sans que ça paraisse offensant.

— On m'a dit que tu travaillais pour lui ?

Elle redressa le menton d'un air de défi.

— Oui, c'était le cas, mais ça ne veut pas dire que je ne voyais pas les péchés de cet homme. En utilisant les pouvoirs obscurs, il a fait du tort non seulement aux personnes de l'Autre Monde, mais aussi à la Déesse et à la nature elle-même.

Elle coula un regard en coin à une Ophélia qui paraissait irritée.

— C'est pour ça que j'ai accepté cette position. Nous avions l'espoir de réussir à ramener le Venediger vers la lumière, mais il…

Elle pinça les lèvres.

— Il s'est moqué d'elle et a refusé sa proposition de le baptiser selon l'Ancienne Religion, murmura Ophélia, en posant la main sur celle de sa sœur et en la serrant. C'était un homme mauvais, Perdy, mais il n'est plus là, maintenant. Il paie pour ses péchés. La Déesse y a veillé.

— Oui, répondit Perdita en se ressaisissant.

Elle posa ses yeux bleus sur moi.

— C'était quelqu'un de très mauvais, mais il ne souillera plus Paris. La volonté de la Déesse a été accomplie, tout comme elle le sera envers tous les membres de l'Autre Monde qui ignorent la Voie Juste pour s'abandonner aux pouvoirs obscurs.

Je me sentais mal à l'aise devant ce genre de discours, à cause du démon que j'avais invoqué, celui qui était couché devant moi, son gros cul poilu sur mon pied gauche.

— Euh… oui, répondis-je d'un ton neutre, peu disposée à m'engager plus que ça.

Jim, à qui j'avais ordonné de rester silencieux pour lui éviter la tentation d'émettre une remarque sarcastique devant les sœurs, me regarda en roulant des yeux. Je fouillai mon esprit à la recherche d'un sujet de conversation moins dangereux.

— Aisling aimerait accomplir un rituel, dit Ophélia, m'empêchant d'avoir à recourir à des inepties telles que la météo. Je lui ai dit que tu devais d'abord purifier l'atelier.

— Je ne veux pas déranger, dis-je vivement. S'il y a un autre endroit, un endroit discret où je pourrais le faire…

— Nous n'utilisons la magie que dans l'atelier, répondit Perdita en lançant un regard interrogateur à sa sœur. Il doit toujours être purifié au préalable.

Ophélia me sourit et ajouta :

— Cela ne nous dérange pas du tout, je t'assure. Perdy adore la purification. Elle aime l'encens.

— Le genévrier est le plus efficace, acquiesça Perdita.

Elle fixa un instant Ophélia avant de reporter son attention sur moi.

— Quel genre de rituel veux-tu mener ? poursuivit-elle.

Mince. J'espérais m'en tirer sans avoir à le leur dire, mais elles étaient en droit de savoir. J'avais un mauvais pressentiment, et m'attendais à ce qu'elles m'annoncent que je ne pouvais pas faire ça. L'essentiel était de présenter l'invocation de démon de manière à ce qu'elle concorde avec leurs propres croyances.

— Je cherche la preuve de l'identité du meurtrier, expliquai-je. Mon idée est d'invoquer l'être qui pourra me donner cette information, de l'interroger à propos de son rôle dans les meurtres, et de présenter les preuves à la police. C'est à cause de la justice que je veux prendre une mesure aussi radicale, vous comprenez. Je ne prends pas ce genre de rituel à la légère,

mais les morts de madame Deauxville et du Venediger doivent être vengées, et la personne responsable de ces meurtres doit payer pour ses crimes.

— Un être ? répéta Perdita, suspicieuse.

Ophélia hoqueta, ses yeux étaient devenus deux mares bleues emplies d'étonnement.

— Tu parles d'un démon ? Tu souhaites invoquer un démon ici, dans notre sanctuaire ?

Je hochai la tête, en leur adressant ce que j'espérais être un sourire rassurant.

— Je sais que ça va à l'encontre de vos convictions, mais vous devez comprendre que la seule façon pour moi de récupérer assez d'informations à donner à la police, c'est d'interroger le démon qu'a utilisé le meurtrier pour commettre les crimes. Je vous jure que j'irai aussi vite que possible, et je serais heureuse de mener tous les rituels de purification que vous voulez ensuite.

Ophélia et Perdita échangèrent un regard avant de se tourner à nouveau vers moi. Ophélia haussa un sourcil. Perdita plissa le front, et j'étais prête à parier qu'elle n'allait pas m'autoriser à mener ce rituel, mais elle se contenta de hausser les épaules.

— Très bien, tu peux invoquer le démon, mais nous serons présentes.

Nous avons une responsabilité envers la Déesse.

Je laissai échapper un soupir de soulagement. Je n'étais pas ravie de les avoir pour témoins pendant que j'interrogeais le démon, car cela signifiait qu'elles sauraient que Drake était responsable des meurtres, mais de toute façon, ça finirait par se savoir. Il n'y avait aucun danger à ce qu'elles connaissent la vérité.

— Aucun problème.

— Demain, alors, dit Ophélia en frappant joyeusement dans ses mains.

C'est très excitant ! Je n'ai jamais vu une Gardienne invoquer un démon.

— Ne te fais pas trop d'illusions, répondis-je en souriant. Ce n'est pas très impressionnant.

Jim roula sur le dos et me montra le ventre.

— Oh, c'est mignon, ton chiot veut qu'on lui caresse le ventre ! couina Ophélia, en se mettant à genoux pour gratter Jim.

Perdita m'adressa un regard perçant alors que sa sœur s'extasiait sur Jim (qui se délectait de cette attention, ce gros cabotin démoniaque), puis elle se laissa aller contre le joli canapé rose.

— Tu as invoqué beaucoup de démons en tant que Gardienne ?

— Pas tant que ça, répondis-je en feignant être intéressée par Ophélia et Jim.

— Je suis toujours surprise de voir le nombre de Gardiennes qui n'apprécient pas les coutumes de l'Ancienne Religion. Je serais ravie de te les apprendre. Tu as sans aucun doute offensé la Déesse avec tes activités de Gardienne. L'apaiser t'assurerait une place sur les Terres Estivales.

— Euh… Les Terres Estivales ?

Le sourire de Perdita s'élargit. Ça me mit encore plus mal à l'aise.

Quelque chose dans ses yeux me rappelait un fanatique religieux.

— Tu appelles ça le Paradis.

— Ah. Eh bien… Tu sais, tout ça est passionnant, et je serais ravie d'en apprendre plus à propos des wiccans, mais sincèrement, je veux juste tirer au clair cette histoire de meurtres, et ensuite je dois vraiment rentrer à la maison. Mon oncle est furieux contre moi…

— « Où vont les eaux ruisselantes, lance une pierre et tu sauras. » C'est tiré du Wiccan Rede, les mots qui guident notre vie. Tu ferais mieux de les suivre, Gardienne.

— Ça a l'air merveilleux, mais…

— « Garder à l'esprit les Triples Lois, tu dois, trois fois mauvaises et trois fois bonnes », cita-t-elle.

Et ainsi de suite. J'écoutai donc plusieurs sermons, tous en rapport avec les péchés que commettait quelqu'un qui flirtait avec les esprits maléfiques, tout en demeurant très consciente du démon sans âme qui, tantôt se roulait au sol en suppliant Ophélia de lui caresser le ventre, tantôt allait dévaliser la cuisine. À la fin de la journée, j'étais épuisée à force de retenir mes mots.

J'invoquai une migraine malheureusement bien réelle et m'échappai dans ma chambre, Jim sur les talons. Je m'endormis pour une sieste.

Quand Ophélia me réveilla, l'heure du dîner était passée, mais je me sentais revigorée. J'avais pris ma décision quant à la voie que j'allais prendre.

— Tu dois venir avec moi au G&T, insista Ophélia, m'adressant un sourire avenant qui aurait fait fondre le cœur d'un misanthrope. Perdy s'y trouve déjà, et je sais qu'elle voudrait que tu sortes aussi.

— Mon visage a été placardé dans tous les journaux de Paris ce matin, je ne crois pas qu'aller clubber soit la meilleure façon de passer la soirée.

— Ne sois pas bête. Personne ne te fera de mal, là-bas, c'est un terrain neutre, précisa Ophélia, en ouvrant la penderie pour voir ce qui pouvait convenir pour une soirée en ville.

— Et puis, Perdy est aux commandes, maintenant. Personne n'osera la contrarier.

Cette remarque me fit frissonner.

— Pour être honnête, je n'ai pas envie de socialisation, ce soir, mais il

y a une chose que tu peux faire pour moi, si tu veux bien.

Elle s'écarta de la penderie, une mine boudeuse et déçue sur le visage.

— Si je peux, tu sais que je le ferai.

— Mis à part Drake, est-ce qu'il y a d'autres wyvernes à Paris ?

Sa mine boudeuse s'effaça et une expression perplexe la remplaça.

— Des wyvernes ? Ouiiii… Fiat Blu est ici. Il est la wyverne bleue. Mais je ne te conseille pas de t'approcher de lui. C'est un être dépravé et

immoral, et c'est aussi un médium. Tous les dragons bleus le sont. Il est le plus puissant d'entre eux.

— On dit qu'il utilise ses pouvoirs pour forcer les femmes à faire…

faire… des choses contre nature avec lui, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Ça m'a l'air d'être un sacré numéro. Les dragons bleus sont des médiums, alors ? C'est leur particularité ? Ils sont connus pour leur force ?

Elle grimaça et redressa une photo sur un mur.

— Tous les dragons sont forts.

— Hum.

Le plan que je ruminais depuis que j'avais quitté Amélie se consolida.

— Est-ce que tu sais où vit Fiat Blu ?

Elle hocha la tête non sans réticence.

— Oui, mais je te déconseille d'aller le voir, Aisling. Fiat est très différent de ta wyverne.

Je tendis la main et sortis la robe la plus chic que Pál m'avait achetée.

— C'est encore mieux ! Si tu me dis où il vit, je t'en serais très reconnaissante.

Frappée par la déception que je lisais sur son visage, j'ajoutai :

— Et si j'en termine vite avec lui, je te promets que je passerai au G&T.

Elle parut contente de mes derniers mots.

Une heure plus tard, Jim et moi montions les marches en pierre creuse d'un bâtiment élégant de la très chic Place de la Résistance. (La tour Eiffel n'était qu'à quelques pâtés de maisons d'ici, mais après tout, c'était aussi le cas du musée des égouts de Paris).

— Pourquoi je suis surprise qu'il vive dans un quartier aussi élégant ?

dis-je en appuyant sur la sonnette qui trônait sous une plaque en or gravée où était simplement écrit « Blu ».

— Je devrais pourtant savoir, maintenant, que « dragon » est synonyme de « richesse », ajoutai-je.

— Ce n'est pas juste de la richesse, dit Jim. C'est une attitude. Tu devrais l'adopter.

Je fus un peu surprise quand, au lieu d'une voix dans l'interphone me demandant ce que je voulais, la porte noire et argent devant moi s'ouvrit.

— Euh, bonjour. *Bonjour. Parlez-vous…*

— *Or !* m'interrompit l'homme devant moi, reniflant l'air comme l'avait fait Drake.

Je me rendis compte que le mot qu'il venait de prononcer était le mot français pour évoquer l'or, mais avant que j'aie pu expliquer que mon or n'avait aucune valeur, il me prit le bras et m'attira à l'intérieur de l'appartement. La porte se referma derrière moi dans un claquement sinistre et irrévocable.

Chapitre 14

— Eh ! m'écriai-je.

Je me tortillai et me libérai pendant une seconde de la poigne de mon ravisseur, mais il me rattrapa.

— Vous avez laissé mon dem… mon chien dehors ! Lâchez-moi ! Vous ne pouvez pas me traîner derrière vous comme un sac à pata… mmmf !

L'homme, blond et musclé, qui ressemblait aux surfeurs avec lesquels mon ex traînait, plaqua une main sur ma bouche et me traîna vers un petit ascenseur. Je me débattis et tentai de lui donner un coup de pied dans le tibia, mais il se contenta de me jeter contre le mur de l'ascenseur et de s'appuyer contre moi, m'empêchant presque de respirer. Je ne suis pas une femme petite, mais ce type était tellement grand et large qu'il ne parut pas remarquer les coups de griffes que je lui donnais dans le dos.

La sonnerie de l'ascenseur annonça l'arrivée à un étage. Les portes s'ouvrirent et un courant d'air envahit la cabine. L'espace de quelques secondes, mes pieds cessèrent de toucher le sol : Monsieur Muscle m'avait projetée en avant.

— Viens, dit-il avec un fort accent français.

J'enfonçai mes talons dans le sol et plantai mes ongles dans le bras dont la main m'emprisonnait le poignet, mais en vain. Je fus traînée dans un appartement, et sans un mot de plus, jetée sur un canapé en velours bleu.

Pendant que je luttais pour échapper à un nid de coussins en velours qui faisait office de dossier au canapé, Monsieur Muscle débita quelque chose dans une langue très fluide.

Je parvins à me remettre sur mes pieds et adressai un regard noir au dos de mon ravisseur, et puis soudain, la personne à qui il parlait s'avança dans la pièce. Je pris une brusque inspiration. Drake était beau d'une manière

ténébreuse, sexy et séduisante, mais cet homme ressemblait à une statue grecque qui aurait pris vie. Des cheveux blonds bouclés effleuraient ses épaules, des yeux d'un bleu pur – un vrai bleu, pas le bleu délavé que l'on voit chez la plupart des gens aux yeux bleus – ornaient un visage si beau qu'il me donnait presque envie de pleurer. Le reste de l'homme n'était pas mal non plus, même si j'eus à peine l'occasion de remarquer qu'il était plus grand que moi de quelques centimètres, car il s'avança, les mains tendues vers moi.

— *Cara*. Renaldo ne t'a pas fait de mal ? Il ne savait pas qui tu étais. Tu dois lui pardonner son manque de manières. Nous sommes restés trop longtemps à Paris ; il commence à se comporter comme un Français.

— En fait, les Français que j'ai rencontrés se sont tous montrés très gentils et serviables, sans compter qu'ils étaient la politesse incarnée,

dis-je avec dignité en lissant ma robe.

Si Drake était tout en chaleur et en sensualité latentes, cet homme irradiait la fraîcheur. Au sens propre du terme. Dans l'appartement flottait ce bruissement silencieux qui indiquait la présence d'un air conditionné hors de prix. Il faisait tellement froid que j'aurais presque pu voir mon souffle devant mon visage.

Le feu draconique de cet homme devait être du genre glacial, un feu bleu, froid plutôt que chaud. Il prit mes mains dans les siennes, les embrassant tour à tour. Même ses mains étaient froides. Je supposai qu'il s'agissait de Fiat Blu, la wyverne des dragons bleus. Il exsudait l'assurance et le pouvoir… et je comprenais pourquoi Ophélia m'avait mise en garde contre lui. Il ressemblait à la pire des fripouilles.

— Vous avez de la chance, alors, car nous avons trouvé que Paris était une ville remplie de barbares, dit-il en montrant la fenêtre, avant de me faire asseoir délicatement à côté de lui, sur le canapé en velours.

Je jetai un coup d'œil rapide dans l'appartement. Il était… bleu. Tout était bleu. Le plafond, les murs, la moquette, les meubles. Il y avait différentes

teintes, du bleu nuit presque noir au bleu pâle et délavé qui me rappela une matinée de printemps. Je reportai mon attention sur l'Adonis assis à côté de moi.

— Je suppose que vous êtes Fiat Blu ?

Il mit la main sur son torse et effectua une révérence courtoise.

— Je suis Sfiatatoio del Fuoco Blu, la wyverne des dragons bleus, et je suis à votre service. Comment puis-je être utile à la compagne de mon estimé camarade, Drake Vireo ?

Je fronçai les sourcils.

— Comment savez-vous qui je suis ? Et comment savez-vous que je suis la compagne de Drake ? Soit dit en passant, je n'ai pas la moindre intention de remplir ce rôle, même si je croyais être celle qu'il prétend que je suis…

Mais comment êtes-vous au courant ? Est-ce que j'ai une marque ? Est-ce qu'il y a un gros néon rouge au-dessus de ma tête qui crie « Compagne de Wyverne » avec une flèche qui me désigne ? Est-ce que quelqu'un l'a tatoué sur mon front sans que je le sache ? Comment ?

Fiat rit doucement. C'était un rire plutôt sexy, mais aussi beau qu'il soit, ce n'était rien comparé au rire ténébreux et sensuel de Drake.

— Je sais qui tu es parce que je mets un point d'honneur à savoir ce qui arrive à ceux qui sont importants pour moi. Je t'ai vue avec Drake. J'ai entendu une rumeur qui prétend que Drake a trouvé sa compagne, une Américaine qui est une Gardienne. J'ai aussi entendu dire que la police recherchait cette femme, et que Drake l'avait perdue. Une Gardienne américaine apparaît sur le pas de ma porte, accompagnée d'un démon. Qui d'autre pourrais-tu être à part sa compagne ?

— Oh, dis-je, soulagée qu'il n'ait pas fouillé dans mon esprit pour en tirer les informations qui l'intéressaient.

Je n'avais pas oublié l'avertissement d'Ophélia : les dragons bleus étaient connus pour leurs capacités psychiques.

— C'est logique, en effet.

— Et puis, reprit Fiat avec la version italienne du haussement d'épaules français, j'ai fouillé dans ton esprit pour en tirer les informations qui m'intéressaient.

— Arrêtez ça ! m'écriai-je en bondissant sur mes pieds. Arrêtez de rentrer dans ma tête ! Vous n'avez pas le droit.

— Mais, *cara*… protesta-t-il.

Il m'attira à nouveau sur le canapé, un bras appuyé avec nonchalance sur le dossier. Première étape de cette bonne vieille tentative de séduction masculine…

— C'était très facile ! Tu n'as même pas une seule barrière mentale pour m'empêcher d'entrer dans tes pensées. J'ai donc supposé que tu voulais que je les lise.

— C'est quoi, une barrière mentale ? demandai-je d'un ton suspicieux tout en m'écartant.

Il haussa à nouveau les épaules.

— Ce sont les barrières que quelqu'un comme toi dresse pour empêcher les gens d'entrer dans leur esprit.

Je visualisai aussitôt un mur de brique, un mur de brique sans porte.

— Non, dit Fiat en secouant la tête.

Il prit mes mains dans les siennes, et caressa mes jointures du pouce. Ses mains étaient si fraîches qu'elles semblaient aspirer toute la chaleur présente dans les miennes.

— Je peux encore entrer, parce que tu n'as pas scellé ton esprit.

Mince. Il avait raison. Les murs étaient ouverts au-dessus. Je réarrangeai mon image mentale pour former une petite tour avec des fenêtres aux volets clos que je pouvais ouvrir ou fermer. Je les fermai tous, et aussitôt, je sentis son esprit effleurer le mien. Il testait mes nouvelles barrières.

— Ce n'était pas malin de ma part de t'expliquer tout ça, sourit-il un peu tristement, ses doigts caressant les miens. Maintenant, je me suis privé du

plaisir de rendre visite à un esprit aussi charmant, mais il vaut mieux que ce genre de choses ne soit pas aussi facile.

Je ne dis rien et restai concentrée sur les volets de mon esprit qui devaient rester fermés par crainte qu'il puisse percer mes défenses.

Fiat se pencha en avant, ses doigts étaient comme un murmure froid lorsqu'ils caressèrent ma joue.

— C'est le frisson de la traque, tu comprends, *cara*. Si la proie abandonne facilement, il n'y a aucun plaisir dans la chasse.

Je plaçai dans mon esprit des barreaux de métal pour maintenir les volets fermés et retirai ma main de celle de Fiat en disant :

— Est-ce qu'on pourrait faire ça en évitant toutes les allusions sexuelles et les sous-entendus sur la chasse ? J'ai une longue journée qui m'attend, et mon démon est dehors, en train d'uriner sur Dieu sait quoi, alors si on pouvait sauter la phase séduction, je vous en serais reconnaissante.

Il rit et ses doigts s'éloignèrent de mon visage, puis il recula contre les coussins avec une grâce presque féline. Je remarquai qu'il était aussi habillé en bleu, mais un bleu comportant un motif noir compliqué, qui tourbillonnait en travers de la chemise et du pantalon assorti.

— J'espère que Drake apprécie la compagne qui lui a été attribuée.

— Je doute que ce soit le cas, mais ce n'est pas la question. Euh…

Pensez-vous que quelqu'un pourrait laisser Jim… c'est mon chien…

entrer ?

Fiat plissa les yeux. Il fit brièvement pression sur mon esprit.

— Pourquoi as-tu besoin de ton démon ?

Je souris.

— Fais-moi confiance, je n'en ai pas besoin, c'est un vrai chi… une vraie plaie.

Il fit à nouveau pression sur mon esprit.

— Dans ce cas, pourquoi veux-tu qu'il soit autorisé à entrer chez moi ?

Mon sourire s'élargit, il irradiait l'innocence.

— Pas dans un but malfaisant. C'est juste qu'il s'attire toujours des ennuis, et je n'aime pas avoir à me demander à ce qu'il peut bien trafiquer, dans la rue sans moi.

Fiat m'observa avec attention pendant plusieurs secondes.

— Très bien, c'est fait. Maintenant, comment me paieras-tu pour avoir accordé ta requête ?

Mon sourire s'évanouit.

— Bon sang, vous, les dragons, savez comment marchander. Je t'offre ma gratitude, Fiat. Je te suis reconnaissante d'avoir autorisé Jim à entrer chez toi. Si cela te satisfait…

Son visage était un masque figé, mais il ne dit pas non.

— … est-ce qu'on peut passer aux choses sérieuses ? Je voulais parler affaires avec toi.

Ses épais sourcils blonds se haussèrent de surprise, il agita une main vers moi avec langueur.

— D'affaires ? *Cara*, tu m'intrigues. Continue, je t'en prie.

Je devais faire attention à ce que je disais, au risque de ne pas pouvoir quitter la tanière du dragon à la fin de notre entretien.

— Je connais l'emplacement d'un objet que Drake convoite. Il est relié d'or, ajoutai-je, pour m'assurer d'avoir toute son attention.

Je n'aurais pas dû m'en faire, l'avidité brillait dans ses yeux. Ils descendirent vers mes seins. Son nez remua. Je poussai mentalement un soupir et tirai la chaîne en or, exposant ainsi le dragon de jade. Les yeux de Fiat s'assombrirent.

— Ce n'est pas l'objet dont je parle, c'est un talisman qu'on m'a donné.

Comme tu peux le voir, il n'a pas une grande valeur, il ne vaut pas la peine d'être volé.

— C'est peut-être ce que Drake a pensé, mais je ne suis pas d'accord, murmura Fiat.

Je cachai à la hâte le talisman, un frisson de peur me parcourut le dos au ton dangereusement plat de sa voix.

— Quoi qu'il en soit, l'objet que j'ai à l'esprit vaut beaucoup plus. Il n'a pas de prix même…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Sa voix tranchante contrastait avec l'attitude détendue de son corps.

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas te dire ce que c'est, seulement que Drake veut l'obtenir, et que je suis la seule à savoir où le trouver.

— Pourquoi m'offrir un tel trésor, à moi ? s'enquit Fiat, ses doigts dessinant paresseusement un motif qui serpentait sur un coussin. Pourquoi désires-tu maintenir un objet de valeur hors de portée de ton compagnon ?

— Je te l'offre parce que tu es la seule autre wyverne dans le coin.

Fiat se raidit. Je m'empressai d'aplanir les angles en lisant dans son regard qu'il se sentait insulté.

— Mais plus important encore, je veux que cet objet soit en sécurité, qu'il soit en la possession de quelqu'un d'assez fort pour empêcher Drake de l'obtenir, et d'après ce que j'ai entendu dire, tu l'es.

Son corps se détendit, il inclina gracieusement la tête et acquiesça. Ses

doigts caressaient le coussin en velours d'une manière très sensuelle.

— Ce que tu dis est vrai. Je suis très puissant. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi tu ne veux pas que ton compagnon ait ce mystérieux objet, et puisque je n'ai plus accès à tes pensées…

Je sentis quelque chose effleurer mon esprit, mais mes volets tinrent bon.

— … je dois te demander de t'expliquer.

Je me levai et fis quelques pas dans la pièce, admirant les objets que Fiat avait choisi d'exposer sur les tables et les murs. Il y avait moins d'or éparpillé que chez Drake, et l'accent était mis sur les peintures, mais les meubles et les œuvres d'art hurlaient que c'était un vrai collectionneur.

— J'ai mes raisons… Je veux juste que tu m'assures que, si je te dis où trouver l'objet, il sera en sécurité dans ta tanière, que Drake ne pourra pas le reprendre.

Avant que j'aie eu le temps de cligner des yeux, une wyverne très énervée était soudain juste devant moi. Je reculai quand il se pencha vers moi, les yeux noirs. Sa voix était réduite à un sifflement bas.

— Tu m'insultes, Gardienne. Ma tanière est protégée des intrus les plus puissants. Je suis *il drago blu*. Personne ne prend ce qui m'appartient !

— Mes excuses, répondis-je en adoptant ce que j'espérais être une posture soumise et non conflictuelle.

La dernière chose dont j'avais besoin, c'était de mettre en colère celui qui était sans doute la seule personne à Paris à être capable de garder l'Œil hors de portée de Drake.

— Je ne voulais pas vous insulter. Je voulais juste en être sûre. Vous m'avez convaincue que vous garderez à l'abri tout ce que je pourrais vous donner.

Fiat replaça une petite figure sur une étagère en marbre.

— Et que veux-tu en échange ?

Je souris, heureuse que les négociations aient commencé. J'étais en position de force.

— Quand je vous aurais dit où localiser l'objet, j'aurais besoin de votre aide pour quitter Paris… pour quitter la *France*. La police a mon passeport, et même si je suis certaine qu'ils finiront par s'apercevoir de leur erreur, ça risque de prendre du temps. En échange de cet objet et de votre parole de ne jamais laisser qui que ce soit d'autre l'avoir, vous récupérerez mon passeport et mes affaires, et vous m'aiderez à quitter le pays.

Une expression calculatrice emplit ses yeux, il appuya un coude sur l'étagère.

— Je ne suis pas un voleur. Pour cela, tu ferais mieux de demander à ton compagnon.

Je pris une profonde inspiration.

— Est-ce que ça veut dire que vous ne pouvez pas m'aider à quitter le pays ?

Fiat m'observa pendant quelques secondes.

— C'est une question sans importance. J'ai le pouvoir de veiller à ta fuite. Je suis curieux, cependant : pourquoi demander si peu pour un objet qui, selon tes dires, est hors de prix ?

Je haussai les épaules.

— Je ne veux que ça.

Il plissa les lèvres.

— C'est ce que tu dis, mais je crois que tu ne me dis pas toute la vérité. Je n'aime pas être dupé, *cara*, pas même par une femme que j'apprécierais de prendre. Tu viens ici et me fais un long discours, mais tu protèges ton esprit, tu insistes pour que ton démon soit présent, et tu refuses de me donner des informations à propos de cet objet. Je ne suis pas né de la dernière pluie.

Jim choisit cet instant pour entrer dans la pièce, sa laisse traînant derrière lui.

— Eh, jolie piaule ! Est-ce que ça date de la dynastie Ming ?

— Jim, l'avertis-je alors qu'il posait ses pattes sur une table en ébène pour examiner un élégant vase chinois.

Fiat fit un pas vers moi et mon cerveau passa aussitôt en mode « alerte

rouge ». La situation avait basculé. Une seconde plus tôt, j'étais en position de force, mais désormais, Fiat représentait une menace très réelle.

— Vous avez peut-être juste besoin d'un peu de temps pour y réfléchir, dis-je en le contournant pour rejoindre Jim. Il n'y a aucune urgence. Je peux vous laisser jusqu'à… euh… demain à l'heure du déjeuner. Je vais partir, maintenant, pour que vous puissiez y réfléchir.

— Tu me donneras tout le temps que je veux, répondit-il, tout en arrogance masculine et en pouvoir bouillonnant juste sous la surface.

Les dragons ! Peu raisonnables ! Tous sans exception.

— Et pour ce qui est de partir, c'est hors de question, *cara*. Tu es ici, chez moi et en mon pouvoir. Drake a peut-être été assez stupide pour te laisser lui glisser entre les doigts, mais je t'assure que je ne commettrai pas cette erreur. Tu vas d'abord me faire le plaisir de me donner le talisman que tu portes.

La situation empirait. L'éclat dur dans les yeux de Fiat me disait que l'heure des négociations était terminée.

— Jim ? murmurai-je tout en reculant vers lui.

Jim poussa un soupir.

— Je suppose que tu veux que je joue à nouveau le fidèle acolyte ?

— Si ça ne te dérange pas, répondis-je.

— *Cara*… dit Fiat en secouant la tête.

Il s'avança vers moi.

— Quand ? demanda Jim.

— Maintenant ! hurlai-je, avant de faire volte-face et d'attraper le vase Ming pour le jeter à la gauche de Fiat.

Il plongea vers lui en criant tandis que Jim fonçait à droite, hors de la pièce, et parcourait le couloir vers la porte. Renaldo, le mastodonte blond qui m'avait traînée ici, sortit d'une pièce en trébuchant. Jim se jeta sur lui.

Je continuai mon chemin, hurlant le nom de Jim tandis que j'ouvrais

la porte et fuyais l'appartement. Je descendis en courant un large escalier de pierre en colimaçon. Des voix m'appelèrent, mais je n'attendis pas de voir ce qu'elles voulaient. Je bondis au bas des marches, le cœur cognant dans ma poitrine et le souffle court. Une forme noire me dépassa quand je franchis la porte qui donnait sur la rue.

— Tu… as… des… idées… vraiment… stupides… parfois, haleta Jim.

Nous sautâmes les marches du perron et nous mîmes à courir dans la rue animée.

— Sans… aucun… doute, répondis-je, m'arrêtant une seconde pour trouver une éventuelle cachette.

Un coup d'œil par-dessus mon épaule confirma mes craintes : trois hommes, parmi lesquels se trouvait Renaldo, sortaient de l'appartement.

— Par là ! hurla Jim.

Il courut vers un petit bâtiment arborant une enseigne bleue et blanche où était écrit « Visite des égouts de Paris ».

— Qu'est-ce que c'est ? parvins-je à articuler tandis que je courais vers le bâtiment.

— Les égouts, répondit Jim.

Il passa sous une barrière censée empêcher les gens d'entrer sans payer.

Je me ruai sur le portillon, récupérai une poignée d'euros et les jetai à l'employé, puis je plongeai sous la barre en métal en m'excusant. Je courus dans le bâtiment derrière Jim, m'arrêtant juste à temps lorsqu'il hurla

« escalier ! ». Derrière la porte, il y avait des marches.

Je descendis l'escalier de métal, bien consciente des cris dans mon sillage. L'escadron de dragons de Fiat avait lui aussi ignoré le vendeur de tickets.

— Pourquoi les égouts ? demandai-je en descendant l'escalier faiblement éclairé.

Chaque fois que j'atteignais un palier, je voyais la forme noire de Jim

qui dévalait les marches devant moi.

Je lançai une autre excuse par-dessus mon épaule quand je dépassai une famille de quatre personnes qui prenaient l'escalier à un rythme bien plus tranquille. Toute la famille prit un air surpris lorsque Jim me répondit en hurlant :

— Pour l'eau ! L'élément des dragons bleus est l'air. Ils détestent l'eau !

L'odeur me frappa lorsque je descendis les dernières marches et passai la lourde porte en métal en bas. Nous étions dans un énorme tunnel en pierre, illuminé par de faibles lampes qui brillaient sur la voûte du plafond. Un

ensemble de tunnels s'ouvrait devant nous. L'odeur était affreuse – ne laissez personne vous dire que les égouts de Paris ne sentent pas mauvais, parce que c'est le cas – mais je ne pus que plisser le nez pour me protéger : Jim m'appela à ma gauche. Je suivis sa voix dans cette galerie. Au-dessus de moi, des lumières étaient incrustées dans la pierre à intervalles réguliers.

Au centre du plafond se trouvait une grosse canalisation, et plusieurs tuyaux plus petits serpentaient le long de la paroi. Je restai sur le côté sans cesser de courir. Au centre, une grille en fer avait été posée par-dessus une rivière grondante. L'eau des égouts.

— Quoi ? Pourquoi est-ce qu'ils détestent l'eau ?

— C'est leur opposé : l'eau et l'air, la terre et le feu. L'un annule l'autre.

Les sept de dragons revendiquent chacun un élément, me répondit Jim.

— Fascinant. Je n'arrive pas à croire que je suis en train de faire ça, marmonnai-je en tournant à un angle, jetant un œil derrière moi au passage.

L'un des hommes de Fiat apparut au bout du tunnel. Il me repéra et hurla.

Je me retournai et m'arrêtai net.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demandai-je.

L'antichambre dans laquelle nous nous trouvions contenait d'énormes boules noires en bois… Et quand je dis énorme, je n'exagère pas. L'une d'elles était posée contre l'ouverture d'un tunnel, la boule occupant presque totalement l'espace. D'autres boules plus petites étaient enchaînées aux murs, la moins grande faisant environ un mètre vingt de haut, alors que la plus grosse faisait environ quatre mètres.

— Viens, on n'a pas le temps d'admirer les boules des égouts, me lança Jim.

Il s'engagea dans un autre passage.

— Qu'est-ce que c'est ? criai-je, une main pressée contre mon point de côté.

Je venais de franchir une ouverture étroite sur le côté du tunnel, quand quelque chose me ramena sur le côté.

— Elles nettoient les débris des égouts. Si tu veux que je joue les guides touristiques, je peux le faire, dit Jim en recrachant le bord de ma robe.

Il l'avait attrapé pour m'écarter.

— Ou alors, reprit-il, on peut échapper aux dragons bleus. À toi de voir.

— On s'échappe, répondis-je.

Nous nous mîmes à courir. Et courir. Et courir. J'eus l'impression que nous parcourions des kilomètres d'égouts. Nous passâmes devant des cascades d'eau d'égout qui se déversait dans d'autres conduits, devant un grand nombre d'énormes pièces de machinerie qui gardaient les égouts propres, devant d'étroits chemins de pierre jonchés de feuilles mortes et de bouteilles en plastique vides qui s'étaient prises dans les tamis des égouts.

Nous arrivâmes à un autre croisement. Jim bondit par-dessus une rambarde en métal censée empêcher les gens de sortir du tunnel. Je sautai (moins gracieusement) derrière le démon, et tombai presque de surprise en atterrissant sur une corniche étroite en pierre. Contrairement aux autres tunnels ouverts au public, celui-ci ne comportait pas de grille au-dessus de l'eau, elle courait à une vitesse prodigieuse. Derrière moi, un homme cria.

— Plus vite ! hurla Jim.

Il se mit à courir sur une planche en bois d'environ dix centimètres qui avait été placée en travers du conduit ouvert.

— Tu te fiches de moi ! Je ne vais pas traverser ça !

Je m'immobilisai devant le pont précaire et jetai un coup œil derrière moi.

Renaldo avait beau être massif, il courait comme un sprinter.

— Merde ! m'écriai-je en traversant.

Je me mordis la lèvre inférieure pour ne pas crier.

Renaldo était presque sur moi quand j'atteignis l'autre corniche. Jim donnait des coups de patte à la planche, et je pivotai pour l'aider à jeter le pont dans l'eau. Renaldo hurla en italien ce qui ressemblait à une insulte et plongea vers la planche.

Il la manqua de quelques centimètres. Je me redressai, haletante, le dos contre le mur incurvé du tunnel, et fixai Renaldo, de l'autre côté des presque trois mètres d'eau torrentielle. Il faisait les cent pas et me fusillait du regard. Il n'était même pas essoufflé, bon sang !

— Qu'est-ce qui t'arrive, tu as peur de te mouiller ? le provoquai-je.

Une petite vengeance ne me ferait pas de mal.

Renaldo grogna et parut être sur le point d'essayer de sauter par-dessus l'eau, mais chaque fois qu'il se rapprochait du bord, il reculait.

— Ta mère ne t'a donc rien appris ? demanda Jim en se tournant vers la sortie. Il n'est pas sage de provoquer un dragon.

Renaldo nous suivit tandis que nous courions le long du tunnel. Il gronda et nous lança des menaces lorsque nous nous engageâmes dans un tunnel latéral auquel il ne pouvait pas accéder.

Nous parcourûmes d'autres tunnels, certains ouverts, d'autres avec des grilles, jusqu'à ce que je perde tout sens de l'orientation.

Sans parler de mon souffle.

— Jim, il faut que je m'arrête, haletai-je quand nous entrâmes dans une autre jonction qui abritait une machinerie.

Un genre de moteur avec de gros rouages rouges se trouvait sur ce qui

ressemblait à une petite draisine de chemin de fer, derrière laquelle était attaché un tender au bord aiguisé. Les deux étaient munis de roues en métal qui permettaient d'avancer sur les voies.

— On ne peut pas s'arrêter, sauf si tu veux qu'ils nous attrapent, dit Jim en rampant sous le raccordement des deux voitures.

Je m'assis sur le mécanisme couplé et passai mes jambes épuisées dessus, m'accordant une pause pour faire entrer de l'air dans mes poumons.

— Je m'en fiche. Ils peuvent me prendre. Je veux juste m'arrêter. Mon cœur va exploser.

— Allez, encore un peu… m'encouragea Jim.

Il avançait sur une voie de chemin de fer. Un panneau indiquait

« Danger ! Interdit au public ! » Pas besoin d'une traduction pour savoir ce que ça signifiait.

Au moment où j'ouvrais la bouche, j'entendis la voix de deux hommes qui s'appelaient dans le tunnel d'où nous venions. Je fermai la bouche, et me hissai par-dessus la barrière qui m'arrivait à la taille, étouffant un cri de surprise lorsque je tombai de plus d'un mètre. Nous étions dans un petit puits, une sorte de valve de débordement non utilisée, à en juger par le couvercle en métal rouge sous nos pieds.

Inutile de me dire de ne pas faire de bruit. Nous nous accroupîmes, nous faisant le plus petit possible. Devant nous, il y avait des véhicules et à moins d'être tout près et de regarder dans le puits, les hommes de Fiat ne nous verraient pas. J'étais assise, les bras enroulés autour de Jim, la bouche pressée contre sa grosse fourrure pour étouffer le bruit de mes inspirations sifflantes. Quelques instants plus tard, les hommes entrèrent dans l'intersection du tunnel et appelèrent Renaldo. Je ne pris pas le risque de me lever pour les observer, mais même si je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils disaient (les dragons bleus semblaient tous d'origine italienne) le ton furieux de leurs voix m'indiqua sans le moindre doute qu'il ne s'agissait pas de touristes insouciants. Après s'être consultés pendant environ une minute, ils partirent, et quittèrent les lieux en prenant chacun un tunnel différent.

— Tu crois qu'ils vont revenir ? murmurai-je dans l'oreille poilue de Jim.

— Ne fais pas ça, ça me chatouille, se plaignit Jim.

Il voulut se gratter l'oreille, et sa tête me heurta.

Je le caressai, le grattouillant derrière les oreilles comme il aimait.

— Nous devons partir, dis-je doucement.

J'étais consciente, grâce à l'écho des touristes qui se promenaient ici, que le son portait très bien dans les tunnels dépourvus d'eau.

— Non ! Je croyais qu'on resterait ici jusqu'à ce qu'ils commencent à t'appeler le Fantôme des Égouts.

Je frappai Jim à l'épaule et me hissai hors du puits en grognant.

— Je suis trop vieille pour ça. Je veux rentrer chez moi. Que Drake récupère l'Œil. Que le monde aille se faire foutre. Je veux un bain bien chaud et un lit confortable.

— Égoïste, égoïste, égoïste, dit Jim en sautant prestement hors du puits.

Par là.

Je me retournai.

— Oh, maintenant tu es un expert en égouts ? Qu'est-ce qui te fait croire que tu connais le chemin de la sortie ?

Jim se dirigea vers un coin et d'un signe de tête, il me montra une petite pancarte bleue où était écrit « Avenue Bosquet ». Une flèche rouge dirigée vers le haut était nichée contre la ligne d'échelons en métal fixés au mur.

— Oh, j'imagine que ça conduit à une sortie ?

— C'est l'idée.

Deux touristes approchèrent au moment où j'étais en train de hisser Jim en haut des poignées. Il ne pouvait pas le faire tout seul, et malgré mon refus de le porter, je me retrouvai plus ou moins à grimper avec lui sur mon dos. Je ne voulus pas imaginer ce que pensèrent les touristes, mais j'espérai que la petite fille avec l'appareil photo m'enverrait une copie de la photo qu'elle avait prise juste avant que je repousse la plaque d'égout sur le côté et que, épuisée, je rampe sur la chaussée encore chaude du soleil de l'Avenue Bosquet.

— Rappelle-moi… commençai-je en me poussant sur le côté en voyant

approcher une voiture.

Je remis la plaque d'égout en place d'un coup de pied et m'écroulai au sol entre deux véhicules garés là. Jim s'assit sur le trottoir et m'observa tandis que je me pliais en deux, luttant pour respirer. Peu importe les regards étonnés des gens qui nous dépassaient…

— Rappelle-moi cette soirée si un jour j'ai à nouveau l'idée brillante de rendre visite à une wyverne dans sa tanière.

— Tu crois que tu pourrais être aussi stupide que ça ? demanda Jim à voix basse.

Je m'écroulai contre le pare-choc de la voiture derrière moi, les yeux fermés, trop crevée pour bouger.

— On ne sait jamais, Jim. On ne sait jamais.

Chapitre 15

Qu'est-ce que Fiat avait lu dans mes pensées avant que j'érige mes barrières mentales ? Je n'en savais rien, et cette prise de conscience me maintint sur des charbons ardents jusqu'à ce que le taxi que j'avais hélé nous dépose à l'appartement d'Ophélia et de Perdita. Est-ce que Fiat avait appris qui m'hébergeait ? Non… Enfin, j'espérais que ce ne soit pas le cas.

Personne ne m'attendait à la porte ou dans l'appartement, je rangeai donc les clefs qu'Ophélia m'avait confiées dans mon sac et filai à la salle de bains pour gommer l'odeur des égouts.

Il était un peu plus de neuf heures lorsque j'émergeai de la salle de bains dans un nuage de vapeur au jasmin, percluse de courbatures et recouverte d'égratignures après avoir rampé dans le puits et hissé un énorme démon en costume de Terre-Neuve en haut d'un mur. Mais au moins, j'étais propre.

Je laissai un message à Ophélia et Perdita pour leur expliquer que j'étais trop fatiguée pour passer au G&T ce soir, et après avoir fait faire sa promenade du soir à Jim dans un parc tout proche, je grimpai dans mon lit et sombrai presque immédiatement dans un sommeil profond et sans rêve.

Il était sans rêve au début, en tout cas.

— Je n'ai pas envie de faire ça, dis-je en m'avançant dans un halo de

lumière.

Je n'avais aucune idée d'où j'étais, mais je percevais la présence d'un grand plafond voûté au-dessus de moi et d'un espace étroit ressemblant à l'intérieur d'une cathédrale gothique. Je savais que Drake était quelque part dans l'ombre. Je fis volte-face. Cette fois, je ne portais pas la nuisette beige en dentelle de mes deux derniers rêves, mais une robe de flamenco rouge et noire très moulante, aux manches bouffantes. Son corsage échancré révélait

une bonne partie de ma poitrine et tout mon dos, et sa jupe sexy épousait la forme de mes hanches et de mes cuisses avant de s'évaser dans un ensemble de froufrous rouges et noirs. C'était une robe très sexy, bien plus osée et séductrice que tout ce que j'avais jamais porté.

La musique du tango sortit de nulle part et de partout à la fois tandis que Drake entrait dans le cercle de lumière, presque tout de noir vêtu. La source de lumière au-dessus de nous illuminait sa chemise en satin, la transformant en ébène liquide alors qu'elle ondulait sur son torse et ses bras. Il s'arrêta et tendit la main vers moi. Sans réfléchir, je virevoltai vers lui, lui pris la main et continuai à tourbillonner. Je finis tout contre lui, nos mains serrées dans le creux de mon dos. Sa ceinture rouge sang était assortie à ma robe.

— Je ne sais pas danser le tango, avouai-je.

J'avais le souffle court, comme toujours en sa présence.

— Maintenant, si.

Sa voix, profonde, riche et vibrante de promesses érotiques silencieuses, me caressa le dos. Je tremblai. De peur ou d'excitation ? Aucune idée.

Je m'éloignai en tournoyant, Drake me suivant, nos corps se défiant en une danse sensuelle qui n'avait d'autre chorégraphie que celle du besoin que nous avions d'être l'un contre l'autre. La musique du tango exigeait que l'on danse ; son corps demandait, le mien répondait. Mes jambes se mouvaient autour des siennes, puis mon pied longea avec lenteur son mollet en une caresse qui me fit presque craquer. Nous évoluions ensemble, traçant une ligne langoureuse et sensuelle dans le halo de lumière. Ma jupe caressait ses jambes alors que nous dansions sans prononcer un mot, sans même nous toucher vraiment, à un souffle l'un de l'autre et pourtant liés par la passion qui nous unissait. Je pivotai à gauche, il pivota à droite, nos corps se rejoignirent, puis repartirent dans une autre direction. Le rythme de la musique

s'accéléra, nous l'imitâmes. Mes yeux ne quittèrent pas une seconde son regard vert étincelant, ses mains autour ma taille, me soulevèrent et me maintinrent un instant en l'air. Un maelström d'émotions

m'agitait, j'étais incapable de parler. À ce moment succéda un autre, et nous oscillâmes dans un autre pas, virevoltant dans la lumière, nos cœurs battant à l'unisson.

— Pourquoi m'as-tu quitté ? demanda Drake en me penchant en arrière.

Son visage était désormais plongé dans l'ombre.

— Pourquoi m'avoir fui ? ajouta-t-il.

Je descendis le long de sa cuisse, tendis une jambe entre les siennes, puis tourbillonnai autour de lui, frottant mon dos contre le sien. Il me prit le bras, me fit tournoyer jusqu'à ce que ma vision devienne floue, avant de m'amener à ralentir. Quand il m'arrêta, mon dos était pressé contre son torse. Ses doigts s'enfoncèrent dans mes hanches et il nous fit faire un autre pas dans la lumière.

— Tu connais la réponse à cette question, Drake. Je n'ai pas à me justifier, je ne te dois rien.

Son souffle était chaud contre mon cou. C'était étrange, mais durant toute la danse, je n'avais pas perçu la moindre volute de son feu, mais soudain, il me consumait, faisant rage en moi. Soudain, je me rendis compte que ce que je ressentais n'était pas son désir, mais sa colère. Je pivotai pour lui faire face, ma poitrine effleura son torse recouvert de satin et nous nous engageâmes dans un jeu de jambes compliqué pendant lequel, s'il avait été réel, je me serais cassé au moins une cheville.

— Je ne te comprends pas. J'ai essayé, mais c'est impossible. Je ne sais pas ce que tu attends de moi.

Il me fit tournoyer vers l'extérieur. Je virevoltai à nouveau vers lui, enroulant son bras autour de ma taille à mesure que je tournais.

— Est-ce que c'est trop demander que de chercher à mettre le monde mortel en sécurité ?

Son feu fit rage en moi, embrasant mon âme. Je l'accueillis, ouvrant les bras pour laisser le feu repartir vers lui.

— De quoi parles-tu, Aisling ? Quel que soit le jeu auquel tu es en train de jouer, c'est un jeu dangereux. Qui te protège ?

Je souris et fis un pas provocant autour de son corps. Les doigts de ma main coururent juste au-dessus de la bande rouge qui ceignait sa taille alors que je tournais autour de lui.

— Je n'ai pas à te répondre. Il y a peut-être un lien métaphysique étrange entre nous, et nous nous sommes peut-être laissés aller dans notre dernier rêve, mais ça ne signifie pas que nous sommes voués à être ensemble, ni que j'ai à t'écouter.

— Tu vas répondre à ma question, grogna Drake.

Ce son profond se répercuta dans mon sang, avant de se mêler au feu en moi, devenant aussi chaud qu'une flamme blanche.

Je ris et me cambrai quand son corps se fit plus autoritaire, sans cesser de suivre le rythme avec la musique.

— C'est peut-être ton rêve, mais je n'y ferai que ce dont j'ai envie.

— Nous nous sommes accouplés. Tu as envie de moi en ce moment même, affirma-t-il.

— Ce n'est pas pour ça qu'on fera quoi que ce soit.

L'indignation le fit se raidir contre moi.

— Es-tu en train de me repousser ?

J'esquissai un petit déhanchement qui nous laissa tous deux à bout de souffle.

— Je ne te repousse pas, je ne fais que temporiser. En fait, je dois dormir.

Une grosse journée m'attend demain. Je dois veiller à ce que tu paies pour les crimes que tu as commis, alors tu devrais peut-être te reposer un peu, toi aussi. Quelque chose me dit que tu vas en avoir besoin.

— C'est une menace ?

Ses yeux étaient emplis de tellement d'émotions qu'ils étaient d'un vert presque fluorescent.

— Une promesse, murmurai-je tout contre ses lèvres.

La musique s'arrêta lorsque j'effectuai un dernier tourbillon autour de la jambe qui s'était immiscée entre mes cuisses, puis je reculai. Je ne savais pas si je pourrais interrompre un rêve dont il était l'instigateur, mais je n'avais pas l'intention de rester dans ce fantasme nocturne qui s'était transformé en interrogatoire érotique.

— Bonne nuit, Drake. Merci pour la danse. Et la robe. Peut-être que la prochaine fois, on pourrait danser la rumba ?

— Ce n'est pas terminé, Aisling. Tu es folle si tu crois que c'est le cas.

Pas une seule fois il n'avait nié avoir fait quoi que ce soit de mal, et vous seriez fous de croire que je ne l'avais pas remarqué. Une partie de moi avait envie de rester et d'en débattre avec lui, d'essayer de le raisonner, de lui faire admettre ses actes, et de lui soutirer la promesse de se rendre à la police ; dans l'autre, retentissaient des sonnettes d'alarme. Elle me conseillait de partir en courant et de m'éloigner de lui.

Au lieu de ça, je reculai dans l'ombre, le laissant seul dans la lumière, mystérieuse silhouette en noir au visage tourmenté. Dans ses yeux dansaient des ombres.

Je ne tomberais pas amoureuse d'un meurtrier. Même s'il me déchirait le cœur.

Je me réveillai avec cette résolution en tête. Le réveil à côté du lit indiquait qu'il n'était que deux heures du matin. Je frappai l'oreiller pour lui donner une forme qui soit confortable, et demeurais étendue et éveillée un long moment, à réfléchir à ce que je devais faire. Cela faisait une heure que j'étais plongée dans mes réflexions quand Perdita se faufila dans la pièce, un cône d'encens à l'odeur de cèdre à la main. Elle venait pour le rituel de purification à la lueur de la lune. C'était une expérience dérangeante, qui me fit me demander si tout tournait bien rond dans ma tête.

Après tout, j'avais des soupçons sur deux femmes qui risquaient leur propre sécurité pour me protéger.

— Très bien, toi et moi devons avoir une discussion.

— Chouette alors. Je bave rien qu'à cette idée.

Je sortis un bavoir neuf qu'Ophélia m'avait gentiment acheté la veille et l'attachai autour du cou épais de Jim. Nous avions fait une promenade rapide (rapide parce que j'étais nerveuse à l'idée d'être

dans la rue, où quelqu'un pourrait me reconnaître, et pourtant hésitante à laisser Ophélia ou Perdita sortir le démon pour moi, vu qu'elles risquaient de découvrir qu'il était un démon) et pris notre petit déjeuner avec les sœurs. Ophélia, qui devait aller faire ses courses, m'avait proposé de faire les miennes, mais rien ne me vint à l'esprit.

Elle m'avait aussi demandé d'attendre son retour pour mon rituel d'invocation démoniaque, elle voulait y assister. Je grinçais un peu des dents à cette idée, désirant en finir avec l'interrogatoire du démon pour pouvoir remettre les informations à la police aussi vite que possible, mais je ne pouvais pas refuser. Elle et Perdita prenaient un gros risque en m'hébergeant, reporter l'invocation de Bafamal de quelques heures était le moins que je puisse faire pour elles…

— C'était du sarcasme, je ne parlais pas « littéralement », grommela Jim lorsque je fixai le bavoir autour de son cou.

J'essuyai ses babines humides avec.

— Tu as un truc de coincé entre les dents ? J'ai entendu dire que les problèmes dentaires pouvaient faire baver les chiens. Je devrais peut-être t'emmener chez le vétérinaire ?

— Tu pourrais plutôt me brosser les dents. Un bon propriétaire brosse les dents de son chien. Cécile dit qu'Amélie lui brosse les dents tous les soirs.

Elle a une brosse à dents spéciale pour chien et tout ça… Certaines personnes se soucient de leurs animaux.

Je m'assis au bout de mon lit, et laissai le soleil me réchauffer.

— Arrête d'essayer de changer de sujet de conversation. Tu es un démon, pas un animal de compagnie. Je veux te parler, et je t'ordonne de répondre à mes questions. Honnêtement.

Jim marmonna quelque chose entre ses dents et détourna les yeux.

— Quels pouvoirs possède une Gardienne mis à part s'occuper des portails et invoquer ou libérer des démons ?

— Tous les pouvoirs dont elle a besoin.

— Ce n'est pas une réponse, répliquai-je avec un froncement de sourcils.

Jim prit une moue boudeuse.

— C'est la vérité, et c'est ce que tu m'as demandé.

Pourquoi personne dans cette ville, hormis Amélie, n'était capable de répondre à mes questions ? Je soupirai et essayai encore.

— Donne-moi une liste spécifique des pouvoirs que possède une Gardienne, en plus des trucs de portail et de démons.

— Elle peut dessiner des barrières et des sorts. Selon son niveau d'entraînement, elle peut faire pression mentale sur les mortels, et elle peut reconnaître les entités provenant de l'Autre Monde quel que soit leur déguisement.

— Ce n'était pas si difficile que ça, hein ? demandai-je en réfléchissant à la liste de Jim.

Il marmonna que si, ça avait été très difficile.

— Commençons par le début : les barrières et les sorts, qu'est-ce que c'est ?

— Les barrières sont de la magie sous forme de symboles. La plupart, mais pas tous, servent à se protéger. Les sorts et les anti-barrières sont dessinés, eux aussi, mais dans l'intention d'effectuer une action envers quelqu'un d'autre plutôt qu'envers soi-même. Tu es contente, maintenant ?

— Presque extatique. C'est quoi, une pression mentale ?

Jim poussa un soupir rauque.

— Rappelle-moi de faire en sorte que mon prochain seigneur démoniaque soit quelqu'un qui connaît son boulot. Une pression mentale est ce dont ça a l'air : tu veux que quelqu'un fasse quelque chose, tu exerces sur lui une petite pression mentale pour l'amener à le faire.

— Oh, un genre de truc psychique ? Comme de la perception extra-sensorielle ?

— Pas dans le genre plier des cuillères. Il s'agit juste de tendre ton esprit vers la personne et de la convaincre qu'elle veut vraiment faire ce que tu veux qu'elle fasse. Pression mentale, tu comprends ?

— Je comprends. Plus ou moins. Maintenant, quand tu dis qu'elle peut

reconnaître les bestioles, tu parles des démons, c'est ça ?

Jim hocha la tête et entreprit de se lécher l'épaule.

Je fronçai les sourcils et repensai à tous ceux que j'avais rencontrés depuis que j'avais invoqué Jim.

— Si c'est si courant, comment se fait-il que les deux wyvernes se soient rendu compte que tu étais un démon, et qu'Amélie ne l'ait pas su avant que je lui dise ? Et d'ailleurs, Ophélia et Perdita ne savent pas non plus qui tu es.

— Qui a dit que c'était courant ? Seuls les mortels qui ont la capacité de contrôler les pouvoirs obscurs peuvent reconnaître les êtres originaires de l'Autre Monde. Et c'est pareil avec les êtres de l'Autre Monde, comme les dragons.

— Ah. Donc Amélie, en tant que guérisseuse, et O et P, en tant que wiccanes, ne peuvent pas voir qui tu es ?

— Non. Tu en as fini avec les questions ? Parce qu'il est grand temps que je fasse ma toilette, et il va me falloir au moins une demi-heure pour m'occuper de mon service trois-pièces.

Je lâchai un cri de dégoût, et quittai la pièce, le laissant à son toilettage. Je passai quelques minutes à dresser une liste des objets dont j'avais besoin pour invoquer un démon tout en observant Perdita qui flânait sur le balcon d'une taille appréciable. La quasi totalité de l'espace était occupée par des jardinières remplies de plantes variées, des herbes, m'avait-elle expliqué plus tôt alors qu'elle passait avec un arrosoir.

— Déjà fini ? demanda-t-elle en rentrant avec une poignée de quelque chose de vert et de feuillu.

Je hochai la tête.

— Je vais devoir sortir. Il me faut quelques livres, que je devrais pouvoir trouver chez Amélie, ainsi que de la cendre d'homme mort.

— N'hésite pas à regarder dans notre bibliothèque, dit Perdita en frottant une tige entre ses mains. Je suis sûre que j'ai vu de la cendre d'homme mort dans l'atelier.

— Ah oui ?

C'était surprenant. Je croyais avoir lu quelque part que la cendre d'homme mort n'était utilisée que pour invoquer les fantômes et les démons.

— Merci, je vais aller voir… euh… dans quelques minutes.

Quand Jim aurait fini la toilette de son entrejambe.

Perdita déposa ses feuilles froissées dans un bol en bois.

— De l'aneth, m'expliqua-t-elle en les écrasant avec un pilon.

— C'est pour le déjeuner ? m'enquis-je.

Elle fronça les sourcils.

— Non. L'aneth est un excellent protecteur contre les démons. Je me suis dit que puisque tu allais en amener un dans la maison, j'allais protéger toutes les pièces à part l'atelier, juste au cas où.

— Euh…

L'aneth était un poison à démon ? Je songeai à Jim. Comment diable allais-je expliquer l'incapacité soudaine de mon chien à quitter ma chambre ?

— Comment est-ce que l'aneth protège des démons ?

— Les démons détestent ça, répondit-elle en continuant de broyer les feuilles avec son pilon. Ils ne supportent pas d'être dans la même pièce que cette plante.

La porte de ma chambre, que j'avais laissée entrouverte pour que Jim ne colle pas sa bave sur la poignée, s'ouvrit et mon démon à quatre pattes s'avança d'un pas nonchalant dans la pièce. Il vint droit sur moi et abandonna sa laisse à mes pieds.

Je l'observai un instant avec attention, Jim ne semblait pas perturbé par l'aneth que Perdita était en train de mettre dans de petits pots dans tout l'appartement. En fait, je doutais qu'il l'ait même remarqué. Au temps pour la protection.

— Je vais juste aller voir si vous avez de la cendre d'homme mort, et ensuite je vais te laisser un peu tranquille.

Perdita m'affirma non sans politesse que ma présence ne la dérangeait pas. J'adressai un regard d'avertissement à Jim pour lui indiquer

d'être sage, et retournai dans ma chambre ensoleillée, m'arrêtant devant une bibliothèque aux portes en verre. Il y avait beaucoup de livres Wiccans, quelques herbiers, des livres de magie, des livres sur les origines de la sorcellerie et ainsi de suite.

— Rien que je puisse utiliser, dis-je à Jim quand il me rejoignit dans la chambre. Ça ne me surprend pas, parce que… hum.

— Pourquoi ça ne te surprend pas ? demanda Jim en se collant au lit pour se frotter contre le bord du matelas.

J'avais découvert que Jim adorait qu'on lui gratte le dos.

— Parce qu'elles n'ont rien à voir avec les arts obscurs. Et ça, est-ce que c'est ce que je crois ?

Je sortis un minuscule volume, d'environ la taille de ma paume, qui avait été caché derrière un livre plus grand.

— La *Steganographia.* Eh bien ça alors !

— Oh, ça. Ouais, je l'ai vu hier, répliqua Jim d'un ton où transpirait l'ennui tout en continuant à se frotter au lit. Je pensais que tu préférais le *Liber Juratus*… Ce n'est pas ce que tu as utilisé pour m'appeler ?

— Oui, dis-je lentement en parcourant le livre. Mais c'est bizarre que des Wiccanes possèdent un livre de ce genre.

— Pas si elles ont quoi que ce soit à voir avec le Venediger, répondit Jim sans cesser son manège. Tu crois que tu pourrais me trouver une brosse ?

J'aimerais être à mon avantage si nous allons voir Cécile.

— Le Venediger…

J'avais presque oublié que Perdita avait travaillé pour lui.

— Bien sûr ! Si elle travaillait pour lui, elle devait avoir un certain talent pour les pouvoirs obscurs, tu ne crois pas ? D'où le *Steganographia.*

— Ce que je crois, c'est qu'il me faut une brosse, insista Jim.

— Hum ? Oh, on dirait que tu as raison. Tu as l'air un peu miteux.

Je rangeai le livre à sa place et examinai rapidement les étagères qui contenaient les divers bocaux d'herbes et autres. Pas de cendre d'homme mort.

— Viens, dis-je en mettant sa laisse à Jim et en attrapant mon sac à main.

Dépêchons-nous. Moins je passerai de temps dans les rues, mieux ce sera.

— Appelle René, me suggéra Jim.

Je fus sur le point de dire que je n'allais pas déranger René pour une chose aussi triviale, mais je reconsidérai ma position. Si René me servait de chauffeur, il pourrait garder un œil autour de nous pour repérer la police…

À supposer qu'il ait envie de balader une fugitive dans tout Paris pendant qu'elle faisait ses courses.

— Je ne devrais peut-être pas l'impliquer là-dedans.

— Tu plaisantes ? Il adorerait ! rit Jim au moment où j'ouvrais la porte.

Je lui fis signe de se taire, puis sortis la carte de René et expliquai à Perdita que j'allais demander à un ami de me conduire là où je devais aller.

Je l'observai du coin de l'œil pendant que je composais le numéro. Quelle était son implication dans les affaires du Venediger ? Une Wiccane qui possédait une copie usée du *Steganographia* était clairement un oxymore.

Un peu comme une Gardienne seigneur démoniaque…

Quinze minutes plus tard, Jim et moi descendions l'escalier. Nous vérifiâmes de chaque côté de la rue que l'appartement était surveillé, puis fonçâmes vers le taxi de René qui nous attendait.

— *Bonjour*, le saluai-je, à bout de souffle.

Je poussai un grognement quand Jim bondit dans le taxi et atterrit sur moi.

— Dégage de là !

— Désolé.

René se retourna sur son siège et me fusilla du regard.

— Avant qu'on parte, je dois d'abord te sermonner.

— Euh…

— Tu as dit au téléphone que tu ne voulais pas me déranger au cas où je croirais ces histoires dans les journaux à ton sujet. Moi, je suis offensé que tu penses ça !

J'agitai une main vers la fenêtre.

— René, je suis désolée, je ne voulais pas te blesser, juste te laisser une porte de sortie… Tu sais, dans l'éventualité où être le chauffeur de quelqu'un de recherché par la police te mettrait mal à l'aise.

René renifla.

— Tu n'as pas foi en moi, hein ?

— J'ai énormément foi en toi, je refuse juste de t'impliquer dans quelque chose que tu pourrais regretter.

Il adressa un geste grossier par la fenêtre à la personne derrière nous, qui lui hurlait dessus, avant de reporter son attention droit devant lui.

— *Quand les poules auront des dents.*

— Hein ?

Il appuya sur la pédale d'accélérateur. Jim et moi fûmes projetés en arrière et je m'agrippai au démon.

— « Quand les poules auront des dents ». C'est ton expression du jour, mais ça exprime aussi ce que je pense de ce qui te passe par la tête, c'est

stupide.

De toute évidence, j'étais pardonnée. Après tout, il venait de me donner une autre expression à brandir pendant mon séjour en France. Je souris et, durant le trajet vers le Quartier Latin, je lui fis un compte rendu de ce qui s'était produit depuis la dernière fois que je l'avais vu.

— Tu as bien fait de m'appeler. Je monterai la garde avec attention,

histoire que la police ne te voie pas, me dit René alors que je traînais un Jim récalcitrant en dehors d'une animalerie.

Nous nous y étions arrêtés pour acheter une brosse. Jim avait décidé que toutes les boutiques comportant de grandes corbeilles pleines de cookies pour chien étaient synonymes de Paradis, et je dus le convaincre par la force d'évacuer les lieux.

— Nous allons faire un tour de reconnaissance dans la rue des *Ébullitions sur les Fesses du Diable*. Si on voit la police, on part. Sinon, je te déposerai et me garerai au bout de la rue, d'accord ?

— Ça me paraît être un bon plan, acquiesçai-je.

Et c'est exactement ce que nous fîmes. René parcourut deux fois la rue d'Amélie en voiture, mais nous n'aperçûmes aucune voiture de police, aucun homme bizarre plongé en apparence dans un journal en face de sa boutique, aucune femme en train de s'affairer devant une poussette ni aucune autre des nombreuses ruses utilisées par la police durant une planque. Il y avait beaucoup de gens dans la rue, mais aucun d'eux ne semblait rôder là. Il était presque midi et les gens marchaient d'un pas pressé vers les boutiques ou pour trouver un endroit où déjeuner. René me laissa sortir à environ un pâté de maison de là, avant de me suivre lentement. Je déambulai dans la rue, observant tous ceux qui auraient pu me prêter attention.

À mon troisième passage devant la boutique d'Amélie, il me fit signe que la voie était libre et fila vers notre lieu de rendez-vous, à deux pâtés de maisons de là.

— L'opération Amélie est lancée, murmurai-je à Jim.

Je tournai les talons et me dirigeai à nouveau vers le *Grimoire Toxique*.

En approchant de la porte de la boutique, je scrutai une dernière fois la rue, mais personne ne nous regardait.

— Ouf. On dirait que la chance est avec nous, pour une fois.

J'ouvris la porte et entrai en collision avec l'inspecteur Proust.

Chapitre 16

— Pardonnez-moi…

Je levai les yeux vers la personne que j'avais percutée.

— Oh, bordel de *merde* ! lâchai-je.

Pendant une fraction de seconde, je ne bougeai pas, paralysée par la surprise, puis mon instinct de survie s'activa et je pivotai sur mes talons pour fuir.

La main de l'inspecteur Proust se referma sur mon bras, me stoppant net près de la porte.

— Mademoiselle Grey, quelle agréable surprise ! J'étais justement en train d'avoir une petite discussion avec madame Merllain à votre sujet.

Madame déclarait n'avoir aucune idée de quand vous pourriez passer à sa boutique, et pourtant, vous voilà. Votre visite tombe bien !

Mon cœur chuta à mes pieds (encore) et je retournai pour lui faire face.

Ce faisant, je tentai de fléchir le bras pour me libérer, mais si sa prise n'était pas douloureuse, elle était très ferme. Il m'était impossible de récupérer mon bras à moins d'ordonner à Jim d'attaquer, et j'hésitai… D'abord, parce que Amélie n'aurait pas une bonne impression de moi ainsi, mais aussi parce que, même s'il voulait me mettre en prison, j'appréciais l'inspecteur Proust. Au moins, il était honnête avec moi.

— Amélie disait la vérité, commençai-je.

Je croisai le regard d'Amélie qui se tenait derrière l'inspecteur Proust, inquiète.

— Elle ne sait rien de mes plans. J'imagine que vous voulez discuter avec moi aussi…

— Ce serait très agréable, dit-il avant de montrer la porte d'un geste de sa main libre.

Mon intuition me disait qu'« agréable » ne conviendrait pas à ce moment… J'adressai un regard d'avertissement à Jim en quittant la boutique. Il haussa les sourcils, mais garda le silence.

— Je suis innocente, vous savez, dis-je sur le ton de la conversation alors que l'inspecteur Proust me guidait le long du trottoir.

On allait dans le sens contraire à mon point de rendez-vous avec René.

J'avais une minute devant moi, dans le meilleur des cas, avant qu'il ne m'arrête officiellement. C'était peut-être le moment idéal pour

l'informer de certaines choses.

— Je n'ai pas tué le Venediger, et je n'ai pas tué madame Deauxville.

Vous avez admis vous-même que je ne l'avais pas tuée. Je sais, par contre, qui les a tués, et je suis en train de rassembler des preuves que vous pourrez utiliser pour arrêter le meurtrier.

— C'est le boulot de la police de rassembler des informations, mademoiselle, pas le vôtre. Je serais ravi, c'est vrai, d'entendre votre avis sur le sujet. Ce que vous avez à me raconter de vos aventures chez monsieur Camus m'intéresse beaucoup.

Il me regarda en inclinant la tête.

— C'est vous qui avez mis le feu au kiosque, n'est-ce pas ?

— Oui, mais c'était un accident, je ne voulais pas que ça arrive. J'ai été un peu imprudente avec… euh… des allumettes.

Je tirai sur mon bras. Il ne desserra pas sa prise du tout, se contentant de me faire marcher dans la rue, Jim sur nos talons. Je me mordillai la lèvre un instant, me souvenant de ce que Jim avait dit plus tôt. De tous les pouvoirs que possédait une Gardienne, il n'y en avait qu'un qui pourrait me servir dans cette situation. Si je trouvais comment effectuer une pression mentale sur l'inspecteur Proust, je serais peut-être capable de lui échapper et de rejoindre René. Je regardai l'inspecteur Proust du coin de l'œil. Il leva sa main libre et fit un geste à quelqu'un, sans doute son chauffeur, garé au bout de la rue. C'était maintenant ou jamais.

— Vous voulez me laisser partir, n'est-ce pas ?

Il me regarda, étonné par ma déclaration.

— Je vous demande pardon ?

Je refermai les doigts pour former un poing et ouvris la porte dans ma tête, ignorant les braises du feu de Drake qui semblaient être tout le temps là. Je visualisai l'inspecteur Proust en train de relâcher mon bras.

— Vous voulez me laisser partir. Vous ne voulez pas m'arrêter. Vous savez que je suis innocente, il n'y a donc aucune raison pour que je ne puisse pas m'en aller.

Une certaine méfiance avait envahi ses yeux bruns.

— Mademoiselle, vous ne vous sentez pas bien ?

Je pris une profonde inspiration, maintins l'image mentale de l'inspecteur Proust en train de me relâcher, et infusai dans mes mots autant de volonté que possible.

— Laissez… moi… partir.

Quelque chose céda, une barrière qui était là quelques secondes auparavant, puis qui disparut. Sans cette barrière, la pression de la main de l'inspecteur Proust sur mon bras disparut elle aussi. Je baissai les yeux, surprise de voir que la pression mentale avait fonctionné. Il ne me tenait plus. Je fis un pas en arrière et levai les yeux vers lui. Ses iris étaient un peu vides, comme s'il était profondément plongé dans ses pensées. Devant moi, une voiture approcha. Je reculai de quelques pas supplémentaires. Il ne cligna même pas des yeux.

— Ça marche, soufflai-je en tirant sur la laisse de Jim.

Je n'eus pas besoin de tirer deux fois. Alors que la voiture de police banalisée accélérait et s'immobilisait devant l'inspecteur Proust, nous nous éloignâmes en vitesse, nous attendant à ce que l'inspecteur Proust ou son chauffeur nous hurle dessus, mais aucun des deux ne le fit. Le chauffeur ne devait pas s'être rendu compte que son patron m'avait arrêtée.

— Bon sang, ça a marché ! Je peux faire des pressions mentales ! Ça, c'est un talent utile ! Plus d'amendes pour excès de vitesse, plus besoin d'attendre pour avoir une table dans un restaurant, enfin un truc de pratique !

— Ça ne marche pas sur les dragons, juste sur les mortels, annonça Jim.

— On ne peut pas tout avoir, répliquai-je en tournant au coin de la rue avec l'intention de faire demi-tour pour retourner dans la boutique d'Amélie.

Il fallait que je récupère une copie du livre dont j'avais besoin.

— Pourquoi est-ce que tu parles des dragons, d'ailleurs ?

— *Signora* Grey, dit Renaldo en sortant d'une voiture garée là pour se dresser devant moi. *Il drago blu* souhaite s'entretenir avec vous.

— Voilà pourquoi, ironisa Jim.

Je lui donnai une tape sur l'épaule.

— Tu n'aurais pas pu me dire « Eh, Aisling, il y a des dragons assis dans une voiture par là-bas » ?

— *Il drago* souhaite que vous veniez avec nous maintenant, *signora*, reprit Renaldo d'une voix plus forte, plus agressive.

Je ne tentai même pas la pression mentale. L'avertissement foireux de Jim résonnait encore dans mes oreilles. Au lieu de ça, je passai la chaîne en or avec mon dragon talisman en jade par-dessus ma tête, et arrachai le talisman de la chaîne.

— Regarde, de l'or ! lançai-je en agitant la chaîne en or devant le visage de Renaldo.

Il renifla l'air et ses yeux étincelèrent tandis qu'il observait la chaîne se balancer. Lorsque je fus sûre qu'il était sur le point de plonger, je la jetai aussi fort que je pus par-dessus sa tête.

— Va chercher !

Incapable de résister à l'attrait d'un trésor (l'or, comme je l'avais découvert, générait une réaction presque viscérale chez les dragons)

Renaldo fit volte-face et sauta sur la chaîne. Je courus dans l'autre direction, descendant la rue vers chez Amélie et dépassant l'inspecteur Proust, qui se tenait toujours debout sur le trottoir, l'air distrait. Son chauffeur agitait une main devant son visage. Ce dernier ne m'adressa pas même un coup d'œil quand Jim et moi le dépassâmes en courant. J'étais presque arrivée à la porte de chez Amélie quand deux silhouettes familières apparurent de l'autre côté du trottoir. Elles traversèrent la rue et se dirigèrent droit sur moi.

Il s'agissait de Pál et István.

— Quoi, tout le monde sait que je suis là ? marmonnai-je en réfléchissant à la hâte à la situation.

Derrière moi, Renaldo fourrait la chaîne en or dans sa poche et venait d'un pas rapide vers moi. Il contourna l'inspecteur Proust et son chauffeur (qui s'était mis à secouer l'inspecteur). Devant moi, Pál et István s'avançaient avec leur habituelle expression sinistre sur le visage.

C’est ce qu’on appelle être prise entre deux feux.

Les hommes de Drake étaient le moindre de mes soucis et je leur fis signe, en montrant un point derrière moi.

— L’homme de la wyverne bleue essaie de me kidnapper pour pouvoir m’utiliser contre Drake ! hurlai-je.

Le duo roux de Drake se raidit, et leur regard se porta par-dessus mon épaule, à l’endroit où Renaldo s’approchait avec détermination. Renaldo les vit au même moment et s’arrêta.

— Il a de l’or, ajoutai-je avec conviction.

Pál et István n’eurent besoin de rien de plus. Ils me dépassèrent en courant, leurs yeux brillant de plaisir. Renaldo resta immobile un instant, avant de tourner les talons pour fuir.

Je poussai Jim dans la boutique d’Amélie, et l’imitai. Je n’avais aucune idée de combien de temps l’inspecteur Proust resterait sous mon contrôle

mental, ni de combien de temps il faudrait aux dragons pour réaliser que je les avais dupés, mais je ne comptais pas attendre de le découvrir.

— Bonjour, Amélie. Je suis désolée, mais est-ce que tu as une copie de…

oh bordel, il ne manquait plus que ça ! Qu’est-ce que tu fais ici, bon sang ?

Une ombre me lécha les pieds quand Drake entra à son tour dans la boutique d’Amélie. Il avait suivi Pál et István, même si je ne l’avais pas vu.

Je me tournai à nouveau vers Amélie, et décrochai la laisse de Jim.

— Tu as une porte dans l’arrière-boutique ? demandai-je.

— Oui, se contenta-t-elle de répondre.

D’un signe de tête, elle désigna le rideau de perles qui séparait la partie réservée aux clients de l’arrière-boutique.

— Jim, attaque ! lui ordonnai-je en pointant le doigt derrière moi.

Drake ouvrit la bouche, mais Jim, pour une fois, obéit sans discuter et bondit sur Drake avant qu'il ait eu le temps de parler. Ils tombèrent au sol dans un bruit sourd et un enchevêtrement de pattes, de jambes et de fourrure noire. Je fonçai vers le rideau de perles, sautai par-dessus des cartons de livres et me dirigeai vers la porte sur laquelle était peint un pentagramme bleu. Je l'avais traversée et avais parcouru la moitié de l'allée qui bordait l'arrière du bâtiment quand je me rendis compte que Jim n'était pas sur mes talons. Je m'arrêtai, hésitante. Est-ce que je devais prendre le risque de retourner le chercher ou lui faire confiance pour se débrouiller tout seul ?

— Bon sang, jurai-je.

Je me remis à courir vers le parking à deux pâtés de maisons de là. La probabilité pour que Jim survive était bien plus grande que la mienne si je revenais sur mes pas. Quelques larmes coulèrent sur mes joues, accentuant ma colère contre moi-même. Jim était peut-être immortel, mais sa forme de chien pouvait être détruite. J'essuyai mes joues, tournai au coin d'un café et courus vers le parking bondé. René était appuyé contre le capot de sa voiture, occupé à lire un journal. Je l'appelai et agitai les bras tout en arrivant en trombe dans le parking. Il comprit le message, parce qu'il

n'attendit pas que je lui fasse un dessin. Il se contenta de sauter dans la voiture et de sortir de sa place de parking, s'arrêtant juste assez longtemps pour que je me jette sur le siège passager à côté de lui, puis il appuya sur le champignon.

— Où est le petit chien diabolique ? demanda-t-il.

Je heurtai la portière de la voiture, projetée par un demi-tour tout à fait illégal et on ne peut plus dangereux.

J'essuyai avec rage les larmes qui coulaient encore sur mes joues.

— J'ai demandé à Jim d'attaquer Drake, mais il doit avoir fait du mal à ce pauvre Jim, sinon il m'aurait suivie. D'habitude, il n'est pas du genre héroïque.

Imaginer Jim blessé par Drake fit redoubler le flot de mes larmes. Quel genre de lâche est-ce que j'étais pour abandonner aussi vite Jim ? Il avait fidèlement suivi mes ordres. Jim n'était peut-être qu'un démon, mais c'était mon démon.

— Drake était là ? siffla René. Nous allons partir d'ici en vitesse et tout de suite.

— Fais demi-tour, ordonnai-je en relevant le bord de ma chemise pour essuyer mon visage.

René me regarda comme si j'avais des grenouilles dans mon bidet.

— Quoi ?

— Fais demi-tour, on y retourne. Je ne peux pas laisser Jim à la merci de Drake. Il est sans pitié. Il va torturer Jim.

René ralentit le taxi, mais ne fit pas demi-tour.

— Quelque chose cloche chez toi, constata-t-il.

Je reniflai et le regardai en fronçant les sourcils.

— Quoi ?

Il porta un doigt à sa tempe et fit un signe de cercle.

— Quelque chose cloche chez toi. Tu n'as pas les idées claires.

— Oh, je suis folle ? Ouais, je sais, mais j'apprends à vivre avec. Fais demi-tour, s'il te plaît. Je dois récupérer Jim.

René obtempéra, non sans faire quelques remarques à propos de l'inconscience immense dont je faisais preuve.

— C'est un petit diable ! Tu as dit toi-même qu'il ne pouvait pas être blessé.

— Ça ne veut pas dire que Drake ne fera pas souffrir Jim, et personne ne tourmente mon démon à part moi. C'est une de mes règles. Arrête-toi là. Je vais me faufiler par l'arrière.

— Je vais faire le tour du pâté de maisons. Tu m'attends ici, d'accord ?

demanda René tout en s'arrêtant au bout de l'allée.

Nous regardâmes autour de nous. Il n'y avait personne en vue.

— Oui.

Je sortis de la voiture et me penchai par la fenêtre ouverte pour lui donner des instructions.

— Cinq minutes. Si je ne ressors pas… rentre chez toi. Tu ne pourras pas m'aider.

René mit le moteur en route. Je reculai et il agita la main.

— Moi, je n'abandonne pas mes amis. Comme toi, hein ?

Il avait disparu avant que j'aie pu l'avertir de ne pas traîner ici. Je me faufilai dans l'allée jusqu'à la porte de chez Amélie et utilisai ma fidèle carte de crédit pour ouvrir la porte verrouillée, avant de m'avancer en silence vers le rideau de perles.

Amélie se tenait devant la porte d'entrée ouverte et regardait dehors. Il n'y avait personne d'autre dans la boutique. Elle se retourna lorsque je l'appelai en murmurant.

— Aisling ! s'exclama-t-elle dans un hoquet de surprise, avant de fermer rapidement la porte.

Je franchis le rideau de perles.

— Où est Jim ? Est-ce que Drake l'a emmené ? Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

Oh, Seigneur, je n'aurais jamais dû laisser Jim seul avec lui.

— Calme-toi. Ton démon n'a pas été blessé, dit Amélie tout en jetant un regard nerveux par-dessus son épaule. Tu dois partir. Cet endroit n'est pas sûr. Drake et deux des dragons verts sont juste dehors. L'inspecteur Proust est dehors lui aussi, même s'il semble plongé dans une sorte d'hébétude.

— Oh, dis-je en reculant dans le rideau de perles. Où est Jim ?

— Il s'est enfui. Où, je ne sais pas. Je croyais qu'il t'avait suivie. Tiens, tu vas avoir besoin de ça. Drake l'a laissé pour toi.

— Merci, dis-je en récupérant le dragon talisman qu'elle me jeta avant de me faufiler à la hâte entre les cartons vers la porte du fond. Si par hasard, tu vois Jim, est-ce que tu pourras lui dire de rentrer à la maison ? Il sait où nous vivons. Et merci pour tout…

Je n'attendis pas sa réponse. J'étais déjà au bout de l'allée quand René passa le coin de la rue en faisant rugir son moteur.

— Monsieur Drake, il est dans la rue. Il parle à deux hommes en costume, m'expliqua René dès que j'ouvris la portière.

J'entrai dans le véhicule et René démarra avant même que j'aie pu fermer correctement la portière.

— C'est la police, j'en suis sûr. Ils ressemblent à des agents de police.

Nous devons t'éloigner immédiatement d'ici.

Je m'effondrai contre le siège, inquiète, déprimée, en colère et irritée à cause du sentiment de perte que je ressentais. C'était à cause de Drake et de son apparition soudaine. Je fixai les rues, à la recherche de la moindre trace d'un gros Terre-Neuve égaré. René me lança un

regard interrogateur lorsque je ne répondis pas à sa remarque à propos de Jim, il se contenta donc de me conduire à l'appartement d'Ophélia et Perdita sans chercher à faire la conversation.

Je prononçai une petite prière pour que Jim ait le bon sens de revenir à l'appartement, lui aussi. S'il ne le faisait pas… Je secouai la tête, lasse. Je

ne voulais pas songer à la tonne d'ennuis que pourrait s'attirer mon démon si je n'étais pas là pour le surveiller.

Traitez-moi d'idiote, mais il me manquait, ce gros nigaud.

— Je suis désolée que tu aies perdu ton chien, Aisling. Tu veux que je passe un coup de fil à la fourrière ? Ils te préviendront s'ils trouvent Jim.

— Non, ça va aller, répondis-je à une Ophélia compatissante.

En rentrant, j'avais découvert que Jim n'était pas là, mais ce n'était pas une surprise. J'étais dans un taxi, et le pauvre Jim était à pattes.

Trois heures plus tard, cependant, je faisais les cent pas dans chaque centimètre carré de l'appartement, rendant sans aucun doute Ophélia et Perdita dingues, même si elles étaient trop polies pour me le dire. Je me sentais très mal. Je ne me sentais pas seulement coupable d'avoir laissé Jim se débrouiller, mais j'étais physiquement vidée et déprimée, comme si un horrible nuage noir suspendu au-dessus de ma tête était en train d'absorber mon énergie. L'appartement, que je trouvais jusqu'alors si lumineux et charmant, était devenu oppressant et sombre, une prison plutôt qu'un paradis. Perdita et Ophélia avaient proposé de fouiller les rues à la recherche de Jim, mais je savais que ce n'était pas la peine. Jim était un démon intelligent ; s'il était possible pour lui de rentrer à la maison, il le ferait.

— Je me sens si impuissante… dis-je, m'arrêtant devant Ophélia pour exprimer mon inquiétude.

Je tentai de repousser la panique et le désespoir qui grandissaient en moi.

Le pauvre Jim est quelque part dehors, tout seul, face à Dieu sait quelles horreurs. Il s'est peut-être fait ramasser par des vivisecteurs ! Peut-être qu'il va lui arriver la même chose que dans les *Cent un dalmatiens* !

Je dépassai Perdita qui découpait des champignons pour le dîner.

— Les cent un dalmatiens ? répéta Ophélia.

— La peau, répondit succinctement Perdita.

J'agitai les mains autour de moi, la crainte emplissant mon esprit. Il pouvait être en train de subir tout un tas de trucs horribles en ce moment même.

— Exactement ! Jim a une magnifique fourrure ! Quelqu'un pourrait vouloir l'enlever à cause de ça. Ou pour… pour… oh, je n'en sais rien, un truc affreux. Quelqu'un pourrait vouloir l'utiliser comme chien d'élevage, le faire se reproduire impitoyablement, encore et encore et encore. Même si, je suis sûre qu'il ne serait pas contre l'idée et ne se débattrait pas tant que ça, mais bon sang ! C'est *mon* chien ! Il n'a pas le droit de s'amuser, sauf si je l'y autorise !

Ophélia mit quelques pommes dans de la cannelle pour les faire mijoter et contourna le long comptoir en marbre qui séparait la salle à manger de la cuisine. Elle me tapota la main, mais je ne me sentis pas mieux pour autant.

En fait, je me sentais pire encore, j'étais presque malade d'inquiétude au sens propre du terme.

— Aisling, s'il y a quoi que ce soit que Perdy ou moi puissions faire, le moindre sort que nous puissions jeter, tu n'as qu'à demander.

Je ravalai la boule de larmes qui me nouait la gorge et tentai d'esquisser un sourire.

— Merci, Ophélia. C'est très généreux de ta part, mais j'ai bien peur que les sorts… eh bien, ce ne serait qu'une perte de temps.

Si l'aneth de Perdita avait échoué à servir de protection anti-démon, alors leurs sorts à base d'herbes seraient tout aussi inefficaces.

— J'espère qu'il va faire profil bas pendant quelque temps, jusqu'à pouvoir rentrer à la maison en toute sécurité.

Elle me tapota le bras.

— Tu es bouleversée. Il vaudrait peut-être mieux que tu n'accomplisses pas ton rituel démoniaque ce soir. Tu ne peux pas te concentrer si tu es à ce point contrariée. Et tu n'as pas dit que tu avais

besoin d'un livre en particulier ?

— Oh, c'est bon. J'utiliserai celui de Perdita. Il est un peu différent de celui auquel je suis habituée, mais je suis sûre que ça ira. Ça ne te dérange pas si j'utilise ton livre, n'est-ce pas ? demandai-je, essayant désespérément de me distraire avec des futilités.

Perdita ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais, après un rapide regard à Ophélia, elle se contenta de secouer la tête.

— Je t'en prie, utilise le livre. Cela ne me dérange pas du tout.

Je repoussai toute l'inquiétude, la peur et l'horrible sensation d'effroi qui m'habitaient et ordonnai à mon esprit de se concentrer sur ce qui était important.

— Ne remettons pas à demain ce qui peut être fait le jour même. Si vous êtes libres, toutes les deux, je vais juste aller appeler mon démon, lui poser quelques questions et le renvoyer. Est-ce que l'une de vous a un magnétophone ?

— Mieux que ça, nous avons un caméscope numérique, dit Ophélia en courant vers un placard. Nous allons filmer ton démon ! Oh, tout ça est très excitant !

— Ce serait merveilleux, dis-je d'une voix vibrante d'inquiétude.

Les deux sœurs me suivirent dans la chambre qui avait été purifiée et où l'absence de Jim se faisait sentir. Je pris le *Steganographia* sur l'étagère et le parcourus. Je connaissais vaguement ce livre, parce que j'en avais lu la traduction (et l'avais décodée, une partie ayant été écrite sous forme de code numérique) il y avait deux ans. Je trouvai les symboles du seigneur démoniaque et m'assis pour dessiner un cercle de cendre provenant d'un papier que j'avais brûlé un peu plus tôt.

— J'ignore si ça va fonctionner sans le matériel adéquat, avertis-je les deux femmes.

Ophélia était assise sur le lit derrière moi, elle me filmait pendant que je retraçais le cercle à l'envers avec du sel. Je m'arrêtai à mi-chemin du cercle, presque submergée par le désespoir qui s'accumulait au plus profond de

mon cœur. Pourquoi est-ce que je me donnais toute cette peine ? Pourquoi est-ce que je perdais mon temps ? J'allais me ridiculiser

devant Ophélia et Perdita quand je serais incapable d'invoquer Bafamal. Elles sauraient que j'étais un imposteur, une menteuse, quelqu'un qui ne savait même pas exécuter une simple livraison sans tout faire foirer. J'avais failli, tout comme j'avais failli auprès de Jim. Je dégoûtais même Drake.

Je réprimai un sanglot et terminai le cercle, me disputant avec moi-même en traçant les douze symboles d'Ashtaroth. Lorsque j'eus terminé les six symboles de Bafamal, je n'étais pas loin de me rouler en boule et de me laisser aller à verser des larmes hystériques. Seule la lumière rouge de la caméra numérique d'Ophélia m'empêcha de céder.

Je me piquai le doigt avec une aiguille que Perdita m'avait donnée, puis fermai le cercle avec mon sang. Rien ne se produisit. Pas d'air qui s'épaississait, comme quand j'avais invoqué Jim. Aucun picotement lorsque je passai ma main au-dessus du cercle. C'était un simple cercle. Je fronçai les sourcils, et consultai le livre de Perdita. Qu'est-ce que j'avais fait pour invoquer Jim ?

— Il y a un problème ? demanda Ophélia derrière moi.

— Euh… non, je crois que non, répondis-je en fermant le livre.

J'avais tout fait à l'identique. Le problème était peut-être qu'Ashtaroth était un seigneur différent de celui de Jim ? Je haussai les épaules, trop contrariée et découragée pour m'en soucier. Je me levai et nommai chaque quartier du cercle. Rien ni personne ne semblait attendre que je l'appelle, mais une angoisse sourde me comprimait le corps.

— Je t'invoque, Bafamal, par le pouvoir de ton seigneur Ashtaroth, aussi appelé le gardien de la horde, à apparaître devant moi maintenant, sans bruit et sans terreur. Je t'appelle, Bafamal, pour répondre sincèrement à toutes les questions que je pourrais te poser. Je te soumets à ma volonté, Bafamal, en vertu de mon pouvoir. Par ma main tu seras assujetti, par mon sang tu seras assujetti, par ma voix tu seras assujetti.

Le cercle était vide, mais une seconde plus tard, un séduisant démon blond se tenait dedans, et m'observait avec une expression perplexe dans ses yeux gris brumeux.

Bafamal était là.

Chapitre 17

Le démon avait changé de vêtements depuis notre dernière rencontre. Il portait désormais un pantalon à plis écarlate, une chemise jaune vif et une cravate turquoise. Très chic, très couleurs primaires.

— Toujours à la pointe de la mode, à ce que je vois, constatai-je en reculant d'un pas.

Il sourit et me fit une petite révérence.

— Tu m'as appelé, ô maître ?

Je me dirigeai vers une chaise en titubant. Mon désespoir s'accrut en présence de Bafamal. J'avais la sensation qu'il me drainait physiquement, d'être un torchon qu'on venait d'essorer. Derrière moi, Ophélia et Perdita s'étaient levées, mais je ne pus leur adresser un seul regard. J'avais l'horrible pressentiment que si je ne gardais pas mon attention fixée sur le démon, il se libérerait de mon contrôle.

— Bafamal, je t'ordonne de répondre à mes questions. Étais-tu chez la mortelle Aurora Deauxville quand elle est morte ?

Le démon sourit.

— J'ai eu ce plaisir.

— Étais-tu là à la demande de la personne qui l'a tuée ?

— Oui.

Mes épaules s'affaissèrent.

— As-tu été l'outil utilisé pour causer la mort d'Aurora Deauxville ?

Bafamal se frotta les mains. Le plaisir évident qu'affichait son visage aggrava ma nausée. Je plaquai une main sur mon ventre, luttant contre l'envie de vomir.

— Pas la mort, non. J'ai pendu la mortelle, en revanche. C'était marrant.

Mon estomac se retourna. Je serrai les dents.

— Étais-tu présent chez le mage nommé Albert Camus ?

— Oui.

— Étais-tu là à la demande de la personne qui l'a tué ?

— Parfaitement.

— As-tu été l'instrument de la mort d'Albert Camus ?

— Non. J'ai entendu dire que tu lui avais mis le feu, ensuite. Tu as du style, Gardienne.

Derrière moi, Ophélia hoqueta. J'ignorai la tentative de provocation du démon, et luttai contre les vagues de nausée. Ma voix se brisa quand je demandai :

— Qui t'a invoqué, Bafamal ?

Le sourire du démon s'élargit.

— Drake Vireo, la wyverne verte.

Mon cœur se changea en pierre, et se fractura en un million de morceaux.

Je savais que Drake était coupable, je le savais depuis que j'avais découvert Bafamal installé chez lui, mais en entendre la confirmation détruisit une part de moi dont je ne connaissais même pas l'existence. Les ténèbres envahirent ma vision. J'agrippai les accoudoirs du fauteuil et me forçai à respirer lentement. Si je m'évanouissais, je perdrais le contrôle du démon et qui sait quelles horreurs cela déchaînerait.

— Qui a tué Aurora Deauxville ?

— Drake Vireo.

Une douleur aiguë me transperça. Je l'ignorai.

— Qui a tué Albert Camus ?

— Drake Vireo.

Quelque chose d'humide coulait sur mes joues. Je levai une main pour balayer mes larmes et découvris que mes doigts étaient teintés de sang.

J'étais en train d'essuyer du sang.

— Qui t'a ordonné de pendre Aurora et Albert au plafond ?

— Drake Vireo, répondit avec joie le démon.

— Pourquoi ? demandai-je.

Ma voix était rêche, comme deux pierres que l'on frottait l'une contre l'autre. Ma bouche était si sèche que je peinais à déglutir.

— Pourquoi est-ce que Drake t'a invoqué ?

— Il avait besoin de mon aide pour accomplir les meurtres et s'échapper sans être repéré.

Je fermai les yeux et vacillai, tentant désespérément de me raccrocher à ma conscience.

— Qu'est-ce que Drake compte faire avec les Outils de Bael ?

Derrière moi, un objet en verre se brisa sur le sol. J'espérais qu'il s'agissait du petit vase de fleurs qui se trouvait à côté de Perdita plutôt que la caméra.

Bafamal passa ses ongles sur sa chemise jaune brillante.

— Il veut régner sur le monde des mortels, bien sûr.

C'était assez. Je ne pouvais en supporter plus. À chaque mot, un nouveau morceau de mon âme se détachait. Je serrai les dents et dessinai les symboles d'évanescence. Le démon ne dit rien, il se contenta de sourire pendant que je prononçais les mots qui le renverraient là d'où il venait. À

mon dernier ordre, sa silhouette disparut d'un coup, comme si on venait de débrancher un câble.

— Je ne peux pas… ne peux pas…

Sans un regard pour les sœurs, je bondis sur mes pieds et courus dans la salle de bains, atteignant les toilettes juste à temps pour vomir mon déjeuner.

À mon retour, Ophélia se tenait devant Perdita, les mains posées sur celles de sa sœur.

— S'il te plaît, Perdy, s'il te plaît, ne fais pas ça. Tu sais que c'est mal. Tu connais très bien la punition pour ceux qui en appellent aux maîtres obscurs.

— Je suis désolée, Feelie, mais il le faut. Les Outils de Bael ne doivent pas être utilisés à la légère. Je ne peux pas permettre à Drake…

Un geste d'Ophélia, qui s'était aperçue de ma présence, empêcha Perdita de terminer sa phrase.

— Aisling, tu vas bien ? s'inquiéta Ophélia en s'avançant, les mains tendues vers moi. Ma pauvre, quelle horrible expérience tu as vécue. Tu savais que c'était ton compagnon qui avait tué le Venediger et l'autre femme avant que le démon ne te le dise ?

Je regardai derrière elle, là où se tenait Perdita. Elle arborait un air lugubre.

— Qu'est-ce que tu ne peux autoriser Drake à faire ?

Perdita commença à parler et puis elle adressa un regard indéchiffrable à sa sœur, avant de secouer la tête.

— Je dois partir, maintenant, je suis en retard. Je dois ouvrir le G&T. Je vais…

Elle marqua une pause sur le seuil de la porte et reporta son attention sur nous. Ophélia vint se placer à côté de moi, posant une main rassurante sur mon bras. Perdita nous observait, le regard dur et déterminé.

— Je vous parlerai de ça plus tard.

J'ignorais à qui ces paroles étaient adressées, mais avant que j'aie pu poser la question, elle avait quitté la pièce. Ophélia agita les mains dans le dos de sa sœur.

— Tu ne dois pas en vouloir à Perdy, elle subit beaucoup de pression depuis que le Venediger a été tué, et elle… elle était… Eh bien, pour être honnête, elle et Drake Vireo étaient… étaient… amis, avant ton arrivée.

— Amis ?

Je clignai plusieurs fois des yeux. Elle avait accentué ce mot et il faisait son chemin dans mon cerveau embrouillé.

— Oh, tu veux dire « amis ». Je ne savais pas.

— Je suis désolée. J'ai manqué de tact, à lâcher ça comme ça. Je voulais simplement que tu comprennes pourquoi Perdy est si troublée.

Je balayai son excuse d'un revers de la main, et me frottai la nuque tout en me laissant tomber sur le lit. La sensation de malaise et de

désespoir m'enveloppait toujours, mais elle s'était atténuée depuis la disparition du démon.

— Ce n'est rien. Drake a beau penser que je suis sa compagne, ça ne veut pas dire que je suis obligée d'accepter ce rôle. Et nous ne sommes pas…

ensemble.

Elle parut soulagée.

Je remontai sur le matelas jusqu'à ce que mon dos touche le mur.

— Pour répondre à ta question, oui, je savais que Drake était responsable des morts. J'ai trouvé Bafamal chez lui. Il n'y avait qu'une raison possible à la présence du démon là-bas. Mais ça a été un choc pour moi quand même.

Ophélia se pelotonna à côté de moi. Je fermai les yeux, toujours prisonnière de la terrible étreinte de la nausée.

— Ce doit être horrible d'avoir été trompée par un homme auquel tu es lié de cette façon. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je me frottai la tête. Une migraine était en train d'éclore dans mon crâne, j'avais du mal à réfléchir.

— Je comptais fournir à la police les preuves que le démon m'apporterait, mais maintenant je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. Il n'y a rien, dans ce qu'il a dit, que je pourrais offrir comme preuve formelle, et si j'essayais d'expliquer à l'inspecteur Proust qui est Bafamal, il me ferait enfermer dans un asile.

— Peut-être que si tu regardes la vidéo, quelque chose te viendra à l'esprit, proposa-t-elle en posant la caméra à côté de moi. Je dois aller m'assurer que Perdy va bien, mais après ça, toi et moi, on va réfléchir à une solution à ce problème. Il doit y avoir un moyen de faire en sorte que la police comprenne qui est derrière ces meurtres.

Je la remerciai et restai étendue en silence. Au bout de quelques minutes, j'eus enfin l'impression de pouvoir bouger sans que ma tête ne s'ouvre en deux, ou sans me remettre à vomir. Je me redressai en position assise et allumai la caméra, grimaçant quand la voix du démon en sortit, aussi forte que s'il s'était tenu devant moi.

— *Qui a tué Aurora Deauxville ?*

— *Drake Vireo.*

Je regardai l'enregistrement en entier, puis l'arrêtai et me repassai tout ce que le démon avait dit. Il avait mentionné quelque chose qui me dérangeait, quelque chose qui me faisait tiquer, mais mon cerveau fatigué et douloureux n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Bon, elle est partie, dit Ophélia, quinze minutes plus tard, tout en installant le fauteuil devant le lit. Elle est très contrariée, mais elle est déterminée à garder le G&T ouvert jusqu'à ce que le testament du Venediger soit lu, lundi prochain. Il a promis de le lui laisser, tu sais, comme marque de respect et reconnaissance de sa dette envers elle.

— Sa dette ?

— Perdy travaille pour lui depuis presque un an. C'est une wiccane très puissante, et elle a fait beaucoup d'efforts pour lui apprendre le pouvoir de la Déesse.

Je me frottai le front. La migraine gagnait en intensité.

— Maintenant, je suis complètement larguée, et pas très fière de l'admettre. Je pensais que le Venediger était un mage.

Elle acquiesça.

— Un mage, ce n'est pas une sorte de magicien ? Un sorcier ? Ça ne veut pas dire qu'il connaît la magie ?

Un froncement de sourcils plissa son front.

— Il n'y a pas de mage, là d'où tu viens ?

Pour toute réponse, j'esquissai un demi-haussement d'épaules.

— Je pensais qu'il y en avait partout, mais j'imagine que non. Un mage connaît effectivement la magie. En fait, c'est un maître sorcier, mais il pratique la magie noire. Tu as peut-être deviné que Perdy et moi croyons fermement qu'il est de notre devoir de transmettre l'amour de la Déesse à ceux qui utilisent les pouvoirs obscurs…

Je fis une petite moue grimaçante. Durant ces dernières vingt-quatre heures, j'avais été la cible des sermons de Perdita à propos du pouvoir du Wicca à plusieurs reprises.

— … Et elle avait vraiment le sentiment que si le Venediger pouvait embrasser le Rede, il se détournerait de sa voie de destruction.

— Mais il ne l'a pas fait, conclus-je.

— Non, et ce n'est que la semaine dernière qu'elle a finalement admis que rien ne l'en détournerait. C'est en partie la raison pour laquelle elle s'en veut autant. Elle avait l'intention de démissionner, parce qu'elle avait le sentiment que c'était mal de continuer à travailler pour lui alors qu'il incarnait tout ce que nous considérions comme abject, mais maintenant…

maintenant, elle pense qu'elle doit rester, au moins jusqu'à l'apparition d'un nouveau Venediger.

Je fermai la bouche, qui était grande ouverte, et tentai de donner au moins l'impression de ne pas avoir totalement perdu la raison.

— Le Venediger est un… euh…

— C'est une position au sein de l'Autre Monde, oui. Il n'y en a pas, chez toi ? Non, sûrement pas. Pas aux États-Unis. La démocratie règne partout, là-bas, sourit-elle. Ici, nous conservons les anciennes coutumes. Le Venediger est une position de pouvoir, une personne qui contrôle l'Autre Monde de chaque pays.

— On dirait un peu à une mafia paranormale.

Contre toute attente, elle ne rit pas. Au lieu de ça, elle prit un air troublé.

— J'ai bien peur que ce soit une bonne comparaison. Le Venediger, celui qui est mort, a longtemps maintenu la France sous son emprise. Personne ne

le défiait, à cause de son pouvoir. Ceux qui étaient assez fous pour le contrarier une fois ne commettaient plus la même erreur. C'était une dictature virtuelle. Notre seul espoir d'éviter de revivre le même sort est que le prochain Venediger soit l'un des nôtres.

— Un Wiccan ? Un Wiccan peut être un Venediger ? m'étonnai-je, ne pouvant dissimuler ma surprise.

Elle hocha la tête.

— Les Venediger féminins ne sont pas répandus, mais ça s'est déjà vu.

Tout ce qu'il faut pour obtenir le titre, c'est réussir à battre les autres aspirants.

— Combien existe-t-il de personnes susceptibles de postuler pour le job ?

demandai-je.

Est-ce que Perdita voulait que le Venediger disparaisse ? Non pas à cause de son histoire avec Bael, mais parce qu'elle voulait son poste… mais c'était une idée stupide. C'était Drake qui avait tué le Venediger ; Bafamal avait tout avoué.

— En ce moment, plusieurs personnes en France ont le pouvoir requis pour contrôler l'Autre Monde.

— Les wyvernes sont puissantes, dis-je lentement.

Mon esprit tourbillonnait dans tous les sens et je tentais tant bien que mal d'organiser mes pensées.

— Oui, mais elles sont trop liées à leurs sept pour devenir Venediger.

— Est-ce que Perdita… ? hésitai-je, réticente à mettre mes pensées en mots.

Je ne voulais pas offenser Ophélia, mais je devais connaître la vérité.

Toute la vérité.

— Est-ce que Perdita a le pouvoir de devenir le prochain Venediger ?

— Perdy ? répéta Ophélia, en plissant le nez alors qu'elle réfléchissait. Je suppose que oui. C'est une Wiccane très puissante. Oh !

Elle écarquilla les yeux et m'agrippa la main.

— Tu crois qu'elle a l'intention de faire ça ? De devenir le Venediger ? Je ne pensais pas qu'elle le ferait, mais tu tiens peut-être une piste. C'est exactement le genre de défi qu'elle apprécierait. Elle pourrait vraiment tenter le coup.

Toutes les sirènes qui composaient mon système d'alarme mental passèrent en Alerte Rouge, elles jouaient les prolongations. Le comportement innocent d'Ophélia sonnait faux, complètement faux. La question était : pourquoi voulait-elle que je croie que Perdita n'avait pas envisagé d'endosser le rôle de Venediger ?

La réponse était facile : elle devait savoir que je commençais à avoir des soupçons sur les motivations de Perdita. Tout le monde

s'attendrait à ce qu'elle dissimule les agissements de sa sœur bien aimée.

Une lumière s'alluma dans ma tête. Je vis tout, le plan complet, chaque pièce du puzzle s'emboîtant avec la suivante. Tous ces regards entendus, l'exemplaire du *Steganographia* de Perdita. Ses sermons à propos des gens qui puisaient dans les pouvoirs obscurs, Ophélia qui me disait que Perdita avait eu une relation avec Drake… Tout cela devint soudain très clair alors que j'étais assise, à regarder Ophélia se tordre les mains dans une inquiétude feinte. Ce même petit quelque chose qui me dérangeait quand je regardais la vidéo de Bafamal m'apparut : Drake m'avait dit que les dragons ne pouvaient pas invoquer de démons. Il aurait pu me mentir, mais à bien y réfléchir, je pensais plutôt qu'il disait la vérité. Cela signifiait que quelqu'un d'autre avait invoqué Bafamal. Ophélia continuait de raconter combien ce serait merveilleux si un Wiccan était au pouvoir, pendant que moi, je me demandais si elle savait que j'étais au courant : les dragons ne pouvaient pas invoquer un serviteur d'Abaddon.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je sursautai, tirée de mes sombres réflexions par sa question.

— À propos de Drake ?

Elle hocha la tête.

Je m'appuyai contre le mur, et enroulai les bras autour de mes genoux. Je connaissais la solution au problème des meurtres, mais pour l'instant, je n'avais aucune idée de comment le prouver.

— Je suppose que je vais devoir avoir une explication avec lui.

Elle prit une brusque inspiration, ses yeux bleus s'arrondissant de surprise… Et peut-être aussi un chouïa de plaisir.

— Un défi ? Tu vas lui lancer un défi ?

J'acquiesçai. « Défi » était un mot qui correspondait bien à ce que j'avais l'intention de faire.

— Comme c'est excitant ! Je n'ai jamais vu personne défier une wyverne.

— Eh bien, il y a une première fois à tout. Un défi devrait lui convenir.

Je lui coulai un regard en coin.

— Ça me permettra de révéler la vérité.

— La vérité, c'est très bien, répondit-elle avec un hochement de tête vertueux. J'espère que je pourrai t'aider. Est-ce que je peux être ton second ? Perdy n'approuvera pas, mais tu es mon amie. Je ne peux pas te tourner le dos alors que tu es sur le point d'entreprendre quelque chose d'aussi terrifiant que de lancer un défi à une wyverne.

Mon front se plissa lentement et je fronçai les sourcils. Un soupçon affreux naissait dans ma tête : un défi représentait peut-être plus que ce que je croyais.

— Euh…

Elle bondit de sa chaise et se tourna vers un placard qui contenait du matériel.

— Je dois te jeter un sort de précision. Ou peut-être plutôt un sort de protection ?

— Protection ? m'enquis-je, de plus en plus inquiète.

— Personne n'a jamais défié une wyverne et survécu à ça, lança-t-elle par-dessus son épaule tout en fouillant dans les étagères. Le mieux serait un

sort de protection, même si la précision… Oh, pourquoi Perdy n'est-elle pas là pour m'aider ? Elle saurait quoi faire.

— Euh…

Elle se retourna, les bras chargés de bocaux d'herbes, de bougies et d'autres objets.

— Je vais te concocter quelque chose dès que nous reviendrons du G&T.

— Nous allons au G&T ? demandai-je, sérieusement inquiète, désormais.

Je me dirigeai droit vers paniqueland.

— Qu'est-ce que… euh… balbutiai-je, qu'est-ce que tu entends, exactement, quand tu dis que personne n'a jamais défié une wyverne et survécu à ça ? Tu parlais d'un truc qui s'est passé il y a longtemps,

c'est ça ? Il y a des centaines d'années ?

— Par la Déesse, non ! L'année dernière, quelqu'un a défié l'une des wyvernes, je crois que c'était Drake, mais je rendais visite à ma mère, à l'époque, et je ne m'en souviens plus vraiment. Perdy le saurait. Elle vivait encore avec Drake, à l'époque. L'un des mages allemands l'avait accusé d'avoir volé une bague très précieuse, et l'a défié. Drake a tué le mage, bien sûr.

— Vraiment ? couinai-je.

Elle posa ses affaires sur la table, à côté de la bibliothèque.

— C'est comme ça que les garçons fonctionnent. C'est l'une des raisons pour lesquelles Perdy et moi voulions que le Venediger trouve la Voie de la Vérité, pour qu'il mette un terme à la violence qui accompagne les dragons partout où ils vont.

Elle gagna la porte, accompagnant comme toujours ses paroles de gestes gracieux des mains.

— Je vais aller me changer. Tu peux être prête dans environ vingt minutes ?

Je hochai la tête, trop frappée par la stupeur pour parler. Drake avait tué un homme qui l'avait défié ? Je me levai lentement et m'approchai de la

penderie, que j'ouvris pour regarder le visage que me renvoyait le miroir accroché sur la porte, à l'intérieur. Mes lèvres s'étirèrent en un sourire sinistre, idéal pour les circonstances…

— De Charybde en Silla, Aisling… encore.

***

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ? L'inspecteur Proust a déjà fait fermer le club une fois… Et s'il revenait ?

— Perdy ne le laissera pas entrer, répondit Ophélia en rejetant une mèche de ses boucles dorées par-dessus son épaule.

J'avais des doutes, mais elle parlait d'une voix réconfortante, alors que nous nous tenions en haut des trois marches dudit club.

Je jetai un coup d'œil à la porte qui donnait sur la rue derrière nous. Il n'y avait pas de portier, pas même un videur.

— Comment pourrait-elle l'empêcher d'entrer ?

— Les barrières, répondit Ophélia en tirant sur mon bras pour m'inciter à descendre dans le club. Tu ne les as pas senties quand tu es entrée ? Viens, nous allons prendre une table et demander à Perdy de nous aider pour les termes de ton défi.

Je balayai le club du regard en suivant docilement Ophélia. Il paraissait exactement pareil que la dernière fois que j'étais venue : enfumé, bondé, empli d'une musique si grave qu'on la sentait pulser plus qu'on ne l'entendait. Il n'y avait aucune wyverne.

Enfin, presque.

— *Cara*, s'écria Fiat quand un groupe de personnes s'écarta. J'espérais te trouver ici.

Ophélia s'arrêta et m'adressa un regard curieux. Je fis rapidement les présentations.

— Un petit avertissement, Fiat : si toi ou l'un des membres de ton équipe de gorille ne donnez ne serait-ce que l'impression de songer à m'enlever, je

hurlerais à pleins poumons. Le G&T est un terrain neutre, et tous ceux qui enfreignent sa neutralité auront de gros ennuis.

Fiat rit, ses yeux bleus étaient indéchiffrables.

— Ah, *cara*, tu es si passionnée… Tu es vraiment digne d'être une compagne de wyverne. Drake ne te mérite pas.

— Non, c'est vrai, répondis-je sèchement.

— S'agissant d'enfreindre les règles du G&T, (il sourit) qui pourra m'empêcher de faire ce que je veux avec toi ? Le Venediger est mort.

Personne n'a revendiqué le titre.

— Nous t'arrêterons, dit soudain Ophélia en se plaçant devant moi.

Aisling est mon amie. Perdy et moi t'empêcherons de lui faire du mal.

Fiat rejeta la déclaration d'Ophélia d'un battement de cil. Il me souleva le menton d'un doigt froid et étudia mon visage pendant un long moment.

— Si déterminée, si vigoureuse. Mais néanmoins mortelle.

— Elle est peut-être mortelle, mais elle va défier Drake Vireo, claironna Ophélia. Tout le monde n'aurait pas le courage de faire ça.

Tout comme le soir où j'avais appelé Drake Puff le Dragon Magique, toute la salle devint silencieuse.

Fiat m'examina et une lueur de respect naquit dans ses yeux.

— Donc, la Gardienne compte défier son compagnon pour le contrôle du sept.

— Non, répondis-je vivement, en secouant la tête. Ce n'est pas ça…

— Oui, exactement, m'interrompit Ophélia en agitant une main devant moi pour me faire taire. Elle va le défier, et quand il échouera, elle régnera à sa place.

— Mais je ne veux pas…

— Si, tu le veux, murmura-t-elle en se tournant de manière à ce que Fiat ne puisse entendre ce qu'elle disait. C'est comme ça que fonctionne un défi.

Officiellement, c'est pour le contrôle du sept, mais le perdant doit se plier

aux termes imposés par le gagnant. Si tu stipules que l'un des termes est que Drake se rende à la police, il devra le faire quand tu le battras.

— Si je le bats, rectifiai-je.

Elle balaya cette phrase de la main.

— Tu vas triompher. Tu nous auras à tes côtés, moi et Perdita.

Je la regardai se tourner à nouveau vers Fiat, me demandant si je devais lui dire que je connaissais la vérité sur sa jumelle.

— Nous sommes sur le point d'officialiser les termes du défi. Si tu veux bien nous excuser, dit Ophélia avec une arrogance altière, avant de pousser Fiat pour s'avancer vers le fond du club.

— On se voit plus tard, *cara*, me lança Fiat.

Ses mots étaient imprégnés d'une promesse sombre qui se reflétait

dans ses yeux.

— Pas si je peux l'éviter, murmurai-je, me gardant de l'insulter directement.

Tirer sur la queue d'un dragon était stupide, je commençais à le comprendre.

— Par là, le bureau de Perdy est au fond, m'expliqua Ophélia, qui m'attendait à l'entrée d'un couloir plongé dans la pénombre et conduisant aux toilettes.

Nous dépassâmes les toilettes, tournâmes à l'angle du couloir et nous dirigeâmes vers les deux portes cloutées en cuir de chaque côté du couloir.

L'une des portes était couverte d'un ruban de scène de crime noir et jaune.

— C'est le bureau du Venediger. Perdy a dit que la police l'avait scellé, mais elle a demandé à l'avocat du Venediger de faire en sorte que les documents professionnels lui soient remis, m'informa Ophélia en montrant la porte de droite d'un signe de tête.

Elle ouvrit la porte en face.

— C'est le bureau de Perdy. Il est plus petit, mais il… Déesse toute puissante, non !

Un corps était pendu au centre de la pièce. La personne qui avait tué Perdita avait utilisé une corde rugueuse pour attacher ses pieds et ses mains dans son dos. Son corps était suspendu de travers dans les airs. On avait fait plusieurs tours avec cette même corde rugueuse autour de sa taille avant de l'attacher à un crochet enfoncé dans la poutre noire qui traversait le plafond.

— La Troisième Mort de Démon, murmurai-je, sans même regarder le cercle dessiné sous le corps qui se balançait doucement.

Je n'en avais pas besoin. Je savais ce qu'il montrerait.

Ophélia tomba au sol. Elle avait perdu connaissance.

Chapitre 18

Du bout du couloir, je fouillais le club à la recherche d'un visage familier, regrettant plus que jamais que Jim ne soit pas avec moi.

J'avais besoin de quelqu'un de digne de confiance, quelqu'un qui n'irait pas voir la police en hurlant après avoir vu le corps de Perdita. Comment savoir qui était qui ?

Il y eut un léger frémissement dans la foule des clients dans le club, tout le monde s'arrêta pour regarder en direction de l'entrée. Drake descendit les marches dans une démonstration d'élégance toute masculine, István et Pál le suivaient en formation serrée. Je reculai dans l'ombre du couloir faiblement éclairé, pour éviter que Drake me voie. Je ne voulais pas l'appeler à l'aide pour le problème Perdita.

Alors que je scrutais la pièce à la recherche d'un visage familier, la foule frémit à nouveau. Fiat s'approcha de Drake avec une grâce nonchalante.

Les deux hommes se firent la bise, puis Fiat se pencha pour dire quelque chose à Drake à voix basse, tout en faisant un geste de la main vers le couloir où je me trouvais. Drake leva la tête comme pour humer l'air. Je m'enfonçai davantage dans la pénombre, puis battis en retraite dans le bureau de Perdita.

Ophélia gémit lorsque je lui tapotai les joues. C'était le premier geste consacré lorsqu'on portait assistance à une femme qui s'était évanouie.

— Perdy ? marmonna-t-elle en battant des cils.

— Non, ce n'est que moi, répondis-je en levant les yeux lorsque la porte s'ouvrit. Et Drake et Fiat, et Pál et István, et je crois que Renaldo et une autre de ses brutes se trouvent dans le couloir, même si c'est un peu difficile à déterminer avec tous ces gens qui bloquent le passage.

Les deux wyvernes se tenaient en silence sur le seuil, fixant toutes deux le corps de Perdita qui se balançait lentement. Ils paraissaient surpris.

— Qui ? s'écria Ophélia en me repoussant pour se remettre sur ses pieds.

Elle braqua un doigt sur Drake, d'énormes larmes coulant sur ses joues pendant qu'elle poignardait l'air devant lui.

— C'est lui ! Il a tué Perdy ! Il l'a tuée exactement comme il a tué tous les autres ! Il a tué ma… ma…

Elle fondit en une vague de sanglots déchirants et se couvrit le visage des mains. Je la guidai vers une chaise et regardai les deux hommes

qui bloquaient la sortie.

— Sauf si vous voulez que tout le club fasse irruption ici pour assister au spectacle, je vous suggère de demander à vos hommes de monter la garde au bout du couloir et de fermer la porte.

Drake adressa un signe de tête à ses hommes, qui partirent aussitôt. Fiat mit plus de temps avant de renvoyer ses hommes, mais il finit par le faire.

La porte se referma avec un léger cliquètement, seul bruit qui rompait le silence de la pièce. Ophélia sanglotait dans ses mains, son corps agité de soubresauts. Je m'agenouillai à côté d'elle, lui offrant tout le réconfort dont j'étais capable.

Drake fit le tour du corps de Perdita. Ses yeux vert brillant notaient le moindre détail, j'en étais sûre. Fiat s'appuya contre la porte, comme pour empêcher d'éventuels intrus d'entrer, mais son regard surpris et stupéfait le trahissait. Il avait l'air sincèrement surpris.

Je me raclai la gorge. Ce bruit résonna dans l'espace exigu de la pièce.

— Drake, tu as été accusé d'avoir assassiné Perdita. Est-ce que tu as commis ce meurtre ?

Son regard croisa le mien par-dessus le corps qui tournoyait lentement.

— Pas plus que je n'ai tué Aurora ou le Venediger.

J'esquissai un petit sourire triste. Pourquoi m'attendais-je à obtenir une réponse franche de sa part ? Je me tournai vers Fiat.

— Tu n'as pas été accusé, mais tu étais ici quand Ophélia et moi sommes arrivées, tu as donc eu l'occasion de le faire. Est-ce que tu l'as tuée ?

— Je ne tue pas les femmes, répondit Fiat avec raideur.

Ses épaules esquissèrent un drôle de geste de déni.

— Enfin, je n'en tue pas souvent.

— C'est très rassurant tout ça. Est-ce que je peux poser une autre question ?

— Si cela te fait plaisir, répondit Fiat.

Je me levai et hurlai à pleins poumons :

— Pourquoi est-ce que vous autres, les dragons, êtes incapables de répondre quand on vous pose une question simple ?

D'accord, j'étais peut-être un peu stressée, la faute à tous ces gens qui essayaient de me kidnapper, de m'arrêter pour meurtre et de me voler des trucs, mais était-ce vraiment une raison pour que Drake s'avance vers moi et me gifle comme si j'étais hystérique ?

— Oh ! Tu vas regretter d'avoir fait ça, dis-je d'un ton hargneux, avant de serrer le poing et de le projeter vers lui.

Fiat m'écarta de Drake, mais j'avais réussi à donner un sérieux coup de poing dans le nez de Drake.

— Personne ne me frappe ! Personne ! hurlai-je alors que Fiat me tirait en arrière.

Drake se tâta avec précaution le nez, avant de fixer avec une surprise manifeste le sang qui tachait ses doigts.

— Si j'étais toi, me murmura Fiat à l'oreille, je fuirais.

Le rugissement de fureur de Drake fit exploser les deux seules fenêtres du bureau. Il fit aussi apparaître à la fois ses hommes et ceux de Fiat. Tous les quatre firent irruption dans la pièce quand Drake commença à avancer vers moi.

Je ne traînai pas dans le coin pour débattre de la situation. Je fuis. Je me faufilai entre les hommes à la porte, traversai le couloir et fonçai dans le

bureau du Venediger, entraînant des morceaux de ruban de scène de crime dans mon sillage alors que je faisais volte-face pour verrouiller la porte une fraction de seconde avant que Drake ne l'atteigne.

Il lui fallut cinq secondes pour l'ouvrir à coups de pieds. Je reculai, il s'avança dans la pièce, ne s'arrêtant que pour fermer la porte derrière lui.

— Écoute, dis-je, en levant les mains dans la position d'autodéfense numéro sept. Je sais que tu es un peu en colère, en ce moment, mais…

Il était sur moi avant que j'aie pu hurler. Il était à la porte, et une seconde plus tard, il avait franchi les quatre mètres qui nous

séparaient et m'attirait contre son torse. Je rivai les yeux à ceux de Drake. L'espace d'un instant, tout fut clair comme de l'eau de roche et je pus contempler le dragon à l'intérieur.

Ma résistance fondit sous le flot de la passion.

J'ouvris la bouche pour lui rappeler qu'il ne pouvait me tuer sans se tuer lui-même, mais ce n'était pas la mort que Drake avait à l'esprit. Ses lèvres s'écrasèrent contre les miennes, sa langue n'attendit pas que je l'invite à entrer. Elle s'enfonça dans ma bouche et en prit possession, caressant, aguichant et goûtant chaque centimètre carré, m'obligeant ainsi à me soumettre. Je luttai, non parce que je n'étais pas soudain aussi excitée et emplie de désir que lui, mais parce que je voulais qu'il sache dès le départ que je ne me soumettrais plus jamais.

— Tu peux me draguer, dis-je contre ses lèvres en attrapant le devant de sa chemise sombre pour la lui arracher. Tu peux me courtiser, tu peux me séduire, mais tu ne me forceras jamais plus à me soumettre. Ce rêve était un fantasme, le produit de notre imagination. Ceci est réel, et se déroulera selon mes termes.

Il grogna dans ma bouche tout en attrapant mes cuisses, et me souleva pour que je noue mes jambes autour de sa taille. Je m'agrippai à ses cheveux et tirai dessus, lui renvoyant son attitude, pillant sa bouche comme il avait pillé la mienne. Il avait un goût épicé, comme s'il avait bu du Sang

de Dragon. Il fonça vers le mur derrière moi, m'emprisonnant entre son corps et les boiseries. Ses dents mordillèrent la chair tendre de mes seins quand il enfouit le visage dedans.

— De l'or, souffla-t-il en me léchant.

J'eus juste assez de présence d'esprit pour me rappeler de la présence de l'Œil, caché dans la doublure de mon soutien-gorge.

— Non ! Pas là ! m'écriai-je quand il plongea la tête entre mes seins.

Il leva la tête, le dragon talisman entre les dents. Je le récupérai et le remplaçai par mes lèvres. En même temps, je replaçai le bijou de jade dans mon soutien-gorge, frémissant devant la lave en fusion qui trahissait son désir dans ses yeux.

Il remonta ma robe, ses doigts étaient chauds et durs sur mes cuisses quand il m'arracha ma culotte. Je resserrai mes jambes autour de ses hanches. Ses doigts m'écartèrent, me provoquèrent, me titillèrent, et

j'absorbai en me tortillant la brûlure de ses caresses, qui devint une fournaise de désir, d'excitation et de besoin qui dévorait tout sur son passage. Je fis glisser mes ongles le long de son dos pendant qu'il me tourmentait avec son corps.

— Tu es à moi, articula-t-il entre ses dents serrées, le bout de son membre brûlant s'introduisant en moi.

— Dans tes rêves. Toi, en revanche, tu es à moi, à moi, à moi.

Je l'attrapai par les cheveux et me cambrai contre lui. J'avais désespérément envie de le sentir en moi, désespérément envie de sa chaleur, de son feu, de sa faim. Mon âme brûlait de toucher la sienne, mon corps pleurait des larmes de passion qu'il était le seul à pouvoir interrompre.

— À moi, gronda-t-il en plongeant plus profondément en moi.

Il me cloua contre le mur, son corps se fit envahisseur. Sa façon de m'écarter, de me pilonner, de me toucher aussi n'était pas celle d'un homme mortel. Son feu m'enveloppa, je m'agitai contre lui, savourant la sensation de son corps qui se mouvait dans le mien, accueillant l'embrasement de nos

âmes. De grandes vagues de flammes tournant en spirale autour de nous me submergèrent et nous firent fusionner. Nous entrâmes en combustion, nous liant l'un à l'autre jusqu'à ce que nous explosions ensemble en un million d'étincelles dansantes. Drake ouvrit grand les yeux quand l'extase le submergea. Pendant une fraction de seconde, laps de temps infini qui me coupa le souffle, sa silhouette miroita, oscillant entre Drake l'homme et Drake le dragon.

Ses lèvres se refermèrent sur ma clavicule et je sursautai lorsqu'un feu plus chaud que tout ce que j'avais jamais ressenti brûla ma peau, là, sous sa bouche. Je remuai contre lui, emportée par un autre orgasme, mon corps se resserrant autour du sien. Drake arqua le dos et rugit de triomphe vers le ciel.

— Nous sommes des malades, maugréai-je un peu plus tard.

L'air avait retrouvé le chemin de mes poumons, et la raison était revenue dans mon esprit.

Je décrochai mes jambes de sa taille et me laissai glisser le long de ses cuisses. Drake aimait jouer plus brutalement que ce à quoi j'étais habituée, diverses parties de mon corps pouvaient en témoigner.

— Malades ?

Je replaçai ma robe coquelicot avant de parvenir à rassembler assez de courage pour le regarder dans les yeux.

— Et comment tu appelles ce genre de réaction alors qu'on vient de découvrir un cadavre, sinon ?

Son regard était brûlant, les vestiges de son feu draconique étaient toujours visibles alors que son regard parcourait mon corps.

— J'appelle ça le destin. Il était inévitable que nous nous accouplions à nouveau.

Je m'efforçai de lisser ma robe qui avait été froissée pendant notre étreinte.

— Eh bien, moi, j'ai un autre mot pour qualifier ça, mais comme il n'a rien de flatteur pour aucun de nous, je vais le garder pour moi.

Il récupéra sa chemise, et lui jeta un regard étrange. Heureusement, seuls quelques boutons étaient arrachés.

— J'imagine que ça veut dire que tu m'aimes.

Je le fixai avec des yeux ébahis, comme auparavant, lorsque j'en étais encore à découvrir ce monde étrange.

— De quoi est-ce que tu parles, bon sang ?

Yeux ébahis.

— Absolument pas, petit dragon !

Il haussa l'un de ses sourcils d'ébène et se tourna pour récupérer sa cravate. Je frémis en voyant les marques que mes ongles avaient laissées sur son dos.

— Tu as dit que tu n'avais de relations sexuelles qu'avec les hommes que tu aimais. Tu t'es refusée à moi dans notre dernier rêve. Par conséquent, tu dois désormais être amoureuse de moi.

Je rougis en ajustant mon haut, qui avait subi les assauts de Drake pendant qu'il était en quête d'or.

— Ce qui est arrivé il y a quelques minutes est une exception à la règle.

C'était une réaction purement physique au stress provoqué par la découverte du corps de Perdita. Une affirmation de la vie face à la mort…

Je suis sûre que les psychiatres ont un nom pour ça.

Drake enfila sa chemise.

— Moi aussi : le désir. Cela n'avait rien à voir avec Perdita et tout avec notre lien.

Je me retournai pour regarder dans l'autre direction, incapable de faire face à l'expression entendue (comprenez : de suffisance masculine) dans ses yeux.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

Je touchai le côté de ma clavicule qu'il avait embrassée. Il m'avait brûlée au même endroit dans mon premier rêve. La peau était sensible, très sensible. Je baissai les yeux, mais le point douloureux était trop haut pour que je le voie. Je le fusillai du regard tandis qu'il rentrait sa chemise dans son pantalon.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu m'as mordue ? Tu es en partie vampire, aussi ?

Il boucla sa ceinture et me lança un regard qui refroidit les flammes qui brûlaient toujours au fond de moi.

— Nous nous sommes accouplés. Je t'ai marquée. Ce n'est pas une morsure.

— Tu m'as marquée ? répétai-je, incrédule, avant de pivoter pour voir si le Venediger avait un miroir quelque part.

C'était le cas, découvris-je au bout de quelques instants. Dans son premier tiroir de bureau.

— Tu m'as marquée comme si j'étais un de tes vêtements ? Ou une vache que tu marques au fer rouge ? Ce genre de marque ? Oh, mon Dieu, tu m'as vraiment marquée ! Aïe ! Ça fait mal !

Il me prit le miroir des mains et toucha avec délicatesse la brûlure qui était bien visible du côté droit de ma clavicule. C'était un triangle aux bords recourbés, une ligne s'enroulait autour des trois côtés. Ce symbole ressemblait énormément à la queue de dragon de mon

aquamanile.

— Ça guérira.

Je le repoussai.

— C'est tout ce que tu as à dire ? Ça guérira ? Je vais me retrouver avec un gros suçon brûlé sur la clavicule, et tout ce que tu as à dire, c'est que ça guérira ? Merci beaucoup, Drake. Si ça ne te dérange pas, j'aimerais retourner dans la pièce de l'autre côté du couloir, où tout le monde se demande sans doute ce qui nous est arrivé.

— Ils ne se demandent rien, répondit Drake avec un regard arrogant.

Ma paume me démangeait tant j'avais envie d'effacer cette expression de son séduisant visage. Je sortis en trombes de la pièce, mais il me retint, m'évitant ainsi de foncer dans István et dans l'un des hommes de Fiat, qui se trouvaient dans le couloir. István ébaucha un sourire, mais détourna les yeux lorsque je le fusillai du regard. L'homme de Fiat arbora un sourire narquois. Derrière lui, derrière la porte ouverte du bureau de Perdita, Ophélia était debout, une boîte de mouchoirs à la main, tandis que Fiat et Renaldo déposaient le corps de Perdita sur la couverture qui recouvrait son bureau. La voix de Drake gronda dans mon oreille :

— Ailsing, même si ça me consterne de dire ça, il faut qu'on parle.

Je libérai mon bras d'un geste brusque.

— Ce que nous venons de faire ne change rien, dragon. Rien ! Il n'y aura pas de discussion, dis-je d'une voix forte, avant de me tourner pour entrer à grands pas dans l'autre pièce.

Je plaçai un bras autour des épaules d'Ophélia.

— Tu vas bien ?

Ses joues étaient encore humides et son menton tremblait, mais elle parvint à hocher la tête. Elle tira sur ma manche, les yeux emplis de douleur.

— S'il te plaît, Aisling, ne le laisse pas s'en tirer avec ça. Ne le laisse pas tuer quelqu'un d'autre.

— Ne t'en fais pas, dis-je en adressant à Drake un regard qui lui donnerait à réfléchir pendant plusieurs jours. La personne qui a tué

Perdita sera punie.

Je te le promets.

— Merci, murmura-t-elle, avant de s'effondrer à nouveau.

Je la guidai vers sa chaise et la laissai pleurer sa souffrance.

— Nous n'informerons pas la police de la situation, bien sûr, dit Fiat tandis que Renaldo couvrait le corps de Perdita. Ce sera réglé par des membres de *l'au-delà*.

— Je suis d'accord, répondit Drake.

Ils échangèrent un regard prudent.

— Je ne suis pas d'accord, répliquai-je en m'approchant d'eux. Nous ne pouvons pas cacher un meurtre à la police, on doit les mettre au courant. Il me faut juste une journée, je veux avoir la preuve qui me permettra de désigner la personne qui l'a tuée, ainsi que le Venediger et la pauvre madame Deauxville. Ensuite, on contactera la police et on leur racontera tout.

Je montrai la marque sur ma clavicule et ajoutai :

— Enfin, presque tout.

Fiat suivit des yeux le mouvement de ma main et se figea. Il étrécit les yeux.

— Tu viens de t'accoupler avec lui à l'instant ?

Je serrai les poings pour m'empêcher de lui coller un pain. Je n'étais pas une personne violente, en temps normal, mais ces derniers jours auraient suffi pour que le plus pur des saints devienne un pêcheur.

— Tout le monde dans le club ne t'a pas entendu… Peut-être que si tu utilisais un mégaphone, l'Autre Monde connaîtrait les détails intimes de ma vie sexuelle ?

Fiat étira les lèvres. Drake avait l'air de s'ennuyer.

— Tu te trompes, reprit Fiat. Je ne suis pas surpris d'apprendre que tu t'accouplais avec Drake dans la pièce d'à côté. C'est la façon de procéder des dragons, ils se rapprochent de leur compagne dans les moments d'émotions fortes. Je suis simplement surpris que tu ne l'aies pas fait avant ça. Si j'avais su que tu ne t'étais pas encore accouplée

avec lui quand tu es venue dans mon appartement, j'aurais redoublé de prudence et fais en sorte que tu ne m'échappes pas.

— Tu es allée dans son appartement ? demanda Drake dans un grondement aussi doux que du velours.

Des frissons d'appréhension dévalèrent ma colonne vertébrale.

— Quand ?

— Ce ne sont pas tes oignons. La question importante est : qu'est-ce qu'on fait de Perdita jusqu'à demain ?

Ophélia gémit. L'un des dragons bleus lui tapotait le dos alors qu'elle s'accrochait à ses épaules et sanglotait contre son torse.

— Désolée, Ophélia, je ne voulais pas paraître insensible, mais c'est l'été et… euh… sans entrer dans des détails dégoûtants, la situation va bientôt commencer à puer si on ne récupère pas de la glace ou un truc de ce genre.

Fiat dit quelque chose que je ne compris pas à Drake. Ce dernier répondit dans la même langue. Ils finirent par reporter leur attention sur moi.

— Quoi ? demandai-je en les dévisageant l'un après l'autre.

— Nous sommes d'accord pour dire que tu marques un point, dit Drake.

Il leva la tête et Pál se redressa.

— Je possède une boucherie pas très loin d'ici, elle a une vaste chambre froide. Nous pouvons déplacer le corps là-bas, cela permettra de patienter jusqu'au moment où on pourra le livrer à la police.

Pál hocha la tête et quitta la pièce en tirant un téléphone de sa poche.

— Tu possèdes une boucherie ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Ce n'est pas un peu loin de l'or et des bijoux ?

Drake sourit. Mes genoux tentèrent de fondre, mais je les obligeai à rester en place.

— J'aime la viande, me dit-il.

— Pas étonnant que Jim ait adoré ta maison.

Une vive piqûre de douleur me traversa lorsque je repensai à mon petit démon poilu. Je réprimai l'envie de faire comme Ophélia et de sangloter contre le torse de Drake, et me concentrai plutôt sur mon prochain pas.

— Je vais raccompagner Ophélia chez elle.

— Non, se lamenta-t-elle en s'essuyant le nez sur la chemise du dragon bleu. Tu ne peux pas ! Pas encore ! Pas avant de…

Elle m'adressa un regard entendu avant de tourner les yeux vers Drake.

— Oh, bien sûr. Hum. Ophélia et moi avons besoin de quelques minutes d'intimité. Discussion de filles, dis-je en lui prenant le bras pour la conduire vers la porte.

— Merci, Aisling, murmura Ophélia alors que je la guidais dans le couloir. Je savais que tu pensais ce que tu disais quand tu m'as juré de faire en sorte que Drake paie pour avoir tué Perdita.

— Je vais avoir besoin d'un coup de main avec la formulation du défi. Tu es sûre que tu es prête à faire ça ?

Elle s'essuya le nez avec la poignée de mouchoirs qu'elle tenait serrés dans sa main droite.

— Oui. Pour rendre justice à la pauvre Perdy, je suis prête à tout.

— Très bien.

Je m'arrêtai près de la porte des toilettes pour femmes et grimaçai.

— Je suis un peu… euh… il faut que je me rafraîchisse un peu. Je reviens dans une minute. Trouve une table et commence à réfléchir au défi.

Elle acquiesça et je m'empressai d'entrer dans les toilettes. Est-ce que mon séjour à Paris pouvait devenir plus bizarre encore ?

Pourquoi est-ce que je me pose toujours ce genre de questions stupides ?

— Regardez un peu qui voilà, dit une voix familière qui provenait de quelque part près des genoux d'Ophélia quand je revins et

m'approchai de la table où elle était assise. Eh ! C'est une marque d'accouplement de dragon sur ta poitrine. Tu ne m'as pas attendu avant de faire des cochonneries avec Drake ?

— Jim ! m'écriai-je.

Je me jetai sur la grosse silhouette noire pressée contre la jambe d'Ophélia, qui lui grattait l'oreille. Je le serrai contre moi et le palpai pour m'assurer qu'il était entier.

— Tu vas bien ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Où étais-tu ? Tu te rends compte que j'étais folle d'inquiétude pour toi ? Pourquoi est-ce que tu pues le compost ?

— C'est le parfum des poubelles, et je suis content de te voir, moi aussi.

Est-ce que tu pourrais arrêter de m'étrangler, maintenant ?

Je le relâchai et me hissai sur une chaise. Ophélia nous adressa un sourire larmoyant.

— Je suis si contente que ton démon soit revenu…

Je la regardai, bouche bée, saisissant le sens de ses mots.

— Tu étais au courant pour Jim ? Avant qu'il ne parle ?

— Oui, bien sûr que nous savions. Tu crois que nous n'aurions pas remarqué la présence d'un démon dans notre maison ?

Elle secoua la tête et émit un claquement de langue contre ses dents, avant de renifler.

— Perdita l'a reconnu en premier. Mais comme tu avais l'air très attachée à lui, nous ne voulions pas que tu te sentes obligée de l'abandonner.

— Je suis désolée, je m'en veux terriblement de vous avoir dupées comme ça, mais je suis un peu coincée avec Jim. Je me suis dit que ça ne serait pas grave de ne pas révéler qu'il était un démon.

— C'est notre alibi, affirma Jim à Ophélia. La vérité, c'est qu'elle est folle de moi.

— Je suis peut-être folle de joie de te revoir, ris-je en ébouriffant ses oreilles, mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas t'ordonner de te

taire.

Alors, où étais-tu et pourquoi t'es-tu retrouvé dans une poubelle ?

— Les hommes du dragon bleu m'ont aperçu quand Drake m'a jeté dans la rue. J'ai fui et ils m'ont suivi. Ce sont des traqueurs, tu sais, et il m'a fallu une demi-journée pour les semer. J'ai fini dans une poubelle derrière un restaurant, et j'ai décidé que je ferais aussi bien de manger un morceau avant de rentrer à la maison.

— La prochaine fois, appelle-moi pour me dire que tu vas bien, dis-je, me rendant compte aussitôt que mes mots étaient incongrus.

Jim roula des yeux, mais renifla rapidement ma main.

— Oui, eh bien, maintenant que le démon prodige est de retour, mettons-nous au travail.

Je racontai à Jim les détails des deux dernières heures.

— J'ai fait une ébauche rapide du défi, expliqua Ophélia en poussant un morceau de papier vers moi. Mais je ne suis pas sûre de la formulation.

Sa lèvre inférieure frémit un instant, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Perdy aurait su faire, mais pas moi.

Je lui pressai la main et pris le papier pour le parcourir.

— C'est ce que tu voulais ? s'inquiéta-t-elle, une ombre dans le regard.

— C'est parfait. Pas la peine de changer le moindre mot. Tu as dit tout ce que je voulais dire.

Elle se tamponna les yeux et cligna bravement des paupières pour repousser les larmes.

— Tu dois faire une annonce à autant de membres de l'Autre Monde que possible. Le mégaphone est une bonne solution.

Dans la zone illuminée en rouge où jouait d'habitude un groupe, il n'y avait personne ce soir, mais la sono était encore en place après le dernier concert. Drake et Fiat entrèrent dans la salle ; Fiat d'une démarche élégante, Drake dans une sorte de glissement sexy drapé de puissance qui donna envie à plusieurs parties sombres et secrètes de mon corps de se lever pour applaudir.

— On dirait que tout le monde est là. Je vais me contenter d'attirer leur attention.

— Laisse-moi faire, laisse-moi faire ! me supplia Jim, dansant presque sur place.

Je grimaçai, ce qu'il prit pour une permission, parce qu'il courut à l'autre bout du club, se faufilant entre les gens avant de sauter sur la grande chaise au haut dossier qui se trouvait juste devant le micro.

Je traversai la foule en présentant mes excuses, Jim avait renversé bien des verres pendant sa course effrénée, et atteignis la zone réservée au

groupe. Jim venait de comprendre comment allumer le micro sans fil.

— Mesdames et messieurs, dragons, sorciers, wiccans, faeries, confrères démons et citoyens d'Abaddon et de l'Autre Monde, bienvenus au Bar étoilé Goétie et Théurgie ! Pour commencer la soirée, voici un classique indémodable des Oak Ridge Boys : « Elvira » !

J'écartai le mégaphone des lèvres de Jim au moment où il commençait à fredonner le premier couplet. Le silence qui avait envahi la salle était presque assourdissant, un océan de visages stupéfaits nous observait.

— Euh… bonjour. Excusez mon démon. Il a dîné dans une poubelle et ça lui est monté à la tête. Hum… Pour ceux qui ne me connaîtraient pas… et c'est le cas de la plupart d'entre vous… mon nom est Aisling Grey.

Plusieurs personnes hoquetèrent de surprise en entendant mon nom. Je me mordis un instant la lèvre inférieure, troublée à l'idée d'avoir l'attention complète de tant de personnes.

— Je… euh… j'ai une annonce à faire, alors si vous voulez bien m'écouter un instant.

Je lissai le morceau de papier chiffonné et levai les yeux pour localiser Drake. Il était appuyé contre un mur, un verre à la main.

— En accord avec les lois régissant l'Autre Monde, moi, Aisling Grey, Gardienne des portails d'Abaddon, lance officiellement, par la présente, un défi de transcendance à la personne dont je suis la compagne, Drake Vireo, la wyverne des dragons verts.

Cette fois, toute la pièce hoqueta. Je n'attendis pas le brouhaha enthousiaste qui suivrait immanquablement, je continuai, même si l'expression indifférente de Drake m'inquiétait. Pourquoi avait-il l'air de s'ennuyer ? Après tout, je venais d'annoncer que j'allais le combattre pour obtenir le contrôle de son sept ? Pensait-il que j'étais si incompétente ? Si ignorante ? Bon, d'accord, je l'étais sans doute, mais c'était tout de même très insultant que tout le monde sache que notre combat à venir ne le stressait pas du tout.

— Je t'enjoins, Drake Vireo, à me rejoindre ici demain, à l'heure du zénith de la lune, où je défendrai mon défi avec mon corps. Si mon pouvoir se révèle plus fort, tu te rendras immédiatement à la police et confesseras les meurtres d'Aurora Deauxville, Albert Camus et Perdita Dawkins. Que réponds-tu à ça ?

Drake ne répondit pas tout de suite, ce qui était une bonne chose, parce que les gens devant moi explosèrent en conversations étonnées, certains affirmant que Drake était innocent, d'autres émettant des commentaires grossiers à propos de la manière dont j'allais mener ce défi avec mon corps, et d'autres commençant déjà à prendre les paris sur l'issue du défi. Drake finit par s'avancer, ses yeux étaient si sombres qu'ils paraissaient noirs.

— Moi, Drake Vireo, wyverne du sept des dragons verts, accepte ton défi au corps à corps. J'accepte les termes du défi et propose les miens : si mon pouvoir s'avère plus puissant, tu te soumettras au jugement selon la volonté des dragons verts.

J'étais surprise par ses paroles, j'avais supposé qu'il me demanderait de révéler l'emplacement de l'Œil de Lucifer, plutôt que d'accepter de me soumettre à la punition que le sept prononçait pour ceux qui défiaient leur wyverne bien aimée. Je n'avais même pas envie de penser à ce que ça impliquait : tant que ce n'était pas létal, je devrais (probablement) survivre.

— Que réponds-tu à ça ? termina Drake.

— J'accepte tes termes, acquiesçai-je tout en lançant un regard réprobateur en direction de ceux qui se rassemblèrent autour de Drake pour lui témoigner leur soutien.

Ce qui nous laissait, Ophélia, Jim et moi, à peu près seuls.

— Merci, dit Ophélia, les yeux à nouveau brillants de larmes. Laisse-moi récupérer mes affaires, et nous pourrons rentrer à la maison.

Elle s'avança à travers la foule. Jim me dévisagea, les lèvres pincées.

— Tu crois que tu vas battre Drake ?

— Tu plaisantes ? Même avec l'Œil de Lucifer, je ne pourrais pas le battre aux échecs.

Jim réfléchit à mes mots une minute tandis que je continuais à étudier la foule de personnes qui s'était rassemblée autour de Drake.

— C'est un peu bizarre que tu le défies, dans ce cas, non ?

— Pas vraiment. Le but du défi est d'attirer l'assassin sur le devant de la scène. Et j'ai bon espoir de réussir.

Jim secoua sa tête noire poilue.

— Il doit t'avoir sautée au point de te faire fondre le cerveau, Aisling.

Pour convaincre Drake de se rendre à la police pour les meurtres, tu dois le battre.

— Ce serait valable si Drake était coupable des meurtres, dis-je en lui pinçant l'épaule pour le réprimander de sa remarque déplacée. Mais il est innocent, ce point est donc discutable. Allez, mon démon, Ophélia nous attend. Nous avons encore beaucoup à faire avant d'aller dormir.

Chapitre 19

Lorsque Jim et moi rentrâmes de sa promenade d'avant le coucher, nous trouvâmes Ophélia assise à la minuscule table de cuisine en céramique bleue et blanche. Elle sanglotait au-dessus d'une théière.

— Oh, Ophélia, arrête, la suppléai-je.

Je me sentais impuissante face à ses larmes. Jim resta sur le seuil à renifler.

— Un démon est venu ici. Bafamal ?

— Oui, je l'ai invoqué pour lui poser des questions à propos des meurtres, expliquai-je en m'agenouillant à côté d'Ophélia. Tiens, laisse-moi te servir une tasse de ce merveilleux thé que tu as préparé. Ensuite, je te mettrai au lit.

— Ce n'est pas juste, dit-elle d'une voix larmoyante en serrant contre elle une serviette trempée. Perdy avait tant de choses à vivre ! Tout le

monde l'aimait… Tout le monde sauf Drake. Il l'a repoussée en découvrant qu'elle ne ferait pas de magie pour lui. Il l'a mise à la porte. Il est diabolique, Aisling, extrêmement diabolique. Je sais que c'est ton compagnon, mais tu dois connaître la vérité avant de t'engager.

— Je connais la vérité. Pourquoi l'aurais-je défié en public, sinon ?

demandai-je, irradiant d'innocence.

Jim toussota pour masquer un ricanement. Je lui écrasai une patte pour le faire taire.

— Tu es si gentille avec moi, renifla Ophélia. Tu ne sais pas à quel point ça me réconforte que tu te battes pour faire justice à Perdita. Je n'ai pas la moitié du pouvoir qu'elle possédait… Je n'aurais aucune chance face à Drake, mais toi, tu es une puissante Gardienne, sa compagne, la seule

personne qu'il ne peut détruire. Tu peux le vaincre et le forcer à avouer les meurtres.

Elle frémit, se frottant les bras comme si elle avait froid.

— Il est si effrayant, ses yeux sont si sombres et froids. Je ne sais pas comment tu peux supporter d'être près de lui.

Drake ? Froid ? Sombre ? Mon porteur de flammes torride, sexy et aux yeux brillants ?

— Hum… Eh bien, tu n'auras plus à t'inquiéter très longtemps de Drake.

Je vais devoir commencer à penser à ce que je vais faire après.

— Après ? répéta-t-elle en acceptant la tasse de thé que je lui avais servie.

— Oui… Enfin… J'imagine que je vais devoir rester ici une fois que serai devenue la wyverne des dragons verts. Est-ce qu'une femme peut être une wyverne ? Est-ce que je serai une wyvernesse ?

— Wyvernette ? demanda Jim. Et pourquoi pas wyvernina ?

Je foudroyai mon démon du regard.

— Va te coucher, Jim.

— Ouiii, dit lentement Ophélia alors que Jim quittait la pièce. Une femme peut être une wyverne, la wyverne des dragons rouges est une femme, d'ailleurs. Mais je croyais que tu voudrais rentrer chez toi quand tout ça serait terminé.

— Chez moi ? répétai-je en plaquant un sourire étincelant sur mon visage.

Pourquoi est-ce que j'aurais envie de reprendre un boulot banal de livreuse alors que j'ai l'opportunité de régner sur un sept de dragons ici ? En fait, je crois que je vais peut-être essayer de récupérer aussi le poste de Venediger.

— Quoi ? s'écria Ophélia.

Elle s'étouffa avec son thé et je lui tapotai gentiment le dos, avant de m'asseoir et de me servir une tasse de thé.

— Tu veux être le Venediger ? Mais… mais…

— Oui. Je sais que tu as dit que les wyvernes étaient trop liées à leur sept pour être Venediger, mais c'est pour ça que je suis parfaite pour le job. Je

n'ai aucun lien avec les dragons verts, je suis donc sûre que je serai capable d'accomplir les deux emplois sans problème.

Je soufflai sur mon thé avant d'en prendre une gorgée.

— Sauf si tu connais une raison qui m'empêcherait de le faire…

Elle baissa les yeux sur la théière.

— Non… Je pensais juste… Tu avais l'air de ne pas vouloir être une wyverne, et maintenant tu parles d'endosser un rôle qui représente une grande responsabilité…

— Cette idée a fini par me plaire, répondis-je avec un autre sourire enjoué que j'étais loin de ressentir. C'est toi que je dois remercier, d'ailleurs. Si tu n'avais pas dit que Perdita aurait pu reprendre le rôle de Venediger, je n'y aurais jamais pensé.

— Perdita… dit-elle, les lèvres tremblantes.

Je me levai et emportai les tasses dans l'évier.

— Je suis désolée… C'était cruel de ma part. Allons au lit. Tu as eu

une sacrée journée.

Elle me laissa l'escorter à sa chambre. Je verrouillai l'appartement, éteignis les lumières et me rendis dans ma propre chambre, où Jim était étendu au milieu du lit.

— Il était temps ! J'ai cru que tu ne lâcherais jamais cette rabat-joie.

— Chuut ! Elle va t'entendre.

— Non, les murs sont épais. Donc. Drake est innocent… Je dois deviner qui a tué Deauxville, le Venediger et Perdy ?

Je poussai le démon pour pouvoir m'asseoir sur le lit, moi aussi.

— Facile… Mais trouver la preuve sera plus compliqué.

Jim me scruta pendant quelques secondes, avant de descendre du lit et d'aller se blottir sur la pile de couvertures que j'avais entassées pour lui faire un matelas.

— Dis, tu ne veux pas me prêter deux cents euros ?

Je montrai le mur du doigt. Il me tourna le dos pour que je puisse enfiler la chemise de nuit que Perdita m'avait prêtée.

— Tu ne parieras pas sur moi. Ni contre moi. Pas de pari dans un sens ou dans l'autre. Compris ?

Jim soupira, mécontent, et s'installa pour la nuit.

— Toi, tu as le chic pour faire disparaître tout ce qui constitue le plaisir de la vie. Je parie que tu as même obligé Drake à utiliser un préservatif.

Je poussai un soupir et ajoutai les MST à ma liste de sujets dont je devais discuter avec Drake plus tard.

Malgré les événements de la journée, j'eus du mal à trouver le sommeil, je ne m'assoupis que vers trois heures du matin. Je m'attendais à ce que Drake vienne me séduire dans un rêve, mais il n'en fit rien. Je me réveillai une fois, mon corps sursauta à cause d'un rêve dans lequel il n'y avait aucun dragon, puis il se détendit en percevant une chaleur ferme et réconfortante dans mon dos. L'odeur de Drake me chatouilla le nez. Un bras était posé sur mon ventre ; des cuisses dures et musclées enlaçaient étroitement les miennes. Un léger souffle d'air agita les petits cheveux sur ma nuque. Je m'enfonçai dans

le sommeil, n'arrivant pas à déterminer si c'était un autre type de rêve, ou juste un fantasme que mon esprit avait créé pour m'apporter l'apaisement que confère tout sentiment de sécurité.

Je me réveillai seule et découvris qu'Ophélia avait été kidnappée durant la nuit.

— Comment ai-je pu me tromper comme ça ? demandai-je à Jim, en faisant les cent pas dans l'appartement. Comment ai-je pu être aussi stupide ? Les seuls crimes d'Ophélia étaient d'être un peu superficielle et d'avoir essayé de protéger Perdita. Comment ai-je pu croire qu'elle était coupable de meurtre ? D'un triple meurtre ?

— Tu m'avais convaincu, moi, dit Jim. Il faut se méfier des personnes douces et innocentes…

— Oui, eh bien, à cause de ma bêtise, cette personne douce et innocente est entre les mains d'un être diabolique. Tu es sûr que c'est Bafamal que tu as senti dans sa chambre ?

— Absolument. Baffie et moi, on se connaît depuis un bail. Il était là, c'est certain.

— Au diable tout ça. Je peux oublier mon plan incroyable. Comment est-ce que je peux prouver qu'elle est coupable des meurtres si on l'a kidnappée ?

Jim se leva et s'approcha du bol d'eau que j'avais préparé pour lui plus tôt.

— Tu sais, tu ne m'as jamais expliqué quand tu as cessé de penser que Drake était l'assassin pour être persuadée de son innocence.

— C'est à cause de ma conversation avec Bafamal. Ainsi que d'un truc qu'a dit Ophélia, répondis-je en regardant la pluie tomber sur Paris par la fenêtre.

— Quoi donc ?

— Elle m'a dit que Perdita avait été la petite amie de Drake.

Jim haussa les sourcils.

— Et tu ne l'as pas crue ? Chérie, il faut que toi et moi, on ait une petite discussion à propos des dragons et de leur appétit sexuel.

— Ne sois pas idiot, répondis-je en observant la pluie couler sur la

vitre.

Je sais que Drake a eu des petites amies avant, mais Perdita n'en faisait pas partie.

— Ah oui ? s'enquit Jim en inclinant la tête. Comment tu le sais ?

— Le soir où je l'ai rencontrée, elle a dit que les dragons étaient sexuellement différents. Ce n'est pas le cas. Elle l'aurait su si elle avait couché avec Drake.

— Donc, cette vieille expression d'« être monté comme un dragon » est fausse ? demanda Jim, une inflexion concupiscente dans la voix.

Je me retournai pour le fusiller du regard.

— Je n'ai pas dit ça. Je dis juste qu'il n'y a rien d'inhabituel au niveau de son entrejambe. Rien, mis à part une… euh… abondance.

Jim siffla. Je l'ignorai, immobile et indécise au beau milieu du salon.

— Qui peut vouloir kidnapper Ophélia ? Et pourquoi ? Et qu'est-ce que je vais faire pour la retrouver ?

— Qui a dit que c'était ta responsabilité ? La dernière fois que j'ai vérifié, tu n'étais pas le Lone Ranger, et je n'ai rien d'un Tonto1, même si je ferais un partenaire super cool.

— C'est moi qui l'ai mise dans cette position. Je dois l'aider, répondis-je avec obstination.

— Appelle la police.

— Je ne peux pas ! Même si j'avais un autre endroit où aller, mes empreintes sont partout dans cet appartement. Ils en trouveraient, découvriraient à qui elle appartient et m'accuseraient de son kidnapping. Et puis, à mon avis, ce n'est pas un kidnapping ordinaire. Bafamal était dans sa pièce, ça signifie donc que quelqu'un de connecté à l'Autre Monde a utilisé le démon pour l'enlever.

— Dommage que tu ne puisses pas poser toi-même la question à Bafamal, mais il est sans doute toujours sous le pouvoir de celui qui l'a invoqué.

— Peut-être que ça vaudrait le coup d'essayer de l'invoquer, même si je n'ai aucun espoir de réussir. Ça serait idiot de la part de la personne qui se sert de Bafamal de le relâcher, on pourrait l'interroger.

Je me mis à faire les cent pas dans l'appartement, mon esprit était redevenu un super hamster qui courait dans une roue et formulait et rejetait diverses manières de trouver Ophélia.

— Je pourrais embaucher un détective privé. Non, je n'en connais aucun, et je n'ai pas assez d'argent. Je pourrais peut-être proposer de payer les hommes de Fiat ? Tu as dit que ce sont de bons traqueurs. Ils pourraient suivre sa piste…

— Tu devrais avoir un énnooorme trésor à offrir pour les convaincre de faire ça.

— Crotte ! lâchai-je en donnant un coup de pied dans l'un des vieux fauteuils au passage. OK, que dis-tu de ça : je demande à Drake de la trouver pour moi. Il est intelligent, il a un tas de contacts à Paris, et je te parie qu'il connaît tous les endroits où quelqu'un a pu cacher Ophélia.

— Il est aussi celui que tu as défié officiellement, ce qui veut dire aucun contact jusqu'au début du défi.

— C'est une vraie règle, ou tu essaies de m'embêter ? demandai-je en passant devant Jim.

— Tu me crois capable de faire ça ?

— En un battement de cœur. Non pas que tu en aies un. Très bien…

hum… et si tu pistais son odeur…

— Je ne suis pas un limier ! protesta Jim.

— Tu es un chien. Tu peux suivre une piste, non ?

Il me lança un regard outré.

— À Paris ? La ville au million d'odeurs ? Non.

Je réfléchis un instant.

— Et si j'invoquais un autre démon ? Est-ce que je pourrais lui ordonner de la trouver pour moi ?

— Pas si elle a été enlevée par un démon, non. Je te l'ai déjà dit, tu dois apprendre les règles. Entre démons, on ne se balance pas comme ça. Il y a un truc de fraternité entre les seigneurs démoniaques. Seul un démon non réclamé, qui ne fait pas partie des légions d'un seigneur

démoniaque, peut balancer un démon, et les seuls démons qui ne font pas partie d'une légion sont, comme c'était mon cas avant que tu ne m'invoques, bannis et sans pouvoirs.

Je refusais d'abandonner. La culpabilité pesait sur mes épaules. J'avais poussé Ophélia dans cette situation, c'était à cause de moi qu'elle s'était fait prendre.

Jim m'observa faire les cent pas un moment, avant de finalement lancer d'un ton lourd de dégoût :

— Vous, les mortels, vous vous compliquez toujours la vie. Je ne devrais pas t'aider, je sais que je vais perdre ma carte de membre à cause de ça, mais as-tu songé au fait que, niché contre ta poitrine ferme, se trouve l'une des magnétites les plus puissantes de tous les temps ?

Je portai la main à ma poitrine.

— L'Œil ? Et alors ? Amélie a dit qu'il ne pouvait pas être utilisé sans les deux autres objets.

Jim afficha une expression de martyr.

— Elle a dit qu'il ne pouvait pas être utilisé seul pour puiser dans le pouvoir de Bael. Mais il possède son propre pouvoir. Tu as dû le sentir, c'est obligé.

Je touchai la pierre à travers la robe en toile et le tissu de mon soutien-gorge. J'avais en effet remarqué une légère chaleur liée à la pierre, mais je m'étais dit que ça venait de la chaleur de mon corps. Je réalisais maintenant que ce sentiment plaisant n'avait rien à voir avec moi, il était dû à l'énergie de la magnétite.

— Euh… bien sûr que je l'ai sentie. Évidemment. Tu me prends pour qui, une idiote ? Pas la peine de répondre, contente-toi de continuer. Que peut faire la pierre ?

— C'est toi la Gardienne, tu devrais le savoir.

Je mimai des ciseaux avec mes doigts. Jim comprit le message et s'empressa d'apporter une réponse plus utile.

— Pour quoi la pierre est-elle célèbre ?

Je réfléchis.

— C'est l'un des outils de Bael.

— Et que font-ils ?

— Mis à part causer la destruction du monde tel qu'on le connaît quand les seigneurs démoniaques prendront le contrôle ?

Jim hocha la tête.

— Ils puisent dans le pouvoir de Bael.

— C'est ça. Et qui est le seul être capable de te dire ce qu'on a ordonné à Bafamal de faire avec Ophélia ?

Je clignai des yeux.

— Euh…

— Son seigneur démoniaque ! Un démon ne peut pas moucharder un autre démon parce que ce sont tous deux des serviteurs, mais un seigneur démoniaque n'est pas soumis à cette règle. Honnêtement, c'est comme parler à un bol de pudding. Fais un effort, Aisling. Je ne peux pas t'aider tout le temps, j'ai des trucs plus importants à faire.

— Comme te lécher les parties génitales ?

— Oui.

— Est-ce qu'on peut arrêter le catéchisme et en venir au fait, à supposer qu'il y en ait un ?

— Où en étais-je ? Oh, oui, la réponse était Ashtaroth. Donc, avec ces deux informations, tu as…

Jim agita une patte, il attendait. Je me mordillai la lèvre.

— Euh… je ne vois pas le lien. Ashtaroth est le seigneur de Bafamal, mais l'Œil puise dans le pouvoir de Bael.

Jim soupira.

— Qui est le premier prince d'Abaddon ? Qui est l'esprit originel ? Qui est le grand chef de l'Autre Monde ?

Il me fallut un moment, mais je finis par comprendre.

— Bael. Donc, tu dis que je peux utiliser la pierre pour invoquer Bael

et l'utiliser pour obliger Ashtaroth à me dire la vérité ?

— Donnez une banane à cette fille !

Je m'assis lourdement.

— Il y a juste un problème.

Jim inclina les oreilles.

— Vraiment ? Moi, je trouve que mon idée est excellente. Quel est le problème ?

J'éclatai de rire, incapable de m'en empêcher. Ce que suggérait Jim était grotesque.

— Tu veux que moi, la personne qui a invoqué le seul démon banni de l'Enfer, je conjure le seigneur démoniaque le plus puissant des environs, celui qui est si puissant qu'il projette de conquérir le monde des mortels, et que je lui demande gentiment s'il peut découvrir pour moi ce qu'un autre seigneur démoniaque a fait d'Ophélia ?

Jim grimaça.

— Dit comme ça… En effet, c'est aller au-devant des ennuis…

Je poussai un soupir et me levai pour attraper le téléphone. Je composai un numéro que je connaissais désormais par cœur.

— Malheureusement, c'est aussi la seule option qu'il me reste. Salut, René, c'est Aisling. Ça te dit un peu d'aventure, ce soir ? Je crois que je vais avoir besoin d'un garde du corps, et puisque tu me l'as proposé quand tu m'as ramenée chez moi hier, j'aimerais te prendre au mot, si tu es toujours partant.

— Mais oui, bien sûr ! Je serais ravi de te protéger. Je suis très dangereux, tu sais ? Personne ne déconne avec moi. Avant mon mariage, on m'appelait Rambo. Quand as-tu besoin de moi ?

Je plaquai la main sur le micro.

— À quelle heure est-ce que la lune sera à son zénith ?

Jim roula sur le dos.

— Est-ce que je ressemble à l' *Almanac ancien des démons* ? Et si tu me caressais le ventre ?

— Le prochain démon que j'invoque se mettra en quatre pour m'aider, l'avertis-je, avant de retirer ma main du téléphone. René ? Que dis-tu de nous retrouver à onze heures, au Jardin du Luxembourg, à l'entrée sud ? Je vais peut-être avoir besoin de toi pour plusieurs heures. Est-ce que ça ira ?

— Oui ? Eh… qu'est-ce qu'on va faire ?

— Oh, pas grand-chose. Juste défier une wyverne, invoquer un seigneur démoniaque et découvrir qui est le meurtrier. Amène ton flingue, résumai-je, avant de raccrocher.

— Alors ça va être un autre de ces plans, hein ? demanda Jim. Un plan imprécis, improvisé avec les moyens du bord ? Avec des armes ?

— Si tu ne fais pas partie de la solution, tu fais partie du problème, répliquai-je, avant d'aller dans ma chambre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? continua Jim en me suivant.

— Lire. Tais-toi, sauf si tu as une intuition démoniaque sur l'endroit où on a emmené Ophélia.

Je sortis l'exemplaire du *Steganographia* de la bibliothèque et m'assis pour potasser le folklore démoniaque.

Quatre heures plus tard, je jetai le livre sur le lit, dégoûtée.

— Ne dis rien : le majordome est le coupable et tu as parié de l'argent sur le voisin séducteur ?

Je soupirai et récupérai mes sandales. Devant la penderie, j'examinai mes maigres affaires, à la recherche d'une tenue appropriée pour la soirée.

— J'aimerais que ce soit aussi facile. J'ai lu tous les chapitres en rapport avec les démons, et je ne comprends pas comment un démon que j'ai invoqué a pu mentir alors que je lui avais ordonné de répondre honnêtement à mes questions.

— C'est parce que c'est impossible, répondit Jim.

Il se leva et se secoua, un tourbillon de poils de chien s'éparpilla sur le sol. Je me fis mentalement la promesse de nettoyer la chambre plus tard.

— Je ne peux pas te mentir, à moins que tu ne m'ordonnes de le faire.

J'allais enfiler mon pantalon de tailleur en toile désormais propre, mais je suspendis mon geste. C'était ma tenue la plus respectable que je possédais.

— Tu es sûr qu'il n'y a aucun moyen ? Aucune circonstance qui te permettrait de mentir ? Parce que Bafamal mentait quand il a dit que Drake

avait tué tout le monde, je le sais. Je n'aurais pas pu… – j'agitai vaguement la main – avec Drake s'il avait été un meurtrier. J'aurais senti ce genre de malveillance chez lui…

— Tu veux dire pendant que tu étais occupée à jouer à saute dragon ?

— Quoi ?

— Tu sais, faire la bête à deux dos ? Une chasse au trésor ? Hé, hé, hé.

Je lui jetai une sandale.

— Ça te ferait du bien qu'on te lave le cerveau au savon. Je suis sérieuse.

Je suis trop inexpérimentée quand il s'agit de ces trucs de Gardienne.

Parfois, je ne saisis pas très bien ce qui se passe.

— Parfois ? s'exclama Jim. Parfois, comme quand tu as poussé mentalement l'inspecteur Proust au Pays des Merveilles ?

— J'ai appelé à son bureau pendant que tu étais aux abonnés absents.

Celui qui a répondu m'a dit qu'il allait bien, donc ce truc de pression mentale doit s'être dissipé assez vite.

— Et si on parlait de ton entrée dans une tanière de dragon avec une puissante magnétite, que n'importe quel dragon digne de ce nom tuerait pour obtenir, cachée dans ton soutien-gorge ? À moins qu'invoquer un démon qui t'a menti soit un bon exemple de ta bonne compréhension de la situation ?

— Parfois, je ne t'aime pas du tout, dis-je avec raideur. Réponds à ma question : est-ce que je peux savoir ou pas si Drake a tué ces gens ?

Jim haussa les épaules.

— Ça dépend de si vous êtes liés étroitement ou pas.

— Nous ne sommes pas liés du tout. Une simple aventure basée sur…

sur… du désir pur et simple ne constitue pas un lien.

Jim marmonna dans sa barbe tandis que je boutonnais ma tunique et me brossais les cheveux.

— Je vais donc partir du principe que la preuve est fausse. Bafamal a menti.

Jim secoua la tête.

— Si tu me posais une question, je pourrais éluder un peu la vérité, mais pas mentir directement.

Je jetai un œil à l'horloge en enfilant mes sandales et attrapai mon sac à main avant de sortir de la pièce.

— Je ne comprends pas. Oh, bon, allons voir Amélie. Nous avons deux heures à tuer, et elle sait peut-être quelque chose.

— Allô ! Tu n'as pas la lumière à tous les étages, ma sœur. Tu sais que tout le monde surveille sa boutique en espérant que tu t'y pointes. Je meurs d'envie de voir ma Cécile bien aimée et de faire ce truc avec ses oreilles qui la rend folle, mais j'aimerais bien éviter d'être poursuivi par les Frères Bleus pendant toute une journée.

Je souris et ouvris la porte de l'appartement.

— C'est pour ça que je ne vais pas à la boutique. Tu es mon petit pigeon voyageur.

— Par les flammes d'Abaddon, je suis quoi, ton esclave ? grogna Jim en me suivant dehors. Coupe-moi les bijoux de famille et appelle-moi Lassie, tant que tu y es.

Je retrouvai Amélie une heure plus tard, du côté sud du Jardin du Luxembourg, l'un des quelques parcs qui autorisaient les chiens. Jim et Cécile arrivèrent avec elle. Jim marchait à côté du Corgi grognon et donnait régulièrement à ses oreilles un gros coup de son énorme langue rose. Je devais en parler à Jim : lécher des oreilles en public était inconvenant.

— Je n'ai pas été suivie, dit Amélie en guise de bonjour. Nous avons pris trois métros et avons traversé la boutique d'une amie pour sortir dans une allée. Personne n'a pu me suivre.

Je l'étreignis rapidement et l'invitai à s'asseoir sur mon banc.

— Eh… Cécile et moi allons visiter un charmant petit coin puant que j'ai découvert hier, pendant que j'étais en fuite. On se revoit plus tard, lança Jim en poussant Cécile vers une rangée de buissons bas.

— Ne va pas trop loin, on devra peut-être partir en vitesse, l'avertis-je, avant de me tourner vers Amélie. Pourquoi ai-je le sentiment que nous allons bientôt devenir beaux-parents ?

Elle rit et secoua la tête.

— Je dois admettre que, pour moi, tout cela était très perturbant au début, mais je vois maintenant que le démon n'est pas un vrai démon, hein ? C'est un petit démon. Cécile semble bien l'aimer, je me suis donc dit « ouf », et je les ai laissés tranquilles.

— Je crois que je vais me retrouver avec un démon maussade et amoureux sur les bras quand le moment viendra pour moi de quitter Paris.

— Quitter Paris ? Ah, tu as résolu tes problèmes ?

— Pas encore, mais j'espère que ce sera bientôt le cas. Tu as entendu parler de mon défi, j'imagine ?

Amélie m'adressa un sourire lourd de compassion.

— Oui. Ce n'était pas une très bonne idée…

Sans doute était-ce dû à son expérience et à ses connaissances, mais j'eus l'impression d'avoir été convoquée dans le bureau de la directrice de l'école primaire.

— Euh… eh bien, j'avais ce plan, tu vois ? Je pensais pouvoir faire sortir l'assassin de son trou en défiant Drake et en perdant. Il est clair que Drake a été piégé, on veut lui faire porter le chapeau, et moi, je suis tombée au milieu de ce bazar, ce qui a tout perturbé. Mais après, ma suspecte principale a été kidnappée par le démon Bafamal, et personne ne sait où elle est ni comment je peux le découvrir, et je ne peux pas demander à Drake de m'aider, parce que parler à la personne que vous avez défiée est contre les règles, ou un truc de ce genre, et je ne fais pas confiance à Fiat pour deux sous… Et même si c'était le cas, je n'ai plus d'or, mis à part le talisman que tu m'as donné, et cela veut dire que je suis obligée de passer au Plan B. Je t'avoue que j'aurais préféré éviter.

Amélie m'adressa un regard étrange.

— Ça fait beaucoup d'informations en même temps.

Je poussai un soupir.

— Oui, eh bien j'ai passé deux journées assez difficiles.

— Ophélia Dawkins a été kidnappée ?

— Pendant la nuit, je pense. Elle était là quand je suis allée me coucher, et elle avait disparu ce matin. Jim dit qu'il sent l'odeur de Bafamal dans sa chambre, ce qui signifie que quelqu'un a invoqué le démon pour lui demander de l'enlever.

Amélie inclina la tête, tout comme Drake le faisait.

— Tu es du genre à réfléchir de façon linéaire, n'est-ce pas ?

Je souris à ce compliment.

— J'essaie.

Elle secoua la tête.

— Tu n'en tireras rien… Tu as beaucoup à désapprendre avant de pouvoir endosser le rôle qui t'est destiné. Le pouvoir d'une Gardienne vient de sa compréhension des possibilités, pas de l'ordre linéaire. Tu dois te débarrasser du désir de ne voir que ce qui peut avoir une explication logique, et apprendre plutôt à embrasser toutes les possibilités qui existent.

— Cela ressemble étrangement à un cours de physique quantique que j'ai suivi un jour, constatai-je, perplexe.

Elle haussa une épaule.

— La théorie quantique n'est qu'une façon qu'ont les gens d'ordonner ce qui ne peut être ordonné.

— Ah. Vu que j'ai misérablement échoué à ce cours, je pense que je vais rapidement changer de sujet pour passer à un truc auquel je puisse réfléchir sans avoir à m'allonger dans une pièce silencieuse, une serviette mouillée et froide sur les yeux. Tu n'aurais pas une idée de la raison pour laquelle quelqu'un voudrait kidnapper Ophélia, par hasard, ou de l'endroit où il l'aurait emmenée ?

Elle secoua la tête.

— Tu ne vois pas, et pourtant, tu as la réponse juste sous les yeux. Est-ce que tu as ton talisman ?

— Bien sûr.

Je le sortis de l'endroit où il était niché, entre mes seins. Elle le prit et garda la main ouverte, l'objet posé sur sa paume. Lentement, elle referma sa main dessus, puis elle leva son autre main, fermée, elle aussi.

— Maintenant, dis-moi, dans quelle main est le talisman ?

Je touchai sa main gauche, j'avais vu le talisman dans cette même paume.

Elle ouvrit la main. Elle était vide.

— Euh… eh bien, tu dois l'avoir mise dans ton autre main, même si je ne vois pas comment, tes mains n'ont jamais bougé…

Elle ouvrit sa main droite. Elle aussi était vide.

— Maintenant, dit-elle en me donnant une tape sur le front. Ferme les yeux et ouvre-toi aux possibilités. Dis-moi où est le talisman.

Je me sentais un peu bête de faire ça au beau milieu d'un parc animé, mais je sentais qu'elle essayait de me montrer quelque chose d'important, et puisque je ne m'en étais pas très bien sortie quand j'avais tenté de démêler la situation par moi-même, je songeai qu'apprendre ne me ferait pas de mal.

Je fermai les yeux, repoussai tous les sons et les distractions qui m'entouraient, balayai l'inquiétude, la panique et la confusion qui m'emplissait, écrasai même la légère brûlure que constituaient mes sentiments pour Drake, et ouvris la porte magique dans mon esprit. Je visualisai le talisman, me remémorant sa texture, la sensation de son contact sous mes doigts, visualisai les lignes lisses et courbées du jade chaud parsemé ici et là d'or froid.

J'ouvris les yeux. Je savais où il était.

— Il est dans ma main, dis-je.

Je clignai des yeux de surprise en regardant la main posée sur ma cuisse.

Je la retournai, ouvris les doigts et fixai le talisman sur ma paume.

— Comment… je ne comprends pas. Il était là depuis le début, mais je ne pouvais pas le sentir ou le voir ?

— C'est parce que tu n'as pas envisagé toutes les possibilités, seulement celles que tu croyais être vraies. Pour être une grande Gardienne, et je pense que tu as la capacité de le devenir si tu le veux, tu dois apprendre à voir non seulement ce que tu sais être vrai, mais aussi toutes les choses qui peuvent être.

Je pris plusieurs secondes pour assimiler ces paroles.

— Donc, tu dis que je devrais envisager la possibilité qu'Ophélia n'ait pas vraiment été kidnappée ?

Amélie se contenta de me regarder, sans confirmer ou infirmer cette idée.

— Si c'est le cas, alors ça veut dire qu'elle a disparu pour une raison qui lui appartient.

Elle haussa un sourcil.

— Ce qui signifierait aussi que, si Bafamal était dans sa chambre, alors…

La chair de poule me recouvrit les bras.

— Alors c'est qu'elle l'a invoqué. Et si c'est le cas, je ne l'ai pas invoqué quand je croyais l'avoir fait. Oh, non d'une grenouille ! Voilà pourquoi il a réussi à me mentir ! Elle l'a invoqué avant que je puisse le faire, et lui a sans doute dit ce que j'allais faire et ce qu'il devait me répondre après avoir fait semblant d'être invoqué.

Je me mis debout et me tournai vers Amélie.

— C'est pour ça que le cercle me paraissait différent ! C'est pour ça que j'étais si malade et que je me sentais si mal, hier. Ce n'était pas parce que j'étais triste d'avoir abandonné Jim derrière moi, le démon était là depuis le début. C'était la présence du démon que je ressentais !

Je fis volte-face et levai mon talisman au ciel, ayant soudain l'impression qu'on venait de m'enlever un poids d'au moins cent kilos.

— Je ne m'étais pas trompée ! Je n'ai pas été stupide ! J'avais raison

au sujet d'Ophélia ! C'est elle la meurtrière, youpiii !

— Tu te réjouis de drôles de choses… remarqua Amélie, un petit sourire aux lèvres.

Je souris et me rassis.

— Je sais, traite-moi de folle, mais je me sens vraiment mieux ! Je ne me trompais pas sur elle ! Je me suis trompée sur tellement d'autres trucs. Mais je suppose que je ne devrais pas me réjouir trop vite. Je dois encore la faire sortir de sa cachette et faire en sorte qu'elle avoue devant suffisamment de témoins pour que l'inspecteur Proust puisse l'inculper.

Amélie sourit et regarda devant elle. Le crépuscule tombait, mais la pluie s'était arrêtée plusieurs heures auparavant. L'air doux et chaud de l'été attirait les gens dans le parc.

— La nuit va être longue, soupirai-je.

— La plus longue de l'année.

Je fis un petit calcul mental.

— Oh, c'est vrai, c'est le solstice d'été aujourd'hui. Le milieu de l'été.

— Litha, dit Amélie tout en continuant à observer les gens qui passaient devant nous. C'est aussi la nuit de la pleine lune, ajouta-t-elle en m'adressant un regard étrange. Tu as bien choisi la nuit de ton défi.

— Pure coïncidence. Je ne l'ai pas fait exprès. Ophélia m'y a plus ou moins poussée.

Elle secoua la tête.

— Tu ne vois pas les possibilités, mon amie. Mais viens, nous avons beaucoup à faire si nous devons te préparer pour ce que tu as choisi d'entreprendre.

Je me levai en même temps qu'elle.

— Vraiment ? Je ne veux pas que tu t'attires des ennuis à cause de moi…

— Nous n'allons pas retourner à ma boutique, répondit-elle, avant de porter les doigts à ses lèvres et d'émettre un sifflement strident. Nous

avons tout ce dont nous avons besoin ici.

Les buissons à côté de nous bruissèrent, puis Cécile en émergea d'un pas raide. Jim la suivait en parlant d'une voix plaintive.

— Mais bébé, ça peut fonctionner. Je peux me coucher sur le dos et tu peux baisser… Oh, salut. Ce n'est pas ce que vous croyez.

Je le fusillai du regard, plissant les yeux autant que possible.

— Tu es à ça de voir de près une paire de ciseaux et une corde, démon, dis-je en montrant un minuscule espace entre mon pouce et mon index.

Jim eut la décence de prendre un air penaud. Je ne fus pas dupe, cependant. Je surveillai attentivement mon petit copain poilu alors que nous remontions un côté du jardin pour redescendre de l'autre côté. Amélie parla pendant toute la promenade, me donnant un cours sur un tas de sujets, de la bêtise de la pensée linéaire à un bref historique de l'Autre Monde.

— Tout ça, c'est fascinant, dis-je une heure et plusieurs kilomètres plus tard, mais ce n'est pas très pragmatique, si tu vois ce que je veux dire.

J'espérais que tu m'enseignes comment dresser des barrières ou que tu me donnes une idée de comment affronter un des seigneurs démoniaques… Ce genre d'informations utiles.

— Les seigneurs démoniaques ? demanda-t-elle en s'arrêtant. Pourquoi est-ce que tu veux savoir comment te comporter face à un seigneur démoniaque ?

— Euh… eh bien, il faut peut-être que j'en invoque un.

— Lequel ? demanda-t-elle.

Elle s'immobilisa complètement, ses yeux noirs s'écarquillèrent sous la légère lueur jaune d'un lampadaire tout proche.

— Bael, répondis-je, détestant avoir à prononcer ce nom.

Elle frémit et se remit à marcher très vite, comme pour s'éloigner de cette idée déplaisante.

— Non. Tu n'es pas assez folle pour faire ça… Tu n'essaierais pas de soumettre l'un des plus puissants seigneurs de tout Abaddon, pas toi,

qui ne connais même pas l'étendue de tes capacités. Ce que tu dis est impossible.

Tu ne peux même pas contrôler le peu de pouvoirs que tu as effleuré. Tu plaisantes…

— Tu ne m'aides pas beaucoup à avoir confiance en moi, remarquai-je en marchant à son rythme.

Je disais la vérité. Mon estomac était tellement noué qu'il devait faire la taille d'une prune. Une prune rabougrie. Pourrie jusqu'au noyau.

— Ce n'est pas drôle ! s'écria soudain Amélie.

Elle fit volte-face et me lança un regard qui fit se recroqueviller encore plus mon estomac.

— Tu as défié une wyverne ! Tu as l'intention d'invoquer un seigneur démoniaque ! Ce ne sont pas des choses anodines que tu envisages… Elles pourraient te détruire !

Je fis un geste apaisant tout en la poussant à avancer. Des gens s'étaient arrêtés pour assister à son accès de colère, et je ne voulais pas attirer l'attention alors que mon visage était dans tous les journaux.

— Je n'avais pas l'intention d'avoir l'air insouciante. Je prends cette histoire avec Bael très au sérieux, vraiment très au sérieux. Mais ne t'inquiète pas pour l'autre truc… Le défi que j'ai lancé Drake n'est qu'une excuse pour attirer Ophélia devant un tas de témoins. Je suis sûre que si j'annule le défi, ça ne dérangera pas Drake.

Elle me dévisagea comme si j'avais un troisième œil.

— Tu ne peux pas faire ça !

— Bien sûr que si.

Elle secoua la tête avec véhémence.

— Non, tu ne peux pas. C'est dans les règles : une fois qu'un défi a été lancé, les deux combattants doivent le mener à son terme. L'un doit être le vainqueur, l'autre le perdant.

Je haussai les épaules.

— Je refuserai de combattre et le laisserai gagner. Je comptais déclarer forfait, de toute façon, c'est comme ça que j'amènerai Ophélia

à se montrer.

Et si elle ne le fait pas, j'aurai une petite conversation avec Bael et lui demanderai de la faire venir pour avouer son crime.

Amélie s'arrêta, prit une profonde inspiration et tira sur mon bras pour que je lui fasse face.

— Tu ne comprends pas, dit-elle lentement. Selon les règles qui gouvernent *l'au-delà*, le défi doit être réalisé. Il n'y a pas de défaite par abandon. Il n'y a pas de forfait. Soit tu combats, soit ton opposant te détruit.

C'est la loi.

Je secouai la tête.

— Il ne peut pas me détruire. S'il fait ça, il se tue aussi.

Elle se contenta de me regarder.

— Oui, c'est vrai.

Un frisson me traversa quand je lus la certitude qui flottait dans ses yeux.

— Il ne le ferait pas. Il refuserait. Il n'est pas stupide. Il ne se tuerait pas pour une simple formalité…

Elle poussa un nouveau soupir.

— Tu ne comprends toujours pas… Les lois qui gouvernent *l'au-delà* ne sont pas des lois qu'on peut enfreindre. Tu les acceptes ou tu n'appartiens pas à notre monde. Drake est né dans *l'au-delà*, il est immortel. Il connaît les lois et les respecte, même si cela signe son arrêt de mort. Tu dois le combattre.

— Oh Seigneur, marmonnai-je, mes tripes se contractant alors que je comprenais soudain ce que j'avais mis en branle. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— C'est une question que tu dois te poser à toi-même, répondit Amélie d'un ton amer, tout en se remettant en mouvement. Parce que je n'ai pas de réponse à t'apporter.

Même si elle n'avait pas de réponse, elle avait une opinion. Durant l'heure suivante, Amélie m'expliqua avec force détails combien mon

plan était stupide, mais lorsque la lune se leva, belle et froide dans ce ciel de velours bleu-noir, j'en avais assez entendu. Je vérifiai ma montre et fis un

signe de la main pour indiquer à Jim qu'il était temps d'arrêter de jouer les jolis cœurs avec Cécile.

— Je suis désolée, Amélie, mais je ne peux rien faire d'autre. J'apprécie ton aide, tes avertissements, et toutes les informations que tu m'as données, mais je n'ai pas d'autre issue. Ophélie nous a amenés là où elle voulait qu'on soit. On est impuissants. Même si je mets de côté la notion de justice pour les morts, je ne peux pas la laisser faire porter le chapeau à Drake. Ni moi. Donc, je vais devoir faire ce que j'ai à faire. Si tu veux bien m'excuser, je dois aller à l'entrée sud, mon ami René m'attend. Il a promis de me servir de renforts, ce soir.

— Il n'y a rien que je puisse dire pour que tu te rendes compte de la folie de ton plan ? demanda Amélie, le visage tordu d'inquiétude.

Je posai les mains sur ses poings serrés et les pressai doucement.

— Non. Mais je te remercie.

Elle carra les épaules et partit vers le sud.

— Très bien. Je serai tes renforts, moi aussi.

— Tu n'es pas obligée… hésitai-je.

Je ne voulais pas qu'elle se retrouve plus impliquée qu'elle ne l'était déjà, mais son aide et son soutien m'apportaient du réconfort…

— Bien sûr que non. Mais j'en ai envie. Ce sera… intéressant. Cécile ?

Viens, *ma petite*, en route.

— Quelque chose me dit que le mot « intéressant » est un énorme euphémisme, dis-je avec un soupir morbide.

Je déteste avoir raison sur ce genre de trucs.

1 Le Lone Ranger est un personnage de fiction américain créé en 1933 et héros de la série télévisée éponyme. Tonto est son ami et acolyte récurrent.

Chapitre 20

La salle était comble lorsque nous arrivâmes au G&T. Nous avions décidé d'attendre que René ait trouvé une place où se garer avant d'entrer dans le night-club, mais même avant d'arriver devant le bâtiment, nous pouvions voir la foule qui affluait de toutes les directions.

Je me sentais comme un pistolero débarquant en ville en descendant le trottoir, mon gang sur les talons. René était mon garde du corps armé (littéralement, même si son arme n'était qu'un petit.38 à canon court qu'il avait caché dans sa veste en cuir brune), Amélie et Jim marchaient à ma droite. Cécile roupillait dans le taxi de René.

— Je ne comprends pas comment cet homme, Drake, peut être un dragon, se plaignit René.

Nous lui avions tout raconté, et à ma grande surprise, il s'était montré très réceptif. Moi-même, j'avais encore du mal à digérer certaines choses.

— Il semble très humain.

— De nos jours, la plupart des créatures utilisent une forme humaine, expliqua Amélie. Certaines ont revêtu une forme humaine depuis si longtemps qu'elles ont perdu la capacité de reprendre celle qui était la leur.

Je notai mentalement de demander à Drake s'il était coincé dans sa forme humaine. Je ne m'en plaignais pas, j'étais curieuse, c'est tout. J'écartai rapidement cette pensée de mon esprit, nous approchions du club.

— Je suis confiante, me dis-je à moi-même en glissant la main dans la poche de mon pantalon pour toucher l'Œil de Lucifer. Je suis une professionnelle. J'ai du pouvoir. Je peux le faire.

— Se parler à soi-même est un signe d'instabilité mentale, dit Jim.

Je lui adressai un regard furibond, lèvres pincées.

— J'essaie juste de faire redescendre la pression. Pff…

Comme elles l'avaient fait la dernière fois, la masse de personnes qui évoluaient dans le club s'écarta devant moi. Un murmure nous accompagna lorsque nous fendîmes la foule.

— Tu sais, reprit Jim en regardant d'un côté et de l'autre pendant

notre progression parmi la foule, j'aurais pu trouver ça très cool, si je n'avais pas le pressentiment que nous allons tous mourir.

— Une autre blague de ce genre, et tu vas te retrouver en cellule de confinement sans aucun espoir de remise de peine, soufflai-je à voix basse, mais assez fort pour qu'il puisse l'entendre.

Nous montâmes les marches jusqu'au club, l'océan de personnes se refermant derrière nous. Je m'arrêtai devant la porte, confuse. Un filet invisible semblait protéger l'entrée.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en faisant un pas vers lui.

Le filet tint bon quelques secondes, puis il céda avec réticence et me laissa entrer. C'était comme passer à travers une masse d'air très dense.

René le traversa sans trop de difficulté, Amélie sur les talons.

— C'est une barrière, une très puissante. Elle a été créée pour que les créatures d'Abaddon n'entrent pas.

Je tournai la tête vers la porte, où se tenait Jim, cinquante ou soixante personnes derrière lui.

— Jim ? demandai-je.

Il tenta d'avancer. Pendant une fraction de seconde, un symbole noir finement dessiné scintilla dans l'air, avant de disparaître.

Jim secoua la tête.

— Il ne veut pas me laisser entrer.

Je repassai la porte, ne ressentant aucune résistance.

— Viens, laisse-moi t'aider. Peut-être que si je pousse, on pourra te faire traverser. J'ai besoin de toi à mes côtés.

En m'approchant à nouveau de la porte depuis l'extérieur, je perçus le pouvoir de la barrière qui la gardait.

— Ça ne va pas marcher, se plaignit Jim alors que je le poussais dans l'entrée.

Son corps noir se déforma, comme si une plaque de verre lui bloquait le passage.

— Oh. Oh. Oh.

— Oh, pour l'amour du Ciel, marmonnai-je en fusillant la porte du regard. Je n'ai pas de temps à perdre.

Je sortis l'Œil de ma poche, le levai de façon à ce qu'il soit face à la porte, et visualisai mentalement une fissure dans la barrière. La magnétite se réchauffa dans ma main, et en réponse, une chaleur similaire s'éveilla au plus profond de moi : le feu de Drake. Le feu qui ne m'avait jamais quittée.

Je laissai les deux brasiers se mêler, une grande conflagration se produisit.

Je la dirigeai vers la barrière et poussai Jim en avant. Un bruit ressemblant à un coup de tonnerre retentit, et nous nous retrouvâmes à l'intérieur.

Amélie me regarda avec horreur.

— Aisling… tu ne devrais pas… tu ne devrais pas être capable de faire ça ! La barrière, elle était très puissante !

Le silence s'abattit sur la foule de l'autre côté de la porte. Tous les cheveux sur ma tête se hérissèrent face aux regards que les gens me lançaient. Le même que celui des gens qui organisaient les procès des sorcières lorsqu'ils faisaient venir les accusées.

— Je ne fais que m'échauffer, les gars, lâchai-je avec un faible sourire, vaine tentative de désamorcer la situation.

— Ça va rassurer tout le monde, ça, c'est sûr… marmonna Jim.

— Allez, finissons-en. Dès qu'ils se concentreront sur Ophélia, ils m'oublieront.

Je me mis en route, mon petit gang de trois dans mon sillage.

L'intérieur du G&T était bondé, mais des gens continuaient à se déverser dans le club, se serrant les uns contre les autres comme des sardines en boîte. Nous nous frayâmes un passage jusqu'à la piste de danse, dont l'accès avait été interdit. Drake occupait un côté avec Pál et István. Tous trois portaient des tuniques vert foncé en soie qui leur descendaient aux genoux et des leggings noirs. La tunique de Drake arborait sur le torse une broderie complexe noire et or représentant un dragon. Il était aussi séduisant que dangereux. Je m'arrêtai au bord de

la piste de danse, consciente que quelqu'un s'était approché pour détacher la corde en velours noir afin de nous laisser pénétrer dans l'enceinte. La foule qui nous entourait était si dense qu'il était presque impossible de déterminer ses contours, mais je la scrutai quand même.

Je ne vis Ophélia nulle part.

Drake huma l'air, ses yeux noirs scintillaient d'impatience. Je savais, sans même qu'il ait besoin de le dire, qu'il sentait que j'avais plus que le talisman sur moi. Mes soupçons se confirmèrent : le talisman avait réussi à dissimuler la présence de l'Œil.

— Tu viens me rejoindre pour le défi, Gardienne ?

Je fis deux pas en avant et prononçai les paroles officielles qu'Amélie m'avait apprises.

— Je viens te rejoindre pour le défi, wyverne. Qui sont tes seconds ?

Pál et István s'avancèrent.

— Pál Eszes des dragons verts, connus en tant que « l'avisé », et István Vadas des dragons verts, aussi nommé « le chasseur ». Nomme tes seconds, Gardienne.

Oh oh. Ophélia était censée être mon second.

— Euh… je demande un temps mort.

Je me tournai vers René et Amélie.

— Les gars, la situation va sans doute dégénérer, alors si vous alliez vous trouver un coin tranquille où assister au spectacle ? Jim va être mon second.

Amélie secoua la tête.

— Un démon ne peut pas être un second. Ce serait un immense honneur pour moi que de te servir.

René hocha la tête.

— Moi aussi. Je ne comprends pas tout, mais tu as besoin de moi.

— Vous êtes vraiment les meilleurs, les amis, dis-je en pressant rapidement leurs mains, avant de me tourner à nouveau vers Drake.

— L'équipe Aisling est constituée de René Lesueur, chauffeur de taxi, et d'Amélie Merllain, guérisseuse.

— Je suis la mascotte, ajouta Jim en se glissant devant nous. Et notre cri de guerre sera « Aisling gère, les autres galèrent », enfonce-toi ça dans le crâne et prends ça dans les…

— Merci, ça sera suffisant, l'interrompis-je en le fusillant du regard pour l'intimer au silence.

J'aurais pu jurer qu'un coin de la bouche de Drake avait frémi quand il inclina la tête vers moi.

— Tu es le challenger, Gardienne : que choisis-tu pour me combattre au corps à corps afin de prouver ta supériorité et revendiquer le contrôle du sept des dragons verts ?

Je fis signe à René qui s'avança et leva devant lui un sac en toile bleu foncé. J'en sortis un sisal rond et un objet en métal, que je brandis pour qu'il le voie, avant de me tourner pour que la foule le voie elle aussi.

— Moi, Aisling Grey, te défie, Drake Vireo, à une partie de fléchettes. Le gagnant rafle la mise.

La foule était silencieuse avant ça, mais là, elle était sans voix. Elle le fut en tout cas pendant une ou deux secondes, puis tout le monde se mit à commenter mon geste en même temps, la plupart hurlant carrément au scandale.

Drake s'approcha à grands pas de moi, ses yeux d'un vert forêt étaient furieux.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmura-t-il quand il fut à ma hauteur.

Pourquoi est-ce que tu fais ça ? Pourquoi est-ce que tu me ridiculises ?

Je ramenai la cible contre ma poitrine, plus pour m'empêcher d'enlacer Drake que pour la protéger.

— Je n'essaie pas de te ridiculiser, Drake. C'est le seul truc qui m'est venu à l'esprit.

— Tu m'as défié à t'affronter au corps à corps. Cela définit traditionnellement un combat. Ce que tu proposes n'est pas un combat, c'est un jeu !

Je m'autorisai à caresser tout son corps du regard, avant de relever la tête.

— Je ne suis pas idiote, Drake. Il est hors de question que je te combatte physiquement. Je ne peux même pas te battre au bras de fer, j'ai des biceps de fillette. J'arriverais peut-être à te faire tomber en te sortant une parade d'autodéfense, mais Jan, mon professeur, m'a dit de ne jamais les utiliser, sauf en cas de vie ou de mort. Or, tu ne peux pas me tuer.

Il serra les poings de chaque côté de son corps et se pencha vers moi. Son souffle effleura mon visage.

— Ce que tu as prévu est ridicule. Je t'ai dit que j'étais un expert aux fléchettes. Tu vas perdre.

— Je sais, répondis-je dans un murmure. Et j'apprécierais que tu gardes cela à l'esprit pour quand ton sept concoctera ma punition.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? demanda-t-il à nouveau, ses yeux perdant un peu de leur colère.

— Cela fait partie de mon plan, répondis-je, avec l'envie désespérée de l'embrasser. Ne t'inquiète pas, ce sera vite terminé. Je vise très mal. Est-ce que c'est réglo si le challenger embrasse son opposant ?

— Non, répondit-il, une expression stupéfaite passant sur son visage. Ça ne se fait pas du tout. Quel plan ?

— C'est juste un plan… Tu vas tout comprendre dès que ce sera terminé.

Allez, *bonne chance*.

Je tendis la main. Il la regarda un moment, puis la serra avec délicatesse, comme si elle était en verre.

Tout le monde nous observait quand je tendis la cible à René. Il l'accrocha au mur, avant de sortir les petites fléchettes bon marché bleues et jaunes du sac en tissu. István adressa à Drake un regard incrédule, puis il accepta avec réticence les fléchettes jaunes.

— OK, alors qu'est-ce qu'on fait ? Le premier qui touche le centre a gagné ?

Drake roula des yeux, avant de m'attraper et de m'attirer contre son

torse à la façon arrogante et dominatrice des wyvernes.

— Tu es impossible, marmonna-t-il.

Puis sa bouche fondit sur la mienne, sa langue l'envahissant immédiatement. Elle caressa les flammes qui brûlaient au plus profond de moi. Avant que j'aie pu ne serait-ce que songer à lui rendre ce baiser, il s'était écarté. Il me fallut un moment pour me rendre compte que le rugissement sourd que j'entendais ne provenait pas uniquement du sang qui battait à mes oreilles. L'assistance dans le club était en train de rire et d'applaudir.

— Nous allons jouer au 501, annonça Drake, ignorant la foule qui hurlait toujours.

Il m'expliqua les règles, me montra comment lancer une fléchette, et m'accorda même quelques tirs d'entraînement avant le début officiel de la partie.

— Eh bien, cela n'a pas pris longtemps, constata Jim.

Drake m'avait battue en un temps record. Mon score flirtait avec les quatre cents lorsqu'il atteignit zéro.

— C'est un peu décevant, je dois dire. Coup dur pour István. Tu crois qu'il va te tenir rigueur de ce lancer agressif ?

Je regardai István, qui avait plaqué une main en guise de protection devant son entrejambe. J'avais raté ses parties intimes, mais de peu. Il me

fusilla du regard. Je grimaçai.

— Je n'espère pas. J'espère aussi qu'il n'aura pas son mot à dire quand le sept choisira ma punition.

Pál s'avança et leva les mains pour demander le silence. L'audience, qui discutait bruyamment et avec véhémence l'issue du défi (plusieurs personnes me lançaient des regards tellement rancuniers que je me promis de m'assurer que René soit avec moi en toutes circonstances), baissa la voix pour que Pál puisse parler.

— En vertu des lois de l'Autre Monde, Drake Vireo a relevé le défi et en est ressorti victorieux. Les termes demandent que la Gardienne, connue sous le nom d'Aisling Grey, accepte la punition infligée par les dragons verts.

Il se tourna pour regarder Drake. István s'avança en boitant et afficha un sourire diabolique.

Je décidai à cet instant précis que, si je devenais un jour véritablement la compagne de Drake, István serait le premier à dégager.

Drake le rejoignit d'un pas fluide, interrompant le regard de jubilation de son acolyte.

— La punition sera reportée jusqu'à ce que le sept puisse se réunir pour en discuter. Le défi a été respecté.

Il me regarda. Je posai la main sur ma poche et touchai la magnétite, avant de faire face à la foule. Si mon plan tournait court, je n'aurais pas le choix et devrais faire ce que je craignais le plus : invoquer Bael.

— Drake a raison, le défi a été rempli et respecté. Il ne se livrera pas à la police pour les trois meurtres qui ont été commis et qui ont entaché la réputation de l'Autre Monde. Mais même s'il avait perdu, il n'aurait eu aucune raison de le faire : il n'est pas coupable de ces crimes.

— C'est toi qui es recherchée par les autorités, cria un grand homme noir à l'accent prononcé. C'est toi qui as causé beaucoup de problèmes aux membres de l *'au-delà.* Pourquoi ne devrions-nous pas te livrer à la police ?

Je haussai les sourcils.

— Parce que je suis innocente, moi aussi.

— Et moi, je dis que tu mens, lança une voix depuis le fond de la pièce.

Je souris et relâchai la magnétite. Un soupir de soulagement m'échappa.

Ophélia voudrait assister au défi, et je comptais là-dessus pour l'attirer sur le devant de la scène. La foule devant moi remua, puis s'écarta lentement, révélant la silhouette d'une femme en noire qui venait vers moi, ses cheveux blonds noués bien haut sur sa tête.

Les hoquets d'horreur étaient certes inquiétants, mais ce fut la femme elle-même qui me donna la chair de poule.

C'était Perdita.

— Tu es… tu es morte, glapis-je, la peau de mon dos et de ma nuque

se hérissant. Nous t'avons vue morte.

Je me tournai vers Drake, plus confuse que jamais.

— Elle était morte, n'est-ce pas ? Nous l'avons vue ? Ensemble ? Tous ?

Drake hocha la tête, sans quitter Perdita du regard. Il arborait à nouveau cette expression d'ennui sur le visage, celle qui, je le comprenais maintenant, était un avertissement.

— Quelque chose me dit que c'était un coup monté, répondit-il.

— Eh bien, c'est l'euphémisme de l'année, dis-je en regardant Perdita.

Pourquoi as-tu fait semblant d'être morte ?

Perdita rit et fit volte-face, les bras levés, pour montrer qu'elle allait bien.

— Moi ? C'est moi qui ai été droguée et qu'on a ensuite fait passer pour morte, mais je vais très bien, comme vous pouvez tous le constater. Ton petit plan consistant à coller les meurtres sur le dos de mon serviteur Ophélia a échoué. Maintenant, tout le monde va connaître la vérité : tu as tué le Venediger et Aurora Deauxville, en servant ton maître Bael. Tous les membres de l'Autre Monde sauront comment tu comptais régner sur eux en utilisant les Outils de Bael.

Je la dévisageai, bouche bée. Il n'y avait aucun autre mot pour me décrire : j'étais bouche bée.

— Tu quoi ? Ophélia était ton serviteur ? Tu m'as dit qu'elle était ta sœur !

Perdita rit encore.

— Tout le monde ici sait qu'Ophélia est mon doppelgänger, mon serviteur que je peux invoquer à volonté.

Elle se tourna vers la foule.

— N'est-ce pas ?

Tout le monde dans la foule sans exception hocha la tête.

— Eh bien crotte ! lançai-je en me tournant vers Jim. Tu savais qu'Ophélia était un doppelgänger ?

Il secoua la tête, l'air songeur.

— Non, mais je ne suis pas au mieux de ma forme depuis qu'on m'a ôté mes pouvoirs.

Je reportai mon attention sur Amélie.

— Un doppelgänger ?

Elle m'adressa un petit haussement d'épaules.

— J'ai cru que tu étais au courant.

— Je ne savais pas !

— Vous voyez, elle ne nie pas la vérité, reprit Perdita. Vous voyez bien qu'elle n'ose pas rejeter son maître des ténèbres. Elle n'essaie même pas de nier qu'elle a en sa possession l'un des Outils de Bael en ce moment même.

Voulez-vous que ce sbire d'Abaddon vous gouverne ? La laisserez-vous détruire l'Autre Monde pour obtenir davantage de pouvoirs ? Doit-on l'autoriser à tuer les nôtres sans être punie ?

La foule menaçante gronda une réponse négative, et fit un mouvement vers l'avant tant et si bien que la piste de danse avait presque disparu.

Paniquée, je tournai les yeux vers Drake. Il se tenait à quelques mètres de

là, les bras croisés sur son torse. Il m'observait sans faire le moindre geste pour intervenir.

Au diable ce fichu dragon.

— En effet, je réfute tout en bloc, m'écriai-je.

La foule s'immobilisa en me voyant agiter les fléchettes aux pointes aiguisées autour de moi.

— Je ne suis le sbire de personne, et je ne veux régner sur personne. Je veux juste récupérer mon aquamanile et que le meurtrier du Venediger et de madame Deauxville soit arrêté pour pouvoir rentrer chez moi. C'est Perdita la meurtrière. Elle a invoqué le démon Bafamal pour l'aider à mettre en scène les meurtres et créer une fausse piste. Elle voulait dissimuler son véritable plan : rassembler les Outils de Bael. Elle s'est servie de sa sœur doppelgänger pour avoir un alibi.

C'est elle qui a tenté de faire porter le chapeau à Drake parce qu'elle savait qu'il possédait deux des Outils, et c'est elle qui va détruire le monde des mortels si on la laisse mener à bien son plan diabolique. Perdita est la seule ici qui essaie d'échapper à la justice !

— Mensonges ! hurla Perdita en se tournant à nouveau vers la foule.

N'écoutez pas ses mensonges, elle n'a aucune preuve, ce sont de folles accusations. Nous devons la capturer maintenant, utiliser l'Outil qu'elle possède pour la détruire avant qu'elle ne nous détruise. Nous devons l'arrêter !

— Tu as raison sur un point, tu sais, dis-je à Perdita en sortant la magnétite de ma poche. Je possède l'Œil de Lucifer. Par contre, tout le reste n'est qu'un tas d'inepties. Et je peux le prouver.

J'attendis que le silence s'installe et que les regards convergent vers moi avant de lever la magnétite.

— Et si j'invoquai Bael pour lui poser la question ? Qui de nous deux travaille pour lui ?

Perdita hurla et plongea sur moi. Bafamal apparut de nulle part, vêtu d'un autre de ses costumes scintillants. Jim aboya et se jeta sur Bafamal. Je tailladai le bras de Perdita avec les fléchettes lorsqu'elle m'attrapa, et tentai de profiter de son élan pour la jeter au sol. Nous tombâmes toutes deux.

Ophélia apparut dans un miroitement, Perdita l'avait appelée. La foule bondit en avant autour de nous tandis que je luttais pour ne pas lâcher la magnétite tout en essayant de neutraliser Perdita. Ophélia poussa un cri et m'attrapa les cheveux. Les larmes me brûlèrent les yeux. Je lui donnai un coup de pied et balançai mon poing dans la mâchoire de Perdita. Elle écarta mon bras et me mordit le poing afin que je lâche l'Œil. Derrière nous, Jim et Bafamal étaient en plein combat, grognant et crachant des jurons tous les deux.

René sortit son arme et la pointa au-dessus de sa tête, puis il tira plusieurs coups au plafond et hurla :

— Stop ! J'ai une arme !

Le lourd luminaire au-dessus de lui tomba, René s'écrasa au sol.

— Aide, René, hoquetai-je à l'intention d'Amélie tout en luttant pour me libérer.

Elle se précipita sur lui.

L'air était rempli de cris et de hurlements d'encouragement tandis que Perdita, Ophélia et moi roulions au sol dans le pire crêpage de chignon du monde.

— Un petit coup de main ne serait pas de refus ! hurlai-je à Drake en donnant un coup de boule à Ophélia pour qu'elle lâche mes cheveux.

Perdita me flanqua un coup de pied dans le genou. Je la frappai dans le ventre. Ophélia se jeta sur mon dos, hurlant à la mort dans mon oreille.

Drake inclina la tête de côté quand nous roulâmes à ses pieds.

— Que me donneras-tu si je t'aide ?

Je reçus un coup de poing de Perdita dans l'œil, Ophélia me mordit l'oreille. Je leur envoyai un coup de pied à toutes les deux, ouvris la porte

dans mon esprit et envisageai un tas de possibilités, la plupart impliquant les deux femmes tremblantes recroquevillées devant moi. La magnétite se réchauffa dans ma main et Perdita, puis Ophélia, me lâchèrent. Elles s'écroulèrent, se couvrant le visage. Je me dégageai de sous les jambes d'Ophélia et me redressai, triomphante. Mon nez et ma bouche saignaient, l'un de mes yeux était gonflé, ma tunique était déchirée, mon genou était douloureux, j'étais haletante et l'une de mes dents de devant bougeait, mais je me hissai sur mes pieds. J'essuyai le sang sur mon visage, regardai mes doigts ensanglantés une seconde, puis me penchai et dessinai un cercle. Je me tournai vers l'Est.

— Gardienne des tours de l'Est, je t'invoque pour garder ce cercle.

— Non ! hurla Perdita en se mettant à genoux. Non, ne la laissez pas faire ça !

— Gardienne de la tour du Sud, je t'invoque pour garder ce cercle.

— Arrêtez-la ! Que quelqu'un l'arrête !

Perdita s'était relevée, mais lorsqu'elle se tourna vers moi, je brandis la magnétite pour me protéger.

— Gardienne de la tour de l'Ouest, je t'invoque pour garder ce cercle.

— Ophélia, arrête-la !

Ophélia rampa vers moi. J'agitai la magnétite et elle s'écroula.

— Gardienne de la tour du Nord, je t'invoque pour garder ce cercle.

Avec un cri qui fit exploser tous les verres du bar, le démon Bafamal disparut dans un panache de fumée noire et épaisse.

Je pris une profonde inspiration.

— Je t'invoque, Bael, prince de toutes les légions d'Abaddon.

— Elle va tous nous tuer, hurla Perdita en tentant de plonger sur moi.

Le pouvoir de l'Œil la maintint à distance.

— Arrêtez-la ! Ne la laissez pas prononcer ces mots.

Amélie apparut dans mon champ de vision. Son visage était tiré et pâle, ses yeux cernés. Elle voulait m'avertir, mais je n'avais pas le temps de

l'écouter.

— Je t'ordonne, Bael, d'apparaître devant moi maintenant.

L'air s'épaissit dans le cercle.

— Non ! Il va me tuer ! Personne n'était censé savoir ! Il va m'emmener avec lui ! Arrête, tu dois arrêter !

Perdita sanglotait et me suppliait, à genoux.

— Ne me fais pas ça !

— Je t'ordonne, Bael, seigneur d'Abaddon, de te soumettre à ma volonté en vertu de mon pouvoir.

L'air miroita dans le cercle et un hurlement ressemblant à un vent de tempête emplit le club. Les gens autour de nous étaient comme figés sur place, terrifiés par ce que je m'apprêtais à faire.

Perdita fixait le cercle, horrifiée.

— S'il te plaît ! Je t'en supplie, ne fais pas ça ! Je suis perdue si tu fais ça !

— Aisling, dit Drake en faisant un pas en avant. Tu es sûre de vouloir

faire ça ?

— Je n'ai pas le choix, répondis-je sans quitter la femme à mes pieds du regard.

L'air devint nacré dans le cercle, comme si quelque chose s'y formait, le vent qui hurlait dans tout le club gagna en volume jusqu'à gémir comme un animal agonisant. Mon estomac se contracta, l'inquiétude envahit mon âme.

— Elle n'admettra pas sa culpabilité sinon… À ma main tu seras soumis, à mon sang tu seras soumis, à ma voix tu seras…

— J'avoue ! hurla Perdita.

Elle griffa l'air et se hissa sur ses pieds.

— J'avouerai tout, mais ne le fais pas venir ! Il m'emmènera avec lui, et je serai damnée pour l'éternité ! J'avoue, s'il te plaît, j'avoue !

— Tu avoues ta culpabilité devant toutes les personnes présentes ici ? Tu avoues les meurtres d'Aurora Deauxville et du Venediger ? Tu avoues avoir

mis les crimes en scène pour que Drake, puis moi soyons accusés ? Est-ce que tu avoues t'être liée au seigneur démoniaque Bael en promettant de lui apporter les Outils de Bael ?

— Oui, oui, j'avoue tout. J'ai jeté le soupçon sur Drake. J'ai mis en scène les meurtres pour pointer l'Autre Monde du doigt, pour troubler la police.

J'avoue. J'avoue…

Elle s'écroula. Des sanglots hystériques la secouaient alors qu'elle se tordait devant le cercle.

— Je te libère, Bael, par ma main, mon sang et ma voix, tu peux retourner dans ton royaume.

J'effaçai une partie du sang qui formait le cercle. Le grondement se fit plus fort, tout le monde dans le club se mit à hurler et se boucha les oreilles.

L'air se déforma à l'intérieur, comme s'il était furieux à cause de ma requête, et durant une horrible seconde, je craignis de ne pas être assez forte pour renvoyer Bael, mais la puissance de la magnétite

brûlait dans ma main.

Dans un bruit terrible pareil à celui de milliers d'âmes tourmentées, le grondement cessa brusquement. L'air revint à la normale dans le cercle.

Perdita se recroquevilla en position fœtale, se balançant et répétant encore et encore d'une voix enfantine :

— J'avoue, j'avoue.

Je m'avançai vers Drake et écrasai son pied. Fort.

— Qu'est-ce que je te donnerai si tu m'aides ? Qu'est-ce que je te donnerai ?

Il se mit en équilibre sur une jambe et se frotta le pied, non sans m'envoyer un sourire si torride qu'il fit fondre mes sous-vêtements.

— Je n'ai jamais douté de toi, je savais que tu la vaincrais. Tu es ma compagne. Je n'en attendais pas moins de toi.

Je braquai un doigt rageur sur lui.

— Tu es trop arrogant pour ton propre bien. Je te dépouille officiellement de ton statut de compagnon. Va-t'en, je ne veux plus jamais te revoir. Sauf

ce soir, peut-être. Tout nu. Chez toi. Mais après ça, plus jamais.

Je me tournai vers l'assistance qui était en pleine discussion, jacassant sur ce qui venait de se produire. René était soulevé par la foule ; sa tête était ensanglantée, mais il semblait aller bien. Amélie s'affairait autour de lui et demandait aux gens de lui apporter de l'eau et des herbes.

Les hommes de Drake relevèrent Perdita. Elle pendait mollement entre eux, et remuait les mains de manière incessante comme si elle dessinait quelque chose. Je me rapprochais pour lui parler, mais Pál secoua la tête. Je compris pourquoi lorsque je vis ses yeux. Ils étaient fous, complètement fous. Elle avait craqué : ma menace de faire venir Bael pour la confronter à ses mensonges avait eu raison d'elle.

Je frémis, et enroulai mes bras autour de moi-même. La preuve du pouvoir de l'Œil venait de me frapper de plein fouet. Mon corps se mit à trembler lorsque je me rendis compte de ce que j'avais infligé à un

autre être humain.

Une chaleur me submergea soudain, la main de Drake se glissa sur ma taille. Je luttai contre le besoin de m'appuyer contre lui un instant, avant de céder et de laisser son feu affluer dans mon sang glacé. Sa voix caressa ma peau comme la soie la plus fine.

— Tu n'es pas responsable de sa folie. Elle a emprunté cette voie bien avant ton arrivée. N'est-ce pas l'œuvre d'un fou que de tuer par appât du gain ?

— Oui, mais… mais je lui ai fait peur en invoquant Bael.

— Elle s'est vendue à Bael en échange de pouvoir. C'est elle qui a pris cette décision, pas toi. Le prix qu'elle paie maintenant n'a rien à voir avec toi.

Ses mots étaient gentils, et ils étaient très sensés, mais ils n'apaisèrent pas ma culpabilité.

— Dommage qu'on n'ait pas eu de dessert, se plaignit Jim en reniflant Perdita. Songez à l'argent qu'on aurait pu se faire si on avait fait payer tout

le monde pour vous regarder vous battre, toutes les trois !

— Si tu fais ce que je crois que tu vas faire, tu ne seras plus rien d'autre que de la viande de chien séchée pour le reste de ta vie surnaturelle, l'avertis-je.

Jim baissa la patte et m'adressa un regard aigre en s'éloignant de Perdita.

— Qu'est-ce que tu vas faire d'elle ? s'enquit Amélie en montrant d'un signe de tête la silhouette avachie.

Je tournai les yeux vers la foule en train de se disperser.

— Je ne sais pas… Ce n'est pas à moi de prendre cette décision, hein ?

Pourquoi est-ce que tout le monde s'en va ? Vous appartenez tous à l'Autre Monde, pas moi. C'est à vous de décider de ce qu'il adviendra d'elle.

Amélie m'adressa un sourire triste.

— Tu as vaincu celle qui voulait devenir Venediger. Cela fait de toi de

plein droit…

— Non ! m'écriai-je, en lâchant la main de Drake et m'éloignant d'eux à reculons. Que je sois une Gardienne, l'ex-compagne d'une wyverne et un seigneur démoniaque est déjà assez grave comme ça. Je ne vais pas devenir le Venediger en plus ! Jim, je t'ordonne de me dégager le chemin ! Nous sortons d'ici avant que quoi que ce soit d'autre ne se produise !

Épilogue

— Tu veux que je te castre ici et maintenant ?

— Pff, grogna Jim, en me regardant et en dilatant ses narines de chien avant de s'écarter du fauteuil rembourré. Ça me démangeait, c'est tout ! Je voulais me gratter.

— Ces deux derniers jours, tu as culbuté deux oreillers, le coin de mon lit et l'aspirateur que la domestique a laissé derrière elle pendant qu'elle nettoyait la salle de bains. Les meubles de Drake sont jolis. Je suis sûre qu'il veut qu'ils le restent.

Jim se jeta au sol.

— Mon cœur est en train de se briser et tu ne me laisseras même pas prendre un peu mon pied avec une stupide chaise. Très bien. Comme tu voudras. Tu peux m'arracher à ma Cécile bien aimée, mais je ne l'oublierai pas. Notre amour durera pendant des siècles et des siècles de mortels.

Je tapotai la tête de Jim.

— Je n'ai jamais dit que nous ne reviendrions pas, juste que je devais rentrer chez moi et expliquer à mon oncle ce qui s'est passé. Et partout où je vais, tu vas aussi. Alors, arrête de bouder.

— Quand je mourrai, je reviendrai te hanter.

— Tu ne peux pas mourir, idiot.

Je traversai le bureau privé de Drake à la moquette épaisse et examinai le tableau qui était accroché derrière un bureau en acajou colossal. C'était une simple ébauche au crayon, elle représentait une femme assise tenant une urne, mais ses lignes désinvoltes avaient quelque chose de plaisant à regarder. Elles étaient parfaitement exécutées, comme si chaque coup de crayon avait été effectué par un

maître.

— Tu aimes mon De Vinci ?

La voix de Drake m'enveloppa dans un cocon chaud d'émotions mêlées sur lesquelles je refusais de me pencher. Je souris à la femme.

— Un De Vinci. J'aurais dû m'en douter.

Je lui fis face, mon cœur se mit à battre plus fort à la vue de son corps qui se mouvait avec une grâce toute masculine. Son pouvoir transparaissait dans chacun de ses mouvements élégants.

— Tu peux l'avoir en échange de l'Œil de Lucifer, que…

Il leva la tête et renifla. Ses yeux se rivèrent aux miens avec une chaleur familière.

— … tu as caché entre tes jolis seins.

Je haussai les sourcils.

— Tu me donnerais un De Vinci contre la magnétite ? Un vrai De Vinci ?

Léonard De Vinci ?

— Oui, c'est un vrai. Il est non répertorié. C'est ce qu'on appelle une esquisse, une ébauche de peinture. Je l'ai trouvée en Allemagne après la Seconde Guerre Mondiale.

Mon sourire devint un tout petit peu coquin.

— Tu échangerais quelque chose d'aussi précieux contre une simple pierre qui n'a qu'un peu d'or de qualité inférieure ?

— Oui.

Son regard s'assombrit. Il se tenait près de moi, assez près pour que je puisse percevoir son odeur épicée de dragon, l'odeur qui avait hanté mes rêves ces deux dernières nuits, mais il ne fit aucun geste pour me toucher.

Je poussai un soupir. Mon corps aurait été d'un autre avis, mais garder mes distances était ce qu'il y avait de mieux à faire. Nous n'avions aucun futur ensemble, même s'il pensait le contraire. J'avais pris ma décision. Je sortis la magnétite de mon soutien-gorge, appréciai un

instant sa chaleur avant de prendre la main de Drake et d'y déposer la pierre.

Il baissa les yeux, surpris par mon geste, comme s'il ne s'attendait pas à ce que je la lui donne. Idiot. Ne réalisait-il pas qu'il était le seul à qui je

pouvais la confier ?

— Tu veux procéder à un échange ?

— Non, je veux te la donner.

Sa main se referma sur la magnétite, un petit frisson sensuel parcourut son corps avant qu'il ne reprenne le contrôle de lui-même. Il inclina la tête de côté, comme je m'y attendais.

— Pourquoi ?

— Il n'y a que toi qui puisses la garder en sécurité.

— J'ai les trois Outils de Bael, maintenant. Tu sais que je ne te rendrai pas l'aquamanile. Qu'est-ce qui m'empêche de les utiliser ?

— Rien. Mais tu ne le feras pas. Je ne suis peut-être pas ta compagne, mais je te connais assez pour savoir que tu as tout le pouvoir que tu peux souhaiter. Tu es à la recherche de trésors pour les conserver. Tant que les trois Outils seront cachés, bien en sécurité dans ta tanière au sous-sol, personne ne pourra jamais les utiliser.

— Tu as raison, acquiesça Drake en se rapprochant.

Ses doigts coururent le long de ma mâchoire, son pouce effleura ma lèvre inférieure. Je serrai les dents pour m'empêcher de l'aspirer dans ma bouche.

— Mais seulement sur un point : je ne veux pas acquérir plus de pouvoir.

Les Outils seront en sécurité sous ma garde. Mais sur d'autres points, tu es moins clairvoyante.

— Vraiment ?

Je reculai d'un pas pour remettre de la distance entre nous.

— Dis-moi, tu ne continues pas de croire que je suis ta compagne ?

— Tu es ma compagne. Rien de ce que tu feras ne changera ça, mais ce n'est pas à ça que je faisais référence.

Je haussai les sourcils en une question silencieuse.

Il sourit.

— Ma tanière n'est pas la pièce que tu as vue au sous-sol. C'était un coffre-fort, rien de plus. En vérité, je n'ai pas de tanière à Paris. Un jour, si

tu me le demandes gentiment, je te montrerai à quoi ressemble une vraie tanière de dragon.

— Je rentre chez moi après cet après-midi, dis-je en reculant davantage.

Mon oncle est encore un peu en colère contre moi, mais quoi que tu aies pu dire à l'inspecteur Proust quand tu lui as livré Perdita, ça a fonctionné. Il a appelé oncle Damian et lui a expliqué qu'ils s'étaient trompés à mon sujet.

Il lui a aussi dit que l'aquamanile avait disparu pour de bon. Oncle Damian n'était pas très content de l'apprendre, mais comme je le lui ai dit, c'est à ça que servent les assurances.

— Ce n'est pas tout ce qu'elle a dit, intervint Jim. Elle lui a aussi dit qu'elle ferait tout ce qu'il voulait, qu'elle prendrait n'importe quel job qu'il aurait à lui offrir, tant qu'il continuait à la payer. C'était pathétique, vraiment. Elle a rampé à ses pieds. On s'attendrait à ce qu'une Gardienne ait un peu plus de dignité…

— Un mot de plus et tu es eunuque.

Jim se tut.

Je tentai de sortir de la pièce, mais mes pieds me portèrent vers Drake. Et puis zut, une femme a bien le droit à un baiser d'adieu.

— Au revoir, soufflai-je, laissant mes lèvres effleurer les siennes.

— Ce n'est pas terminé du tout, répondit Drake sur le même ton. Tu es ma compagne. Tu es une Gardienne. Tu ne peux renier le destin.

— Je façonne mon propre destin, mais merci quand même, répondis-je en me glissant hors de ses bras.

J'étais calme. J'étais en confiance. J'étais une professionnelle.

— À un de ces jours.

Il resta immobile et me regarda sortir de son bureau, de sa maison et de sa vie.

— Par les flammes d'Abaddon, tu n'avais rien d'autre en stock ? « Je façonne mon propre destin » ? Mince, quand j'ai quitté Cécile, elle pleurait

dans ses croquettes, et tout ce que tu fais, c'est dire « Je façonne mon propre destin » ?

Je roulai des yeux et continuai de marcher vers le taxi de René.

— Tu ne l'as même pas embrassé convenablement. Je n'ai pas vu le moindre petit mouvement de langue, et j'ai regardé, crois-moi. René, mate un peu cette fille : elle a donné l'Œil à Drake avant de s'en aller, avec la réplique la plus nase de toute l'histoire des femmes qui quittent des hommes. Elle ne l'a même pas peloté une dernière fois pour lui dire au revoir. Elle s'est contentée de dire « Je façonne mon propre destin » et elle est partie. Qu'est-ce que ça veut dire, de toute façon ? « Je façonne mon propre destin » ? Est-ce que c'est comme quand on se fait un sundae glacé ?

Eh, j'ai faim. Est-ce qu'on peut s'arrêter quelque part et prendre un truc à manger avant d'aller à l'aéroport ? Je n'arrête pas de te le dire, tu dois nourrir cette forme, ou ma fourrure deviendra affreuse. Pff, j'espère que ma prochaine Gardienne aura au moins des petites roues, parce que je commence à fatiguer de devoir toujours tout te dire.

Bonus

Découvrez un extrait de la prochaine romance paranormale de Katie MacAlister

Gardienne malgré elle

(Version non corrigée)

Je me trouvais au centre de la gare de Keleti, à Budapest, entourée de centaines de personnes, des personnes sympathiques et normales, qui n'avaient pas une seule fois songé à des êtres tels que les démons, les seigneurs démoniaques, les Gardiennes et toutes les créatures étranges qui peuplaient *l'au-delà* (l'Autre Monde). Pour la centième fois, je me

demandais si, en essayant très fort, je serais capable de renvoyer Jim dans les profondeurs enflammées de l'Enfer.

— Non, répondit-il à ma question silencieuse avant même que j'aie pu lui lancer un autre regard noir. Tu as essayé de me renvoyer trois fois. La dernière fois, ça m'a coûté un doigt de pied. Mon préféré, en plus. Je n'arrive pas à comprendre comment tu as pu faire disparaître un doigt de pied de ma patte, mais je ne vais pas risquer de me retrouver avec une autre patte déséquilibrée juste pour que tu puisses jouer les Gardiennes Junior. Je reste ici jusqu'à ce que tu te sois trouvé un mentor et que tu aies compris comment me renvoyer.

— Veux-tu bien arrêter de répondre à mes questions avant que je les pose, arrêter de me dire ce que je dois faire, et plus que tout, arrêter de parler !

Les plateformes avaient beau être bondées, l'air chargé non seulement de l'odeur d'émanations de diesel, mais aussi de l'odeur forte de deux cents personnes entassées dans un train bondé durant une chaude journée d'août,

mes paroles parvinrent à percer la cacophonie ambiante, rebondissant en écho sur les murs carrelés avec une étrange qualité perçante.

Plusieurs têtes convergèrent vers nous. Je leur adressai un sourire assez sinistre. Une lueur blessée emplit les yeux bruns de Jim et il renifla, avec une indifférence étudiée, le derrière d'un homme et d'une femme devant nous.

Nous avançâmes de quelques mètres.

— Donc, c'était un ordre, ça ?

Je soupirai, mes épaules s'affaissant sous la défaite. J'avais chaud, j'étais fatiguée, en plein décalage horaire après mon vol de Portland à Amsterdam puis à Budapest, et pour être honnête, la présence de Jim, même s'il était agaçant, était rassurante si on considérait celui qui occupait le continent sur lequel je me trouvais désormais.

Le souvenir d'yeux verts scintillants emplis de désir fumant s'éveilla sans difficulté et dansa devant mes yeux. Avec efforts, je le fis disparaître.

— Non, ce n'est pas un ordre, dis-je doucement. En tout cas, pas tant que nous n'aurons pas traversé cette foule. Je doute que qui que ce soit te remarque, alors remarquer que ta bouche remue…

— Je t'avais dit de m'acheter ce ruban adhésif pour ventriloque que j'ai vu à la télé.

La foule bougea, une deuxième sortie venait de s'ouvrir. La masse de voyageurs connut un phénomène de mitose et se scinda : une partie de la foule se dirigea vers la nouvelle sortie. De la sueur me coulait le long du dos, mouillant les mèches de cheveux qui s'étaient échappées de ma queue de cheval. Elles me collaient au cou. Je commençais à avoir le tournis à cause de la chaleur, la pression de tant de corps et le manque de sommeil. Il m'avait fallu douze heures pour aller de Portland à Budapest. Je devais sortir d'ici.

— Viens, je crois que je vois une sortie.

Je poussai Jim vers la légère ouverture qui se trouvait à côté de deux gamins affublés de tenues gothiques. Ils étaient très occupés à s'aspirer la langue l'un de l'autre. Je tirai ma valise derrière moi, m'excusant dans un murmure quand je heurtais des coudes, des dos et des flancs pendant notre progression.

— Pourquoi j'ai cru que ce serait une bonne idée de venir ici ?

— Pour moi, ça paraît logique, répondit Jim d'un ton un peu distrait en reniflant les gens, les bagages et les détritus au sol avec le même intérêt impartial.

La foule s'amenuisa fortement là où les gens se dispersaient une fois qu'ils avaient franchi le goulot d'étranglement de la sortie.

— Tu as besoin d'entraînement. Budapest est l'endroit idéal pour ça. Eh, quand est-ce qu'on va manger ?

— J'aurais pu prendre d'agréables vacances aux Bahamas, mais non, il a fallu que je vienne…

Mes pieds s'immobilisèrent. Ils s'arrêtèrent simplement de marcher alors que mes yeux me sortaient des orbites, que mon cœur s'arrêtait de battre et que mon cerveau, qui était en temps normal un organe fiable et digne de confiance, cessa d'un seul coup de fonctionner. Maintenant qu'il n'y avait plus de foule pour obstruer ma vue, le groupe qui se tenait juste derrière les baies vitrées de la gare était parfaitement visible.

Jim s'arrêta et leva les yeux vers moi, un sourcil noir et poilu haussé d'un air interrogateur.

— Tu ne viens pas d'utiliser un terme d'argot sexuel vulgaire, n'est-ce pas ? Non, impossible, parce que je sais avec certitude que c'est le calme plat pour toi depuis que nous avons quitté Paris.

Lentement, je clignai des yeux, mon estomac faisait des sauts périlleux, tout mon être était concentré sur la scène qui se déroulait juste devant la gare.

Jim se tourna pour voir ce qui me captivait à ce point.

— Waouh. Quand on parle du loup. Je dois être médium ou un truc du genre. Que fait-il à Budapest ?

Cela faisait mal de respirer. Cela faisait mal de réfléchir. Cela faisait mal, point. Je me sentais comme si j'avais servi de punching-ball à quelqu'un pendant plusieurs heures, chaque atome de mon corps était si crispé que je craignais d'être sur le point d'exploser en un million de petits morceaux.

De l'autre côté de la fenêtre, un petit attroupement de personnes s'était formé devant une limousine noire étincelante. Les hommes portaient des pantalons noirs et des chemises ouvertes au col de différentes teintes de rouge, la femme, quant à elle, semblait tout droit sortie d'une couverture de Pékin Vogue. Elle était grande et élancée, avait de longs cheveux raides, noirs et brillants qui lui tombaient jusqu'à la taille, portait une minijupe noire et un bustier en cuir rouge, tout cela avec une grâce naturelle qui laissait deviner des années passées dans une école privée suisse hors de prix.

Mais c'est l'un des hommes occupés à accueillir les VIP qui attira et retint mon attention. Le vent faisait onduler la soie de couleur vert forêt sombre de sa chemise, elle soulignait les charmantes courbes de son torse et de ses bras musculeux. Ce même vent était responsable du mouvement de ses cheveux sombres, plus longs que dans mon souvenir, sur son front orné de ses sourcils ébène. Malgré la chaleur de cet après-midi d'août, il portait un pantalon en cuir… un pantalon moulant, qui brillait au soleil comme s'il avait été peint sur ses longues jambes et son adorable derrière. Il esquissa une révérence courtoise à l'intention des VIP.

— Drake, dis-je dans un souffle.

Mon corps me picota soudain comme s'il revenait à la vie après un long, très long sommeil.

Le simple fait de prononcer son nom rendit mes lèvres plus sensibles,

les sonorités de ce mot me paraissant étranges, je l'avais banni de ma vie il y avait quatre semaines.

Quatre semaines ? J'avais l'impression que cela faisait toute une vie.

Jim m'adressa un long regard perçant.

— Tu ne vas pas te la jouer Buffy et Angel devant moi, n'est-ce pas ? Te mettre à te morfondre en te lamentant sur l'amour interdit qui ne peut se concrétiser ? Parce que si c'est le cas, je vais me trouver un nouveau seigneur démoniaque. L'amour, je peux gérer, mais les lamentations ne font pas partie de mon contrat.

Je m'avançai vers la fenêtre, incapable de m'en empêcher. Mon corps était soudain devenu une masse de zones érogènes qui voulait plus que tout sur cette Terre se lover dans les mains de Drake. Ses mains très talentueuses, aux doigts longs et charmants.

— Aisling Grey, me réprimanda Jim.

L'entendre dire mon nom me tira de ma transe. Lentement, je recouvrai mes esprits et ma détermination revint. J'étais soulagée de voir que, dans le tumulte de la gare, personne n'avait remarqué la femme dérangée et folle de désir, accompagnée de son démon au costume de chien qui parle.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il haussa un sourcil de manière éloquente.

— Moi, je sais.

Je détournai les yeux de Drake et ses hommes pour traîner ma valise à roulettes vers les portes, tournant délibérément le dos à la scène qui m'avait tant intéressée tandis que Jim marchait à côté de moi, en silence.

— Je vais bien, maintenant. Ce n'était qu'une minute d'égarement.

Quand nous avons quitté Paris, je t'ai dit que tout était terminé entre Drake et moi. Le voir ici, à Budapest, m'a prise par surprise, c'est tout. Je pensais qu'il était en France.

Que la voie était libre. Qu'il était à plusieurs centaines de kilomètres de là. Dans un pays différent, à vivre sa vie sans moi.

— Hum hum. C'est ça. Parle à ma queue, Aisling.

J'ignorai mon démon insolent et nous rejoignîmes la file d'attente devant la station de taxis. Les quelques personnes devant nous riaient et parlaient, comme si leur monde ne venait pas de s'arrêter brutalement de tourner, alors que le mien… Je jetai un coup d'œil à la limousine derrière moi.

Drake supervisait Pál, l'un de ses hommes, qui chargeait un ensemble assorti de bagages dans le coffre de la voiture rutilante.

Jim sortit la tête d'un sac pour me regarder. Soudain, il écarquilla les yeux et émit un son qui était un mélange étrange entre un aboiement et un avertissement.

— Derrière toi !

Je lâchai sa laisse et fis volte-face en m'accroupissant, m'attendant à être attaquée d'une manière ou d'une autre, mais au lieu de ça, je découvris que ma valise avait attiré l'attention de trois bohémiens des rues, qui avaient clairement l'intention d'alléger la liste de mes biens.

— L'amulette ! m'écriai-je en me jetant sur le sac à demi ouvert.

Le plus grand des voleurs, un garçon qui semblait avoir environ quinze ans, traîna le sac hors de ma portée, ses complices tirèrent sur le rabat extérieur, il se retrouva ouvert comme une banane qu'on vient d'éplucher.

Je plongeai vers le petit sac en cuir brun qui contenait l'amulette, et que j'avais dissimulée parmi mes sous-vêtements.

— Eh ! C'est à moi, espèce de petit scélérat !

Mes doigts se refermèrent sur le sac au moment même où la plus jeune des filles l'attrapait, mais je n'avais pas survécu à la colère de mon oncle Damian après avoir perdu une antiquité de grande valeur pour rien. Je devais sauver celle-ci à tout prix. Je libérai l'amulette d'un geste vif, quelqu'un hurla derrière moi. Les bohémiens des rues attrapèrent mes affaires par poignées : des pantalons, des chaussures et ma trousse de maquillage, avant de s'enfuir dans trois directions différentes.

Le vent qui provenait du Danube tout proche fit bouger la valise ouverte, les sous-vêtements en satin que je venais tout juste d'acheter durent lui

plaire, car il en souleva plusieurs pour les envoyer le long du trottoir.

Je laissai Jim garder la valise et partis en courant, serrant toujours l'amulette dans ma main, pour récupérer mes sous-vêtements sur une cabine téléphonique, un stand de magazines et un distributeur de journaux. Le dernier, qui tremblait à côté d'une benne à ordures, s'envola sous une rafale de vent et se retrouva quelques mètres plus loin sur le trottoir. Son vol s'arrêta brusquement lorsque le tissu en satin rose et en dentelle s'enroula en une douce caresse autour de la jambe d'un homme.

Une jambe d'homme couverte de cuir.

— Oh, Seigneur, gémis-je, en fermant les yeux une seconde.

Je savais à qui appartenait cette jambe.

Pourquoi moi ? Pourquoi ce genre de truc n'arrivait-il qu'à moi ?

Pourquoi rien ne pouvait jamais être simple ? Quand je rouvris les yeux, Drake avait ma culotte à la main et tournait lentement la tête. Il scrutait la foule et me trouva. Je serrai contre moi une poignée de sous-vêtements. Je redressai le menton et m'avançai vers lui, repoussant fermement les acclamations de joie que plusieurs parties de mon corps lançaient contre mon gré.

— C'est à moi, lui dis-je, en tendant la main pour qu'il me rende la culotte.

Une flamme s'alluma au plus profond de ses iris émeraude, mais je baissai les yeux sur sa main, refusant de tomber dans ce piège. Je connaissais bien le pouvoir de son désir.

— Tu as très bon goût en matière de sous-vêtements, dit-il de sa voix un peu rugueuse en me rendant la culotte. Victoria's Secret ?

— Non, répondis-je, autorisant mon regard à croiser le sien un instant.

J'aurais pu jurer qu'une petite volute de fumée s'était échappée de l'une de ses narines.

— La boutique de culottes de Naughty Nellie. Amsterdam.

ZOOM sur l'auteur

Katie MacAlister

Auteure bestseller du New York Times, de USA Today et de Publishers Weekly, Katie MacAlister a toujours aimé lire. Elle a grandi dans une famille qui fréquentait chaque semaine la bibliothèque, elle a donc passé la plupart de son temps le nez plongé dans un livre. Mais elle n'a jamais songé à prendre la plume, jusqu'à ce qu'on l'engage pour écrire un livre sur les logiciels. Son éditeur a refusé qu'elle intègre dans cet ouvrage des réparties spirituelles, ou des scènes d'amour, Katie a donc rapidement décidé de passer à la fiction, où elle peut se livrer à la construction d'un univers, tourmenter les personnages et tomber éperdument amoureuse de tous ses héros.

Deux ans après avoir commencé à écrire des romans, Katie a vendu sa première romance, « Noble Intentions ». Plus de cinquante livres plus tard, ses romans ont été traduits dans de nombreuses langues, sont devenus des livres audio, ont reçu plusieurs prix et figurent régulièrement sur les listes des bestsellers. Elle écrit également pour le jeune public adulte sous le nom de Katie Maxwell.

Katie vit dans le nord-ouest du Pacifique avec deux chiens et un chat, et elle passe beaucoup de temps sur Internet.

Il inclina la tête et je lui tournai le dos, ignorant les sourcils dédaigneux de la femme alors que je rejoignais Jim qui était assis à

côté de ma valise éventrée.

— Pas un mot, l'avertis-je en m'agenouillant à côté de la valise pour y ranger l'amulette et les sous-vêtements que j'avais ramassés.

J'étais en train de vérifier que je pouvais fermer ma valise quand un taxi se gara à ma hauteur. Comment les bohémiens des rues avaient-ils pu l'ouvrir, j'avais utilisé un cadenas pour la fermer ?

— Surtout pas un mot, OK ?

— Moi ? Je ne dis rien du tout.

J'attendis. Je vivais avec Jim depuis un mois maintenant. Il était pratiquement impossible pour le démon de laisser passer une situation aussi embarrassante que de voir mes sous-vêtements éparpillés autour de mon ancien amant sans faire le moindre commentaire.

— Mais si j'avais envie de dire quelque chose, ce serait sans doute un truc du genre « Bien vu, l'aveugle ! »

La limousine passa devant nous, son moteur ronronnant délicatement. Les fenêtres teintées dissimulaient heureusement le visage amusé de Drake.

Mais je n'avais pas besoin de le voir pour savoir qu'il me regardait. Je pouvais le sentir. Il y avait quelque chose, à propos du regard du dragon, qui faisait se dresser les cheveux sur ma nuque.

ZOOM sur l'auteur

Katie MacAlister

Auteure bestseller du New York Times, de USA Today et de Publishers Weekly, Katie MacAlister a toujours aimé lire. Elle a grandi dans une famille qui fréquentait chaque semaine la bibliothèque, elle a donc passé la plupart de son temps le nez plongé dans un livre. Mais elle n'a jamais songé à prendre la plume, jusqu'à ce qu'on l'engage pour écrire un livre sur les logiciels. Son éditeur a refusé qu'elle intègre dans cet ouvrage des réparties spirituelles, ou des scènes d'amour, Katie a donc rapidement décidé de passer à la fiction, où elle peut se livrer à la construction d'un univers, tourmenter les personnages et tomber éperdument amoureuse de tous ses héros.

Deux ans après avoir commencé à écrire des romans, Katie a vendu sa première romance, « Noble Intentions ». Plus de cinquante livres plus tard, ses romans ont été traduits dans de nombreuses langues, sont devenus des livres audio, ont reçu plusieurs prix et figurent régulièrement sur les listes des bestsellers. Elle écrit également pour le jeune public adulte sous le nom de Katie Maxwell.

Katie vit dans le nord-ouest du Pacifique avec deux chiens et un chat, et elle passe beaucoup de temps sur Internet.

Document Outline

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Épilogue
- Bonus